ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME SIXIÈME.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

Par M. DE LA HARPE, *de l'Académie Française.*

TOME SIXIÈME.



A PARIS,

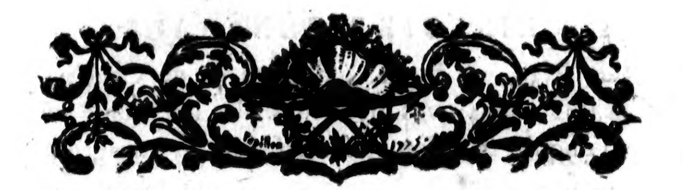
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.







ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

SECONDE PARTIE.

ASIE.

LIVRE TROISIEME.

Partie orientale des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

Arrakan, Pégu, Boutan, Azem, Cochinchine.

Arrakan.

NOUS passons maintenant aux contrées de l'Inde, situées au-delà du Gange; & après quelques observations sur les royaumes d'Arrakan,

Arrakan.

de Pégu, de Boutan, d'Azem & de Cochinchine, nous nous arrêterons plus long-tems au Tonquin & à Siam, sur lesquels les voyageurs se sont étendus davantage, & qui présentent des objets plus intéressans.

En traversant le golfe de Bengale & les bouches du Gange, on aborde dans un pays peu fréquenté des vaisseaux européens, parce qu'il n'a point de port commode pour leur grandeur, mais dont le nom se trouve néanmoins dans toutes les relations.

Daniel Sheldon, facteur de la compagnie anglaise, ayant eu l'occasion de pénétrer dans cette contrée, apporta tous ses soins à la connaître, & dressa un mémoire de ses observations, qu'Ovington reçut de lui à Surate, & qu'il se chargea de publier.

Ce pays ou ce royaume, porte le nom d'Arrakan ou d'Orrakan. Il a pour bornes, au nord-ouest, le royaume de Bengale, dont la ville la plus proche est Chatigam, au sud & à l'orient, le Pégu, & au nord, le royaume d'Ava. Il s'étend sur la côte jusqu'au cap de Nigraès. Mais il est difficile de marquer exactement ses limites, parce qu'elles ont été plusieurs fois étendues ou resserrées par diverses conquêtes.

La capitale est Arrakan, qui a donné son nom au pays. Cette ville occupe le centre d'une

vallée, d'environ quinze milles de circonférence. Des montagnes hautes & escarpées l'environnent de toutes parts, & lui servent de remparts & de fortifications. Elle est défendue d'ailleurs par un château. Il y passe une grande rivière, divisée en plusieurs petits ruisseaux, qui traversent toutes les rues pour la commodité des habitans. Ils se réunissent en sortant de la ville, qui est à quarante ou cinquante milles de la mer; & ne formant plus que deux canaux, ils vont se décharger dans le golfe de Bengale; l'un à Oriétan, & l'autre à Dobazi: deux places qui ouvriraient une belle porte au commerce, si les marées n'y étaient si violentes, sur-tout dans la pleine lune, que les vaisseaux n'y entrent point sans danger. Arrakan.

Le palais du roi est d'une grande étendue. Sa beauté n'égale pas sa richesse. Il est soutenu par des piliers fort larges & fort élevés, ou plutôt par des arbres entiers, qu'on a couverts d'or. Les appartemens sont revêtus des bois les plus précieux que l'orient fournisse, tels que le sandal rouge ou blanc, & une espèce de bois d'aigle. Au milieu du palais est une grande salle, distinguée par le nom de salle d'or, qui est effectivement revêtue d'or dans toute son étendue. On y admire un dais d'or massif, autour duquel pend une centaine de lingots de

Arrakan.

même métal, en forme de pains de ſucre, chacun du poids d'environ quarante livres. Il eſt environné de pluſieurs ſtatues d'or, de la grandeur d'un homme, creuſes à la vérité, mais épaiſſes néanmoins de deux doigts, & ornées d'une infinité de pierres précieuſes, de rubis, d'émeraudes, de ſaphirs, de diamans d'une groſſeur extraordinaire, qui leur pendent ſur le front, ſur la poitrine, ſur les bras & à la ceinture. On voit encore, au milieu de cette ſalle, une chaiſe quarrée de deux pieds de large, entiérement d'or, qui ſoutient un cabinet, d'or auſſi, & couvert de pierres précieuſes. Ce cabinet renferme deux fameux pendans, qui ſont deux rubis, dont la longueur égale celle du petit doigt, & dont la baſe approche de la groſſeur d'un œuf de poule. Ces joyaux ont cauſé des guerres ſanglantes entre les rois du pays, non-ſeulement par rapport à leur valeur, mais parce que l'opinion publique accorde un droit de ſupériorité à celui qui les poſsède. Les rois d'Arrakan, qui jouiſſaient alors de cette précieuſe diſtinction, ne les portaient que le jour de leur couronnement.

La ville d'Arrakan renferme ſix cent pagodes ou temples. On fait monter le nombre de ſes habitans à cent ſoixante mille. Le palais royal eſt ſur le bord d'un grand lac, diverſifié par pluſieurs

Arrakan.

petites îles, qui sont la demeure d'une sorte de prêtres auxquels on donne le nom de raulins. On voit sur ce lac un grand nombre de bateaux qui servent à diverses commodités, sans communication néanmoins avec la ville, qui est séparée du lac par une digue. On prétend que cette digue a moins été formée pour mettre la ville à couvert des inondations, dans les tems tranquilles, que pour l'inonder dans un cas de guerre où elle serait menacée d'être prise, & pour l'ensevelir sous l'eau avec tous ses habitans.

Le bras de la rivière qui coule vers Oriétan, offre un spectacle fort agréable. Ses bords sont ornés de grands arbres toujours verds, qui forment un berceau continuel, en se joignant par leurs sommets, & qui sont couvert d'une multitude de paons & de singes, qu'on voit sauter de branches en branches. Oriétan est une ville, où malgré la difficulté de l'accès, les marchands de Pégu, de la Chine, du Japon, de Malaca, d'une partie du Malabar & de quelques parties du Mogol, trouvent le moyen d'aborder pour l'exercice du commerce. Elle est gouvernée par un lieutenant-général, que le roi établit à son couronnement, en lui mettant une couronne sur la tête & lui donnant le nom de roi, parce que cette ville est capitale d'une des douze provinces d'Arrakan, qui sont toujours gouvernées

Arrakan.

par des têtes couronnées. On voit près d'Oriétan une montagne nommée Naum, qui donne son nom à un lac voisin. C'est dans ce lieu qu'on relègue les criminels, après leur avoir coupé les talons pour leur ôter le moyen de fuir. Cette montagne est si escarpée, & les bêtes féroces y sont en si grand nombre, qu'il est presqu'impossible de la traverser.

En doublant le cap de Nigraès, on se rend à Siriam, dont quelques-uns font la dernière ville du royaume d'Arrakan, quoique d'autres la mettent dans le Pégu. On convient néanmoins de sa situation. Ce fut dans cette ville que le roi d'Arrakan se retira avec son armée victorieuse, après avoir pillé le Tangut qui appartenait au roi de Brama, & dans laquelle il avait trouvé non-seulement de grandes richesses, mais encore l'éléphant blanc & les deux rubis auxquels la prééminence de l'empire est attachée. Siriam n'a plus son ancienne splendeur. Elle était autrefois la capitale du royaume & la demeure d'un roi. On voit encore les traces d'une forte muraille dont elle était environnée. Toutes ces petites monarchies de l'Inde ont éprouvé de fréquentes révolutions.

Les habitans estiment dans leur figure & dans leur taille ce que les autres nations regardent comme une disgrace de la nature. Ils aiment

Arakan.

un front large & plat; & pour lui donner cette forme, ils appliquent aux enfans, dès le moment de la naiſſance, une plaque de plomb ſur le front. Leurs narines ſont larges & ouvertes, leurs yeux ſont petits, mais vifs; & leurs oreilles pendantes juſqu'aux épaules, comme celles des Malabares. La couleur qu'ils préfèrent à toutes les autres, dans leurs habits & leurs meubles, eſt le pourpre foncé.

Les édifices, qui portent le nom de pagodes, ſont bâtis en forme de pyramide ou de clocher, plus ou moins élevés, ſuivant le caprice des fondateurs. En hiver, on a ſoin de couvrir les idoles pour les garantir du froid, dans l'eſpérance d'être un jour récompenſé de cette attention. On célèbre chaque année une fête qui porte le nom de Sanſaporan, avec une proceſſion ſolemnelle à l'honneur de l'idole Quiay-Pora, qu'on promène dans un grand chariot, ſuivi par quatre-vingt-dix prêtres vêtus de ſatin jaune. Dans ſon paſſage, les plus dévots s'étendent le long du chemin, pour laiſſer paſſer ſur eux le chariot qui la porte, ou ſe piquent à des pointes de fer qu'on y attache exprès pour arroſer l'idole de leur ſang. Ceux qui ont moins de courage, s'eſtiment heureux de recevoir quelques gouttes de ce ſang. Les pointes ſont retirées avec beaucoup de reſpect par les prêtres, qui les conſer-

Arrakan.

vent précieusement dans les temples, comme autant de reliques sacrées.

Le roi d'Arrakan est un des plus puissans princes de l'Orient. Le gouvernement est entre les mains de douze princes qui portent le titre de rois, & qui résident dans les villes capitales de chaque province. Ils y habitent de magnifiques palais, qui ont été bâtis pour le roi même, & qui contiennent de grands serrails, où l'on élève les jeunes filles qu'on destine au souverain. Chaque gouverneur choisit tous les ans douze filles nées la même année dans l'étendue de sa jurisdiction, & les fait élever aux dépens du roi jusqu'à l'âge de douze ans. Ensuite, étant conduites à la cour, on les fait revêtir d'une robe de coton, avec laquelle elles sont exposées à l'ardeur du soleil, jusqu'à ce que la sueur ait pénétré leurs robes. Le monarque, à qui l'on porte les robes, les sent l'une après l'autre, & retient pour son lit les filles dont la sueur n'a rien qui lui déplaise, dans l'opinion qu'elles sont d'une constitution plus saine. Il donne les autres aux officiers de sa cour.

Le roi d'Arrakan prend des titres fastueux, comme tous les monarques voisins. Il se fait nommer *Paxda, ou empereur d'Arrakan, possesseur de l'éléphant blanc & des deux pendans d'oreilles, & en vertu de cette possession, héri-*

rier légitime du Pégu & de Brama, seigneur des douze provinces de Bengale & des douze rois qui mettent leur tête sous la plante de ses pieds. Sa résidence ordinaire est dans la ville d'Arrakan. Mais il emploie deux mois de l'été à faire par eau le voyage d'Oriétan, suivi de toute sa noblesse, dans des barques si belles & si commodes, qu'on prendrait ce cortège pour un palais ou pour une ville flottante.

Arrakan.

Pégu.

C'est à Daniel Sheldon qu'on doit aussi quelqu'éclaircissement sur un pays célèbre, mais dont l'intérieur est peu connu.

Il lui donne pour bornes au nord, les pays de Brama, de Siammon & de Calaminham; à l'occident, les montagnes de Pré qui les séparent du royaume d'Arrakan & le golfe de Bengale, dont les côtes lui appartiennent depuis le cap de Nigraès jusqu'à la ville de Tavay; à l'orient, le pays de Laos; au midi, le royaume de Siam. Mais il ajoute que ces bornes ne sont pas si constantes, qu'elles ne changent souvent par des acquisitions ou des pertes. Vers la fin du siècle précédent, un de ses rois les étendit beaucoup. Il soumit jusqu'aux Siamois à payer un tribut. Mais cette gloire dura peu; & ses successeurs ont été renfermés dans les possessions de leurs ancêtres.

Le pays est arrosé de plusieurs rivières, dont

Pégu.

la principale ſort du lac de Chiama, & ne parcourt pas moins de quatre ou cinq cent milles juſqu'à la mer. Elle porte le nom de Pégu, comme le royaume qu'elle arroſe. La fertilité qu'elle répand, & ſes inondations régulières l'ont fait nommer auſſi le Nil Indien. Ses débordemens s'étendent juſqu'à trente lieues de ſes bords. Ils laiſſent ſur la terre un limon ſi gras, que les pâturages y deviennent excellens, & que le riz y croît dans une prodigieuſe abondance.

Les principales richeſſes de ce royaume ſont les pierres précieuſes, telles que les rubis, les topazes, les ſaphirs, les améthiſtes, qu'on y comprend ſous le nom général de rubis, & qu'on ne diſtingue que par la couleur, en nommant un ſaphir, un rubis bleu; une améthiſte, un rubis violet; une topaze, un rubis jaune. Cependant la pierre qui porte proprement le nom de rubis, eſt une pierre tranſparente, d'un rouge éclatant, & qui, dans ſes extrêmités, ou près de ſa ſurface, a quelque choſe du violet de l'améthiſte. Sheldon ajoute que les principaux endroits, d'où les rubis ſe tirent, ſont une montagne voiſine de Cabelan ou Cablan, entre Siriam & Pégu, & les montagnes qui s'étendent depuis le Pégu juſqu'au royaume de Camboye.

Les Péguans ſont plus corrompus dans leurs mœurs qu'aucun peuple des Indes. Leurs fem-

mes ſemblent avoir renoncé à la modeſtie naturelle. Elles ſont preſque nues; ou du moins leur unique vêtement eſt à la ceinture, & conſiſte dans une étoffe ſi claire & ſi négligemment attachée, que ſouvent elle ne dérobe rien à la vue. Elles donnèrent pour excuſe à Sheldon, que cet uſage leur venait d'une ancienne reine du pays, qui, pour empêcher que les hommes ne tombaſſent dans de plus grands déſordres, avait ordonné que les femmes de la nation paruſſent toujours dans un état capable d'irriter leurs deſirs.

Un Péguan qui veut ſe marier, eſt obligé d'acheter ſa femme & de payer ſa dot à ſes parens. Si le dégoût ſuccède au mariage, il eſt libre de la renvoyer dans ſa famille. Les femmes ne jouiſſent pas moins de la liberté d'abandonner leurs maris, en leur reſtituant ce qu'ils ont donné pour les obtenir. Il eſt difficile aux étrangers qui ſéjournent dans le pays, de réſiſter à ces exemples de corruption. Les pères s'empreſſent de leur offrir leurs filles, & conviennent d'un prix qui ſe règle par la durée du commerce. Lorſqu'ils ſont prêts à partir, les filles retournent à la maiſon paternelle, & n'en ont pas moins de facilité à ſe procurer un mari. Si l'étranger, revenant dans le pays, trouve la fille qu'il avait louée au pouvoir d'un autre

Pégu.

homme, il eſt libre de la redemander au mari, qui la lui rend pour le tems de ſon ſéjour, & qui la reprend à ſon départ.

Ils admettent deux principes, comme les Manichéens; l'un auteur du bien, l'autre auteur du mal. Suivant cette doctrine, ils rendent à l'un & à l'autre un culte peu différent. C'eſt même au mauvais principe que leurs premières invocations s'adreſſent dans leurs maladies, & dans les diſgraces qui leur arrivent. Ils lui font des vœux, dont ils s'acquittent avec une fidélité ſcrupuleuſe auſſi-tôt qu'ils croient en avoir obtenu l'effet. Un prêtre, qui s'attribue la connaiſſance de ce qui peut être agréable à cet eſprit, ſert à diriger leur ſuperſtition. Ils commencent par un feſtin, qui eſt accompagné de danſes & de muſique; enſuite quelques-uns courent le matin par les rues, portant du riz dans une main, & dans l'autre un flambeau. Ils crient de toute leur force qu'ils cherchent le mauvais eſprit pour lui offrir ſa nourriture, afin qu'il ne leur nuiſe point pendant le jour. D'autres jètent par-deſſus leurs épaules quelques alimens qu'ils lui conſacrent. La crainte qu'ils ont de ſon pouvoir, eſt ſi continuelle & ſi vive, que s'ils voient un homme maſqué, ils prennent la fuite avec toutes les marques d'un extrême agitation, dans l'idée que c'eſt ce redoutable maître qui ſort de l'enfer

Pégu.

pour les tourmenter. Dans la ville de Tavay, l'uſage des habitans eſt de remplir leurs maiſons de vivres au commencement de l'année, & de les laiſſer expoſés pendant trois mois, pour engager leur tyran par ce ſoin qu'ils prennent de le nourrir à leur accorder du repos pendant le reſte de l'année.

Quoique tous les prêtres du pays ſoient de cette ſecte, on y voit un ordre de religieux qui portent, comme à Siam, le nom de Talapoins, & qui deſcendent apparemment des Talapoins Siamois. Ils ſont reſpectés du peuple; ils ne vivent que d'aumônes. La vénération qu'on a pour eux, eſt portée ſi loin, qu'on ſe fait honneur de boire de l'eau dans laquelle ils ont lavé leurs mains. Ils marchent par les rues avec beaucoup de gravité, vêtus de longues robes, qu'ils tiennent ſerrées par une ceinture de cuir large de quatre doigts, à laquelle pend une bourſe dans laquelle ils mettent les aumônes qu'ils reçoivent. Leur habitation eſt au milieu des bois dans une ſorte de cages, qu'ils ſe font conſtruire au ſommet des arbres: mais cette pratique n'eſt fondée que ſur la crainte des tigres, dont le royaume eſt rempli. A chaque nouvelle lune, ils vont prêcher dans les villes; ils y aſſemblent le peuple au ſon d'une cloche

Pégu.

ou d'un baſſin. Leurs diſcours roulent ſur quelques préceptes de la loi naturelle, dont ils croient que l'obſervation ſuffit pour mériter des récompenſes dans une autre vie, de quelqu'extravagance que ſoient les opinions ſpéculatives auxquelles on eſt attaché. Ces principes ont du moins l'avantage de les rendre charitables pour les étrangers, & de leur faire regarder ſans chagrin la converſion de ceux qui embraſſent le chriſtianiſme. Quand ils meurent, leurs funérailles ſe font aux dépens du peuple, qui dreſſe un bûcher des bois les plus précieux, pour brûler leur corps. Leurs cendres ſont jetées dans la rivière, mais leurs os demeurent enterrés au pied de l'arbre qu'ils ont habité pendant leur vie.

Boutan.

Le royaume de Boutan eſt d'une fort grande étendue; mais on n'eſt pas exactement informé de ſes limites. Les caravanes qui s'y rendent chaque année de Patna, partent vers la fin du mois de décembre. Elles arrivent le huitième jour à Garrachepour, juſqu'au pied des hautes montagnes. Il reſte encore huit ou neuf journées, pendant leſquelles on a beaucoup à ſouffrir dans un pays plein de forêts, où les éléphans ſauvages ſont en grand nombre. Les marchands,

Boutan.

au lieu de repoſer la nuit, ſont obligés de faire la garde & de tirer ſans ceſſe leurs mouſquets pour éloigner ces redoutables animaux. Comme l'éléphant marche ſans bruit, il ſurprend les caravanes; & quoiqu'il ne nuiſe point aux hommes, il emporte les vivres dont il peut ſe ſaiſir, ſur-tout les ſacs de riz ou de farine, & les pots de beurre, dont on a toujours de groſſes proviſions.

On peut aller de Patna juſqu'au pied des montagnes dans des pallekis, qui ſont les carroſſes des Indes : mais on ſe ſert ordinairement de bœuf, de chameaux & de chevaux du pays. Ces chevaux ſont naturellement ſi petits, que les pieds d'un homme qui les monte touchent preſqu'à terre. Mais ils ſont très-vigoureux; & leur pas eſt une eſpèce d'amble, qui leur fait faire vingt lieues d'une ſeule traite, avec fort peu de nourriture. Les meilleurs s'achètent juſqu'à deux cent écus. Lorſqu'on entre dans les montagnes, les paſſages deviennent ſi étroits, qu'on eſt obligé de ſe réduire à cette ſeule voiture; & ſouvent même on a recours à d'autres expédiens. La vue d'une caravane fait deſcendre de diverſes habitations un grand nombre de montagnards, dont la plupart ſont des femmes & des filles qui viennent faire marché avec les

Boutan.

négocians pour les porter, eux, leurs marchandises & leurs provisions, entre des précipices qui ne durent pas moins de neuf ou dix journées. Elles ont sur les deux épaules un bourrelet, auquel est attaché un gros coussin qui leur pend sur le dos, & qui sert comme de siége à l'homme dont elles se chargent. Elles sont trois qui se relaient tour à tour pour chaque homme. Le bagage est transporté sur le dos des boucs, qui sont capables de porter jusqu'à cent cinquante livres. Ceux qui s'obstinent à mener des chevaux dans ces affreuses montagnes, sont souvent obligés, dans les passages dangereux, de les faire guinder avec des cordes. On ne leur donne à manger que le matin & le soir. Les femmes qui portent les hommes, ne gagnent que deux roupies dans l'espace de dix jours. On paie le même prix pour chaque bouc & pour chaque cheval.

A cinq ou six lieues de Garachepour, on entre sur les terres du raja de Nupal, qui s'étendent jusqu'aux frontières du royaume de Boutan. Ce raja, vassal & tributaire du Grand-Mogol, fait sa résidence dans la ville de Nupal. Son pays n'offre que des bois & des montagnes. On entre de là dans l'ennuyeux espace qu'on vient de représenter, & l'on retrouve ensuite des boucs, des chameaux, des chevaux & même des

Boutan.

des pallekis. Ces commodités ne cessent plus jusqu'à Boutan. On marche dans un fort bon pays, où le bled, le riz, les légumes & le vin sont en abondance. Tous les habitans de l'un & de l'autre sexe y sont vêtus, l'été, de grosse toile de coton ou de chanvre, & l'hiver, d'un gros drap, qui est une espèce de feutre. Leur coëffure est un bonnet, autour duquel ils mettent pour ornement des dents de porc & des pièces d'écaille de tortue, rondes ou quarrées. Les plus riches y mêlent des grains de corail & d'ambre jaune, dont les femmes se font aussi des colliers. Les hommes, comme les femmes, portent des bracelets au bras gauche seulement, & depuis le poignet jusqu'au coude; avec cette différence que ceux des femmes sont plus étroits. Ils ont au cou un cordon de soie, d'où pendent quelques grains de corail ou d'ambre, & des dents de porc. Quoique fort livrés à l'idolâtrie, ils mangent toutes sortes de viande, excepté celle de vache, parce qu'ils adorent cet animal comme la nourrice du genre humain. Ils sont passionnés pour l'eau-de-vie, qu'ils font de riz & de sucre, comme dans la plus grande partie des Indes. Après leurs repas, sur-tout dans les festins qu'ils donnent à leurs amis, ils brûlent de l'ambre jaune; ce qui le rend cher & fort recherché dans le pays.

Boutan.

Le roi de Boutan entretient constamment autour de sa personne, une garde de sept à huit mille hommes, qui sont armés d'arcs & de flèches, avec la rondache & la hache. Ils ont depuis long-tems l'usage du mousquet & du canon de fer. Leur poudre a le grain long; & celle que l'auteur vit entre les mains de plusieurs marchands était d'une force extraordinaire. Ils l'assurèrent qu'on voyait sur leurs canons, des chiffres & des lettres qui n'avaient pas moins de cinq cent ans. Un habitant du royaume n'en sort jamais sans la permission expresse du gouverneur, & n'aurait pas la hardiesse d'emporter une arme à feu, si ses plus proches parens ne se rendaient caution qu'elle sera rapportée; sans cette difficulté, Tavernier aurait acheté des marchands un de leurs mousquets, parce que les caractères qui étaient sur le canon, rendaient témoignage qu'il avait cent quatre-vingt ans d'ancienneté. Il était fort épais; la bouche en forme de tulipe, & le dedans aussi poli que la glace d'un miroir. Sur les deux tiers du canon, il y avait des filets de relief & quelques fleurs dorées & argentées. Les balles étaient d'une once. Le marchand étant obligé de décharger sa caution, ne se laissa tenter par aucune offre, & refusa même de donner un peu de sa poudre.

On voit toujours cinquante éléphans autour du palais du roi, & vingt ou ving-cinq chameaux, qui ne servent qu'à porter une petite pièce d'artillerie d'environ demi-livre de balle. Un homme assis sur la croupe du chameau, manie d'autant plus facilement cette pièce, qu'elle est sur une espèce de fourche qui tient à la selle, & qui lui sert d'affût. Il n'y a pas au monde de souverain plus respecté de ses sujets, que le roi de Boutan. Il en est comme adoré. Lorsqu'il rend justice ou qu'il donne audience, ceux qui se présentent devant lui ont les mains jointes, élevées sur le front; & se tenant éloignés du trône, ils se prosternent à terre sans oser lever la tête. C'est dans cette humble posture qu'ils font leurs supplications; &, pour se retirer, ils marchent à reculons, jusqu'à ce qu'ils soient hors de sa présence. Leurs prêtres enseignent, comme un point de religion, que ce prince est un Dieu sur la terre. Cette superstition va si loin, que chaque fois qu'il satisfait au besoin de la nature, on ramasse soigneusement son ordure pour la faire sécher & mettre en poudre. Ensuite on la met dans de petites boîtes qui se vendent dans les marchés, & dont on saupoudre les viandes. Deux marchands de Boutan, qui avaient vendu du musc à l'auteur, montrèrent chacun leur boîte, & quelques pin-

Boutan.

Boutan.

cées de cette poudre pour laquelle ils avaient beaucoup de vénération.

Les peuples de Boutan sont robustes & de belle taille. Ils ont le visage & le nez un peu plats. Les femmes sont encore plus grandes & plus vigoureuses que les hommes ; mais la plupart ont des goitres fort incommodes. La guerre est peu connue dans cet état. On y craint pas même le Grand-Mogol ; parce que du côté du midi, la nature a mis de hautes montagnes & des passages fort étroits qui forment une barrière impénétrable. Au nord il n'y a que des bois, presque toujours couverts de neige. Des deux autres côtés, ce sont de vastes déserts où l'on ne trouve guères que des eaux amères. Si l'on y rencontre quelques terres habitées, elles appartiennent à des rajas sans armes & sans forces. Le roi de Boutan fait battre des pièces d'argent, de la valeur des roupies ; ce qui porte à croire que son pays a quelques mines d'argent. Cependant les marchands que Tavernier vit à Patna, ignoraient où ces mines étaient situées. Leurs pièces de monnoie sont extraordinaires dans leur forme. Au lieu d'être rondes, elles ont huit angles ; & les caractères qu'elles portent, ne sont ni indiens, ni chinois. L'or de Boutan y est apporté par les marchands du pays qui reviennent du Levant.

Leur principal commerce est celui du musc. Dans l'espace de deux mois qu'ils passèrent à Patna, Tavernier en acheta d'eux pour vingt-six mille roupies. L'once, en la vessie, lui revenait à quatre livres quatre sous de notre monnoie. Il la payait huit francs hors de vessie. Tout le musc qui entre dans la Perse, vient de Boutan, & les marchands qui font ce commerce, aiment mieux qu'on leur donne de l'ambre jaune & du corail, que de l'or ou de l'argent. Pendant les chaleurs, ils trouvent peu de profit à transporter le musc, parce qu'il devient trop sec, & qu'il perd de son poids. Comme cette marchandise paie vingt-cinq pour cent à la douane de Garrachepour, dernière ville des états du Mogol, il arrive souvent, que pour éviter de si grands frais, les caravanes prennent un chemin qui est encore plus commode, par les montagnes couvertes de musc, & les grands déserts qu'il faut traverser. Ils vont jusqu'à la hauteur de soixante degrés; d'où tournant vers Kaboul, qui est au quarantième, elles se divisent, une partie pour aller à Balk, & l'autre dans la grande Tartarie. Là, les marchands qui viennent de Boutan, troquent leurs richesses contre des chevaux, des mulets & des chameaux, car il y a peu d'argent dans ces contrées; ils y portent, avec le musc, beaucoup d'excellente rhubarbe & de

Boutan.

Boutan.

femencine. Les Tartares font paſſer enſuite ces marchandiſes dans la Perſe ; ce qui fait croire aux Européens que la rhubarbe & la ſemencine viennent de la Tartarie. Il eſt vrai, remarque Sheldon, qu'il en vient de la rhubarbe ; mais elle eſt beaucoup moins bonne que celle du royaume de Boutan, elle eſt plutôt corrompue ; & c'eſt le défaut de la rhubarbe, de ſe diſſoudre d'elle-même par le cœur. Les Tartares remportent de Perſe, des étoffes de ſoie de peu de valeur, qui ſe font à Tauris & à Ardevil, avec quelques draps d'Angleterre & de Hollande, que les Arméniens vont prendre à Conſtantinople & à Smyrne, où nous les portons de l'Europe. Quelques-uns des marchands qui viennent de Boutan à Kaboul, vont à Candahar, & juſqu'à Iſpahan, d'où ils emportent pour leur muſc & leur rhubarbe, du corail en grains, de l'ambre jaune & du lapis en grains. D'autres qui vont du côté de Multau, de Lahor & d'Agra, remportent des toiles, de l'indigo, & quantité de cornaline & de cryſtal. Enfin, ceux qui retournent par Garrachepour, remportent de Patna & de Daca, du corail, de l'ambre jaune, des bracelets d'écaille de tortue & d'autres coquilles de mer, avec quantité de pièces rondes & quarrées, de la grandeur de nos jetons, qui ſont auſſi d'écaille de tortue & de coquille. L'au-

teur vit à Patna, quatre Arméniens, qui ayant déjà fait un voyage au royaume de Boutan, venaient de Dantzick, où ils avaient fait faire un grand nombre de figures d'ambre jaune, qui représentaient toutes sortes d'animaux & de monstres. Ils allaient les porter au roi de Boutan, pour augmenter le nombre de ses divinités. Ils dirent à Tavernier qu'ils se seraient enrichis, s'ils avaient pu faire composer une idole particuliere que le prince leur avait recommandée : c'était une figure monstrueuse, qui devait avoir six cornes, quatre oreilles & quatre bras, avec six doigts à chaque main. Mais ils n'avaient pas trouvé d'assez grosse pièce d'ambre jaune. Boutan.

Le roi de Boutan, commençant à craindre que les tromperies qui se font dans le musc ne ruinassent ce commerce, d'autant plus qu'on en tire aussi du Tonquin & de la Cochinchine, où il est beaucoup plus cher, parce qu'il y est moins commun, avait ordonné depuis quelque tems que les vessies ne seraient pas cousues, & qu'elles seraient apportées ouvertes à Boutan, pour y être visitées & scellées de son sceau. Mais cette précaution n'empêche pas qu'on ne les ouvre subtilement, & qu'on n'y mette de petits morceaux de plomb qui, sans

Boutan.

l'altérer à la vérité, en augmentent du moins le poids.

Azem.

Le royaume d'Azem eſt une des plus fertiles contrées de l'Aſie, il produit tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, ſans que les habitans aient beſoin de recourir aux nations voiſines. Ils ont des mines d'argent, d'acier, de plomb & de fer; la ſoie en abondance, mais groſſière. Ils en ont une eſpèce qui croît ſur les arbres, & qui eſt l'ouvrage d'un animal dont la forme reſſemble à celle des vers à ſoie communs, avec cette double différence qu'il eſt plus rond, & qu'il demeure toute l'année ſur les arbres. Les étoffes qu'on fait de cette ſoie, ſont fort luſtrées, mais elles ſe coupent. C'eſt du côté du midi que la nature produit ces vers, & qu'on trouve les mines d'or & d'argent; le pays produit auſſi quantité de gomme-lacque, dont on diſtingue deux ſortes; celle qui croit ſur les arbres eſt de couleur rouge, & ſert à peindre les toiles & les étoffes. Après en avoir tiré cette couleur, on emploie ce qui reſte à faire une ſorte de vernis dont on enduit les cabinets & d'autres meubles de cette nature. On le tranſporte en abondance à la Chine & au Japon, où il paſſe pour le meilleur lacque de l'Aſie. A l'égard de l'or,

on ne permet pas qu'il sorte du royaume, & l'on n'en fait néanmoins aucune espèce de monnoie. Il demeure en lingots, grands & petits, dont le peuple se sert dans le commerce intérieur. Azem.

Cochinchine

Nous tirons le peu de détails que nous présente de la Cochinchine, de la relation d'un missionnaire jésuite, Portugais, nommé le père de Rhodes, & nous y joindrons quelques-unes des remarques & aventures qui lui sont particulières.

Destiné à la mission du Japon par le souverain pontife, il se rendit de Rome à Lisbonne, où il avait ordre de s'embarquer avec d'autres missionnaires.

Ce fut le 4 d'avril 1619, qu'ils mirent à la voile avec trois grands vaisseaux; ils étaient au nombre de six sur la Sainte-Thérèse. Trois mois & demi de navigation leur firent doubler le cap de Bonne-Espérance. Ils essuyèrent plusieurs tempêtes & les ravages du scorbut, qui ne les empêchèrent point d'arriver heureusement au port de Goa le 5 octobre.

Après avoir passé deux ans, tant à Goa qu'à Salsette, il reçut ordre, enfin, de partir pour le Japon, sur un vaisseau qui devait porter à Malaca un seigneur Portugais, nommé pour com-

Cochinchine

mander dans la citadelle. Il paſſa par Cochin, qui n'eſt qu'à cent lieues de Goa. Les jéſuites y avaient un collège, dans lequel ils enſeignaient toutes les ſciences. La violence des vents qui arrêta long-tems le vaiſſeau portugais vers le cap de Comorin, donna occaſion à l'auteur de viſiter la fameuſe côte de la Pêcherie, qui tire ce nom de l'abondance des perles qu'on y pêche. « Les » habitans connaiſſent, dit-il, dans quelle ſai- » ſon ils doivent chercher ces belles larmes du » ciel, qui ſe trouvent endurcies dans les huî- » tres. Alors les pêcheurs s'avancent en mer » dans leurs barques. L'un plonge, attaché ſous » les aiſſelles avec une corde, la bouche remplie » d'huile & un ſac au cou : il ramaſſe les huîtres » qu'il trouve au fond; & lorſqu'il n'a plus la » force de retenir ſon haleine, il emploie quel- » que ſigne pour ſe faire retirer. Ces pêcheurs » ſont ſi bons chrétiens, qu'après leur pêche ils » viennent ordinairement à l'égliſe, où ils met- » tent ſouvent de groſſes poignées de perles ſur » l'autel. On fit voir au P. de Rhodes une chaſuble » qui en était entiérement couverte, & qui était » eſtimée deux cent mille écus dans le pays. » Qu'eût-elle valu, dit-il, en Europe? »

La principale place de cette côte ſe nomme *Tutucurin*. On y trouve les plus belles perles de l'Orient. Les Portugais y avaient une citadelle,

Cochinchine

& les jésuites un fort beau collège. Il était arrivé, par des malheurs que de Rhodes ignore, qu'on avait ôté cette maison à sa compagnie. « Les » jésuites, dit-il, s'étant retirés, on dit que les » perles & les huîtres disparurent dans cet endroit » de la côte. Mais aussi-tôt que le roi de Portugal » eut rappellé ces zélés missionnaires, on y vit » revenir les perles, comme si le ciel eût voulu » remarquer que lorsque les pêcheurs d'ames » seraient absens, il ne fallait pas attendre une » bonne pêche de perles ». Ceci nous rappelle un passage fort plaisant de la gazette de France de l'année 1774, dans lequel on disait, à l'article de la Suède, que tout se ressentait du bonheur de la nouvelle administration, & *que jamais les harengs n'étaient venus en si grand nombre sur les bords de la Baltique.*

Après avoir visité la côte de Coromandel, il fait voile vers Malaca, & échoue sur un banc de sable à la vue du cap de Rachado. Il attribue le salut du vaisseau à un miracle sensible de son reliquaire, qu'il plongea dans la mer au bout d'une longue corde. En moins d'une minute, sans que personne y travaillât, le bâtiment, dit-il, qui avait été long-tems immobile, sortit du sable avec une force extrême, & fut poussé en mer. Il observe qu'on peut aborder dans tous les tems de l'année au port de Malaca; avan-

Cochinchine

tage que n'ont pas les ports de Goa, de Cochin, de Surate, ni, suivant ses lumières, aucun autre port de l'Inde orientale. Quoique Malaca, observe-t-il encore, ne soit qu'à deux degrés de la ligne, & que par conséquent la chaleur y soit extrême, cependant les fruits de l'Europe & le raisin même n'y mûrissent point. La raison, dit-il, en paraîtra fort étrange, mais elle n'est pas moins certaine : c'est faute de chaleur que ces fruits n'y mûrissent pas. Il ajoute, pour s'expliquer, « que le soleil donnant à plomb sur » la terre, devrait à la vérité tout brûler & » rendre le pays inhabitable. Les anciens en » avaient cette opinion : mais ils ignoraient le » secret de la providence, qui a voulu qu'il fût » le plus habité. Le soleil, dans le tems qu'il » a toute sa force, attire tant d'exhalaisons & » de vapeurs, que c'est alors l'hiver du pays. » Les vents qui sont impétueux, les pluies continuelles tiennent cet astre caché, & s'opposent à la maturité de tous les fruits qui ne sont » pas propres au climat ».

Les vues du P. de Rhodes étaient toujours pour le Japon; & sa soumission pour d'autres ordres, qui le retiennent un an & demi, soit à Macao, soit à Canton, fut une violence qu'il fit à son zèle. Cependant de nouvelles dispositions de ses supérieurs l'obligèrent d'abandonner entiére-

ment ſon premier projet, pour ſe rendre à la Cochinchine. D'ailleurs les portes du Japon ſe trouvaient fermées par une violente perſécution qui s'y était élevée contre le chriſtianiſme. Le père de Mattos reçut ordre de partir pour la Cochinchine avec cinq autres jéſuites de l'Europe, entre leſquels de Rhodes fut nommé. Ils s'embarquèrent à Macao dans le cours du mois de décembre 1624, & leur navigation ne dura que dix-neuf jours.

Cochinchine

Il n'y avait pas cinquante ans que la Cochinchine était un royaume ſéparé du Tonquin, dont elle n'avait été qu'une province pendant plus de ſept cent ans. Celui qui ſecoua le joug, était l'aïeul du roi qui occupait alors le trône. Après avoir été gouverneur du pays, il ſe révolta contre ſon prince, & ſe fit un état indépendant, dans lequel il ſe ſoutint aſſez heureuſement par la force des armes, pour laiſſer à ſes enfans une ſucceſſion tranquille. Leur puiſſance y étant mieux établie que jamais, il n'y a pas d'apparence que cette ſouveraineté retourne jamais à ſes anciens maîtres.

La Cochinchine eſt dans la zône-torride, au midi de la Chine. Elle s'étend depuis le douzième degré juſqu'au dix-huitième. De Rhodes lui donne quatre cent milles de longueur; mais ſa largeur eſt beaucoup moindre. Elle a pour bornes, à l'orient, la mer de la Chine; le royaume de Laos à l'occident; celui de Champa au ſud;

Cochinchine

& le Tonquin au nord. Sa division est en six provinces, dont chacune a son gouverneur & ses tribunaux particuliers de justice. La ville où le roi fait son séjour, se nomme Kehue. Si les bâtimens n'en sont pas magnifiques, parce qu'ils ne sont composés que de bois, ils ne manquent pas de commodités; & les colonnes fort bien travaillées, qui servent à les soutenir, leur donnent beaucoup d'apparence. La cour est belle & nombreuse, & les seigneurs y font éclater beaucoup de magnificence dans leurs habits.

Le pays est fort peuplé. De Rhodes vante la douceur des habitans; mais elle n'empêche pas, dit-il, qu'ils ne soient bons soldats. Ils ont un respect merveilleux pour leur roi. Ce prince entretient continuellement cent cinquante galères dans trois ports; & les Hollandais ont éprouvé qu'elles peuvent attaquer avec avantage ces grands vaisseaux avec lesquels ils se croient maîtres des mers de l'Inde.

La fertilité du pays rend les habitans fort riches. Il est arrosé de vingt-quatre belles rivières, qui donnent de merveilleuses commodités pour voyager par eau dans toutes ses parties, & qui servent par conséquent à l'entretien du commerce. Des inondations réglées, qui se renouvellent tous les ans au mois de novembre & de décembre, engraissent la terre sans aucun soin. Dans cette saison, il n'est pas possible de voyager

à pied, ni de ſortir même des maiſons ſans une barque. Delà vient l'uſage de les élever ſur deux colonnes, qui laiſſent un paſſage libre à l'eau. Cochinchine

Il ſe trouve des mines d'or dans la Cochinchine : mais les principales richeſſes du pays ſont le poivre, que les Chinois y viennent prendre ; la ſoie qu'on fait ſervir juſqu'aux filets des pêcheurs, & aux cordages des galères ; & le ſucre, dont l'abondance eſt ſi grande, qu'il ne vaut pas ordinairement plus de deux ſols la livre. On en tranſporte beaucoup au Japon, quoique les Cochinchinois n'entendent pas beaucoup la manière de l'épurer.

On s'imaginerait qu'une contrée qui ne porte point de bled, de vin ni d'huile, nourrit mal ſes habitans. Mais ſans expliquer en quoi conſiſte leur bonne chère, de Rhodes aſſure que les tables de la Cochinchine valent celles de l'Europe.

C'eſt le ſeul pays du monde, où croiſſe cet arbre renommé qu'on appelle calambouc, dont le bois eſt un parfum précieux, & ſert d'ailleurs aux plus excellens uſages de la médecine. On en diſtingue trois ſortes ; la plus eſtimée ſe nomme *calamba*. L'odeur en eſt admirable ; le bois en poudre ou en teinture fortifie le cœur contre toutes ſortes de venins. Il ſe vend au poids de l'or. Les deux autres ſont l'*aquila* & le calambouc

Cochinchine

commun, qui ont aussi de grandes vertus, quoiqu'inférieures à celles du premier.

De Rhodes assure, contre le témoignage de plusieurs autres voyageurs, que c'est aussi dans la seule Cochinchine que se trouvent ces petits nids d'oiseaux qui servent d'assaisonnement aux potages & aux viandes. On pourrait croire, pour concilier les récits, qu'il parle d'une espèce particulière. Ils ont, dit-il, la blancheur de la neige. On les trouve dans certains rochers de cette mer, vis-à-vis des terres où croissent les calamboucs, & l'on n'en voit point autre part. C'est ce qui le porte à croire que les oiseaux qui font ces nids, vont sucer ces arbres, & que de ce sucre mêlé peut-être avec l'écume de la mer, ils composent un ouvrage si blanc & de si bon goût. Cependant ils demandent d'être cuits avec de la chair ou du poisson; & de Rhodes assure qu'ils ne peuvent être mangés seuls.

La Cochinchine produit des arbres qui portent pour fruits de gros sacs remplis de châtaignes. On doit regretter que le père de Rhodes n'en rapporte pas le nom, & qu'il n'en explique pas mieux la forme. « Un seul de ces sacs fait » la charge d'un homme. Aussi la providence » ne les a-t-elle pas fait sortir des branches, » qui n'auraient pas la force de les soutenir, » mais du tronc même. Le sac est une peau fort

» épaisse,

Cochinchine

» épaisse, dans laquelle on trouve quelquefois » cinq cent châtaignes, plus grosses que les nô» tres. Mais ce qu'elles ont de meilleur est une » peau blanche & savoureuse, qu'on tire de la » châtaigne avant que de la cuire ».

Les difficultés de la langue étant un des plus grands obstacles qui arrêtent le progrès des missionnaires, le père de Rhodes comprit que cette étude devait faire son premier soin. On parle à-peu-près la même langue dans les royaumes de Tonquin & de la Cochinchine. Elle est entendue aussi dans trois autres pays voisins : mais elle est entiérement différente de la chinoise. On la prendrait, sur-tout dans la bouche des femmes, pour un gazouillement d'oiseaux. Tous les mots sont monosyllabes, & leur signification ne se distingue que par les divers tons qu'on leur donne en les prononçant. Une même syllabe, telle, par exemple, que *daï*, peut signifier vingt-trois choses tout-à-fait différentes. Le zèle du père de Rhodes lui fit mépriser ces obstacles. Il apporta autant d'application à cette entreprise qu'il en avait donné autrefois à la théologie ; & dans l'espace de quatre mois, il se rendit capable de prêcher dans la langue de la Cochinchine. Mais il avoue qu'il en eut l'obligation à un petit garçon du pays, qui lui apprit en trois semaines les divers tons de cette langue,

Cochinchine

& la manière de prononcer tous les mots. Ce qu'il y eut d'admirable, & ce qui mérite d'être remarqué, c'eſt qu'ils ignoraient la langue l'un de l'autre.

Dans l'intervalle de ſes entrepriſes apoſtoliques, il fit un voyage aux Philippines, ſans autre deſſein que de profiter d'une occaſion qui ſe préſentait pour ſe rendre à Macao. Une violente perſécution l'obligeant de quitter la Cochinchine, il s'embarqua le 2 de juillet 1641, ſur un vaiſſeau qui faiſait voile à Bolinao. Il entra dans ce port le 28 du même mois, après avoir eſſuyé une dangereuſe tempête. Mais il fut ſurpris de remarquer à ſon arrivée, que les habitans ne comptaient que ſamedi 27 de juillet. Il avait mangé de la viande le matin, parce qu'il ſe croyait au dimanche, & le ſoir, il fut obligé de faire maigre, lorſqu'on l'aſſura que le dimanche & le vingt-huitième n'étaient que le lendemain : cette erreur lui cauſa d'abord beaucoup d'embarras; mais en y penſant un peu, il comprit que de part & d'autre on avait fort bien compté, quoiqu'il y eût dans les deux comptes la différence d'un jour.

Ce qu'il y a d'étonnant dans l'embarras du père de Rhodes, c'eſt qu'étant aux Indes depuis ſi long-tems, il n'eut jamais eu l'occaſion de faire la même remarque. Il s'applaudit de l'explication

Cochinchine

qu'il donne à ſon erreur. Quand on part d'Eſpagne, dit-il, pour aller aux Philippines, on va toujours de l'orient à l'occident. Il faut par conſéquent que tous les jours deviennent plus longs de quelques minutes; parce que le ſoleil, dont on ſuit la courſe, ſe lève & ſe couche toujours plus tard. Dans le cours de cette navigation, la perte eſt d'un demi-jour. Au contraire, les Portugais qui vont du Portugal aux Indes orientales, avancent contre le ſoleil, qui ſe couchant & ſe levant toujours plutôt, rend chaque jour plus court de quelques minutes, & leur donne ainſi l'avance du jour en arrivant au même terme. D'où il eſt aiſé de conclure, que les uns gagnant & les autres perdant un demi-jour, il faut néceſſairement que les Portugais & les Eſpagnols, qui arrivent aux Philippines par des chemins oppoſés, trouvent un jour entier de différence. Le père de Rhodes, venu à l'orient par le chemin des Portugais, avait vécu par conſéquent un jour de plus que les Eſpagnols des Philippines; par la même raiſon, continue-t-il, de deux prêtres qui partiraient au même jour, l'un de Portugal vers l'orient, l'autre d'Eſpagne vers l'occident, diſant chaque jour la meſſe, & arrivant le même jour au même lieu, l'un aurait dit une meſſe plus que l'autre : & de deux jumeaux, qui étant nés enſemble, feraient le même

Cochinchine

voyage par les deux routes opposées, l'un aurait vécu un jour de plus.

Ceux, pour qui cette remarque ne sera pas aussi merveilleuse qu'elle le fut pour l'auteur, apprendront de lui plus volontiers l'origine de la persécution qui fermait alors aux missionnaires l'entrée des ports du Japon. Après avoir observé que Manille, la principale de Philippines, est au treizième degré de l'élévation de la ligne, & que c'est là qu'on compte le dernier terme de l'occident, quoique ces îles soient à l'orient de la Chine, dont elles ne sont éloignées que de cent cinquante lieues, il ajoute :

« Comme on les prend pour le bout des Indes » occidentales, qui appartiennent aussi aux Es- » pagnols, deux Hollandais prirent occasion » de cette idée pour renverser le christianisme » au Japon. Ils firent voir à l'empereur, dans » une mappemonde, d'un côté les Philippines, » & de l'autre Macao, que le roi d'Espagne » possédait alors à la Chine, en qualité de roi » de Portugal. Voyez-vous, lui dirent-ils, jus- » qu'où la domination du roi d'Espagne s'est » étendue; du côté de l'orient, elle est arrivée » à Macao, & du côté de l'occident aux Phi- » lippines. Vous êtes si près de ces deux extrê- » mités de son empire, qu'il ne lui reste que » le vôtre à conquérir; à la vérité, il n'a pas

Cochinchine

» aujourd'hui des troupes assez nombreuses pour
» entreprendre tout-d'un-coup la conquête du
» Japon ; mais il y envoie des prêtres, qui,
» sous le prétexte de faire des chrétiens, font
» des soldats pour l'Espagne ; & lorsque le nombre en sera tel qu'ils le desirent, vous éprouverez, comme le reste du monde, que sous le
» voile de la religion, les Espagnols ne pensent
» qu'à vous rendre l'esclave de leur ambition ».
L'empereur du Japon, alarmé de cet avis, jura une guerre irréconciliable à tous les missionnaires chrétiens : l'église n'a jamais essuyé de persécution plus obstinée que celle qui a rempli de sang toutes les villes de ce florissant royaume, où le christianisme avait fait des progrès. Nous en parlerons plus au long à l'article du Japon.

Dans une traversée de Malaca à Java, qui ne fut que d'onze jours, il arriva au vaisseau qu'il montait un accident fort singulier, qu'il attribue à la protection du premier martyr de la Cochinchine, nommé André, dont il portait la tête à Rome. Le 25 février, pendant que le vent était favorable, l'imprudence des matelots les fit heurter contre un gros rocher, qui était presqu'à fleur d'eau. Le bruit ne fut pas moindre que celui du tonnerre, & le coup avait été si violent que le navire demeura fixé sur l'écueil. Plusieurs planches qu'on vit flotter sur l'eau, ne laissè-

Cochinchine

rent aucun doute qu'il ne fût prêt à périr. Cependant il se remit de lui-même à flot, tandis que l'auteur & deux autres missionnaires, qui étaient partis avec lui de Malaca, faisaient leur prière au martyr. Les matelots, surpris qu'il ne se remplit pas d'eau, jugèrent qu'ayant été doublé en plusieurs endroits, il n'avait perdu que des planches extérieures. Ils continuèrent leur navigation sept jours entiers avec beaucoup de bonheur. Mais en arrivant au port de Batavia, où l'on pensa aussi-tôt à radouber le vaisseau, on s'apperçut, avec admiration, qu'il avait une grande ouverture sur le bas; & que le rocher qui avait brisé les planches, s'étant rompu lui-même, avait rempli le trou d'une grosse & large pierre. Toute la ville accourut pour voir cette merveille. La même chose est arrivée de nos jours à un vaisseau anglais, dans un voyage du capitaine Kooke à la nouvelle Zélande, sans que S. André s'en mêlât.

Il se trouvait dans Batavia plusieurs Français catholiques & quantité de Portugais, auxquels le missionnaire s'empressa de rendre les services de sa profession : son zèle se satisfit paisiblement pendant l'espace de cinq mois. Mais un jour de dimanche, 29 de juillet, la messe qu'il célébrait dans sa maison devant un grand nombre de catholiques, fut interrompue par l'arrivée du juge criminel de la ville, qui entra dans la chapelle

Cochinchine

avec ses archers. De Rhodes se hâta de consumer les saintes espèces. Mais il fut saisi à l'autel même par les archers qui voulurent le mener en prison revêtu des habits sacerdotaux. Sept gentilhommes portugais mirent l'épée à la main pour sa défense. Le désordre aurait été fort grand, s'il n'eût supplié ses défenseurs de l'abandonner à la violence des hommes. Le juge touché apparemment de sa générosité, lui laissa quitter ses habits; mais s'étant saisi néanmoins de tout ce qui appartenait à son ministère, il le fit conduire dans la prison publique, d'où il fut mené deux jours après dans un cachot noir, destiné aux criminels qui ne peuvent éviter le dernier supplice. Son procès fut instruit. Outre le crime d'avoir célébré la messe à Batavia, il fut accusé d'avoir travaillé à la conversion du gouverneur de Malaca, & d'avoir brûlé plusieurs livres de la religion hollandaise. Il se justifia sur ce dernier article, en protestant que, quelque opinion qu'il eût de ces livres, il ne lui en était jamais tombé entre les mains. Mais il n'en reçut pas moins sa sentence, qui contenait trois articles. Par les deux premiers, il était condamné à un bannissement perpétuel de toutes les terres de Hollande, & à payer une amende de quatre cent écus d'or. Le troisième, qui lui fut le plus douloureux, portait que les ornemens ecclésiastiques, les ima-

Cochinchine

ges & le crucifix qu'on lui avait enlevés, ſeraient brûlés par la main du bourreau, & qu'il aſſiſterait, ſous un gibet, à cette exécution. Ses repréſentations & ſes larmes ne purent fléchir ſes juges. S'il fut diſpenſé de paraître ſous le gibet, il n'eut cette obligation qu'à la politique du gouverneur, qui craignit un ſoulevement des catholiques de la ville. On ſuppléa même à cette eſpèce d'adouciſſement, en faiſant pendre deux voleurs, tandis que l'on brûlait le crucifix & les images. Ce n'eſt pas là de la tolérance, il s'en faut de beaucoup; mais il faut avouer qu'on ne leur en avait pas donné l'exemple.

Des deux autres articles, le premier ne put être exécuté ſur le champ, parce que le père de Rhodes n'était point aſſez riche pour ſatisfaire au ſecond. Il fut retenu pendant trois mois dans les chaînes; & ſa réponſe, aux offres qu'on lui faiſait de le rendre libre auſſi-tôt qu'il aurait payé l'amende, était de proteſter qu'il était content de ſon ſort, & qu'il regardait ces ſouffrances comme une faveur du ciel.

Au mois d'octobre, quelques vaiſſeaux de Hollande apportèrent des lettres de la compagnie des Indes, qui nommaient Corneille Vandeclin gouverneur général des établiſſemens hollandais après la mort d'Antoine Vendim, qui avait enlevé Malaca aux Portugais. Entre les

Cochinchine

réjouissances publiques, qui se firent à l'entrée du nouveau gouverneur, tous les prisonniers furent délivrés. Non-seulement de Rhodes fut élargi sans payer les quatre cent écus, mais Vandeclin le vengea, par quelques bastonnades qu'il donna de sa main au principal juge, pour le punir de son excessive rigueur. Ensuite l'ayant comblé de caresses, auxquelles il joignit des excuses pour sa nation, il lui laissa la liberté de partir. Quelques Portugais qui faisaient voile à Macassar, le reçurent avec joie dans leur vaisseau, & consentirent volontiers à la prière qu'il fit de le conduire à Bantam, qui n'est qu'à douze lieues de Batavia. Il espérait de trouver, dans cette ville quelque vaisseau anglais, prêt à retourner en Europe. Mais il entreprit encore d'autres courses. Il alla à Ormus, & prit sa route par terre, en traversant la Perse & la Natolie jusqu'à Smyrne, d'où il se rendit au port de Gênes sur un vaisseau de cette république.





CHAPITRE II.

Tonquin.

Tonquin.

DANS la description de ce pays, dont l'intérieur est peu connu, nous avons l'avantage de trouver un guide, auquel il ne manque rien pour exciter la confiance, & dont le témoignage est capable même d'ôter toute espèce de crédit aux voyageurs, dont les relations ne s'accordent point avec la sienne. C'est l'idée sous laquelle on nous présente l'Anglais Baron, en nous apprenant qu'il est né au Tonquin; qu'il y a passé une grande partie de sa vie, & qu'il joignait une rare probité aux lumières que donne l'étude.

La découverte du Tonquin est postérieure de quelque tems à celle de la Chine. Les Portugais n'envoyèrent leurs vaisseaux sur les côtes du Tonquin, qu'après avoir visité les Chinois. A la vérité cette contrée était anciennement une province de la Chine, & lui paie même encore un tribut; mais ce n'est pas cette raison qui a retardé la connaissance d'un pays qui était gouverné, depuis quatre cent ans, par ses pro-

Tonquin.

pres rois, lorſque les Portugais commencèrent leurs découvertes dans les Indes. Il y a plus d'apparence que ce retardement eſt venu du caractère des Tonquinois, qu'aucun motif de commerce ou de confédération ne peut faire ſortir de leur patrie. Ils tiennent beaucoup de la vanité des Chinois, dont ils imitent d'ailleurs le gouvernement, les ſciences, & les caractères d'écriture, quoiqu'ils haïſſent leur nation.

Ce pays eſt ſitué ſous le tropique, & même plus au nord dans quelque partie. Cependant Baron aſſure qu'il eſt fort tempéré; ce qu'il attribue au grand nombre de rivières dont il eſt arroſé, & aux pluies régulières qu'il reçoit. D'ailleurs on n'y voit point de ces grandes montagnes ſtériles & ſablonneuſes, qui cauſent une chaleur extrême dans pluſieurs endroits du golfe perſique. Il eſt vrai que les pluies qui tombent régulièrement aux mois de mai, de juin, de juillet & d'août, & quelquefois plutôt, rendent la terre fort humide; mais la chaleur eſt inſupportable pendant le cours de juillet & d'août. On ne ſaurait douter que le pays ne fût très-fertile en fruits, ſi tant d'habitans, qui font leur principale nourriture du riz, ne ſe croyaient pas plus obligés d'employer leurs terres & leur induſtrie à la culture de ces grains.

Tonquin.

Le royaume eſt bordé au nord-eſt par la province de Canton, à l'oueſt par le royaume de Laos, au nord par deux autres provinces de la Chine, Yunan & Kanſi, au ſud & au ſud-eſt par la Cochinchine.

Le climat eſt ſain & tempéré depuis le mois de ſeptembre juſqu'au mois de mars; quelquefois très-froid aux mois de janvier & de février, quoiqu'on n'y voie jamais de neige ni de glaces; aſſez mal-ſain pendant le cours d'avril, de mai & de juin, autant à cauſe des pluies & des brouillards, que parce que le ſoleil arrive alors à ſon zénith. Les vents ſont ici diviſés entre le nord & le ſud; c'eſt-à-dire qu'ils durent ſix mois de chaque côté. Le pays eſt délicieux depuis le mois de mai juſqu'au mois d'août : les arbres ſont alors dans leur verdure, & les campagnes offrent une perſpective charmante.

Les vents impétueux, que les matelots Européens nomment ouragans, & qui portent ici le nom de typhons, exercent leur empire avec des ravages terribles, ſur cette côte & dans les mers voiſines. Mais le tems de leur arrivée eſt fort incertain. Quelquefois ils ne s'élèvent qu'une fois en cinq ou ſix ans, & même en huit ou neuf. Quoiqu'ils ne ſoient pas connus ſous le même nom dans les autres mers orientales, celui qu'on appelle *éléphant*, dans la baie

de Bengale & sur la côte de Coromandel, ne leur est pas fort inférieur, & se fait redouter aussi des matelots pas ses funestes effets.

Tonquin.

Pour l'étendue, Baron n'en accorde pas plus au Tonquin que nos cartes n'en donnent au Portugal; mais on y compte quatre fois le même nombre d'habitans. Si l'on excepte la ville de Cacho, il n'y en a pas trois dans tout le royaume qui méritent la moindre attention. Mais les villages, que les habitans nomment *aldéas* ou *aldées*, sont si proches l'un de l'autre, qu'il est impossible d'en fixer le nombre, quand on ne s'est pas fait une étude de les compter.

Cacho, capitale du Tonquin, est située au 21e degré de latitude du nord, à quarante lieues de la mer. Elle peut être comparée, pour la grandeur, à plusieurs villes fameuses de l'Asie; mais elle l'emporte sur presque toutes par le nombre de ses habitans, sur-tout le premier & le quinzième jour de leur nouvelle lune, qui est le jour du marché ou du grand bazar. Tout le peuple des villages voisins y est amené par son commerce, & le nombre en est presque incroyable. Il reste si peu de passage dans les rues, quoique fort larges, que, suivant le témoignage de Baron, & dans ses propres termes: « C'est avancer beaucoup que d'y faire cent pas

Tonquin.

» dans une demi-heure ». Cependant il règne un ordre admirable dans la ville. Chaque marchandise qu'on y vend, a sa rue qui lui est assignée; & ces rues appartiennent à un, deux ou plusieurs villages, dont les habitans ont droit seuls d'y tenir boutique.

C'est à Cacho que le roi fait sa résidence ordinaire avec ses généraux, les princes, tous les grands du royaume, & toutes les cours de justice. Quoique le palais & les édifices publics occupent un terrein spacieux, ils n'ont rien de plus éclatant qu'un grand bâtiment de bois, qui en fait la principale partie. Le reste, comme toutes les maisons de la ville, est bâti de bambous & d'argile, à l'exception des comptoirs étrangers qui sont de brique, & qui font une figure distinguée au milieu d'un si grand nombre de chaumières. Cependant les triples murs de la vieille ville & du vieux palais, donnent, par leurs débris, une haute idée de ce qu'ils devaient renfermer dans le tems de leur splendeur. Le palais seul embrassait dans sa circonférence un espace de six ou sept milles. Ses cours pavées de marbre, ses portes & les ruines de ses appartemens, rendent témoignage à son ancienne magnificence, & font regretter la destruction d'un des plus beaux édifices de l'Asie. Mais en attribuant cette disgrace aux ravages de

la guerre, Baron n'explique pas les raisons qui empêchent de la réparer.

Tonquin.

Cacho est aussi le quartier perpétuel d'un corps formidable de milice; que le roi tient prêt pour toutes sortes d'occasions. L'arsenal & les autres magasins de guerre occupent le bord de la rivière, près d'une petite île sablonneuse, où l'on conserve le *Thecada*. Cette rivière, que les habitans nomment *Songkoy* ou la grande rivière, prend sa source dans l'empire de la Chine. Après un fort long cours, elle vient traverser Cacho, d'où elle va se décharger dans la baie d'Aynam, par huit ou neuf embouchures, dont la plupart reçoivent des vaisseaux médiocres. Elle est d'une extrême commodité pour la capitale, où elle fait régner continuellement l'abondance, par la multitude infinie de barques & de bateaux qu'elle y amène, chargés de toutes sortes de marchandises & de provisions. Cependant les habitans des provinces, qui font leur principale occupation de ce commerce, ont tous leurs maisons dans quelque village, & n'habitent point dans leurs barques, comme Tavernier l'assure faussement.

Le Tonquin devrait être compté entre les puissances redoutables, si la force d'un état ne consistait que dans le nombre des hommes. Il entretient continuellement une armée de cent

Tonquin.

quarante mille combattans, bien exercés à l'usage des armes; & dans l'occasion ce grand corps peut être augmenté du double: mais comme le nombre sert peu sans le courage, Baron avoue qu'il n'y a point de soldats moins à craindre que les Tonquinois. D'ailleurs la plupart de leurs chefs sont des eunuques, qui ne conservent dans l'ame aucun reste de virilité.

La cavalerie monte à huit ou dix mille hommes, & le nombre des éléphans à trois cent cinquante. Les forces maritimes consistent dans deux cent vingt bâtimens grands & petits, plus propres à la rivière qu'à la mer, & qui ne servent guères aussi qu'aux fêtes & aux exercices d'amusement. Chacun est armé à la proue d'un canon de quatre livres de balle. Ils n'ont pas de mâts; & tous leurs mouvemens se font à force de rames. Les rameurs sont exposés à la mousqueterie & à tous les instrumens de guerre. La cour entretient avec cette flotte environ cinq cent barques, qui se nomment *twinges*, & qui sont assez légères à la voile, mais trop foibles pour la guerre; quoiqu'elles servent fort bien au transport des vivres & des troupes.

L'arsenal de Cacho est fourni de toutes sortes d'artillerie, de tous les calibres; soit de la fabrique des habitans, soit achetée des Portugais, des Anglais & des Hollandais. Il ne manque

que pas non plus de toutes les munitions convenables. Tonquin.

Outre la mollesse naturelle des soldats du Tonquin, rien ne contribue tant à leur ôter le courage, que la nécessité de passer toute la vie dans une condition pénible, sans aucune espérance de s'élever au-dessus de leur premier grade. La valeur même, dans ceux qui peuvent avoir l'occasion de se distinguer, ne change rien à leur état; ou du moins ces exemples sont si rares, qu'ils ne peuvent inspirer d'émulation. L'argent ou la faveur de quelque mandarin du premier ordre, sont les seules voies qui puissent conduire aux distinctions.

Leurs guerres ne consistent que dans le bruit & dans un grand appareil de bagage. La moindre querelle les fait entrer dans la Cochinchine, où ils passent le tems, soit à considérer les murs des villes, soit à camper sur le bord des rivières. Mais une légère maladie qui emporte quelques-uns de leurs gens, les rebute aussi-tôt & leur fait crier que la guerre est cruelle & sanglante. Ils se hâtent de retourner vers leurs frontières.

Ils ont quelquefois des guerres civiles, que l'adresse termine plutôt que la valeur. Dans leurs anciens démêlés avec les Chinois, on les a vu combattre avec assez de résolution; mais

Tonquin.

ils y étaient forcés par la néceſſité. Cependant on ne ceſſe pas de les exercer au maniment des armes, & cet exercice continuel fait la plus grande partie de leur profeſſion. Ils reçoivent chaque jour une portion de riz pour leur nourriture, & leur paie annuelle n'eſt que d'environ trois écus; mais ils ſont exempts de toutes ſortes de taxes. Ceux qui n'ont pas leur quartier dans la capitale ſont diſperſés dans les aldées, ſous le commandement des mandarins, qui ſont chargés de pourvoir à leur ſubſiſtance. Chaque mandarin eſt revêtu de l'autorité du roi, pour commander dans un certain nombre d'aldées.

On ne voit dans le Tonquin, ni châteaux, ni places fortifiées. L'état ſe glorifie de n'avoir pas beſoin d'autre appui que ſes troupes; ce qui ne ſerait pas ſans fondement, ſi leur courage répondait à leur nombre.

Quoique la valeur ne ſoit pas une qualité commune au Tonquin, la douceur & le goût de la tranquillité ſont moins le caractère général des habitans, qu'une humeur inquiète & turbulente, qui demande le frein continuel de la ſévérité pour les contenir dans l'union. Les révoltes & les conſpirations y ſont fréquentes. Il eſt vrai que la ſuperſtition, à laquelle tout le peuple eſt malheureuſement livré, a ſouvent plus de part aux déſordres publics, que les

entrepriſes de l'ambition, & que rarement les mandarins & les autres ſeigneurs prennent part à ces attentats. Tonquin.

Les Tonquinois n'ont pas l'humeur emportée ; mais ils ſont la proie de deux paſſions beaucoup plus dangereuſes, qui ſont l'envie & la malignité. Autrefois le premier de ces deux vices leur faiſait deſirer toutes les richeſſes & les curioſités des nations étrangères ; mais leurs deſirs ſe réduiſent aujourd'hui à quelques pièces d'or & d'argent du Japon, & au drap de l'Europe. Ils ont toujours eu cette eſpèce d'orgueil qui ôte la curioſité de viſiter les autres pays. Leur eſtime ſe borne à leur patrie ; & tout ce qu'on leur raconte des pays étrangers, paſſe à leurs yeux pour une fable.

Ils ont la mémoire heureuſe & la pénétration vive ; cependant ils n'aiment pas les ſciences pour elles-mêmes, mais parce qu'elles les conduiſent aux offices & aux dignités publiques. Leur ton en liſant eſt une eſpèce de chant. Leur langage, comme celui des Chinois, eſt plein de monoſyllabes, & quelquefois ils n'ont qu'un ſeul mot pour exprimer onze ou douze choſes différentes. L'unique diſtinction conſiſte à prononcer pleinement, à preſſer leur haleine, à la retenir, à peſer plus ou moins ſur l'accent. Auſſi rien n'eſt-il ſi difficile aux étrangers, que

Tonquin.

d'atteindre à la perfection de leur langue. Il n'y a point de différence entre celle de la cour & celle du peuple. Mais dans les matières qui regardent les loix & les cérémonies, ils emploient la langue chinoise, comme on se sert en Europe des langues grecque & latine.

Les deux sexes ont la taille bien proportionnée, mais petite plutôt que grande. En général, ils sont d'une constitution faible; ce qui vient, peut-être de leur intempérance, & de l'excès avec lequel ils se livrent au sommeil. La plupart ont le teint aussi brun que les Chinois & les Japonois; mais les personnes de qualité sont presqu'aussi blanches que les Portugais & les Espagnols. Ils ont le nez & le visage aussi plat qu'à la Chine. Leurs cheveux sont noirs, & c'est un ornement de les avoir longs. Les soldats, pendant leurs exercices, & les artisans, dans les fonctions de leur métier, les relèvent sous leurs bonnets, ou les lient au sommet de leur tête. Quoique les enfans des deux sexes aient les dents fort blanches, ils n'arrivent pas plutôt à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, qu'ils se les noircissent, comme les Japonois. Ils laissent croître leurs ongles, suivant l'usage de la Chine, & les plus longs passent pour les plus beaux; cependant ce dernier usage est borné aux personnes de distinction.

Leurs habits ſont de longues robes, peu différentes de celle des Chinois. Il leur eſt défendu, par une ancienne tradition, de porter des ſandales ou des ſouliers, à l'exception des lettrés & de ceux qui ſont parvenus au degré de tuncy ou de docteurs. Cette coutume néanmoins s'obſerve aujourd'hui avec moins de rigueur.

La condition du peuple eſt aſſez miſérable. On leur impoſe de groſſes taxes & des travaux pénibles.

Un jeune homme eſt aſſujetti, dès l'âge de dix-huit ans ou de vingt, dans quelques provinces, à payer trois, quatre, cinq, ſix riſdales chaque année, ſuivant la fertilité du terroir de ſon aldée. Ce tribut ſe lève à deux termes; au mois d'avril & d'octobre, qui ſont le tems de la moiſſon du riz. Il n'y a d'exempts que les princes du ſang royal; les domeſtiques de la maiſon du roi; les miniſtres d'état; les officiers publics; les lettrés, depuis le grade de ſingdo; les officiers de guerre & les ſoldats, avec un petit nombre, qui ont obtenu ce privilége par faveur ou à prix d'argent, & ſeulement pour la durée de leur propre vie. Un marchand qui s'eſt établi dans la capitale, n'en n'eſt pas moins taxé dans l'aldée, d'où il tire ſon origine. Il demeure ſujet au vecquan, qui eſt le ſervice du ſeigneur; c'eſt-à-dire, qu'il eſt obligé de travailler par

Tonquin.

lui-même, ou par des personnes à ses gages; aux réparations des murs, des grands chemins, des palais du roi, & de tous les ouvrages publics.

Les artisans de toutes les professions doivent employer six mois de l'année au vecquan, sans aucun espoir de récompense pour leur travail; à moins que la bonté du maître ne le porte à leur accorder la nourriture; ils peuvent disposer d'eux-mêmes pendant les six autres mois; tems bien court, observe l'auteur, lorsqu'ils sont chargés d'une nombreuse famille.

Dans les aldées, dont le terroir est stérile, les pauvres habitans, qui ne sont pas en état de payer la taxe en riz ou en argent, sont employés à couper de l'herbe pour les éléphans & la cavalerie de l'état, à quelque distance qu'ils puissent être des lieux où l'herbe croît, ils doivent la transporter dans la capitale, tour-à-tour & à leurs propres frais. L'auteur observe que l'origine de ces usages vient de la politique des rois du pays, pour contenir dans la dépendance un peuple si remuant, qui ne laisserait pas de repos à ses maîtres, s'il n'était forcé sans cesse au travail. Chacun jouit d'ailleurs de ce qu'il peut acquérir par son industrie, & laisse paisiblement à ses héritiers le bien dont il se trouve en possession.

L'aîné des fils ſuccède à la plus grande partie de l'héritage. La loi donne quelque choſe aux filles; mais preſque rien lorſqu'elles ont un frère. Tonquin.

C'eſt une ambition commune au Tonquin, d'avoir une famille opulente & nombreuſe. De-là vient l'uſage des adoptions, qui s'étend indifféremment aux deux sèxes. Les enfans adoptés entrent dans toutes les obligations de la nature. Ils doivent rendre, dans l'occaſion, toutes ſortes de ſervices à leur père d'adoption, lui préſenter les premiers fruits de la ſaiſon, & contribuer de tout leur pouvoir au bonheur de ſa vie. De ſon côté, il doit les protéger dans leurs entrepriſes, veiller à leur conduite, s'intéreſſer à leur fortune, & lorſqu'il meurt, ils partagent preſqu'également ſa ſucceſſion avec ſes véritables enfans. Ils prennent le deuil, comme pour leur propre père, quoiqu'il ſoit encore en vie.

La méthode de l'adoption eſt fort ſimple. Celui qui aſpire à cette faveur, fait propoſer ſes intentions au père de famille, dont il veut l'obtenir; & s'il eſt ſatisfait de ſa réponſe, il ſe préſente à lui avec deux flacons d'arrack, que le patron reçoit. Quelques explications font le reſte de cette cérémonie.

Les étrangers, que le commerce ou d'autres

Tonquin.

raisons amènent au Tonquin, ont eu souvent recours à cet usage, pour se garantir des vexations & de l'injustice des courtisans. L'auteur raconte qu'il avait reçu l'honneur de l'adoption d'un prince qui était alors héritier présomptif du grand général de la couronne; mais qu'après lui avoir fait quantité de présens, par lesquels il croyait s'être assuré une longue protection, il perdit sa dépense & ses peines, parce que ce seigneur devint fou.

La plupart des aldéens ou des paysans, composent un peuple grossier, & si simple, qu'il se laisse aisément conduire par l'excès de sa crédulité & de sa superstition. Avec ce caractère mobile, il est extrêmement bon ou extrêmement mauvais, suivant la différence des impressions qu'il reçoit. C'est une grande erreur, dans les relations européennes du Tonquin, que de représenter ce peuple comme une troupe de vagabonds, qui vivent dans leurs bateaux sur des rivières, & qui passent d'un lieu à l'autre, avec leurs femmes & leurs enfans, sans autre motif que l'indigence, qui leur fait chercher continuellement de quoi satisfaire leurs besoins. L'occasion ordinaire de toutes ces courses est le commerce intérieur du royaume, & la nécessité de s'acquitter du service public. Mais il arrive quelquefois aussi que la grande rivière qui vient

Tonquin.

de la Chine, & les grosses pluies des mois de mars, d'avril & de mai, causent des inondations si terribles, que le pays paraît menacé de sa ruine. Des provinces entières se trouvent couvertes d'eau, avec une perte infinie pour les habitans qui sont alors forcés d'abandonner leur demeure, & de se retirer dans leurs bateaux.

Les Tonquinois peuvent se marier sans le consentement de leurs pères & de leurs mères. Le tems ordinaire du mariage, pour les jeunes filles, est l'âge de seize ans. Toute la cérémonie consiste à les demander, en faisant quelques présens au père; & si la demande est acceptée, on s'explique de bonne foi, sur les richesses mutuelles. Le mari envoie chez la fille tout ce qu'il destine à son usage. On convient d'un jour, où dans une procession solemnelle de tous les parens & de tous les amis, elle est portée avec tout ce qu'elle a reçu de son mari, dans la maison qu'il a fait préparer pour sa demeure. On s'y réjouit le soir: les prêtres & les magistrats ne s'en mêlent point.

Quoique la poligamie soit tolérée au Tonquin, c'est la femme dont les parens sont les plus qualifiés, qui prend le premier rang entre les autres, & qui porte seule le titre d'épouse; la loi du pays permet le divorce aux hommes. Les

Tonquin.

femmes n'ont pas le même privilège, & l'auteur ne connaît point d'autre cas où elles puissent quitter leur mari, sans son consentement, que celui de l'autorité d'une famille puissante, dont elles abuseraient pour l'emporter par la force. Un mari qui veut répudier sa femme, lui donne un billet signé de sa main & de son sceau, par lequel il reconnaît qu'il abandonne tou ses droits, & qu'il lui rend la liberté de disposer d'elle-même. Sans cette espèce de certificat, elle ne trouverait jamais l'occasion de se remarier. Mais lorsqu'elle y est autorisée par l'acte de sa séparation, ce n'est point une tache d'avoir été au pouvoir d'un autre, & d'en être abandonnée. Elle emporte, avec ce qu'elle a mis dans la société du mariage, tout ce que son mari lui a donné en l'épousant. Ainsi sa disgrace n'ayant fait qu'augmenter son bien, elle en a plus de facilité à former un nouvel engagement. Les enfans qu'elle peut avoir eus, demeurent au mari. Cette compensation d'avantages rend les divorces très-rares.

Un homme de qualité, qui surprend sa femme dans l'action de l'adultère, est libre de la tuer, elle & son amant, pourvu que cette sanglante exécution se fasse de ses propres mains; s'il remet sa vengeance à la justice, la femme est écrasée par un éléphant, & le suborneur re-

çoit la mort par quelqu'autre ſupplice. Dans les conditions inférieures, le mari offenſé doit recourir aux loix qui traitent ſévèrement les coupables, mais qui exigent des preuves du crime, qu'il n'eſt pas toujours aiſé d'apporter. Tonquin.

La civilité chinoiſe a fait beaucoup de progrès au Tonquin; mais en reconnaiſſant ſa ſource, l'auteur y fait obſerver des différences qui viennent d'un mêlange d'anciens uſages, & qui rendent les Tonquinois moins eſclaves de la cérémonie que les Chinois.

Toutes leurs viſites ſe font le matin. C'eſt une incivilité de ſe préſenter dans une maiſon de diſtinction vers l'heure du dîner : à moins qu'on n'y ſoit invité. Les ſeigneurs ſe rendent même à la cour de fort grand matin. Ils y rempliſſent leur devoir juſqu'à huit heures. Enſuite, ſe retirant chez eux, ils s'y occupent de leurs affaires domeſtiques; & le tems qui reſte juſqu'à l'heure du dîner, eſt réſervé pour la retraite & le repos, comme une préparation néceſſaire avant que de donner au corps la réfection des alimens.

Entre les perſonnes de qualité, les princes & les grands mandarins ne ſortent que ſur des éléphans ou dans de riches palanquins, ſuivis d'un grand nombre d'officiers, de ſoldats & de valets. C'eſt le rang ou la dignité qui règle la

Tonquin.

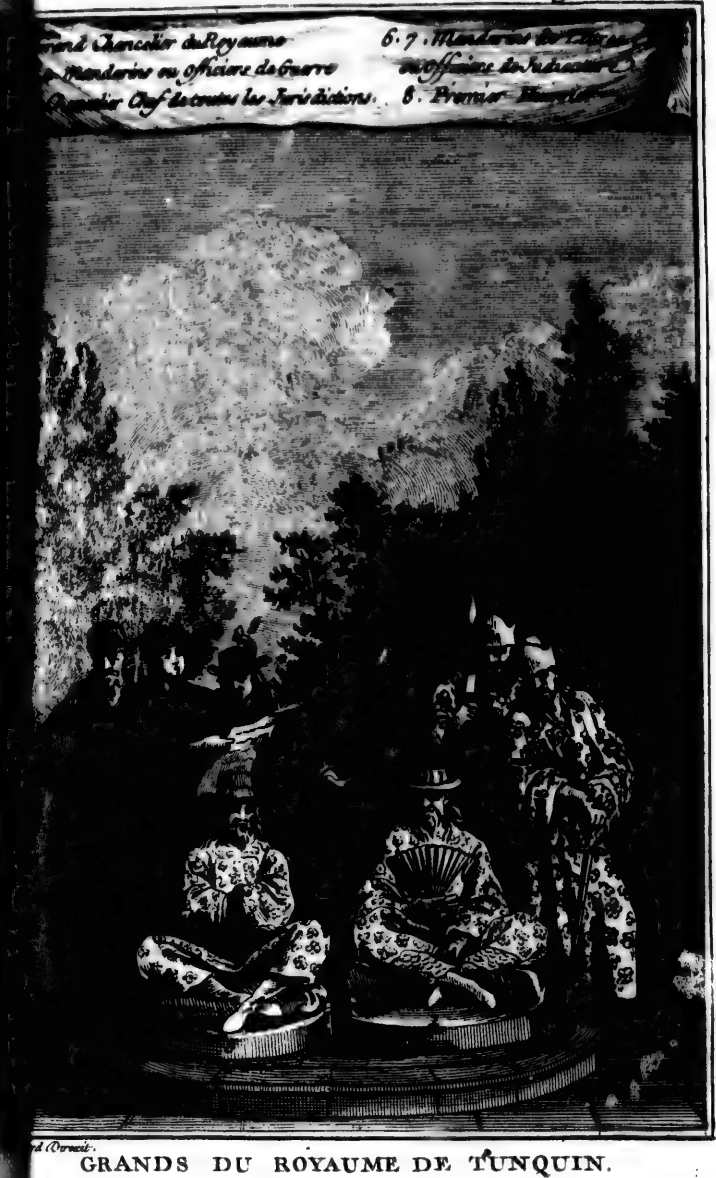
grandeur du cortège. Ceux d'un degré inférieur ſortent à cheval, & ne ſont jamais eſcortés de plus de dix perſonnes. Mais il eſt rare auſſi qu'ils en aient moins, parce que l'eſcorte fait une grande partie de leur faſte.

Si celui qui rend la viſite eſt d'un rang inférieur, on doit ſe garder de lui offrir les moindres rafraîchiſſemens, ſans en excepter le bétel, à moins qu'il ne faſſe au maître de la maiſon, l'honneur de lui en demander. L'uſage des ſeigneurs eſt de faire toujours porter, avec eux, leur eau & leur bétel. Les boîtes où le bétel eſt renfermé, ſont ordinairement de laque, noir ou rouge. Cependant les princes & princeſſes du ſang royal en ont d'or maſſif, enrichies de pierres précieuſes & d'écaille de tortue.

Dans la converſation, chacun doit éviter les ſujets triſtes, & faire tourner tous les diſcours à la joie, qui eſt le caractère naturel des habitans; c'eſt par la même raiſon qu'ils viſitent rarement les malades, & qu'à l'extrémité même de la vie, ils n'avertiſſent point leurs parens de mettre ordre à leurs affaires. Cet avis paſſerait pour une offenſe, auſſi meurent-ils, la plupart, ſans avoir diſpoſé de leur héritage par un teſtament; ce qui donne lieu à des procès continuels pour la ſucceſſion de ceux qui meurent ſans enfans.

ALE
gré inférieur
s escortés de
ſt rare auſſi
'escorte fait

rang infé-
ir les moin-
ter le bétel,
la maiſon,
L'uſage des
, avec eux,
le bétel eſt
que, noir ou
rinceſſes du
nrichies de
ortue.
t éviter les
les diſcours
l des habi-
ils viſitent
mité même
parens de
is paſſerait
la plupart,
r un teſta-
continuels
ırent ſans



GRANDS DU ROYAUME DE TUNQUIN.

Les ſalles des grands ont pluſieurs alcoves, où chacun eſt aſſis ſur des nattes les jambes croiſées. La diſtinction du rang eſt réglée par la hauteur des places. Les tapis & les couſſins ne ſont pas connus même à la cour. On n'y voit point d'autres lits que des nattes avec une ſorte d'oreiller, fait auſſi de jonc ou de roſeaux, qui ſert de chevet ou d'appui. Tonquin.

Les alimens des ſeigneurs ſont aſſez recherchés, quoique leurs préparations & leurs aſſaiſonnemens ne paraiſſent point agréables aux étrangers. Le peuple vit de légumes, de riz & de poiſſon ſalé. On ne ſe ſert ni de nappes ni de ſerviettes; cette dépenſe, qui n'a pour objet que la propreté, ſerait inutile dans un pays où les doigts ne touchent jamais aux plats ni aux mets. Toutes les viandes ſont coupées avant le ſervice; & l'on mange, ſuivant la mode chinoiſe, avec deux petits bâtons qui tiennent lieu de fourchettes de l'Europe. Les plats ne ſont pas de bois verniſſé, comme Tavernier l'aſſure, mais de porcelaine du Japon ou de la Chine, qui eſt fort eſtimée. Les perſonnes de qualité mangent avec une ſorte de décence. Mais le commun des habitans, que l'auteur repréſente comme les plus gourmands de tous les hommes, ne penſent qu'à ſe remplir avidement l'eſtomac, & ne répondraient pas même aux queſtions qu'on leur

Tonquin.

ferait à table ; comme s'ils craignaient, dit l'auteur, que le tems qu'ils employeraient à parler, ne diminuât leur plaisir ou leur portion d'alimens. Autant que l'excès des liqueurs fortes est rare dans le peuple, autant il est en honneur à la cour, & parmi les gens de guerre. Un bon buveur y passe pour un galant homme. Dans les repas qu'ils se donnent entr'eux, les convives ont la liberté de demander tout ce qu'ils desirent ; & celui qui traite, regarde cette occasion de les obliger comme une faveur. Leurs complimens, lorsqu'ils se rencontrent, ne consistent point à se demander comment ils se portent, mais où ils ont été, & ce qu'ils ont fait ; s'ils remarquent à l'air du visage que quelqu'un soit indisposé, ils ne lui demandent point s'il est malade, mais combien de tasses de riz il mange à chaque repas, & s'il a de l'appétit ou non. L'usage des grands & des riches est de faire trois repas par jour, sans y comprendre une légère collation dans le cours de l'après-midi.

De tous les passe-tems des Tonquinois, les plus plus communs & les plus estimés sont le chant & la danse. Ils s'y livrent ordinairement le soir, & souvent ils y emploient toute la nuit. C'est ce que Tavernier nomme des comédies ; nom fort impropre, observe l'auteur, du moins s'il a

prétendu les comparer à celles d'Europe. On n'y a jamais vu, comme il le dit, des machines & de belles décorations. Les Tonquinois n'ont pas même de théâtres. Mais outre les maisons des mandarins, qui ont quelques salles destinées à ces amusemens, on voit dans les aldées des maisons de chant, où les habitans s'assemblent, sur-tout aux jours de fêtes. Le nombre des acteurs est ordinairement de quatre ou cinq, dont les gages montent à une risdale pour le travail d'une nuit; mais la libéralité des spectateurs y joint quelques présens, lorsqu'ils sont satisfaits de leur habileté. Leurs habits sont d'une forme bizarre. Ils ont peu de chansons. Elles roulent sur cinq ou six airs; la plupart à l'honneur de leurs rois & de leurs généraux, mêlées néanmoins d'apostrophes amoureuses & d'autres figures poétiques. La partie de la danse est bornée aux femmes; mais elles chantent aussi : & dans l'action même, elles sont souvent interrompues par un bouffon le plus ingénieux de la troupe, qui s'efforce de faire rire l'assemblée par ses bons mots & ses postures comiques. Leurs instrumens de musique sont des trompettes, des timbales de cuivre, des hautbois, des guitares & plusieurs espèces de violons. Ils ont une autre sorte de danse, avec un bassin rempli de petites lampes, qu'une femme porte sur sa tête, & qui ne

[redacted]
Tonquin.

Tonquin.

l'empêche pas de faire toutes sortes de mouvemens & de figures sans répandre l'huile des lampes, quoiqu'elle s'agite avec une légèreté qui fait l'admiration des spectateurs. Cette danse dure presqu'une demi-heure.

Les femmes ont aussi beaucoup d'habileté à danser sur la corde, & quelques-unes s'en acquittent avec beaucoup de grace.

Les combats de coqs sont fort en honneur au Tonquin, particulièrement à la cour. Les seigneurs font des paris considérables contre les coqs du roi qui doivent néanmoins être toujours victorieux; aussi cette manière de flatter appauvrit-elle les courtisans.

Ils prennent beaucoup de plaisir à la pêche; & la multitude de leurs rivières & de leurs étangs leur en offre continuellement l'occasion. A l'égard de la chasse, ils s'y exercent peu; parce qu'ils ont à peine une forêt qui convienne à cet amusementt.

Mais le principal de leurs passe-tems est la fête du nouvel an, qui arrive vers le 25 de janvier, & qui est célébrée pendant trente jours. C'est le tems auquel tous les plaisirs se rassemblent, soit en public, soit dans l'intérieur des maisons. On élève des théâtres au coin des rues. Les instrumens de musique retentissent de toutes parts. La gourmandise & la débauche sont portées

tées à l'excès. Il n'y a point de Tonquinois si misérable qui ne se mette en état de traiter ses amis, dût-il se réduire à mandier son pain pendant toute l'année.

Tonquin.

C'est un usage établi, de ne pas sortir de sa maison le premier jour de cette fête, & de tenir les portes fermées, dans la crainte de voir ou de rencontrer quelque chose qui puisse être de mauvais augure pour le reste de l'année. Le second jour chacun visite ses amis, & rend ses devoirs aux supérieurs.

Quelques-uns comptent la nouvelle année depuis le 25 de leur dernière lune, parce qu'alors le grand sceau de l'état est mis dans une boîte pour un mois, le seul pendant lequel l'action des loix est suspendue, toutes les cours de judicature sont fermées, les débiteurs ne peuvent être saisis, les petits crimes, tels que les querelles & les vols, demeurent impunis, & la punition même des grands crimes est renvoyée à d'autres tems, avec la seule précaution d'arrêter les coupables. Mais la nouvelle année commence proprement, comme on l'a dit, vers le 25 janvier, & la fête dure un mois suivant l'usage de la Chine.

L'auteur fait remarquer, en concluant cet article, combien Tavernier se trompe dans la plupart de ses observations; sur-tout lorsqu'il

Tonquin.

représente les Tonquinois comme un peuple laborieux & plein d'industrie, qui fait un utile emploi de son tems. C'est un éloge, dit-il, qu'on ne peut refuser tout-à-fait aux femmes; mais les hommes sont généralement paresseux, & ne penseraient qu'à satisfaire leur gourmandise s'ils n'étaient forcés au travail.

C'est une autre erreur, dans Tavernier, de prétendre que les Tonquinois se font un déshonneur d'avoir la tête découverte. Un inférieur ne paraît jamais que la tête nue devant son supérieur; & ceux qui reçoivent quelque ordre du roi, verbal ou par écrit, ne peuvent l'entendre ou le lire sans avoir commencé par ôter leur robe & leur bonnet. A la vérité, les criminels qui sont condamnés à la mort, ont la tête rasée pour être reconnus facilement s'ils échappaient à leurs gardes; mais cette raison est fort différente de celle qu'apporte Tavernier. Il ne se trompe pas moins, lorsqu'il parle des criminels écartelés ou crucifiés. Ces supplices ne sont pas connus dans le pays.

La mémoire est de toutes les facultés la plus nécessaire pour l'espèce de science à laquelle ils aspirent. Elle consiste particuliérement dans un grand nombre de caractères hiéroglyphiques. De là vient que parmi leurs lettrés, il s'en trouve qui n'ont pris leurs degrés qu'après quinze, vingt,

ou trente ans d'étude, & que plusieurs étudient toute leur vie sans y pouvoir parvenir. Aussi n'ont-ils pas de terme fixe pour le cours de leurs études. Il peuvent s'offrir à l'examen aussitôt qu'ils se croient capables de le soutenir. Le pays n'a pas d'écoles publiques. Chacun prend pour ses enfans le précepteur qui lui convient. Tonquin.

Ils n'ont adopté des sciences chinoises que la morale, dont ils puisent les principes dans la même source, c'est-à-dire dans les livres de Confucius. Leur ignorance est extrême dans la philosophie naturelle. Ils ne sont pas versés dans les mathématiques & dans l'astronomie. Leur poésie est obscure. Leur musique a peu d'harmonie. Enfin l'auteur ne s'attachant qu'à la vérité, dans le jugement qu'il porte de son pays, admire que Tavernier ait pu prendre les Tonquinois pour le peuple de l'Orient le plus versé dans toutes ces connaissances.

Les lettrés du Tonquin doivent passer par divers degrés, comme ceux de la Chine, pour arriver au terme de leur ambition. Ce n'est pas la noblesse; car les honneurs meurent ici avec la personne qui les a possédés; mais toutes les dignités du royaume sont la récompense du mérite littéraire. Le premier degré est celui de singdo, qui revient à celui de bachelier en Europe;

Tonquin.

le fecond, celui de rung-cong, qu'on peut comparer à celui de licencié; & le troifième, celui de tuncy, qui donne proprement la qualité de docteur. Entre les docteurs, on choifit le plus habile pour en faire le chef ou le préfident des fciences, fous le titre de trangivin. La corruption, la partialité, & toutes les paffions, qui ont tant de part à tout ce qui fe fait au Tonquin, cédent pour ce choix à l'amour de l'ordre & de la juftice. On y apporte tant de foin & de précautions, qu'il tombe toujours, dit Baron, fur les plus dignes fujets. Si cet éloge eft vrai, le Tonquin eft un pays unique.

Ils réuffiffent peu dans la médecine, quoiqu'ils en étudient les principes dans les livres chinois, qui leur apprennent à connaître & à préparer les fimples, les drogues & les racines. La confufion de leurs idées ne permet guères de fe fier à leurs raifonnemens. L'expérience eft la plus sûre de leurs régles : mais, comme elle ne leur donne pas la connaiffance de l'anatomie & de tout ce qui entre dans la compofition du corps humain, ils attribuent toutes les maladies au fang; & l'application de leurs remèdes ne fuppofe jamais aucune différence dans la conftitution du corps. Tavernier a cru parler des médecins Chinois, lorfqu'il relève l'habileté de ceux du Tonquin à juger des maladies par le pouls.

Tonquin.

La peſte, la gravelle & la goutte ſont des maux peu connus dans ces contrées. Les maladies les plus communes au Tonquin ſont la fièvre, la dyſſenterie, la jauniſſe, la petite vérole, &c. pour leſquelles on emploie différens ſimples, & ſur-tout la diète & l'abſtinence. La ſaignée s'y pratique rarement, & la méthode du pays ne reſſemble point à celle de l'Europe. C'eſt du front que les Tonquinois ſe font tirer du ſang, avec un os de poiſſon, dont la forme a quelque reſſemblance avec la flamme des maréchaux européens. On l'applique ſur la veine; on la frappe du doigt, & le ſang rejaillit auſſitôt. Mais leur grand remède eſt le feu dans la plupart des maladies. La manière dont ils ſe ſervent pour cette opération, eſt une feuille d'arbre bien ſéchée, qu'ils battent dans un mortier, & qu'ils humectent enſuite avec un peu d'encre de la Chine. Ils la diviſent en pluſieurs parties de la grandeur d'un liard, qu'ils appliquent en différens endroits du corps. Ils y mettent le feu avec un petit papier allumé, & le malade a beſoin d'une patience extrême pour réſiſter à la douleur. Mais, quoique l'auteur ait vu pratiquer continuellement cette méthode, & qu'il en ait entendu louer les effets, il n'en a jamais vérifié la vertu par ſa propre expérience. L'uſage des ventouſes n'eſt pas ici moins

Tonquin.

commun, & s'exerce à-peu-près comme en Europe; mais on se sert de calebasses au lieu de verres.

Les Tonquinois entendent si peu la chirurgie, que pour les dislocations & les fractures des os, ils n'emploient que certaines herbes, dont l'auteur vante l'effet. Ils ont un autre remède, qui consiste à réduire en poudre les os crus d'une poule, dont ils font une pâte, qu'ils appliquent sur la partie affectée, & qui passe pour un souverain spécifique. Leurs enfans sont sujets à des obstructions dangereuses qui arrêtent toutes les évacuations naturelles. Leur remède pour cette maladie est un cataplasme composé de *coakroch* & d'oignons rôtis, qu'on applique sur le nombril, & qui a souvent un prompt succès. Ils prennent pour d'autres maladies des coquillages de mer réduits en poudre, sur-tout des écailles de crabes, qu'ils croient converties en pierres par la chaleur du soleil, & qu'ils avalent en potion.

Les grands ont l'usage du thé, mais sans y attacher beaucoup de vertu. Ils emploient particuliérement un thé du pays, qu'ils appellent *chia-bang*, qui n'est composé que de feuilles. Mais ils en ont un autre nommé *chiaway*, qui ne consiste que dans les bourgeons & les fleurs d'un certain arbre, qu'ils font bouillir après les

Tonquin.

avoir fait sécher & rôtir, & qui forme une liqueur fort agréable. Elle se boit chaude, moins pour l'utilité que pour le plaisir. L'auteur accuse ici Tavernier d'une erreur grossière, lorsqu'il donne la préférence au thé du Japon sur celui de la Chine. Qu'on en juge, dit-il, par la différence du prix qui est de trente à cent.

Il est certain que les Tonquinois ont été de tous tems une nation différente de celle des Chinois, qui les appellent *mansos* ou barbares, & leur pays Gannam, parce qu'il est situé au sud de la Chine, & que les habitans ont beaucoup de ressemblance avec les autres Indiens, dans leurs alimens, dans l'usage de colorer leurs dents & d'aller pieds nus, & dans la forme de leur gros orteil droit, qui s'écarte beaucoup des autres doigts du pied. Mais il ne faut point espérer d'éclaircissemens sur la manière dont ce pays était gouverné, avant qu'il devint une province de la Chine, parce que les habitans n'ayant alors aucun caractère d'écriture, ils n'ont pu conserver d'anciennes histoires; & que celles qu'ils ont composées depuis, ne peuvent passer que pour autant de fictions & de fables.

Les Tonquinois, long-tems gouvernés par leurs propres rois, & souvent en guerre avec les empereurs de la Chine, avaient enfin été assujettis à ce grand empire.

Tonquin.

On changea la forme de l'adminiſtration, & ils reçurent un général ou viceroi qui les ſoumit à la plupart des loix chinoiſes. Une longue tranquillité ſervit à affermir une nouvelle conſtitution. Cependant le ſouvenir de l'ancienne liberté, réveillé par l'inſolence du vainqueur, fit naître dans toute la nation le deſir de ſe délivrer du joug. Elle prit les armes ſous la conduite d'un vaillant capitaine, nommé Li. Elle tailla les Chinois en pièces, ſans épargner le viceroi, qui ſe nommait Lutang. La fortune ayant continué de ſe déclarer pour elle dans pluſieurs batailles, tant de revers, & les guerres civiles qui déſolèrent alors la Chine, portèrent l'empereur Humveon à recevoir des propoſitions de paix. Il retira ſes troupes à certaines conditions, qui n'ont pas ceſſé depuis quatre cent cinquante ans d'être exécutées fidellement. Elles obligent les Tonquinois d'envoyer de trois ans en trois ans à Pékin, capitale de l'empire chinois, un préſent qui porte le nom de tribut, & de rendre hommage à l'empereur pour leur royaume & leur liberté, qu'ils reconnaiſſent tenir de ſa bonté & de ſa clémence.

Entre les richeſſes & les raretés qui compoſent le préſent, ils doivent porter des ſtatues d'or & d'argent, en forme de criminels qui demandent grace, pour marquer qu'ils s'attri-

Tonquin.

buent cette qualité à l'égard des Chinois, depuis qu'ils ont massacré un viceroi de cette nation. Les rois du Tonquin reçoivent aussi leur sceau des empereurs de la Chine, comme une marque de leur dépendance. D'un autre côté, les Chinois reçoivent aussi leurs ambassadeurs avec beaucoup de pompe & de magnificence, moins par affection, suivant la remarque de Baron, que pour donner une haute idée de leur propre grandeur, en relevant celle de leurs vassaux. Au contraire, dans les ambassades qu'ils envoient quelquefois au Tonquin, s'ils font éclater la majesté de leur empire par l'appareil extraordinaire du cortège, le ministre impérial porte la fierté jusqu'à dédaigner de rendre visite au roi, & de le voir dans tout autre lieu que la maison qu'il occupe à Cacho.

Li trouva dans les Tonquinois toute la reconnaissance qu'ils devaient à ses importans services. Ils le reconnurent pour leur roi, & ses descendans lui succédèrent sans interruption pendant l'espace de deux siècles. Mais ayant été détrônés par un rebelle, & rétablis par un brigand courageux nommé Tring, tout leur pouvoir passa entre les mains de leur libérateur qui ne leur laissa plus qu'un ombre de royauté. Il se réserva le titre de chova, qui signifie général de toutes les forces du royaume, & attira ainsi

Tonquin

à lui toute l'autorité. Cette forme de gouvernement est demeurée si bien établie, que depuis ce tems-là toutes les prérogatives du pouvoir souverain ont résidé dans le chova. C'est lui qui fait la guerre & la paix, qui porte les loix ou qui les abroge ; qui pardonne ou qui condamne les criminels ; qui crée ou qui dépose les officiers civils & militaires ; qui impose les taxes, en un mot, qui jouit de l'exercice de la royauté. Les Européens ne font pas même difficulté de lui donner le nom de roi ; & pour mettre quelque distinction entre les rangs, ils donnent aux successeurs de Li la qualité d'empereurs. Ces faibles princes, qui portent dans le pays le titre de bova, passent leur vie dans l'enceinte du palais, environnés d'espions du chova. L'usage ne leur permet de sortir qu'une ou deux fois l'année, pour quelques fêtes solemnelles qui regardent moins l'état que la religion. Leur pouvoir se réduit à confirmer les décrets du chova par de simples formalités. Ils les signent, ils y mettent leur sceau ; mais il y aurait peu de sûreté pour eux à les contredire ; & quoiqu'ils soient respectés du peuple, c'est au chova qu'on paie les tributs, & qu'on rend les devoirs de l'obéissance.

Ainsi la dignité de général est devenue héréditaire au Tonquin comme la couronne. L'aîné

des fils ſuccède à ſon père. Cependant l'ambition a ſouvent fait naître des querelles fort animées entre les frères; & l'état s'en eſt reſſenti par des longues guerres : ce qui fait dire, comme en proverbe, « que la mort de mille » bovas n'eſt pas ſi dangereuſe pour le Tonquin » que celle d'un ſeul chova ». Tonquin.

Ce royaume eſt proprement diviſé en ſix provinces, dont cinq ont leurs gouverneurs particuliers; mais celle de *Giang*, qui fait la ſixième, & qui touche aux frontières de la Cochinchine, eſt gouvernée par les deſcendans d'Hoaving, autre uſurpateur qui prit auſſi le titre de *chova*, dans le tems de la révolution qui détrôna la poſtérité de Li, titre que ſes ſucceſſeurs ont conſervé avec un pouvoir abſolu.

Les gouverneurs des provinces ont pour ſecond officier un mandarin lettré qui partage les ſoins de l'adminiſtration civile, & qui veille au maintien des loix. Chaque province a pluſieurs tribunaux de juſtice, dont l'un eſt indépendant de l'autorité du gouverneur, & reſſortit immédiatement au tribunal ſouverain de Cacho. La connaiſſance des affaires criminelles appartient uniquement au gouverneur. Il punit ſur le champ toutes les affaires légères; mais ſa ſentence, pour celles qui méritent la mort, eſt envoyée au chova qui doit la confirmer.

Tonquin.

Les affaires ou les querelles des grands ſont jugées dans la capitale par divers tribunaux, qui tirent leur nom & leurs dignités de leurs différentes fonctions. Ainſi l'un juge des crimes d'état; l'autre, des meurtres; un autre, des différends qui s'élevent pour les terres; un autre, de ceux qui regardent les maiſons, &c. Quoique les loix chinoiſes aient été reçues par les Tonquinois, & qu'elles compoſent le droit du pays, ils ont quantité d'édits & de conſtitutions particulières, anciennes & modernes, qui ont encore plus de force & qui ſont rédigées en pluſieurs livres. Baron obſerve même que dans pluſieurs des loix qui leur ſont propres, on reconnaît plus de juſtice & d'honnêteté naturelle que dans celles de la Chine. Telle eſt celle qui défend l'expoſition des enfans, quelques difformes qu'ils puiſſent être; tandis qu'à la Chine, cet uſage barbare eſt non-ſeulement toléré, mais même ordonné par une ancienne loi. D'un autre côté, quelque ſageſſe & quelque fonds d'humanité qu'on ſoit obligé de reconnaître dans les anciennes conſtitutions du Tonquin, il s'eſt gliſſé une ſi étrange corruption dans tous les tribunaux de juſtice, qu'il y a peu de crimes dont on ne ſoit sûr de ſe faire abſoudre à prix d'argent.

Si le général ſe marie, ce qui n'arrive guères

Tonquin.

que dans les dernières années de ſa vie, & lorſqu'il n'a plus d'eſpérance d'avoir des enfans de la perſonne qu'il épouſe, cette femme, qui eſt d'extraction royale, prend le nom de *mère du pays*. Son rang eſt ſupérieur à toutes les concubines, dont il entretient dès ſa première jeuneſſe un nombre illimité, qu'on a vu monter quelquefois juſqu'à cinq cent. C'eſt moins à la beauté que les ſeigneurs Tonquinois s'attachent dans le choix des femmes, qu'aux talens pour la danſe, le chant, les inſtrumens de muſique, & pour tout ce qui peut ſervir à l'amuſement. Celle qui donne le premier fils au chova, reçoit des honneurs diſtingués. Cependant ils n'approchent point de la diſtinction avec laquelle ſa dernière femme eſt traitée. Les autres concubines qui ont des enfans de lui, prennent le nom de *dueba*, qui ſignifie excellente femme. Tous les enfans mâles, à l'exception de l'aîné, portent celui de *ducong*, ou d'excellent homme; & les filles, celui de *batua*, qui revient au titre européen de princeſſe.

Il ne manque rien du côté de la diſtinction & de l'opulence à toutes les enfans du chova; mais ſes frères & ſes ſœurs ſont réduits au revenu qu'il veut leur accorder, & qui diminue dans leurs familles à proportion qu'ils s'éloignent de la ſource commune de leur ſang. Au cinquième

Tonquin.

& fixième degré, ils cessent de recevoir des pensions dont ils avaient joui jusqu'alors.

On a remarqué que le tems des visites, entre les Tonquinois, est la première heure du jour. Tous les seigneurs, les mandarins, & les officiers civils & militaires, se rendent alors au palais pour faire leur cour au chova; mais l'empereur ou le bova ne reçoit leurs complimens que le premier & le quinzième jour de la lune. Ils paraissent devant lui en robes bleues, avec des bonnets de coton de leurs propres manufactures.

Le chova reçoit ses courtisans avec beaucoup de pompe. Ses gardes, qui sont en grand nombre, occupent la cour du palais. Quantité d'eunuques, dispersés dans les appartemens, reçoivent les demandes des mandarins, & leur portent ses ordres. Les requêtes des plus puissans sont présentées à genoux. C'est un spectacle digne de la curiosité des étrangers, que cette multitude de seigneurs qui s'efforcent d'attirer les regards de leur maître, & de se faire distinguer par leurs respects & leurs humiliations. « Tout se passe, » non-seulement avec décence, mais avec un » air de majesté qui impose. Les salutations se » font à la manière des Chinois. Il n'y a de » choquant pour les Européens dans les usages » de cette cour, que la loi servile qui oblige les

» grands d'avoir les pieds nus. Ils ſont traités » d'ailleurs avec bonté ». La plus grande punition pour leurs offenſes, eſt une amende ou le banniſſement. Il n'y a que le crime de trahiſon qui les expoſe au dernier ſupplice.

Tonquin.

L'audience finit à huit heures. Il ne reſte avec le chova que les capitaines de ſes gardes & ſes officiers domeſtiques dont la plupart ſont eunuques; du moins ceux qui entrent dans l'intérieur du palais & dans les appartemens des femmes. Leur nombre eſt de quatre ou cinq cent, la plupart fort jeunes, mais ſi fiers & ſi impérieux, qu'ils ſont déteſtés de toute la nation. Cependant ils ont toute la confiance du chova, dans les affaires du gouvernement comme dans ſes occupations domeſtiques. Après avoir ſervi ſept ou huit ans au palais, ils s'élèvent par degrés à l'adminiſtration & aux principales dignités du royaume, tandis que les lettrés mêmes ſont ſouvent négligés. Mais Baron obſerve que l'eſtime a moins de part à leur faveur que l'intérêt. Lorſqu'ils meurent, les richeſſes qu'ils ont accumulées par toutes ſortes d'injuſtices & de baſſeſſes, reviennent au chova; & leurs parens qui n'ont contribué à leur grandeur qu'en leur ôtant la qualité d'hommes, n'obtiennent de leur ſucceſſion que ce qu'il veut bien leur accorder. On peut remarquer que dans toutes les cours d'O-

Tonquin.

rient les eunuques ont toujours eu un grand crédit, c'est qu'à mesure qu'on est moins homme, on est meilleur esclave. Cependant la vérité oblige Baron de reconnaître qu'il s'est trouvé entre ces eunuques des ministres & des officiers d'un mérite extraordinaire, tels, dit-il, qu'Ong-ja-tu-lea, Ong-ja-ta-fo-bay, & Ong-ja-ho-fa-tak, qui ont fait l'honneur & les délices du Tonquin. Mais il ajoute qu'ils avaient perdu la virilité par divers accidens, & qu'ils n'étaient pas nés pour la servitude.

Au commencement de chaque année, tous les mandarins & les officiers militaires renouvellent au chova leur serment de fidélité. Ils reçoivent ensuite le même serment de leurs femmes, de leurs enfans, de leurs domestiques, & de tous ceux qui sont dans leur dépendance.

Il se fait tous les ans une revue générale des forces du royaume, dans laquelle on a beaucoup d'égard à la taille des soldats. Ceux de la plus haute sont réservés pour la garde du chova. On dispense de cette revue ceux qui ont quelque degré de littérature ou quelque métier. Les châtimens ne sont jamais cruels; & Baron assure en général, que les Tonquinois n'ont pas l'humeur sanguinaire. L'usage est d'étrangler les criminels du sang royal. On coupe la tête aux autres.

La

Tonquin.

La demeure ou la cour du chova est toujours à Cacho, dans un palais fort spacieux & fermé de murs, qui forme presque le centre de la ville. Il est environné d'un grand nombre de petites maisons pour le logement des soldats. Mais les édifices intérieurs ont deux étages, avec des ouvertures qui servent au passage de l'air. Les portes en sont hautes & majestueuses. On voit, dans les appartemens du chova & dans ceux de ses femmes, tout ce qu'une longue suite d'années peut avoir rassemblé de richesses. L'or y éclate de toutes parts sur les ouvrages de sculpture & du plus beau lacque. La première cour offre les écuries des meilleurs chevaux & des plus gros éléphans. Derrière le palais, on trouve des jardins ornés d'allées, de bosquets, d'étangs, & de tout ce qui peut servir à l'amusement d'un prince qui s'éloigne rarement de sa demeure.

A l'égard de la succession au trône, l'empereur même ignore souvent lequel de ses fils doit lui succéder, lorsqu'il en a plus d'un ; & s'il n'en a qu'un, il n'est pas plus certain de lui laisser sa couronne, parce que cette disposition dépend du chova, qui n'étant borné par l'usage qu'à faire régner un prince du sang impérial, favorise celui qui convient le mieux à ses desseins.

Le Tonquin a diverses cérémonies emprun-

Tonquin.

tées de la Chine, qui donnent à l'empereur les ſeules occaſions qu'il ait de ſe montrer au peuple. Telle eſt celle de la bénédiction des terres, que le prince ſolemniſe avec beaucoup de jeûnes & de prières, & dans laquelle il laboure la terre, comme l'empereur de la Chine, pour mettre l'agriculture en honneur. Cette fête ſe nomme *le-can-ja.*

L'horreur de la mort, plus vive au Tonquin que dans toute autre pays du monde, a produit dans l'eſprit des habitans, quantité de notions ſuperſtitieuſes, dont les grands ne ſont pas plus exempts que le peuple. Ils croient que les enfans dans le ſein maternel, ne ſont animés que par les eſprits des enfans qui ſont morts avant que d'être parvenus à la maturité de la raiſon; & que les ames de tous les autres hommes deviennent autant de génies capables de faire du bien ou du mal; qu'elles ſeraient toujours errantes & ſujètes à toutes ſortes de beſoins, ſi le ſecours de leur famille ne les aidait à ſubſiſter, ou ſi, ſuivant leurs propres inclinations, elles ne ſe procuraient ce qui leur manque, par le mal qu'elles commettent, ou par le bien qu'elles font. De cette folle idée, ils concluent que pour ceux qui ſont ſortis de l'enfance, la mort eſt le plus grand mal de la nature humaine.

Ils obſervent avec une exactitude & des ſoins

Tonquin.

inviolables, l'heure & le jour auxquels une personne expire. S'il arrive que ce soit au même jour, à la même heure que son père, ou ceux qui lui appartiennent de près par le sang, sont venus au monde, c'est un très-malheureux présage pour ses héritiers & ses descendans. Ils ne permettent point alors que le corps soit enterré sans avoir consulté leurs devins & leurs prêtres, pour choisir un jour favorable à cette cérémonie. Deux & trois ans se passent quelquefois avant qu'ils aient obtenu les lumières qui leur manquent. Le cercueil est renfermé, pour les attendre, dans quelque lieu propre à ce dépôt, & n'y doit point être autrement placé que sur quatre pieux qu'on dispose dans cette vue.

Baron ajoute néanmoins que cet usage ne s'observe que dans les conditions aisées, & que les pauvres, moins scrupuleux, font enterrer leurs parens douze ou quinze jours après leur mort. Il donne une forte raison de cette différence. Plus la sépulture est retardée, plus la dépense augmente, non-seulement pour la femme & les enfans qui sont obligés d'offrir trois fois chaque jour au corps, diverses sortes d'alimens, & d'entretenir continuellement dans le lieu du dépôt des flambeaux & des lampes, outre l'encens & les parfums qu'ils doivent brûler, avec quantité de papier doré, sous différentes formes

Tonquin.

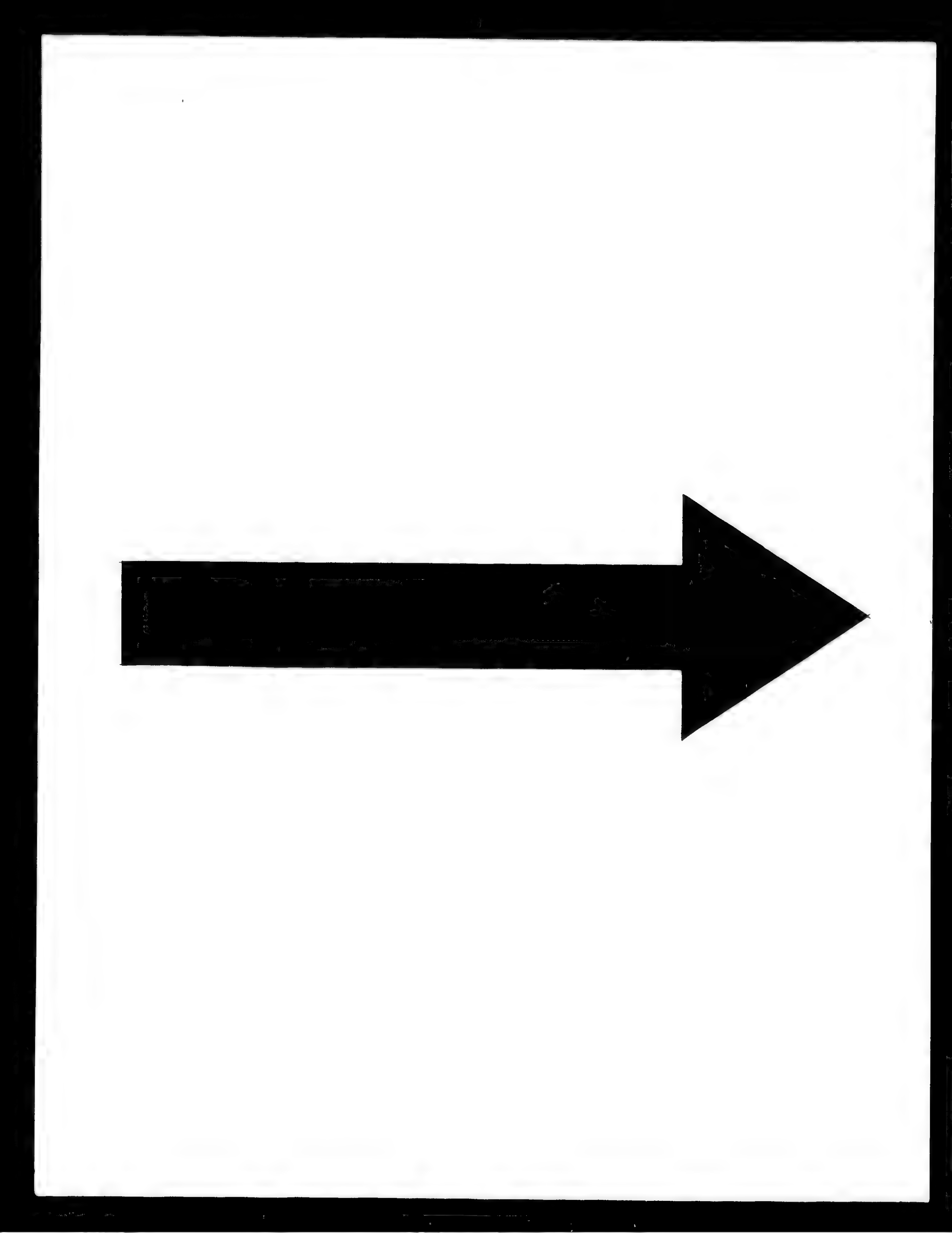
de chevaux, d'éléphans & d'autres animaux; mais encore pour tout le reste de la famille, qui doit contribuer aux frais de la fête funèbre. Rien n'est aussi plus fatiguant, pour tous les proches, que l'usage indispensable de venir se prosterner plusieurs fois dans le jour devant le corps, & de renouveller leurs lamentations avec des cérémonies fort ennuyeuses.

Les personnes riches apportent beaucoup de soin dans leur vieillesse, à se préparer un cercueil, & n'y épargnent point la dépense. On observe une distinction pour le sèxe. Un homme qui meurt est revêtu de sept de ses meilleurs habits; une femme de neuf. On met dans la bouche des personnes de qualité, des petites pièces d'or & d'argent, & de la semence de perles, pour les garantir de l'indigence dans une nouvelle vie. On remplit aussi la bouche des pauvres, mais de choses peu précieuses; & dans la seule vue d'empêcher par cette espèce de frein, qu'ils ne puissent tourmenter les vivans. Quelques-uns placent dans leur cercueil un vase plein de riz, qui est enterré avec eux. On n'emploie point de clous pour fermer le cercueil. Il est calfaté d'une espèce de ciment, dont Baron parle avec admiration. L'usage du moindre clou passerait pour une insulte qu'on ferait au corps.

Tonquin.

En le conduiſant à la ſépulture, les fils ſont vêtus d'habits groſſiers, & portent des bonnets qui ne le ſont pas moins. Ils ont à la main des bâtons ſur leſquels ils s'appuient, dans la crainte que l'excès de la douleur ne les faſſe tomber. Les femmes & les filles ont la tête couverte d'un drap qui les dérobe à la vue, mais qui laiſſe entendre leurs cris & leurs gémiſſemens. Dans la marche, l'aîné des fils ſe couche à terre par intervalles, & laiſſe paſſer le corps ſur lui. Cette cérémonie eſt regardée comme la plus grande marque de reſpect filial. Lorſqu'il ſe relève, il pouſſe des deux mains le cercueil en arrière, comme s'il eſpérait d'engager le père à retourner au ſéjour des vivans. On porte dans le convoi diverſes figures de papier peint ou doré, qui ſont brûlées après l'enterrement, au bruit des timbales, des hautbois, & d'autres inſtrumens de muſique. L'appareil eſt proportionné aux richeſſes de la famille. Les ſeigneurs ont pluſieurs cercueils l'un ſur l'autre. Ils ſont portés ſous un riche dais, avec une eſcorte de ſoldats, & une longue ſuite de mandarins, qui s'empreſſent dans ces occaſions, pour rendre au mort les mêmes honneurs qu'ils eſpèrent de recevoir.

Pour le deuil, on ſe coupe les cheveux juſqu'aux épaules, on ſe couvre d'habits couleur de cendre, & l'on porte une ſorte de bonnet de



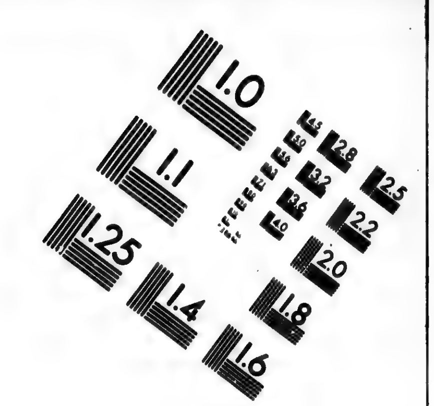
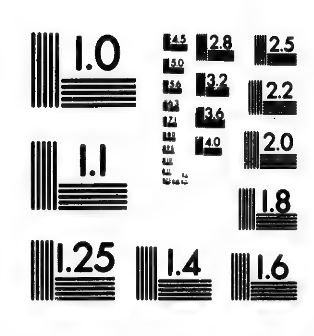
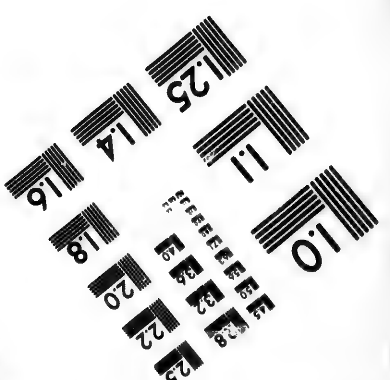
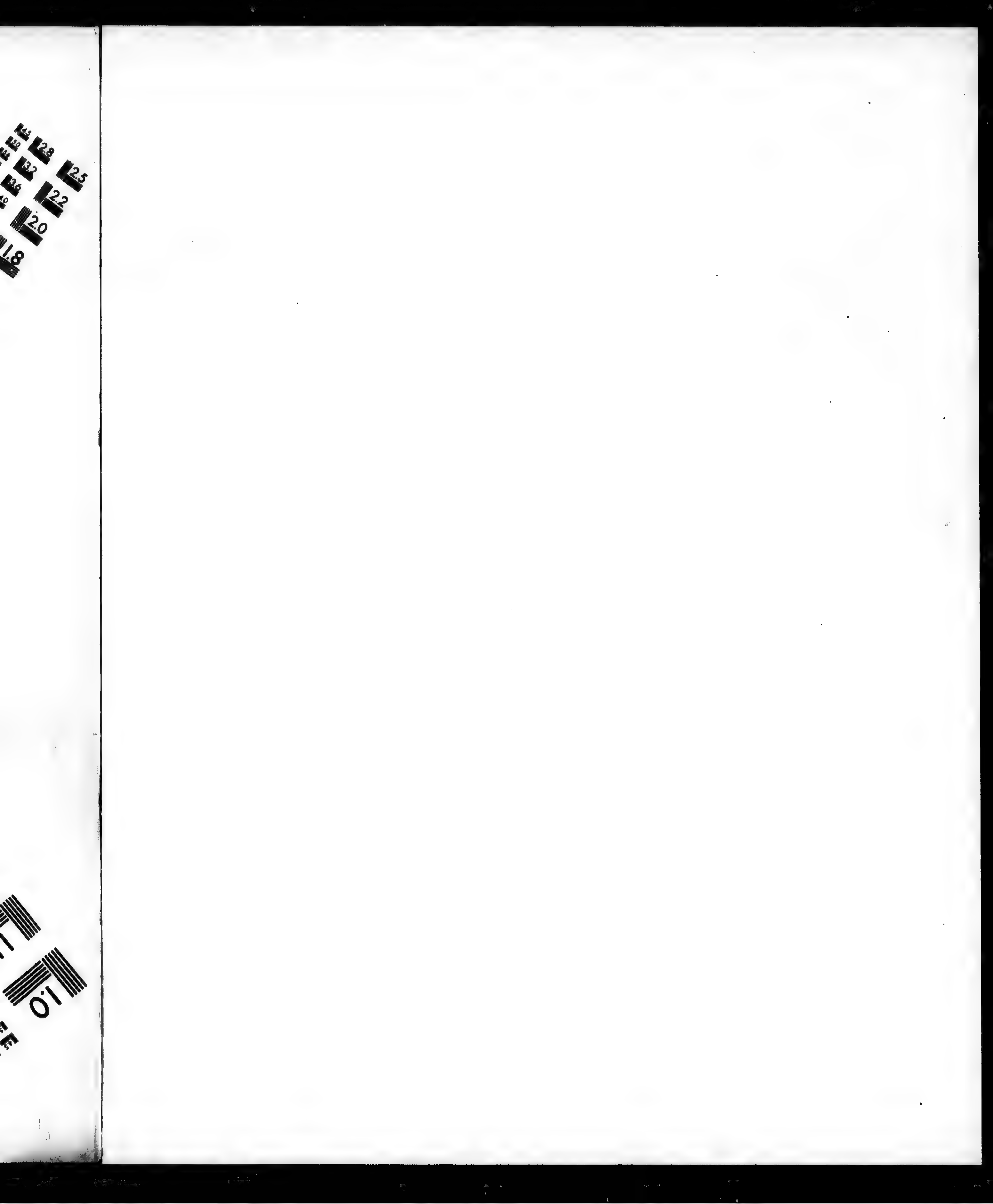


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"





Tonquin.

paille. Il dure trois ans pour un père & une mère. Le fils aîné y ajoute trois mois. Dans un si long intervalle, les enfans habitent peu leurs logemens ordinaires. Ils couchent à terre sur des nattes ; non-seulement ils se réduisent aux alimens les plus simples, mais ils se font servir dans une vaisselle grossière. Ils se privent des liqueurs fortes. Ils n'assistent à aucune fête. Le mariage même leur est interdit ; & s'ils manquaient à des loix si sévères, ils perdraient leur droit à la succession. Mais lorsque la fin du deuil approche, ils se relâchent par degrés de cette extrême rigueur.

Les tombeaux sont dans les diverses aldées, où chaque famille a quelques parens. On regarde comme le dernier malheur pour une famille, qu'une personne du même sang soit privée de la sépulture. Le choix du lieu le plus favorable est un mystère qui importe beaucoup aussi au bonheur & à l'infortune des successeurs. Il demande ordinairement plusieurs années de consultation. Pendant le cours du deuil, on célèbre quatre fois l'an la fête des morts. Ces tems sont réglés au mois de mai, de juin, de juillet & de septembre. Mais le sacrifice qui se fait à l'expiration des trois ans, est le plus magnifique, & jète les Tonquinois dans une dépense qui ruine quelquefois leur fortune.

Tonquin.

Religion.

Quoique la principale religion des Tonquinois ſoit celle de Confucius, qu'ils ont reçue des Chinois, avec les livres qui en contiennent les principes, elle n'eſt point accompagnée au Tonquin d'un auſſi grand nombre de cérémonies qu'à la Chine.

Les Tonquinois donnent à Confucius le nom *d'Ong-Congne.* Ils le regardent comme le plus ſage de tous les hommes; & ſans examiner d'où lui venait la ſageſſe, ils croient qu'il n'y a point de vertu & de vérité qui ne ſoit fondée ſur ſes principes. Auſſi n'obtient-on parmi eux aucun degré d'honneur & d'autorité, ſi l'on n'eſt verſé dans ſes écrits. Le fond de ſa doctrine conſiſte dans des régles morales. Baron les réduit aux articles ſuivans; « que chacun doit ſe connaître ſoi-même, travailler à la perfection » de ſon être, & s'efforcer par ſes bons exem- » ples de conduire les créatures de ſon eſpèce au » degré de perfection qui leur convient, pour » arriver enſemble au bien ſuprême; qu'il faut » étudier auſſi la nature des choſes, ſans quoi » l'on ne ſaurait jamais ce qu'il faut ſuivre, ce » qu'il faut fuir, & comment il faut régler ſes » deſirs. »

Les ſectateurs Tonquinois de Confucius, reconnaiſſent, dit-il, un Dieu ſouverain, qui dirige & qui conſerve toutes les choſes terreſtres.

Tonquin.

Ils croient le monde éternel, ils rejètent le culte des images, ils honorent les eſprits, juſqu'à leur rendre une ſorte d'adoration. Ils attendent des récompenſes pour les bonnes actions, & des châtimens pour le mal. Ils ſont partagés dans l'opinion qu'ils ont de l'immortalité. Les uns croient l'ame immortelle ſans exception, & prient même pour les morts. D'autres n'attribuent cette heureuſe prérogative qu'à l'ame des juſtes, & croient que celle des méchans périt en ſortant du corps. Ils croient l'air rempli d'eſprits malins, qui s'occupent ſans ceſſe à nuire aux vivans. Le reſpect pour la mémoire des morts eſt dans une haute recommandation. Chaque famille honore les ſiens par des pratiques régulières, qui approchent beaucoup de celles de la Chine. « Cette religion, ajoute » Baron, eſt ſans temples & ſans prêtres, » ſans forme établie pour le culte. Elle ſe ré- » duit à honorer le roi du ciel, pratiquer » la vertu. Chacun eſt libre dans ſa méthode. » Ainſi jamais aucun ſujet de ſcandale. C'eſt » la religion de l'empereur, du chova, des » princes, des grands & de toutes les perſonnes » lettrées. Anciennement l'empereur ſeul avait » droit de faire des ſacrifices au roi du ciel. » Mais en uſurpant l'autorité ſouveraine, le » chova s'eſt mis en poſſeſſion de cette préro-

Tonquin.

» gative. Dans les calamités publiques, telles » que les pluies ou les ſécheresses, la famine, » la peſte, &c. il fait un ſacrifice dans ſon pa- » lais. Ce grand acte de religion eſt interdit à » tout autre, ſous peine de mort ».

La ſeconde secte du Tonquin, qui eſt proprement celle du peuple, des femmes & des eunuques, ſe nomme *Bout* dans le pays, & n'eſt pas différente de celle de *Fo*, qui eſt une véritable idolâtrie. Ses partiſans adorent quantité de ſtatues, & ſont partiſans de la tranſmigration. Ils offrent des préſens & des ſacrifices au diable, pour détourner le mal qu'il peut leur faire. Cependant ils ſont auſſi ſans prêtres. Tavernier ſe trompe, ſuivant Baron, lorſqu'il donne le nom de prêtres à leurs devins, qui ne ſont qu'une eſpèce de moines, dont toutes les fonctions ſe réduiſent au ſervice des pagodes & à l'exercice de la médecine. La plupart ſubſiſtent des aumônes du peuple. Le Tonquin a auſſi ſes religieuſes, qui mènent une vie retirée dans leurs cloîtres, d'où elles ne ſortent que pour jouer de leurs inſtrumens de muſique aux funérailles.

On diſtingue d'autres sectes, mais qui ont fait peu de progrès. Cependant celle de *Lanzo*, qui eſt la secte des magiciens, s'eſt acquis l'eſ-

Tonquin.

time des grands & le respect du vulgaire. On consulte ses chefs dans les occasions importantes, & leurs réponses ou leurs prédictions passent pour des inspirations du ciel.

On en distingue plusieurs classes. Ceux qu'on appelle *Thay-bou* sont consultés sur tout ce qui concerne les mariages, les édifices & le succès des affaires. Leurs réponses sont payées libéralement; & pour soutenir le crédit de ces impostures, ils ont toujours l'adresse de les envelopper dans des termes équivoques, qui paraissent toujours s'accorder avec l'événement. Les magiciens de cette classe sont tous aveugles, ou de naissance, ou par accident; c'est-à-dire, que tous ceux qui ont perdu la vue embrassent la profession de Thay-bou. Avant que de prononcer leurs oracles, ils prennent trois pièces de cuivre, sur lesquelles sont gravés certains caractères, & les jètent plusieurs fois à terre, dans un espace où leurs mains peuvent atteindre. Ils sentent chaque fois sur quelle face elles sont tombées, & prononçant quelques mots, dont le son ne passe pas leurs lèvres, ils donnent ensuite la réponse qu'on leur demande. Nos quinze-vingts ne feraient pas mieux.

Les *Thay-bou-toni* sont ceux auxquels on s'adresse pour les maladies. Ils ont leurs livres,

Tonquin.

dans leſquels ils prétendent trouver la cauſe & le réſultat de tous les effets naturels. Mais ils ne manquent jamais de répondre que la maladie vient du diable ou de quelques dieux de l'eau. Leur remède ordinaire eſt le bruit des timbales, des baſſins & des trompettes. Le conjurateur eſt vêtu d'une manière bizarre, chante fort haut, prononce au bruit des inſtrumens différens mots, qu'on entend d'autant moins, qu'il tient lui-même à la main une petite cloche, qu'il fait ſonner ſans relâche. Il s'agite, il ſaute; & comme on n'a recours à ces impoſteurs qu'à l'extrêmité du mal, ils continuent cet exercice juſqu'au moment où le ſort du malade ſe déclare pour la vie ou pour la mort. Il ne leur eſt pas difficile alors de conformer leur oracle aux circonſtances. Mais ſi cette opération dure pluſieurs jours, on a ſoin de leur fournir les meilleurs alimens du pays, qu'ils mangent ſans crainte, quoiqu'ils feignent d'abord de les offrir au diable, comme un ſacrifice capable de l'appaiſer.

C'eſt aux magiciens de la même claſſe qu'on attribue le pouvoir de chaſſer les eſprits malins d'une maiſon. Ils commencent par invoquer d'autres eſprits, avec des formules en uſage. Enſuite ayant appliqué ſur le mur des feuilles de papier jaune, qui contiennent d'horribles figures, ils ſe mettent à crier, à ſauter, à faire

Tonquin.

toutes ſortes de mouvemens avec un bruit & des contorſions qui cauſent de l'épouvante. Ils béniſſent auſſi les maiſons neuves par une eſpèce de conſécration.

Les *Thay-de-lis* ſont conſultés ſur les lieux favorables aux enterremens; & ſi l'on ſe rappelle de quelle importance ce choix eſt pour les Tonquinois, on jugera que cette claſſe de magiciens eſt fort employée.

Les *Ba-cotes* ſont une autre eſpèce d'impoſteurs qui n'exerce la magie que pour le peuple, & dont le ſalaire eſt auſſi vil que leurs fonctions.

Baron s'étend peu ſur les temples du Tonquin. La religion des grands les exclut; & celle du peuple ne lui inſpire pas aſſez de zèle pour l'avoir porté à le ſignaler par des grands édifices. Ce ne ſont que de ſimples appentis ouverts de tous côtés, au milieu deſquels on voit quelques idoles ſuſpendues ou ſoutenues par quelques planches, ſans autel & ſans aucun ornement. Le pavé eſt élevé de quelques pieds pour la garantir des inondations; & l'on y monte ordinairement par quelques degrés qui regnent à l'entour, & qui donnent entrée par toutes les faces. La forme générale de ces temples eſt un quarré long.

La plus grande partie de cette contrée eſt baſſe & plate, aſſez ſemblables aux provinces

unies par ses canaux & ses digues. Ses frontières sont des montagnes du côté du nord, de l'ouest & du sud. Elle est arrosée par une belle rivière qui se divise en quantité de bras; mais elle en a plusieurs autres considérables, & continuellement couvertes de bateaux & de grandes barques, qui rendent le commerce très-florissant. A la vérité il ne croît dans le pays ni vin ni bled; ce qu'il faut attribuer uniquement à l'indifférence des habitans qui ne les cultivent point, parce qu'ils en ignorent l'utilité. Leur principale nourriture est le riz, dont toutes les parties du pays produisent une quantité suffisante. On en distille l'*arrack*, comme par-tout ailleurs. Tonquin.

Les charrues du Tonquin & la manière de s'en servir diffèrent de celles des Chinois.

Tous les fruits ne sont pas inférieurs ici dans leur espèce à ceux des autres pays de l'Orient; mais les orangers sont infiniment meilleurs. Les cocos, outre leurs usages ordinaires, fournissent une huile excellente pour les lampes. Les guaves, les papays & les bancous y croissent en abondance. Le bétel & l'areka sont les délices des habitans, comme dans toutes les autres parties de l'Inde. Ils ont une figue qui ressemble peu à celle de l'Europe, & qui approche de la carrotte pour le goût, mais infiniment plus agréable.

Tonquin.

On trouve ici en abondance le *lechea*, que les habitans nomment *bejay*. Il ne mûrit à la vérité, qu'entre les vingt & trente degrés de latitude du nord. L'arbre qui le porte, est fort grand, & ses feuilles ont quelque ressemblance avec celles du laurier. Le fruit croît en grappes sur les branches, & chaque grain prend la forme d'un cœur, de la grosseur d'un petit œuf de poule. Dans sa maturité, il est d'un rouge cramoisi. Sa coque est mince, mais rude, quoiqu'elle s'ouvre facilement. La vue & le goût sont également flattés par l'excellence & la beauté de ce fruit : mais il ne dure pas plus de quarante jours dans sa saison, qui est le mois d'avril. Vers ce tems, les officiers du roi mettent leur sceau sur les arbres qui promettent le meilleur bejay, sans examiner à qui ils appartiennent ; & les propriétaires sont obligés, non-seulement de n'y pas toucher, mais encore de veiller à la conservation des fruits qui sont réservés pour la cour.

L'anana croît ici ; mais on n'y trouve pas le *durion*, qui demande un climat plus chaud. On voit plusieurs sortes de prunes. Le myte, que Baron croit le plus gros fruit du monde, & que la nature ingénieuse, dit-il, fait sortir du tronc de son arbre, parce que les branches ne seraient pas capables de le porter, est plus gros encore au

Tonquin que dans les autres pays, où il porte le nom de jaca. On en distingue plusieurs sortes, dont les plus secs, c'est-à-dire, ceux qui ne s'attachent point aux doigts ni aux lèvres, passent pour les meilleurs. Tonquin.

Les Tonquinois font autant d'estime que les Chinois de ces petits nids d'oiseaux, qui servent non-seulement à la bonne chère avec différentes préparations qu'on leur donne en qualité d'alimens, mais qui ont la vertu de fortifier l'estomac, & celle même d'exciter les deux sèxes à la propagation. Tavernier dit qu'il ne s'en trouve que dans la Cochinchine. C'est une erreur grossière. Baron soutient même qu'il n'y a point de ces nids dans la Cochinchine. Il ajoute que les oiseaux qui les font, ne sont pas si gros que l'hirondelle.

Les vers à soie font une des richesses du Tonquin, & s'y élèvent avec autant d'habileté qu'à la Chine. Aussi les pauvres sont-ils vêtus d'étoffes de soie comme les riches; & les plus belles n'y sont presque pas plus chères que les étoffes de coton.

Quoique les Tonquinois ne s'attachent point à la culture des fleurs, ils en ont de plusieurs sortes; telles qu'une fleur de belle-rose, d'un blanc mêlé de pourpre, & une autre qui est

Tonquin.

rouge & jaune, & qui croît fur un arbufte fans épines, mais qui n'a point d'odeur.

Le lis croît ici, comme dans les autres pays de l'Inde, blanc, affez femblable à celui de l'Europe, mais la fleur beaucoup plus petite, quoique la tige foit affez haute. Le jafmin, qu'on appelle de Perfe, y eft auffi fort commun.

Les cannes de fucre croiffent en abondance au Tonquin, mais les habitans entendent mal à rafiner le fucre.

Le pays produit toutes fortes de volailles, telles que des poules, des oies, des canards, &c. On y trouve en abondance des vaches, des pourceaux, & les autres efpèces d'animaux domeftiques. Les chevaux y font petits, mais vifs & robuftes. On en tirerait de grands fervices, fi les habitans ne voyageaient par eau plutôt que par terre.

On voit dans le pays des tigres & des cerfs; mais en petit nombre. Les finges y font fort communs. Il s'y trouve auffi beaucoup d'éléphans; mais on ne les emploie qu'à la guerre.

Le pays a beaucoup de chats, mais peu difpofés par la nature à prendre des fouris. Ce font les chiens qui exercent ici cette guerre, & qui n'ont prefque point d'autre emploi.

Les oifeaux de terre ne font pas en grande abondance

abondance au Tonquin; mais on y voit beaucoup d'oiseaux de mer. Tonquin.

La principale richesse du pays, & la seule même qui serve au commerce étranger, est la soie crue & travaillée. Les Portugais & les Castillans enlevaient autrefois toute la soie crue. Aujourd'hui elle passe entre les mains des Hollandais & des Chinois, qui en portent beaucoup au Japon. La plus grande partie de la soie travaillée, c'est-à-dire en fil, est achetée par les Anglais & les Hollandais.

Les Tonquinois n'ont pas d'autre or que celui qui leur vient de la Chine. Leur argent vient des Anglais, des Hollandais & des Chinois qui font le commerce du Japon. Ils ont des mines de fer & de plomb, qui leur en fournissent autant qu'ils en ont besoin pour leurs usages.

Le commerce domestique consiste dans le riz, le poisson salé & d'autres alimens, & dans la soie crue & travaillée qu'ils réservent pour leurs habits & leurs meubles. Ils font quelque trafic avec les Chinois; mais sans en tirer beaucoup de profit, parce qu'ils sont obligés de faire des présens considérables aux mandarins qui commandent sur les frontières. Les Chinois mêmes ne sont pas exempts de ces concussions; c'est une maxime politique, dans toutes ces cours, de ne pas souffrir que les sujets deviennent trop riches,

Tonquin.

de peur que l'ambition & l'orgueil ne leur fassent perdre le goût de la soumission; & les souverains ferment l'œil, par cette raison, sur les injustices de leurs officiers.

En un mot le commerce est si peu florissant dans le royaume du Tonquin, que si les habitans achètent quelque chose des étrangers, c'est toujours en leur demandant trois ou quatre mois de crédit; & par conséquent avec quelque risque pour l'étranger de perdre sa marchandise, ou d'avoir beaucoup de peine à se faire payer. Baron reconnaît, au désavantage de sa nation, qu'il n'y a point un seul marchand Tonquinois qui ait le pouvoir ou le courage d'employer tout d'un coup deux mille écus en marchandises. Cependant il ajoute qu'on ne saurait leur reprocher d'être aussi trompeurs que les Chinois; ce qui vient peut-être, dit-il avec la même sincérité, de ce qu'ils ont moins d'esprit & de finesse.

Une autre raison qui s'oppose au commerce du Tonquin, c'est que la plus grande partie de l'argent qui entre dans le pays, passe à la Chine, pour y être échangé contre de la monnoie de cuivre, qui monte & qui baisse au gré de la cour. D'ailleurs la marque de cette monnoie s'altérant bientôt, elle cesse alors d'être courante; ce qui cause une perte considérable aux marchands; & d'autant plus de préjudice au bien

Tonquin.

public, que le pays n'a pas de monnoie de cuivre au coin du prince, dans laquelle on puisse convertir l'autre à mesure qu'elle s'altère. Baron gémit d'une si mauvaise politique. C'est, dit-il, une extrême pitié que tant de commodités, qui pourraient enrichir le royaume & rendre son commerce florissant, aient toujours été négligées. Si l'on considère qu'il est bordé par deux des plus riches provinces de la Chine, on jugera qu'il serait facile d'y faire passer une partie des productions de ce vaste empire. Il ne serait pas moins aisé d'y attirer les marchandises de l'Europe & des Indes; & la liberté qu'on pourrait accorder aux étrangers de porter leur commerce dans l'intérieur du pays, tournerait également à l'avantage du roi & des habitans. Mais la crainte de quelque invasion, qui n'est guères à redouter, éloigne la cour de toutes les communications qui pourraient faire pénétrer ses frontières.





CHAPITRE III.

Voyage du Pere Tachard à Siam.

Siam. Tachard.

De plusieurs relations du même voyage, qui doivent trouver place ici successivement, celle du père Tachard est en possession du premier rang, dans l'estime du public, par les savantes observations dont elle est remplie; comme celle de Choisy s'est fait estimer par son agrément. En général, on a peu de voyage aussi curieux, & peut-être n'en a-t-on pas de plus exacts que ceux qui se firent à Siam en 1685 : & la raison en paraîtra sensible, si l'on considère que leurs différens auteurs, écrivant dans le même tems & sur les mêmes sujets, se sont servis entr'eux de censeurs & de guides.

Depuis l'établissement d'une académie des sciences à Paris, cette illustre compagnie n'avait rien imaginé de plus convenable aux vues de sa fondation, que d'employer sous la protection du roi plusieurs de ses membres à faire des observations dans les pays étrangers, pour se mettre en état de corriger les cartes géographiques, de faciliter la navigation & de perfection-

ner l'astronomie. Elle avait envoyé les uns en Danemarck, d'autres en Angleterre, d'autres jusqu'en Afrique & aux îles de l'Amérique, tandis que ceux qui demeuraient à l'observatoire de Paris, travaillaient de concert avec eux par des correspondances établies. On cherchait l'occasion d'en faire passer quelques-uns aux Indes orientales, & l'arrivée d'un missionnaire jésuite, qui revenait de la Chine, fit naître les mêmes idées pour ce grand empire. Un heureux incident en avança beaucoup l'exécution. A la fin de l'année 1682, on vit arriver en France deux mandarins Siamois, avec un prêtre des missions étrangères nommé *Levacher*. Ils venaient de la part des ministres du roi de Siam, pour apprendre des nouvelles d'un ambassadeur que le roi leur maître avait envoyé à la cour de France, avec des présens magnifiques, sur un vaisseau de la compagnie des Indes qu'on croyait perdu par le naufrage. Ces avances d'amitié de la part d'un prince Indien, excitèrent Louis XIV à profiter d'une si favorable ouverture pour le progrès des sciences & pour la propagation du christianisme. M. du Louvois demanda aux jésuites, par ses ordres, six mathématiciens de leur compagnie, qui furent reçus, par un privilège particulier, dans celle des sciences. On leur fournit des mémoires touchant les re-

Siam. Tachard.

marques qu'ils devaient faire aux Indes, des cartes marines de la bibliothèque du roi, qui avaient servi à d'autres voyages, & toutes sortes d'instrumens de mathématiques. Leurs pensions furent réglées, & leurs patentes expédiées pour la qualité de mathématiciens du roi dans les Indes. Ils devaient partir avec le chevalier de Chaumont, nommé par le roi à l'ambassade de Siam.

Ils se rendirent à Brest, où devait se faire l'embarquement. Ces six mathématiciens jésuites étaient le P. *de Fontenay*, revêtu de la qualité de supérieur, les PP. *Gerbillon*, *le Comte*, *Bouvet*, *Visdelou* & *Tachard*, auteur de cette relation. Entre les personnes distinguées qui devaient composer le cortège de l'ambassadeur, on comptait l'abbé *de Choisy*, fort connu par sa naissance & son mérite, qui devait demeurer en qualité d'ambassadeur ordinaire auprès du roi de Siam, du moins jusqu'à son baptême, si ce prince remplissait l'espérance qu'on avait de sa conversion; espérance qui ne fut point remplie. Ils partirent sur un vaisseau de roi de quarante pièces de canon, nommé l'*Oiseau*, accompagné d'une frégate de trente pièces, appellée *la Maligne*.

A mesure qu'on approchait de la ligne, les mathématiciens jésuites prenaient plaisir à re-

Siam.
Tachard.

marquer combien les étoiles du pole arctique s'abaissaient, & combien celles du pole antarctique s'élevaient au-dessus de leurs têtes. De toutes les nouvelles étoiles qu'ils découvrirent du côté du sud, celles qui les frappaient d'abord le plus, furent les étoiles de la croisade, ainsi nommées, parce que les quatre principales sont disposées en forme de croix. La plus grande est à vingt-sept degrés du pole; c'est sur elle que les pilotes se règlent & prennent quelquefois la hauteur.

Tachard s'applaudit de n'avoir pas éprouvé, au passage de la ligne, toutes les incommodités dont il avait été menacé par d'autres voyageurs; faveur du ciel d'autant plus singulière, qu'un navire hollandais, parti d'Europe deux mois avant les deux vaisseaux français, essuya les plus affreuses disgraces dans les mêmes climats, & perdit les trois quarts de son équipage. Il ne mourut qu'un homme sur l'Oiseau & sur la Maligne, dans toute la traversée de Brest au Cap de Bonne-Espérance; & les chaleurs de la zone-torride ne parurent guères plus grandes à Tachard, que celles de France au fort de l'été.

Les jésuites observèrent plusieurs phénomènes qui, sans être particuliers à leur navigation, méritent d'être représentés.

Siam.
Tachard.

Le 12 de mars, ils découvrirent, au milieu du jour, un de ces jeux de la nature, que leur figure a fait nommer *œil de bœuf* ou *œil de bouc*. On les regarde ordinairement comme un un présage assuré de quelque orage. C'est un gros nuage rond, opposé au soleil, & sur lequel se peignent les mêmes couleurs que celles de l'arc-en-ciel, mais fort vives. Peut-être n'ont-elles ce grand éclat, que parce que l'œil de bœuf est environné de nuées épaisses & obscures. Mais Tachard accuse de fausseté tous les pronostics qu'on en tire. Il en vit deux, après lesquels le temps fut beau & serein pendant plusieurs jours.

Il peint soigneusement cette autre espèce de phénomène, que les mariniers appellent *trombes*, *pompes* ou *dragons d'eau*, & qu'il eut l'occasion d'observer entre la ligne & le tropique du capricorne. Ce sont comme de longs tubes ou de longs cylindres formés de vapeurs épaisses, qui touchent les nues d'une de leurs extrêmités, & de l'autre la mer, qui paraît bouillonner à l'entour. On voit d'abord un gros nuage noir, dont il se sépare une partie; & comme c'est un vent impétueux qui pousse cette portion détachée, elle change insensiblement de figure, & prend celle d'une longue colonne, qui descend jusques sur la surface de la mer,

demeurant d'autant plus en l'air, que la violence du vent l'y retient, ou que les parties inférieures soutiennent celles qui sont dessus. Aussi lorsqu'on vient à couper ce long tube d'eau par les vergues & les mâts du vaisseau, qu'on ne peut quelquefois empêcher d'entrer dedans, ou à interrompre le mouvement du vent, en raréfiant l'air voisin par des décharges redoublées d'artillerie, l'eau n'étant plus soutenue tombe en très-grande abondance, & tout le *dragon* se dissipe aussi-tôt. Cette rencontre est fort dangereuse, non-seulement à cause de l'eau qui tombe dans le navire, mais encore par la violence subite & par la pesanteur extraordinaire du tourbillon qui l'emporte, & qui est capable de démâter ou de faire tomber les plus grands vaisseaux. Quoique de loin ces *dragons d'eau* ne paraissent pas avoir plus de six ou sept pieds de diamètre, ils ont beaucoup plus d'étendue. Tachard en vit deux ou trois à la portée du pistolet, auxquels il trouva plus de cent pieds de circonférence.

Il remarqua d'autres phénomènes qu'on nomme *siphons*, à cause de leur figure longue, assez semblable à celle de certaines pompes. On les voit paraître au lever & au coucher du soleil, vers l'endroit où cet astre est alors. Ce sont des nuages longs & épais, environnés d'autres

Siam.
Tachard.

nuages clairs & tranſparens. Ils ne tombent point. Ils ſe confondent enfin tous enſemble, & ſe diſſipent par degrés; au lieu que les *dragons* ſont pouſſés avec impétuoſité, durent long-temps, & ſont toujours accompagnés de pluie & de tourbillons, qui font bouillonner la mer & la couvrent d'écume.

Les iris de lune ont dans ces lieux des couleurs bien plus vives qu'en France; mais le ſoleil en forme de merveilleuſes ſur les gouttes d'eau de mer, que le vent emporte comme une pluie fort menue ou comme une fine pouſſière, lorſque deux vagues ſe briſent en ſe choquant. Si l'on regarde ces iris d'un lieu élevé, elles paraiſſent renverſées. Il arrive quelquefois qu'un nuage paſſant par-deſſus, & venant ſe réſoudre en pluie, il ſe forme une ſeconde iris, dont les jambes paraiſſent continuées avec celles de l'iris renverſée, & compoſent ainſi un cercle d'iris preſque entier.

La mer a ſes phénomènes auſſi-bien que l'air. Il y paraît ſouvent des feux, ſur-tout entre les tropiques. Sans parler du ſpectacle commun de ces petites langues de feu, qui s'attachent aux mâts & aux vergues à la fin des tempêtes, & que les Portugais nomment feu *Saint-Elme*, les mathématiciens virent pluſieurs fois, pendant la nuit, la mer toute couverte d'étincelles,

Siam. Tachard.

lorfqu'elle était un peu groffe & que les vagues fe brifaient. On remarquait auffi une grande lueur à l'arrière du navire, particulièrement lorfque le vaiffeau allait vîte. Sa trace paraiffait un fleuve de lumière; & fi l'on jetait quelque chofe dans la mer, l'eau devenait toute brillante. Tachard trouve la caufe de cette lueur dans la nature même de l'eau de mer, qui étant remplie de fel de nitre, & fur-tout de cette matière dont les chymiftes font la principale partie de leurs phofphores, toujours prête à s'enflammer lorfqu'elle eft agitée, doit auffi par la même raifon devenir brillante & lumineufe. Il faut fi peu de mouvement à l'eau marine pour en faire fortir du feu, qu'en maniant une ligne qu'on y a trempée, il en fort une infinité d'étincelles femblables à la lueur des vers luifans, c'eft-à-dire vive & bleuâtre.

Ce n'eft pas feulement dans l'agitation de la mer qu'on y voit des brillans. Le calme même les offre vers la ligne, après le coucher du foleil. On les prendrait pour une infinité de petits éclairs affez faibles qui fortent de l'eau & qui difparaiffent auffi-tôt. Les fix mathématiciens n'en purent attribuer la caufe qu'à la chaleur du foleil, qui a rempli & comme impregné la

Siam. Tachard.

mer, pendant le jour, d'une infinité d'esprits ignés & lumineux.

Outre ces brillans passagers, ils en virent d'autres, pendant les calmes, qui paraissent moins faciles à expliquer. On peut les nommer *permanens*, parce qu'ils ne se dissipent pas comme les premiers. On en distingue de différentes grandeurs & de diverses figures, des ronds, d'ovales de plus d'un pied & demi de diamètre, qui passaient le long du navire, & qu'on pouvait conduire de vue à plus de deux cent pas. Quelques-uns les prirent simplement pour de la glaire ou pour quelque substance onctueuse, qui se forme dans la mer par quelque cause inconnue; d'autres pour des poissons endormis qui brillent naturellement. On crut même y reconnaître deux fois la figure du brochet.

Les diverses espèces d'herbes & d'oiseaux qui commencèrent à se faire voir au 33e degré de latitude australe, & au 19e degré de longitude, suivant l'estime des pilotes, annoncèrent aux matelots le Cap de-Bonne-Espérance, à la vue duquel ils arrivèrent le 3 de mai. Ils y mouillèrent le lendemain à cent cinquante pas du fort.

Les mathématiciens jésuites obtinrent de Vanderstel, gouverneur du Cap, la liberté de faire

porter leurs instrumens à terre, & toutes les facilités qu'ils pouvaient espérer d'une homme civil, pour faire quelques observations dont les Hollandais devaient partager l'utilité : leurs pilotes ne connaissaient encore la longitude du Cap que par leur estime; moyen douteux, & qui les trompait souvent. Tachard, choisi pour expliquer le service que les jésuites étaient capables de leur rendre, apprit au gouverneur, que par le moyen des instrumens qu'ils avaient apportés, & des nouvelles tables de Cassini, sans avoir besoin des éclipses de lune & de soleil, ils pouvaient observer par les satellites de Jupiter, & fixer la longitude du Cap. Vanderstel, sensible à cette offre, non-seulement les combla de politesses, mais fit préparer, pour leur logement, un pavillon dans le célèbre jardin de la compagnie.

Siam. Tachard.

Ils furent surpris de trouver un des plus beaux jardins & des plus curieux qu'ils eussent jamais vus. « Sa situation est entre le bourg & » la montagne de la Table, à côté du fort, » dont il n'est éloigné que de deux cent pas. » Il a quatorze cent onze pas communs de » longueur, & deux cent trente-cinq pas de » largeur. Sa beauté ne consiste pas, comme » en France, dans des compartimens & des » parterres de fleurs, ni dans des eaux jail-

Siam.
Tachard.

» liſſantes. Il pourrait en avoir, ſi la compagnie de Hollande voulait en faire la dépenſe; car il eſt arroſé par un ruiſſeau d'eau vive qui deſcend de la montagne. Mais on y voit des allées à perte de vue, de citronniers, de grenadiers, d'orangers, plantés en plein ſol, à couvert du vent par de hautes & épaiſſes paliſſades d'une eſpèce de laurier toujours verd, & ſemblable au filaria qui ſe nomme *ſpek*. Il eſt partagé par la diſpoſition des allées en pluſieurs quarrés médiocres, dont les uns ſont pleins d'arbres fruitiers, les autres de racines, de légumes, d'herbes & de fleurs. C'eſt comme un magaſin de toutes ſortes de rafraîchiſſemens pour les vaiſſeaux de la compagnie qui vont aux Indes, & qui ne manquent jamais de relâcher au Cap de Bonne-Eſpérance. A l'entrée du jardin, on a bâti un grand corps de logis, où demeurent les eſclaves de la compagnie, au nombre de cinq cent, dont une partie eſt employée à cultiver le jardin, & le reſte à d'autres travaux ».

Vers le milieu de la muraille, du côté qui regarde la fortereſſe, eſt un petit pavillon qui n'eſt point habité. L'étage d'en bas contient un veſtibule percé du côté du jardin & du fort, accompagné de deux ſallons de chaque côté. Le deſſus eſt un grand cabinet ouvert de toutes

Siam. Tachard.

parts, entre deux terrasses pavées de briques & entourées de balustrades, dont l'une regarde le septentrion & l'autre le midi. Ce pavillon convenait parfaitement au dessein des mathématiciens. On y découvrait tout le nord, dont la vue leur était sur-tout nécessaire, parce que c'est le midi pour le pays du Cap. Vanderstel leur abandonna la disposition d'un lieu si agréable & si commode, qui a porté depuis, parmi les Hollandais, le nom d'observatoire.

Le résultat de leurs observations pour la longitude (en supposant celle de Paris, prise du premier méridien qui passe par l'île de Fer, la plus occidentale des Canaries, de vingt-deux degrés & demi, suivant Cassini) est quarante-deux degrés & demi pour celle du Cap, prise du même méridien.

On remit à la voile le 7 de juin. La navigation fut dangereuse & pénible jusqu'au 5 d'août, qu'on découvrit une grande terre que l'on reconnut pour l'île de Java, dont on se croyait fort éloigné.

L'ambassadeur Français s'était flatté de se procurer des rafraîchissemens dans la rade de Bantam : mais les Hollandais, à demi maîtres de cette ville, depuis qu'ils avaient prêté leurs forces au jeune roi pour faire la guerre à son père, furent alarmés de voir paraître le pavillon

Siam. Tachard.

de France, & craignirent pour leur établissement, qu'ils travaillaient alors à affermir. Le gouverneur du fort refusa aux Français la liberté de descendre ; & pour adoucir néanmoins un refus dont il n'osait expliquer les raisons, il le pria civilement de se rendre à Batavia, où les deux vaisseaux recevraient tous les secours qu'ils pouvaient attendre de sa nation. Ils mouillèrent le 18 d'août dans la rade de Batavia, au milieu de dix-sept ou dix-huit gros vaisseaux de la compagnie hollandaise.

Le lundi 26 d'août, les deux vaisseaux français sortirent de la rade de Batavia avec un vent favorable. Ils eurent le même jour un sujet d'alarme extraordinaire. Entre huit & neuf heures du soir, la nuit étant assez obscure, ils apperçurent tout d'un coup, à deux portées de mousquet, un gros navire qui venait sur eux vent arrière. Les gens du principal vaisseau crièrent en vain. Ils ne reçurent point de réponse. Cependant comme le vent était assez fort, ce navire fut bientôt sur eux. Sa manœuvre leur fit juger d'abord qu'il venait les prendre en flanc ; & voyant ses deux basses voiles carguées, comme dans le dessein de combattre, ils ne doutèrent point qu'en les abordant, il ne leur tirât toute sa bordée. Cette suprise les troubla un peu. Tout le monde se rendit sur le pont. L'ambassadeur voyant ce navire

navire attaché au sien par son mât de beaupré, qui avançait sur le château de pouppe, tandis qu'aucun ennemi ne paraissait, jugea qu'on n'avait pas dessein de l'attaquer. Il se contenta de faire tirer quelques coups de mousquet, pour apprendre à des inconnus, dont il admirait l'imprudence, à se tenir plus soigneusement sur leurs gardes. Leur navire endommagea le couronnement du vaisseau français, & se détacha de lui-même sans qu'il parut un seul de leurs matelots. Après quantité de raisonnemens sur cette étrange aventure, elle fut attribuée à quelque méchante manœuvre. Mais en arrivant à Siam, on apprit d'un navire hollandais, parti de Batavia depuis le départ des deux vaisseaux français, que c'était un vaisseau d'Amsterdam qui venait de *Palimban*, & dans lequel tout le monde était ivre ou endormi.

Siam. Tachard.

Le 5 d'octobre, ils commencèrent à découvrir les terres de l'Asie, vers la pointe de Malaca. Les jésuites, qui étaient au nombre de sept, parce qu'ils avaient amené le père Fuciti de Batavia, « sentirent une joie secrète de voir » ces lieux arrosés des sueurs de saint François » de Xavier, & de se trouver dans ces mers si » fameuses par ses navigations & par ses mira- » cles ». On rangea bientôt les côtes de Johor, de Patane & de Pahan, dont les rois sont tribu-

Siam. Tachard.

taires de Siam, & laissent aux Hollandais tout le commerce de leurs états.

Enfin, le 22 de septembre, on apperçut l'embouchure de la rivière de Siam, & le lendemain, on alla mouiller à trois lieues de la barre qui est à l'entrée. Aussi-tôt l'ambassadeur dépêcha le chevalier de Forbin, & M. Levacher, missionnaire déjà connu dans le pays, pour porter la nouvelle de son arrivée au roi de Siam & à ses ministres. Le premier ne devait pas passer *Bancock*, qui est la première place du royaume, sur le bord de la rivière, à dix lieues de l'embouchure; & l'autre devait prendre un *balon*, qui est une sorte de bateau fort léger, pour se rendre promptement à la capitale. Le gouverneur de Bancock, Turc de nation, apprenant que l'ambassadeur du roi de France était à la rade, se hâta de faire partir un exprès pour la cour. Mais on y avait déjà reçu cet avis de la côte de Coromandel, par une lettre adressée au seigneur *Constance*, alors ministre d'état. Tachard éclaircit l'origine & la fortune de ce célèbre aventurier.

Il se nommait proprement *Constantin Phaulkon*, & c'est ainsi qu'il signait. Il était Grec de nation, né à Céphalonie, d'un noble Vénitien, fils du gouverneur de cette île, & d'une fille des plus anciennes familles du pays. La mauvaise conduite de ses parens ayant dérangé leur for-

tune, il ſentit, dès l'âge de douze ans, qu'il n'avait rien d'heureux à ſe promettre que de ſon induſtrie. Il s'embarqua ſur un vaiſſeau anglais qui retournait en Angleterre. Son eſprit, & l'agrément de ſes manières, lui firent obtenir quelque faveur à Londres. Mais ne la voyant pas répondre à ſes eſpérances, il s'engagea au ſervice de la compagnie d'Angleterre pour paſſer aux Indes. Après avoir été employé à Siam pendant quelques années, il réſolut, avec le peu de bien qu'il avait acquis, de faire le commerce à ſes propres frais. Il équipa un vaiſſeau qui fut repouſſé deux fois par le mauvais tems, vers l'embouchure de la rivière de Siam, & qui périt enfin par le naufrage ſur la côte de Malabar. Conſtance n'ayant ſauvé que ſon argent, qui conſiſtait en deux mille écus, ſeule reſte de ſa fortune, ſe coucha ſur le rivage, accablé de triſteſſe, de fatigue & de ſommeil. « Alors, ſoit qu'il fût » endormi, ou qu'il eût les yeux ouverts; car » il a proteſté plus d'une fois au père Tachard » qu'il l'ignorait lui-même; il crut voir une » perſonne pleine de majeſté, qui, le regardant » d'un œil favorable, lui dit avec beaucoup de » douceur : retourne, retourne ſur tes pas ». Ce ſonge releva ſon courage. Le lendemain, lorſqu'il ſe promenait ſur le bord de la mer, occupé des moyens de retourner à Siam, il vit paraître

Siam.
Tachard.

Siam.
Tachard.

un homme dont les habits étaient fort mouillés, & qui s'avança vers lui d'un air trifte & abattu : c'était un ambaffadeur du roi de Siam, qui revenant de Perfe, avait fait naufrage dans la même tempête, & qui n'avait fauvé que fa vie. La langue fiamoife qu'ils parlaient tous deux, leur fervit à fe communiquer leurs aventures. Dans l'extrême néceffité où l'ambaffadeur était réduit, Conftance lui offrit de le reconduire à Siam. Il acheta de fes deux mille écus une barque & des vivres. Ce fecours, rendu avec autant de diligence que de générofité, charma l'ambaffadeur, & ne lui permit plus de s'occuper que de fa reconnaiffance.

En arrivant à Siam, il ne put raconter fon naufrage au *barcalon*, qui eft le premier miniftre du royaume, fans relever le mérite de fon bienfaiteur. La curiofité de voir Conftance produifit un entretien qui fit goûter fon efprit au barcalon, & la confiance fuccéda bientôt à l'eftime. Ce miniftre était fort éclairé, mais ennemi du travail. Il fut ravi d'avoir trouvé un homme habile & fidèle, fur lequel il pût fe repofer de fes fonctions. Il en parla même au roi, qui prit par degrés les mêmes fentimens pour Conftance. D'heureux événemens fervirent à les augmenter. Enfin le barcalon étant mort, ce monarque réfolut de lui donner Conftance pour fucceffeur. Il

Siam.
Tachard.

s'en excusa, sans autre raison que la crainte de s'attirer l'envie des grands : mais il offrit de continuer ses services avec le même zèle, & cette modestie donna un nouveau lustre à son mérite. Tachard en réunit tous les traits dans un court éloge. Il lui attribue « de la facilité pour » les affaires, de la diligence à les expédier, de » la fidélité dans le maniement des finances, » & un désintéressement qui lui faisait refuser » jusqu'aux appointemens de sa charge. Tout » lui passait par les mains : cependant sa faveur » ne l'avait pas changé. Il était d'un accès facile » pour tout le monde, doux, affable, toujours » prêt à écouter les pauvres & à leur faire jus- » tice; mais sévère pour les grands & pour les » officiers qui négligeaient leur devoir ». Il avait embrassé la religion protestante en Angleterre; ensuite quelques conférences qu'il eut à Siam avec deux missionnaires jésuites, le ramenèrent aux principes de l'église romaine, dans lesquels il était né.

Si les Français obtinrent à Siam un accueil aussi favorable qu'ils auraient pu l'espérer chez leurs plus fidèles alliés, il paraît qu'ils en furent redevables à l'estime du seigneur Constance, pour leur nation; soit qu'elle vint de la haute opinion qu'il avait de la France, ou de son goût naturel pour les sciences. Les ordres furent don-

Siam.
Tachard.

nés pour recevoir l'ambaſſadeur avec une diſtinction extraordinaire. Il fut complimenté par les principaux ſeigneurs du royaume. Conſtance alla marquer lui-même, dans la ville de Siam, la maiſon où l'ambaſſadeur devait être reçu, & fit bâtir dans le voiſinage divers appartemens pour loger les gentilhommes de ſa ſuite. On éleva, de cinq en cinq lieues, ſur le bord de la rivière, des maiſons fort propres & magnifiquement meublées, juſqu'à la Tabanque, qui eſt à une heure de chemin de la ville de Siam, pour ſervir à ſon délaſſement dans la route. Les balons de l'état furent préparés avec beaucoup de diligence, & la dépenſe fut auſſi peu épargnée que le travail, pour donner tout l'éclat poſſible à la fête.

Les grands mandarins, qui furent chargés du premier compliment, étant entrés dans le vaiſſeau de l'ambaſſadeur, le plus ancien, après l'avoir félicité de ſon heureuſe arrivée, ajouta, ſuivant les idées de la métempſycoſe dont la plupart des orientaux ſont fort entêtés : « qu'il » ſavait bien que ſon excellence avait autrefois » été employée à de grandes affaires, & qu'il y » avait plus de mille ans qu'elle était venue » de France à Siam, pour renouveller l'amitié » des rois qui gouvernaient alors ces deux royau- » mes. L'ambaſſadeur ayant répondu au com-

Siam.
Tachard.

» pliment, ajouta qu'il ne se souvenait pas
» d'avoir jamais été chargé d'une si importante
» négociation, & que c'était le premier voyage
» qu'il croyait avoir fait à Siam ». En rentrant dans la galère qui les avait apportés à bord, les mandarins écrivirent tout ce qu'ils avaient vu & tout ce qu'on leur avait dit sur le vaisseau français.

Tachard ayant reçu ordre de prendre les devants avec deux de ses compagnons, se mit avec eux dans une chaloupe qui arriva le soir à l'entrée de la rivière. Sa largeur en cet endroit n'est que d'une petite lieue. Une demi-lieue plus loin, elle se retrécit de plus de deux tiers; & de-là sa plus grande largeur n'est que d'environ cent soixante pas. Mais son canal est fort beau, & ne manque pas de profondeur. La barre est un banc de vase qui se trouve à l'embouchure, où les plus hautes marées ne donnent pas plus de douze ou treize pieds d'eau. Tachard parle avec admiration de la vue de cette rivière. Le rivage, dit-il, est couvert des deux côtés de grands arbres toujours verts. Au-delà ce ne sont que de vastes prairies à perte de vue & couvertes de riz. Comme les terres que la rivière arrose, jusqu'à une journée au dessus de Siam, sont extrêmement basses, la plupart sont inondées pendant la moitié de l'année; & ce débordement régulier

Siam.
Tachard.

eſt cauſé par les pluies qui ne manquent jamais de durer pluſieurs mois. C'eſt à ces inondations que le royaume de Siam eſt redevable d'une ſi grande abondance de riz, qu'outre la nourriture de ſes habitans, il en fournit à tous les états voiſins. Elles donnent auſſi la commodité de pouvoir aller en balon juſqu'au milieu des champs; ce qui répand de toutes parts une prodigieuſe quantité de ces petits bâtimens. On en voit de grands qui ſont couverts comme des maiſons. Ils ſervent de logement à des familles entières; & ſe joignant pluſieurs enſemble, ils forment en divers endroits comme des villages flottans.

La nuit qui ſurprit les trois jéſuites, ne les empêcha point de continuer leur voyage. Ils eurent l'agréable ſpectacle d'une multitude innombrable de mouches luiſantes, dont tous les arbres qui bordent la rivière, étaient couverts; on les aurait pris pour autant de grands luſtres chargés d'une infinité de lumières, que la réflexion de l'eau, unie alors comme une glace, multipliait à l'infini. Mais, tandis qu'ils étaient occupés de cette vue, ils ſe trouvèrent tout d'un coup enveloppés d'une prodigieuſe quantité de moſquites ou de maringouins, dont l'aiguillon eſt ſi perçant qu'il pénètre au travers des habits. Au point du jour, ils découvrirent un grand nombre de ſinges & de ſapajous qui grimpaient ſur les

arbres & qui allaient par bandes. Mais rien ne leur parut plus agréable que les aigrettes dont les arbres ſont couverts. Il ſemble de loin qu'elles en ſoient les fleurs. Le mêlange du blanc des aigrettes & du verd des feuilles fait le plus bel effet du monde. L'aigrette de Siam, aſſez ſemblable à celle de l'Afrique, eſt un oiſeau de la figure du héron, mais beaucoup plus petit. Sa taille eſt fine; ſon plumage beau & plus blanc que la neige. Il a des aigrettes ſur le dos & ſous le ventre, qui font ſa principale beauté, & dont il tire ſon nom. Tous les oiſeaux champêtres ſont d'un plumage admirable : les uns jaunes, d'autres rouges, bleus, verds, & la quantité en eſt ſurprenante. Les Siamois qui croient la tranſmigration des ames, ne tuent point d'animaux, dans la crainte, diſent-ils, d'en chaſſer les ames de leurs parens qui peuvent s'y être logées.

Siam. Tachard.

On ne fait pas une lieue ſans rencontrer quelque pagode accompagnée d'un petit monaſtère de *talapoins*, qui ſont les prêtres & les religieux du pays. Ils vivent en communauté; & leurs maiſons ſont autant de ſéminaires, où les enfans de qualité reçoivent l'éducation. Pendant que ces enfans demeurent ſous la diſcipline des talapoins, ils portent leur habit, qui conſiſte

Siam. Tachard.

en deux pièces de toile de coton jaune, dont l'une sert à les couvrir depuis la tête jusqu'aux genoux; de l'autre, ils se font une écharpe qu'ils passent en bandoulières, ou dont ils s'enveloppent comme d'un petit manteau. On leur rase la tête & les sourcils comme à leurs maîtres, qui croiraient offenser le ciel & blesser la modestie, s'ils les laissaient croître.

Après avoir ramé toute la nuit, les trois jésuites arrivèrent sur les dix heures du matin à Bancok. C'est la plus importante place du royaume, parce qu'elle défend le passage de la rivière par un fort qui est sur l'autre rive. L'un & l'autre côté étaient bien pourvus d'artillerie, mais peu fortifiés. M. de la Mare, ingénieur Français, qui fut laissé à Siam, reçut ordre du roi de les fortifier régulièrement.

Depuis Bancok jusqu'à Siam, on rencontre quantité d'aldées ou de villages, dont la rivière est bordée. Ce n'est qu'un amas de cabanes élevées sur de hauts piliers, pour les garantir de l'inondation. Elles sont composées de bambous, arbre dont le bois est d'un grand usage dans toutes les Indes. Le tronc & les grosses branches servent à faire les piliers & les solives; & les petites branches à former le toit & les murailles. On voit près de chaque village

un bazar ou un marché flottant, dans lequel ceux qui descendent ou qui montent la rivière, trouvent toujours leur repas prêt; c'est-à-dire, du fruit, du riz cuit, de l'arrack, & divers ragoûts à la Siamoise dont les Européens ne peuvent goûter.

Siam. Tachard.

Le lendemain, troisième jour d'octobre, Tachard entra dans Siam, sept mois après son départ de Brest. Il se fit conduire d'abord à la maison du père Suarez, le seul jésuite qui fût alors dans cette ville, & delà au comptoir français, où il fut bien reçu par les officiers de la compagnie. Ensuite, rendu au palais que le roi faisait préparer pour l'ambassadeur, il trouva le seigneur Constance, premier, ou plutôt unique ministre du royaume, dont le mérite, quoiqu'universellement reconnu, lui parut, dit-il, au-dessus de sa réputation.

Ce palais était une des plus belles maisons de la ville, que le ministre avait fait meubler magnifiquement. Il prit plaisir à faire voir les appartemens au P. Tachard. Entre ceux du premier étage, il y avait deux salles de plein-pied, tapissées de toile peinte très-belle & très-fine. La premiere était garnie de chaises de velours bleu, & l'autre de chaises de velours rouge à franges d'or. La chambre de M. l'ambassadeur était entourée d'un paravent du Japon, d'une beauté singulière;

Siam.
Tachard.

mais rien n'avait tant d'éclat que la ſalle du divan. C'était une grande pièce lambriſſée, ſéparée des autres appartemens par une grande cour, & bâtie pour prendre le frais pendant l'été. L'entrée était ornée d'un jet d'eau : le dedans offrait une eſtrade, avec un dais & un fauteuil très-riches. Dans les enfoncemens on découvrait les portes de deux cabinets qui donnaient ſur la rivière, & qui ſervaient à ſe baigner. De toutes parts on voyait des porcelaines de toutes ſortes de grandeurs, agréablement rangées dans des niches. On entre dans ces détails, parce qu'il peut paraître étonnant de trouver à l'extrémité du monde les inventions utiles & commodes du luxe européen.

Le P. Suarez, jéſuite Portugais, âgé de ſoixante-dix ans, dont il avait paſſé plus de trente dans les Indes, n'étant point en état de loger ſes confrères, parce que ſa maiſon n'était compoſée que d'une chambre & d'un cabinet, tous deux ſi pauvres & ſi mal fermés, que les toquets, eſpèce de lézards fort vénimeux, y étaient part-tout derrière ſes coffres & parmi ſes meubles ; le ſeigneur Conſtance faiſait bâtir auſſi pour les ſept jéſuites étrangers, ſept petites chambres & une galerie pour leurs inſtrumens. Près de cent ouvriers y étaient occupés, avec deux mandarins qui les preſſaient nuit & jour.

Pendant qu'on pouſſait ces préparatifs avec la dernière ardeur, le roi fit partir deux des principaux ſeigneurs de ſa cour, avec dix mandarins, chacun dans un balon d'état, pour aller prendre celui qui était deſtiné à l'ambaſſadeur, & le conduire à l'entrée de la rivière. Il était magnifique, entièrement doré, long de ſoixante-douze pieds, mené par ſoixante-dix hommes de belle taille, avec des rames couvertes de lames d'argent; la chitole, qui eſt une eſpèce de petit dôme, placé au centre, était couverte d'écarlate & couverte de brocard d'or de la Chine, avec les rideaux de même étoffe. Les baluſtres étaient d'ivoire, les couſſins de velours, & le fond était couvert d'un tapis de Perſe. Ce balon était accompagné de ſeize autres, dont quatre, ornés auſſi d'un tapis de pied & de couvertures d'écarlate, devaient ſervir aux gentilhommes de l'ambaſſade, & les douze autres au reſte de l'équipage. Le gouverneur de Bancok s'y joignit, avec les principaux mandarins du voiſinage; de ſorte que le cortège était d'environ ſoixante-ſix balons, lorſqu'il ſe rendit à l'entrée de la rivière. Cette eſpèce de bateaux, que les Siamois appellent balons, ſont d'une forme extraordinaire. Ils ſont fort longs & fort étroits. On en voit d'auſſi longs que des galères, c'eſt-à-dire de cent ou ſix vingt pieds de longueur, qui n'en

Siam. Tachard.

Siam.
Tachard.

ont pas plus de six dans leur plus grande largeur. Les chiourmes sont de cent, de six vingt, & quelquefois de trente rameurs.

Aussi-tôt que les Français eurent fait leur entrée dans Siam, le seigneur Constance, qui demeurait auparavant dans le quartier des Japonais, vint se loger dans une belle maison, qu'il avait près de l'hôtel de l'ambassadeur; & pendant tout le tems que les Français furent à Siam, il tint table ouverte, non-seulement pour eux, mais en leur faveur pour toutes les autres nations. Sa maison était fort bien meublée. Au lieu de tapisseries, dont les Siamois n'aiment pas l'usage, il avait fait étendre autour du divan un grand paravent du Japon, d'une hauteur & d'une beauté surprenante. Il entretenait deux tables de douze couverts, qui étaient servies avec autant d'abondance que de délicatesse, & où l'on trouvait toutes sortes de vins, d'Espagne, du Rhin, de France, de Céphalonie & de Perse. On y était servi dans de grands bassins d'argent, & le buffet était garni de très-beaux vases d'or & d'argent du Japon fort bien travaillés.

A la cour de Siam, on ne donne jamais que deux audiences aux ambassadeurs; celle de l'arrivée & celle du congé. Souvent même on n'en accorde qu'une, & toutes les affaires sont remises

au barcalon, qui doit en rendre compte au roi. Mais ce prince, pour distinguer cette ambassade de toutes les autres, fit dire à l'ambassadeur que chaque fois qu'il souhaiterait une audience, il était prêt à la lui donner. En effet, huit ou dix jours après l'audience d'entrée, il lui en donna une seconde, qui fut suivie d'un grand festin. On avait dressé à l'ombre des arbres, dans la première cour du palais, sur le bord d'un canal, une grande table de vingt-quatre couverts, avec deux buffets, garnis de très-beaux vases d'or & d'argent du Japon, & plusieurs cassolettes, où le bois précieux d'*aquila* n'était pas épargné. On se mit à table après l'audience, & l'on y fut près de quatre heures. On y servit plus de cent cinquante bassins & une infinité de ragoûts, sans parler des confitures dont on fait ordinairement deux services. On y but de cinq ou six sortes de vins. Tout y fut magnifique & délicat. Le roi voulut, que, pour honorer l'ambassadeur & rendre cette fête plus agréable, les Français fussent servis ce jour-là par les principaux seigneurs de son royaume.

Siam. Tachard.

Ce qu'on publiait de la pagode du palais, & des idoles dont elle est remplie, ayant donné aux Français la curiosité de les voir, on ne fit pas difficulté de leur accorder cette satisfaction. Après avoir traversé huit ou neuf cours, ils

Siam.
Tachard.

arrivèrent enfin à la pagode. Elle eſt couverte de calin, qui eſt une eſpèce de métal fort blanc, entre l'étain & le plomb, avec trois toits l'un ſur l'autre; la porte eſt ornée d'un côté de la figure d'une vache, & de l'autre d'un monſtre extrêmement hideux. Cette pagode eſt aſſez longue, mais fort étroite. Lorſqu'on y eſt entré, on n'apperçoit que de l'or. Les piliers, les murailles, le lambris & toutes les figures ſont ſi bien dorées, qu'il ſemble que tout ſoit couvert de lames d'or. La forme générale de l'édifice eſt aſſez ſemblable à celle de nos égliſes. Il eſt ſoutenu par de gros piliers. On y trouve en avançant une manière d'autel, ſur lequel il y a trois ou quatre figures d'or maſſif, à-peu-près de la hauteur d'un homme, dont les unes ſont debout, & les autres aſſiſes, les jambes croiſées à la Siamoiſe. Au-delà eſt une eſpèce de chœur, où ſe garde la plus riche & la plus précieuſe pagode du royaume; car on donne indifféremment le nom de pagodes aux temples & aux idoles. Cette ſtatue eſt debout, & touche de ſa tête juſqu'au toit; ſa hauteur eſt de quarante-cinq pieds, & ſa largeur de ſept ou huit. Tachard aſſure qu'elle eſt toute d'or; mais on ne l'en croira pas. Il ajoute, ſur le témoignage des habitans, que ce prodigieux coloſſe a été fondu dans le même lieu où il eſt placé,

placé, & qu'ensuite on a construit le temple. Il a peine à s'imaginer où ces peuples, d'ailleurs assez pauvres, ont put rouver tant d'or (1); & sa douleur est qu'une seule idole soit plus riche que tous les tabernacles de l'Europe. Aux côtés de la même figure, on en voit plusieurs autres, qui sont aussi d'or & enrichies de pierreries, mais moins grandes.

Siam.
Tachard.

Cette pagode n'est pas néanmoins la mieux bâtie de Siam, quoiqu'elle soit la plus riche. Tachard en vit une autre, dont il donne la description.

A cent pas du palais du roi, vers le midi, est un grand parc fermé de murailles, au milieu duquel s'élève un vaste & haut édifice, bâti en forme de croix, à la manière de nos églises, surmonté de cinq dômes solides & dorés, qui sont de pierre ou de brique, & d'une structure particulière. Le dôme du milieu est beaucoup plus grand que les autres; & ceux-ci sont aux extrêmités sur les travers de la croix. Tout l'édifice est posé sur plusieurs bases ou

(1) Nous verrons dans la suite de cet article, dans les remarques tirées de la relation du chevalier de Forbin, que le P. Tachard avait grande raison de s'étonner de cette richesse, mais qu'il avait eu grand tort d'y croire; la statue n'était point d'or, elle était de plâtre doré.

Siam.
Tachard.

piédeſtaux, qui s'élèvent les uns ſur les autres, en s'étréciſſant par le haut ; de ſorte qu'on y monte des quatre côtés par des eſcaliers roides & étroits, de trente-cinq à quarante marches, chacune de trois palmes, & couvertes de calin comme le toit. Le bas du grand eſcalier eſt orné des deux côtés de plus de vingt figures, au-deſſus de la hauteur naturelle, dont les unes ſont d'airain, & les autres de calin, toutes dorées, mais repréſentant aſſez mal les perſonnages & les animaux dont elles ſont l'image. Ce magnifique bâtiment eſt environné de quarante-quatre grandes pyramides de formes différentes, bien travaillées & rangées avec ſymmétrie ſur trois plans différens. Les quatre plus grandes ſont ſur le plus bas plan, aux quatre coins, poſées ſur de larges baſes. Elles ſont terminées en haut par un long cône fort délié, très-bien doré, & ſurmonté d'une aiguille ou d'une flèche de fer, dans laquelle ſont enfilées pluſieurs petites boules de cryſtal d'inégale groſſeur. Le corps de ces grandes pyramides, comme de toutes les autres, eſt d'une eſpèce d'architecture qui approche aſſez de la nôtre, mais trop chargée de ſculpture, moins ſimple, moins proportionnée, & par conſéquent moins belle, du moins aux yeux qui n'y ſont pas accoutumés. Sur le ſecond plan, qui eſt un peu au-deſſus du premier,

Siam. Tachard.

s'élèvent trente-ſix autres pyramides, un peu moins grandes que les premières, rangées en quarré ſur quatre lignes autour de la pagode, neuf de chaque côté. Elles ſont de deux figures différentes; les unes terminées en pointe comme les premières; les autres arrondies par le haut en campane, de la forme des dômes qui couronnent l'édifice, tellement mêlées, qu'il n'y en a pas deux de ſuite de la même forme. Au deſſus de celles-ci, dans le troiſième plan, quatre autres, qui forment les quatre coins, ſont terminées en pointe, plus petites à la vérité que les premières, mais plus grandes que les ſecondes. Tout l'édifice, avec les pyramides, eſt renfermé dans une eſpèce de cloître quarré, dont chaque côté a plus de ſix vingt pas communs de longueur, ſur environ cent pieds de large & quinze de hauteur. Les galeries du cloître ſont ouvertes du côté de la pagode. Le lambris eſt peint & doré à la moreſque. Au dedans des galeries, le long de la muraille extérieure, qui eſt toute fermée, règne un long piédeſtal à hauteur d'appui, ſur le lequel ſont poſées plus de quatre cent ſtatues d'une très-belle dorure, & diſpoſées en très-bel ordre. Quoiqu'elles ne ſoient que de brique dorée, elles paraiſſent aſſez bien faites; mais elles ſont ſi ſemblables, que ſi leur grandeur n'était pas

Siam.
Tachard.

inégale, on les croirait toutes ſorties du même moule. Parmi ces figures, Tachard en compta douze de taille giganteſque; une au milieu de chaque galerie, & deux à chaque angle, aſſiſes à cauſe de leur hauteur, ſur des baſes plattes & les jambes croiſées. Il eut la curioſité de meſurer une de leurs jambes, à laquelle il trouva la longueur entière d'une toiſe, depuis le bout du pied juſqu'au genou; le pouce de la groſſeur ordinaire du bras, & le reſte du corps à proportion. Outre celles-ci, qui ſont de la première grandeur, il en vit environ cent autres à demi giganteſques, qui ont quatre pieds depuis l'extrêmité du pied juſqu'au genou. Enfin parmi les premières & les ſecondes, il en compta plus de trois cent, dont il n'y en a guères qui ſoient au-deſſous de la grandeur naturelle, & toutes dreſſées ſur pied. Il ne parle point d'un grand nombre qui ne ſont pas plus grandes que des poupées, & qui ſont mêlées entre les autres.

La France, au jugement de Tachard, n'a pas d'édifice où la ſymmétrie ſoit mieux obſervée que dans cette pagode, ſoit pour le corps, ſoit pour les accompagnemens de l'édifice. Son cloître eſt flanqué des deux côtés, en dehors, de ſeize grandes pyramides, arrondies par le haut en forme de dôme, de plus de quarante pieds de

Siam.
Tachard.

hauteur & de plus de douze en quarré, difpofées fur une même ligne, comme une fuite de groffes colonnes, dans le milieu lefquelles font de grandes niches, garnies de pagodes dorées. Ce beau fpectacle arrêta fi long-tems Tachard & tous les Français, qu'ils n'eurent pas le tems de confidérer plufieurs autres temples qui étaient proche du premier, ou dans l'enceinte des mêmes murs. On juge à Siam de la nobleffe des familles par le nombre des toits dont les maifons font couvertes. Celle-ci en a cinq les uns fur les autres, & l'appartement du roi en a fept.

Outre le feftin du roi & ceux de fon miniftre, il s'en faifait d'autres, à l'occafion des événemens extraordinaires, où les chefs de toutes les nations de l'Europe établies à Siam, c'eft-à-dire les Français, les Anglais, les Portugais & les Hollandais étaient invités. Tachard & fes confrères étaient quelquefois obligés d'y affifter. A l'une de ces réjouiffances fuccedèrent plufieurs fortes de divertiffemens. Le premier fut une comédie chinoife divifée par actes. Différentes poftures hardies & grotefques, & quelques fauts affez furprenans y fervirent d'intermèdes. Tandis que les Chinois jouaient la comédie d'un côté, les *Laos*, qui font des peuples voifins du royaume de Siam, au nord, donnèrent à l'ambaffadeur le fpectacle des marionnettes des In-

Siam.
Tachard.

des, qui ne font pas fort différentes des nôtres. Entre les Chinois & les Laos, parut une troupe de Siamois & de Siamoifes difpofés en rond, qui danfaient d'une manière que Tachard trouva bizarre; c'eft-à-dire des mains & des pieds. Quelques voix d'hommes & de femmes qui chantaient un peu du nez, jointes au bruit de leurs mains, réglaient la cadence.

Ces jeux furent fuivis de celui des fauteurs, qui montaient fur de grands bambous, plantés comme des mâts de quatre-vingt ou cent pieds de hauteur. Ils fe tenaient au fommet fur un feul pied, l'autre en l'air. Enfuite mettant la tête où ils avaient le pied, ils élevaient les deux pieds en haut. Enfin, après s'être fufpendus par le menton, qui était feul appuyé fur le haut des bambous, les mains & le refte du corps en l'air, ils defcendaient le long d'une échelle droite, paffant entre les échellons avec une agilité & une viteffe incroyable. Un autre fit mettre fur une manière de brancard, fept ou huit poignards la pointe en haut, s'affit deffus, & s'y coucha le corps nu, fans porter fur d'autre appui. Enfuite il fit monter fur fon eftomac un homme fort pefant, qui s'y tint debout, fans que toutes ces pointes qui touchaient immédiatement fa peau, fuffent capables de la percer. On voit que ces bateleurs valent bien les nôtres.

Le 28 d'octobre on publia que le roi devait sortir, pour aller faire ses prières à trois lieues de la ville dans une fameuse pagode, & pour rendre visite au *Sancra*, qui est le chef de la religion & de tous les Talapoins du royaume. Autrefois ce monarque faisait dans cette occasion, la cérémonie de couper les eaux; c'est-à-dire, de frapper la rivière de son poignard, au tems de la plus grande inondation & de commander aux eaux de se retirer. Mais, ayant reconnu que les eaux continuaient quelquefois de monter après avoir reçu l'ordre de descendre, il avait renoncé à ce ridicule usage; & sa piété se réduisait à visiter, comme en triomphe, la pagode & le grand prêtre. On prépara une galerie sur le bord de la rivière, pour donner ce spectacle aux Français. Le seigneur Constance s'y plaça près de l'ambassadeur, & lui expliqua l'ordre de la marche royale. Il voulut que les jésuites fussent aussi présens; & Tachard avoue, comme à regret, qu'ils étaient forcés à des cérémonies si profanes.

Vingt-trois mandarins du plus bas ordre parurent d'abord chacun dans un balon, dont la chirole était peinte en rouge, & s'avancèrent à la file sur deux lignes, en côtoyant les rives. Ils étaient suivis de cinquante-quatre autres balons, des officiers du roi, tous assis dans

Siam. Tachard.

leurs chiroles, dont les unes étaient entièrement dorées & d'autres ſeulement par les bords. Chaque balon avait depuis trente juſqu'à ſoixante rameurs; & l'ordre qu'ils obſervaient leur faiſait occuper un grand eſpace. Enſuite venaient vingt autres balons plus grands que les premiers, au milieu de chacun deſquels s'élevait un ſiége doré & terminé en pyramide. C'étaient les balons de la garde royale, dont ſeize avaient quatre-vingt rameurs, & des rames dorées. Les rames des quatre autres étaient ſeulement rayées d'or. Après cette longue file de balons, le roi parut dans le ſien, élevé ſur un trône de figure pyramidale & très-bien doré. Ce monarque était vêtu d'un beau brocard d'or, enrichi de pierreries. Il avait un bonnet blanc, terminé en pointe, entouré d'un cercle d'or avec des fleurons, & parſemé de pierreries. Son balon était doré juſqu'à l'eau, & conduit par ſix vingt rameurs, qui avaient ſur la tête une toque couverte de lames d'or, & ſur l'eſtomac des plaſtrons ornés de même. Les rayons du ſoleil donnaient un éclat merveilleux à cette parure. Le porte-enſeigne du roi, tout couvert d'or, ſe tenait debout vers la pouppe avec la bannière royale, qui eſt d'un brocard d'or à fond rouge; & quatre grands mandarins étaient proſternés aux quatre coins du trône. Ce beau ba-

Siam. Tachard.

lon était efcorté de trois autres de la même forme qui n'étaient guères moins magnifiques ; mais les toques & les plaftrons des rameurs étaient moins riches.

Les Siamois qui étaient rangés, fur les deux rives, fe mirent à genoux d'auffi loin qu'ils apperçurent le roi, & portèrent les mains jointes fur la tête pour faluer ce prince, en touchant la terre du front dans cette pofture, & recommençant fans ceffe cette falutation jufquà ce qu'ils l'euffent perdu de vue. Vingt balons à chiroles & à rames rayées de lignes d'or fuivaient celui du roi; & feize autres, moitié peints, moitié dorés, fermaient toute la marche. Tachard en compta cent cinquante-neuf, dont les plus grands avaient plus de cent vingt pieds de long, mais à peine fix pieds dans leur plus grande largeur. Il y avait fur ces balons plus de quatorze mille hommes. Au retour, qui fut l'après-midi du même jour, le roi, pour donner de l'émulation aux rameurs, propofa un prix pour ceux qui arriveraient les premiers au palais. Les fpectateurs prirent beaucoup de plaifir à leur voir fendre l'eau avec une extrême rapidité, & jeter continuellement des cris de joie ou de trifteffe, lorfqu'ils gagnaient ou qu'ils perdaient l'avantage. La ville entière & tout le peuple d'alentour affiftait à ce fpectacle.

Siam.
Tachard.

Cette foule était rangée vers les rives dans une infinité de balons, qui formaient deux lignes entre la ville & la pagode, c'eſt-à-dire l'eſpace d'environ trois lieues. Tachard, après les avoir vu paſſer, jugea que les balons étaient au nombre d'environ vingt mille, & qu'ils ne portaient pas moins de cent mille hommes. D'autres Français aſſurèrent qu'il y avait plus de deux cent mille perſonnes. Lorſque le roi paſſa ſur la rivière, toutes les fenêtres & les portes des maiſons étaient fermées, & les ſabords même des navires. Tout le monde eut ordre de ſortir, afin que perſonne ne fût dans un lieu plus élevé que le roi. Ce prince voulut être du combat qu'il avait propoſé. Mais comme ſon balon était fourni d'un plus grand nombre de rameurs & des mieux choiſis, il remporta bientôt l'avantage, & ſon balon rentra victorieux dans la ville.

Huit jours après il ſortit encore de ſon palais avec la reine & toutes ſes femmes, pour ſe rendre à *Louvo*. C'eſt une ville à quinze ou vingt lieues de Siam, vers le nord, où ce prince paſſait les deux tiers de l'année, parce qu'il y était plus libre qu'à Siam, où la politique orientale l'obligeait de ſe tenir renfermé, pour entretenir ſes peuples dans le reſpect & la ſoumiſſion. Le ſeigneur Conſtance, qui avait vu les lettres de

mathématiciens, que Louis XIV avait accordées aux six jésuites, avait résolu de leur accorder une audience particulière à Louvo. Il les fit avertir de s'y rendre avec leurs instrumens. Deux grands balons furent envoyés pour prendre leur bagage, avec un autre à vingt-quatre rameurs pour les porter. Ils partirent le 15 de novembre. Siam. Tachard.

A deux lieues de la ville, ils rencontrèrent un spectacle nouveau, sur une vaste campagne inondée à perte de vue. C'était un convoi funèbre d'un fameux talapoin, chef de la religion des Péguans. Le corps était renfermé dans un cercueil de bois aromatique, élevé sur un bûcher, autour duquel quatre grandes colonnes de bois doré portaient une haute pyramide à plusieurs étages. Cette espèce de chapelle ardente était accompagnée d'un grand nombre de petites tours de bois assez hautes & quarrées, couvertes de carton grossièrement peint & de figures de papier. Elle était environnée d'un enclos de bois quarré, sur lequel étaient rangées plusieurs autres tours d'espace en espace. A chacun des quatre coins, il y en avait une aussi élevée que la pyramide du milieu, & deux plus petites à chaque côté du quarré. Tachard en vit sortir plusieurs fusées volantes. Les quatre grandes tours, posées aux quatre coins du grand

Siam.
Tachard.

quarré, étaient jointes par de petites maifons de bois peintes de diverfes figures grotefques, de dragons, de finges, de démons cornus, &c. De diftance en diftance, entre les cabanes, on avait pratiqué des ouvertures pour laiffer entrer & fortir les balons. Les talapoins du Pégu, en très-grand nombre dans leur balons, occupaient prefque tout l'efpace qui était entre le bûcher & le circuit du grand quarré. Ils avaient tous l'air grave & modefte, chantant de tems en tems, & quelquefois gardant un profond filence. Une multitude infinie de peuple, hommes & femmes indifféremment, affiftait derrière eux à cette fête mortuaire.

Une fcène fi nouvelle & fi peu attendue, fit arrêter quelque tems les Français. Ils ne virent que des danfes burlefques & certaines farces ridicules que jouaient les Péguans & les Siamois, fous des cabanes de bambou & de jonc, ouvertes de tous côtés. Comme il leur reftait quatre ou cinq lieues à faire, ils ne furent témoins que de l'ouverture du fpectacle qui devait durer jufqu'au foir. Ces honneurs qu'on rend aux morts parmi les Siamois, leur donnent un extrême attachement pour leur religion. Les talapoins que Tachard traite de docteurs fort intéreffés, enfeignent que plus on fait de dépenfe aux obfèques d'un mort, plus fon

ame eſt logée avantageuſement dans le corps de quelque prince ou de quelque animal conſidérable. Dans cette perſuaſion, les Siamois ſe ruinent ſouvent pour ſe procurer de magnifiques funérailles.

Siam.
Tachard.

Les mathématiciens arrivèrent de bonne heure au logement où ils devaient paſſer la nuit. Le pays leur avait paru extrêmement agréable. En ſuivant le canal, qui a été creuſé dans les terres, pour abréger le chemin de Siam à Louvo, ils avaient découvert, à perte de vue, des campagnes pleines de riz; & lorſqu'ils étaient entrés dans la rivière, le rivage bordé d'arbres verds & de villages, avait attaché leurs yeux par la plus agréable variété.

Avant que de rentrer dans leurs balons, les Français voulurent voir un palais du roi qui était voiſin du lieu où ils avaient logé. Ils n'en virent que les dehors, parce que le concierge avait ordre de n'en accorder l'entrée à perſonne. Cet édifice leur parut fort petit. Il eſt entouré d'une galerie aſſez baſſe, en forme de cloître, d'une architecture ſi irrégulière, que les piédeſtaux ne ſont pas moins hauts que les pilaſtres. Au tour de la galerie règne un balcon aſſez bas, environné d'une baluſtrade de pierre à hauteur d'appui. Mais à cent pas de ce palais, ils en virent un plus grand & beaucoup plus ré-

Siam.
Tachard.

gulier. Les pilaſtres extérieurs leur parurent de très-bon goût. Tout l'édifice forme un grand quarré de cent cinquante à ſoixante pas de longueur. Sur les quatre côtés ſont élevés quatre grands corps de logis fort exhauſſés, bâtis en forme de galerie, & couverts d'un double toît arrondi en voûte par le haut. Ces galeries ſont ornées en dehors de très-beaux pilaſtres avec leurs baſes & leurs chapiteaux, dont les proportions approchent beaucoup des nôtres. Tachard conclut de la régularité de ce vieux palais, que l'architecte, dont il eſt l'ouvrage, devait avoir une grande connoiſſance de l'architecture de l'Europe. Les galeries ne ſont percées que par des portes qui ſont au milieu de chaque face. On voit par-deſſus d'autres bâtimens plus exhauſſés que les premiers, & au milieu de ceux-ci, un grand corps de logis qui les ſurpaſſe tous, & qui fait, avec les autres, une fort belle ſymmétrie. C'eſt le ſeul édifice du pays auquel les mathématiciens jéſuites aient trouvé de la régularité & de la proportion.

Delà ils ſe rendirent à Louvo, qui eſt dans une ſituation très-agréable, & dans un air fort ſain. Elle était devenue grande & fort peuplée depuis que le roi y faiſait un long ſéjour. M. de la Marre avait déjà reçu ordre de la fortifier à l'européenne.

Siam.
Tachard.

L'ambaſſadeur qui s'était rendu auſſi à Louvo, fut conduit à l'audience, où le roi lui parla des ſix jéſuites qu'il avait amenés, & que le roi de France envoyait, lui dit-il, pour faire leurs obſervations dans les Indes, & pour travailler à la perfection des arts. C'était ſous cette idée que le ſeigneur Conſtance les avait annoncés à la cour. Pendant l'audience, les jéſuites viſitèrent les jardins & les dehors du palais. La ſituation en eſt fort belle. Il eſt placé au bord de la rivière, ſur une élévation aſſez mince. L'enceinte en eſt grande. Tachard n'y vit rien de plus remarquable que deux corps de logis détachés, dont les toits étaient tout éclatans de dorure. Cet éclat vient aux tuiles, d'un vernis jaune, dont elles ſont revêtues, qui brille autant que de l'or aux rayons du ſoleil.

Le ſoir on fit promener l'ambaſſadeur & toute ſa ſuite, ſur des éléphans. Dès le jour de ſa première audience, on lui avait fait voir dans le palais de Siam l'éléphant blanc, pour lequel on a tant de vénération dans les Indes, & qui avait fait le ſujet de pluſieurs guerres. Il l'avait trouvé aſſez petit, & ſi vieux qu'il en était ridé. Auſſi lui donnait-on trois cent ans. Pluſieurs mandarins étaient deſtinés à le ſervir. On ne lui offrait rien qu'en vaiſſelle d'or: au moins deux baſſins qu'il avait devant lui, étaient d'or maſſif,

Siam.
Tachard.

d'une grandeur & d'une épaiſſeur extraordinaire. Son appartement était magnifique, & le lambris du pavillon était fort proprement doré. Tachard obſerve que les moindres éléphans du roi ont quinze hommes qui les ſervent par quartier; que d'autres en ont vingt, vingt-cinq, trente & quarante, ſelon leur rang; & que l'éléphant blanc en a cent. On a peine à ne pas croire cette remarque un peu exagérée, lorſqu'il ajoute, » que le ſeigneur Conſtance lui a » dit que le roi n'a pas moins de vingt mille » éléphans dans ſon royaume, ſans compter les » ſauvages qui ſont dans les bois & dans les » montagnes. On en prend quelquefois, aſſure- » t-il, juſqu'à cinquante, ſoixante, & quatre- » vingt même à la fois dans une ſeule chaſſe ».

MM. de l'académie royale des ſciences avaient recommandé aux ſix jéſuites d'examiner ſi tous les éléphans avaient des ongles aux pieds. Tachard n'en vit pas un ſeul qui n'eût cinq ongles à chaque pied, c'eſt-à-dire à l'extrêmité des cinq gros doigts; mais leurs doigts ſont ſi courts, qu'à peine ſortent-ils de la maſſe du pied. Il remarque qu'ils n'ont pas, à beaucoup près, les oreilles ſi grandes, qu'on les dépeint ordinairement. Il en vit pluſieurs qui avaient les dents d'une beauté & d'une longueur admirable. Elles ſortaient à quelques-uns, plus de

quatre

quatre pieds hors de la bouche ; & d'espace en espace, elles étaient garnies de cercles d'or, d'argent & de cuivre. Dans une maison de campagne du roi, à une lieue de Siam, sur la rivière, il vit un petit éléphant blanc qu'on destinait pour successeur à celui qui était dans le palais. On l'élevait avec des soins extraordinaires. Plusieurs mandarins étaient attachés à son service ; & les égards qu'on avait pour lui s'étendaient jusqu'à sa mère & à sa tante qu'on nourrissait avec lui. Sa grosseur était à-peu-près celle d'un bœuf. C'était le roi de Camboia qui en avait fait présent au roi de Siam, depuis deux ou trois ans, en lui faisant demander du secours contre un sujet rebelle, qui était soutenu par le roi de la Cochinchine.

Siam. Tachard.

Enfin, le 21 de novembre, les mathématiciens jésuites furent avertis que le roi voulait leur accorder le même jour une audience particulière. Ce fut le seigneur Constance qui leur fit l'honneur de les conduire au palais, vers quatre heures après midi. Il leur fit traverser trois cours, dans lesquelles ils virent des deux côtés plusieurs mandarins prosternés. En arrivant dans la cour la plus intérieure, ils trouvèrent un grand tapis sur lequel ce ministre leur dit de s'asseoir. Ils n'avaient pas d'habits de cérémonie. On ne les obligea pas même de se déchausser,

Siam.
Tachard.

ce qu'on leur fit regarder comme une grande marque de distinction. Aussi-tôt qu'ils furent assis, le roi, qui allait sortir pour voir un combat d'éléphans, dont il voulait donner le plaisir à l'ambassadeur, monta sur le sien qui l'attendait à la porte de son appartement; & remarquant les jésuites à dix ou douze pas de lui, il s'avança vers eux.

Le P. Fontenay, supérieur de ses confrères, avait préparé un compliment. Mais le seigneur Constance voyant le roi pressé, parla pour eux à ce prince, qui les regarda les uns après les autres d'un visage riant & plein de bonté. Son âge était d'environ cinquante-cinq ans; sa taille un peu au-dessous de la médiocre, mais fort droite & bien prise. Il répondit au discours de son ministre, « qu'ayant su que le roi de France » envoyait les six jésuites à la Chine pour de » grands desseins, il avait désiré de les voir & » de leur dire de bouche que s'ils avaient be» soin de quelque chose, soit pour le service du » roi leur maître, soit pour leur propre usage, » il avait donné ordre qu'on leur fournît tout » ce qui leur ferait nécessaire ».

Les jésuites n'eurent le tems de répondre à cette faveur, que par des remercîmens respectueux & de profondes inclinations. Le roi continua son chemin; & passant de cette cour dans

une autre au milieu d'une haie de mandarins prosternés devant lui, le front contre terre & dans un grand silence, il trouva près de la première porte du palais, les chefs des compagnies marchandes de l'Europe, déchaussés, à genoux, appuyés sur leurs coudes, auxquels il donna une courte audience.

Siam.
Tachard.

Le jour même de l'audience, le roi devait faire voir à l'ambassadeur un combat d'éléphans. Il avait donné ordre qu'on en préparât six, pour les six jésuites qu'il voulait voir présens à ce spectacle. Le seigneur Constance leur donna un mandarin pour les conduite. Ils trouvèrent, en sortant du palais, six éléphans avec leurs chaises dorées & des coussins fort propres. Chacun s'étant approché du sien, Tachard décrit la manière dont on les y fit monter. Le pasteur, c'est le nom qu'on donne à celui qui est sur le cou de l'éléphant, pour le gouverner, fit mettre l'animal à genoux, & le fit ensuite coucher sur le côté; de sorte qu'on pouvait poser le pied sur une des jambes de devant qu'il avançait, & de-là sur son ventre; après quoi se redressant un peu, il donnait le tems de s'asseoir commodément dans la chaise qu'il porte sur le dos. On peut aussi se servir d'échelles pour se mettre à sa hauteur. C'est pour la commodité des étrangers, qui ne sont pas accoutumés à

Siam.
Tachard.

cette monture, qu'on met des chaiſes ſur le dos de ces animaux. Les naturels du pays, de quelque qualité qu'ils ſoient, à l'exception du roi, montent ſur le cou, & les conduiſent eux-mêmes. Cependant lorſqu'ils vont à la guerre ou à la chaſſe, ils ont deux paſteurs, l'un ſur le dos, l'autre ſur la croupe de l'éléphant; & le mandarin eſt au milieu du dos, armé d'une lance ou d'une eſpèce de javelot. Tachard remarqua dans une chaſſe que le roi, qui était ſur ſon éléphant dans une eſpèce de trône, ſe leva ſur ſes pieds lorſque les éléphans ſauvages voulurent forcer le paſſage de ſon côté, & ſe mit ſur le dos du ſien, pour les arrêter.

Les jéſuites ſuivirent le roi dans une grande plaine, à cent pas de la ville. Ce monarque avait l'ambaſſadeur à ſa droite, éloigné de quinze ou vingt pas, le ſeigneur Conſtance à ſa gauche, & quantité de mandarins autour de lui proſternés par reſpect aux pieds de ſon éléphant. On entendit d'abord des trompettes, dont le ſon eſt fort dur & ſans inflexion. Alors les deux éléphans deſtinés pour combattre, jetèrent des cris horribles. Ils étaient attachés par les pieds de derrière, avec de groſſes cordes que pluſieurs hommes tenaient pour les retirer, ſi le choc devenait trop rude. On les laiſſe approcher de manière que leurs défenſes ſe croiſent ſans

Siam. Tachard.

qu'ils puiſſent ſe bleſſer. Ils ſe choquent quelquefois ſi rudement, qu'ils ſe briſent les dents, & qu'on en voit voler les éclats. Mais ce jour-là, le combat fut ſi court qu'on crut que le roi ne l'avait ordonné que pour ſe procurer l'occaſion de faire, avec plus d'éclat, un préſent à M. de Vaudricourt, qui avait amené les deux mandarins Siamois, & qui devait conduire ſes ambaſſadeurs en France. A la fin du ſpectacle, ſa majeſté s'approcha de lui, & lui donna de ſa main un ſabre, dont la poignée était d'or maſſif, & le fourreau d'écaille de tortue, orné de cinq lames d'or, avec une grande chaîne de filigrane d'or, pour lui ſervir de baudrier, & une veſte de brocard à boutons d'or. Cette ſorte de ſabre ne ſe donne à Siam qu'aux généraux d'armée, lorſqu'ils partent pour aller à la guerre. M. de Joyeux, capitaine de la frégate françaiſe, reçut un préſent de la même nature, mais moins magnifique.

La plupart des jours que le roi paſſa au palais de Louvo, furent employés en ſpectacles. Tachard & ſes confrères furent obligés d'aſſiſter à celui des éléphans contre un tigre; toujours ſur la même monture, pour ne pas ſcandaliſer les talapoins, qui ſe font un crime de monter à cheval.

On avait élevé hors de la ville une haute

Siam. Tachard.

palissade de bambous, d'environ cent pieds en quarré. Au milieu de l'enceinte étaient trois éléphans destinés pour combattre le tigre. Ils avaient une espèce de plastron en forme de masque, qui leur couvrait la tête & une partie de la trompe. Aussi-tôt que les spectateurs furent placés, on fit sortir de la loge, qui était dans l'enfoncement, un tigre d'une figure & d'une couleur qui parurent nouvelles aux Français. Outre qu'il était beaucoup plus grand, plus gros, & d'une taille moins effilée que ceux qu'ils avaient vus en France, sa peau n'était pas mouchetée; mais au lieu de toutes les taches semées sans ordre, il avait de longues & larges bandes en forme de cercles. Ces bandes prenant sur le dos, se rejoignaient par-dessous le ventre, & continuant le long de la queue, y formaient comme des anneaux blancs & noirs, placés alternativement. La tête n'avait rien d'extraordinaire, non plus que les jambes; excepté qu'elles étaient plus grandes & plus grosses que celles des tigres communs, quoique ce ne fût qu'un jeune tigre qui pouvait croître encore. Le seigneur Constance dit aux jésuites qu'il s'en trouvait dans le royaume de trois fois plus gros, & qu'étant un jour à la chasse avec le roi, il en avait vu un qui était de la grandeur d'un mulet. C'est une espèce particulière; car le pays en

produit aussi de petits, tels que ceux qu'on apporte d'Afrique en Europe, & Tachard en vit un le même jour à Louvo. Siam. Tachard.

On ne lâcha pas d'abord le tigre qui devait combattre; mais on le tint attaché par deux cordes; de sorte que n'ayant pas la liberté de s'élancer, le premier éléphant qui l'approcha, lui donna d'eux ou trois coups de sa trompe sur le dos. Ce choc fut si rude, que le tigre en ayant été renversé, demeura quelque tems sur la place, avec aussi peu de mouvement, que s'il eût été mort. Cependant lorsqu'on l'eut délié, il fit un cri horrible, & voulut se jetter sur la trompe de l'éléphant qui s'avançait pour le frapper. Celui-ci la repliant adroitement, la mit à couvert par ses défenses, dont il atteignit le tigre, & qui lui firent faire un fort grand saut en l'air. Cet animal parut étourdi du coup ou de sa chûte. N'osant plus s'approcher, il fit plusieurs tours le long de la palissade, & quelquefois il s'élançait vers les spectateurs qui paraissaient dans les galeries. Alors on poussa contre lui les trois éléphans, qui lui donnèrent tour-à-tour de si rudes coups, qu'il fit encore une fois le mort. Ils l'eussent tué sans doute, si l'ambassadeur n'eût demandé grace pour lui.

Le lendemain au soir, il se fit au palais une grande illumination, qui se renouvelle tous

Siam. Tachard.

les ans. Elle consistait en dix-huit cent ou deux mille lumières, dont les unes étaient rangées sur de petites fenêtres pratiquées exprès dans les murs de l'enceinte, & les autres dans des lanternes, dont Tachard admira l'ordre & la forme; sur-tout celle de certains grands falots, en forme de globes, qui sont d'un seul morceau de corne transparente comme le verre. Ce spectacle était accompagné du son des tambours, des fifres & des trompettes. Pendant que le roi l'honorait de sa présence, la princesse en donnait un semblable aux dames de la cour, d'un autre côté du palais.

Le seigneur Constance fit voir aux jésuites l'*éléphant prince*, qui était d'une beauté & d'une grosseur ordinaire. On lui donnait ce nom parce qu'il était né le même jour que le roi. Ils virent aussi l'éléphant de garde, qu'on relève chaque jour dans un pavillon voisin de l'appartement du roi, & qu'on tient prêt jour & nuit pour son usage.

Le roi ayant fait connaître à l'ambassadeur de France, qu'il souhaitait que l'observation de la première éclipse se fît en sa présence, on choisit pour le travail une maison royale, nommé *tlée-poussonne*, une petite lieue à l'est de Louvo, & peu éloignée d'une forêt où sa majesté devait prendre le divertissement de la

Siam. Tachard.

chasse des éléphans. Le 10, ce prince invita l'ambassadeur à voir les illuminations qui se faisaient pour cette chasse, & voulut que les six jésuites assistassent aussi à ce spectacle. Tachard en fait la description.

Un corps d'environ quarante-six mille hommes avait formé, dans les bois & sur les montagnes, une enceinte de vingt-six lieues en quarré long, dont les deux grands côtés étaient chacun de dix lieues & les deux autres de trois. Cette vaste étendue était bordée de deux rangs de feux qui régnaient sur deux lignes, l'une à quatre ou cinq pas de l'autre, & qu'on entretient toute la nuit du bois de la forêt. Ils sont soutenus en l'air, à la hauteur de sept ou huit pieds, sur de petites plates-formes quarrées, élevées sur quatre pieux ; ce qui les fait découvrir tous-à-la-fois. Ce spectacle parut à Tachard pendant les ténèbres, la plus belle illumination qu'il eut jamais vue. De grandes lanternes, disposées d'espace en espace, faisaient la distinction des quartiers, qui étaient commandés par différens chefs, avec un certain nombre d'éléphans de guerre, & de chasseurs armés comme les soldats. On tirait par intervalles de petites pièces de campagne, pour étonner tout-à-la-fois par le bruit & par la vue des feux, les éléphans qui voudraient forcer le passage.

Siam.
Tachard.

L'oubli de cette précaution avait fait manquer une chasse précédente. Comme il s'était trouvé dans l'enceinte une montagne escarpée, on avait négligé d'y placer des feux, des gardes & de l'artillerie, parce qu'on l'avait crue inaccessible à des animaux d'une énorme grosseur; mais dix ou douze s'étaient échappés avec une adresse fort singulière. Ils s'étaient servis de leurs trompes pour s'attacher à un des arbres qui étaient sur la pente de la montagne. Du premier arbre, ils s'étaient guindés au tronc d'un autre, & grimpant ainsi d'arbre en arbre, ils étaient parvenus avec des efforts incroyables, jusqu'au sommet de la montagne, d'où ils s'étaient sauvés dans les bois.

Après une collation magnifique de confitures, & de toutes sortes de fruits, qui fut servie dans un lieu fort agréable, autour duquel on avait placé des éléphans de guerre & des feux, pour garantir les Français des tigres & des autres animaux féroces qui pouvaient se trouver dans l'enceinte, le seigneur Constance mena les jésuites au château de tlée-poussonne, où le roi s'était déjà rendu pour assister à l'observation de l'éclipse. Ils arrivèrent à neuf heures du soir, au bord d'un canal qui conduit au château où ils étaient attendus par un balon du roi. Ce canal est fort large, & long de plus d'une lieue. Il était

éclairé ſur les deux rives, d'une infinité de feux élévés comme ceux qu'on a décrits. A un demi quart de lieue du château les rameurs qui avaient nagé juſqu'alors avec beaucoup de force & de bruit, commencèrent à ramer ſi doucement qu'on n'entendait preſque pas le bruit de leurs rames. On avertit les jéſuites qu'il fallait ſe taire ou parler fort bas. Lorſqu'ils deſcendirent au rivage, tout était ſi tranquille, malgré la multitude de ſoldats & de mandarins qui ſe trouvaient aux environs, qu'ils ſe crurent dans une ſolitude écartée. Ils s'employèrent d'abord à diſpoſer leurs lunettes ſur divers appuis qu'on avait élevés dans cette vue. Mais n'ayant pas eu beſoin de donner beaucoup de tems à ce travail, ils ſe rembarquèrent une heure après pour aller paſſer le reſte de la nuit dans la maiſon du ſeigneur Conſtance, qui était à cent pas du palais.

Siam. Tachard.

On leur laiſſa trois ou quatre heures de repos, après leſquelles ils s'embarquèrent, pour ſe rendre à la galerie où ſe devait faire l'obſervation. Il était près de trois heures après minuit. Les mathématiciens, à leur arrivée, préparèrent une fort bonne lunette de cinq pieds, dans la fenêtre d'un ſallon qui donnait ſur la galerie. On avertit ce prince, qui vint auſſi-tôt à cette fenêtre. Ses mathématiciens étaient aſſis

Siam.
Tachard.

ſur des tapis de Perſe, les uns aux lunettes d'approches, les autres à la pendule. D'autres devaient écrire le tems de l'obſervation. Ils ſaluèrent le monarque de Siam par une profonde inclination, & chacun commença ſon exercice.

Le roi parut prendre un vrai plaiſir à voir toutes les taches de la lune dans la lunette ; ſur-tout lorſqu'on lui fit remarquer leur conformité avec le type qu'on en avait fait à l'obſervatoire de Paris. Il fit diverſes queſtions : pourquoi la lune paraiſſait renverſée dans la lunette ? Pourquoi l'on voyait encore la partie de la lune qui était éclipſée ? Quelle heure il était à Paris ? à quoi des obſervations faites de concert dans des lieux ſi éloignés, pouvaient être utiles, &c. Tandis qu'on ſatisfaiſait ſa curioſité, par des explications, un de ſes principaux officiers apporta ſur un grand baſſin d'argent, ſix ſoutanes & autant de manteaux de ſatin, dont le roi fit préſent aux mathématiciens. Il leur permit de ſe lever & de ſe tenir debout en ſa préſence. Il regarda dans la lunette après eux : toutes faveurs, remarque Tachard, qui doivent paraître fort ſingulières à ceux qui ſavent avec quel reſpect les rois de Siam veulent qu'on approche d'eux.

Tachard n'oublie pas un crucifix d'or maſſif que le roi de Siam lui donna pour le père de

Siam.
Tachard.

la Chaiſe, & un de *tombac* qu'il reçut lui-même de ſa majeſté.

Un aſtrologue bramine, qui était à Louvo, avait prédit la même éclipſe à un quart d'heure près; mais il s'était conſidérablement trompé en ſoutenant que l'émerſion ne paraîtrait ſur l'horiſon qu'après le lever du ſoleil. Tachard regrette de n'avoir pas entendu la langue ſiamoiſe, pour ſavoir de ce bramine la manière dont il calculait les éclipſes. Mais il conclut du moins de ſes obſervations, qu'il n'était pas du ſentiment des Talapoins Siamois, qui enſeignent que lorſque la lune s'éclipſe, un dragon la dévore & la rejète enſuite. Quand on leur objecte que les mathématiciens de l'Europe prédiſent l'inſtant même de l'éclipſe, ſa grandeur, ſa durée, & qu'ils ſavent pourquoi la lune eſt quelquefois éclipſée toute entière, quelquefois à demi; ils répondent froidement que le dragon a ſes repas réglés, que les Européens en connaiſſent l'heure, & la meſure de ſon appétit qui eſt quelquefois plus grand ou plus petit; & c'eſt ainſi qu'on répond à tout.

Il reſtait à prendre les éléphans qu'on tenait renfermés dans l'enceinte, & le roi voulut que les mathématiciens le ſuiviſſent à cette chaſſe. Le jour même des obſervations ils partirent à ſept heures du matin. On s'enfonça dans les

Siam.
Tachard.

bois l'eſpace d'une lieue, juſqu'à l'enclos où les éléphans ſauvages avaient été reſſerrés. C'était un parc quarré de trois ou quatre cent pas géométriques, dont les côtés étaient fermés par de gros pieux, avec de grandes ouvertures néanmoins, qu'on avait laiſſées de diſtance en diſtance. Il s'y trouvait quatorze éléphans de guerre, pour empêcher les ſauvages de franchir les paliſſades. Les ſix jéſuites étaient placés derrière cette haie & fort près du roi. On pouſſa dans l'enceinte du parc, une douzaine d'éléphans privés des plus forts, ſur chacun deſquels étaient montés deux hommes, avec de groſſes cordes à nœuds coulans, dont les bouts étaient attachés aux éléphans qu'ils voulaient prendre, & qui ſe voyant pourſuivis, ſe préſentèrent aux barrières pour forcer le paſſage. Mais tout étant bloqué d'éléphans de guerre qui les repouſſaient dans l'enclos, les chaſſeurs jetaient ſi adroitement leurs nœuds où ces animaux devaient mettre le pied, qu'ils ne manquaient guères de les arrêter. Tout fut pris dans l'eſpace d'une heure. L'uſage eſt d'attacher enſuite chaque éléphant ſauvage entre deux éléphans privés, avec leſquels il ſuffit de les laiſſer quinze jours pour les apprivoiſer. Dans cette troupe d'éléphans ſauvages, il s'en trouva deux ou trois fort jeunes & fort petits. Le roi dit

à l'ambaſſadeur qu'il en enverrait un à M. le duc de Bourgogne. Mais faiſant réflexion que M. le duc d'Anjou pourrait ſouhaiter auſſi d'en avoir un, il ajouta qu'il voulait lui en envoyer un plus petit, afin qu'il n'y eût point de jalouſie entre ces deux princes. Siam. Tachard.

Les Français partirent de Siam le 14 de décembre, accompagné du ſeigneur Conſtance, qui voulut ſuivre l'ambaſſadeur juſqu'à la barre, avec de nouvelles marques d'honneur. Outre la lettre du roi ſon maître, qu'il fit apporter pompeuſement au vaiſſeau français, il chargea le P. Tachard de celle qu'il écrivait lui-même au roi de France, & lui fit préſent d'un chapelet compoſé du bois précieux de Calamba, dont la croix & les gros grains étaient de tombac.

Il ne reſtait qu'à mettre à la voile. M. le chevalier de Fourbin, & M. de la Mare, ingénieur, étant demeurés volontairement au ſervice du roi de Siam, l'ambaſſadeur partait avec la ſatisfaction de n'avoir pas perdu un ſeul homme, pendant le ſéjour qu'il avait fait dans les états de ce prince; & deux ambaſſadeurs Siamois qu'il menait en France avec leur ſuite, rendirent témoignage dans toute ſa route, de la conſidération extraordinaire avec laquelle il avait été reçu d'une des premières puiſſances de l'Inde.

Siam. Tachard.

Nous tirerons encore quelques particularités d'un second voyage du P. Tachard, qui n'était revenu en France que pour demander au roi, de la part du roi de Siam, douze mathématiciens jésuites; faveur qu'il obtint facilement de Louis XIV.

La flotte destinée à conduire les ambassadeurs Siamois & les mathématiciens, était composée de six vaisseaux.

Le célèbre Cassini avait averti les PP. avant leur départ, qu'il y aurait une éclipse de soleil le onzième de mai, & qu'elle serait même totale aux îles du Cap Verd & en Guinée. On ne s'était pas mis en peine de la calculer pendant le voyage, parce qu'on espérait alors être à la hauteur du Cap de Bonne-Espérance, où l'on ne croyait pas que l'éclipse fût sensible. Il paraissait que la latitude de la lune devait être trop australe. Cependant les ambassadeurs Siamois, dont la curiosité pour ces phénomènes, va jusqu'à la superstition, prièrent les jésuites de la calculer pour l'amour d'eux. Le P. Comilli eut cette complaisance, quoique fort incommodé du voyage. Son travail lui devint d'autant plus agréable, que malgré l'opinion qu'on en avait eue, il trouva, par son opération, qu'en effet le corps du soleil paraîtrait considérablement éclipsé, vers la hauteur de vingt-trois degrés du

Siam. Tachard.

du sud, & à trois cent cinquante-huit degrés de longitude, où l'on croyait être actuellement. L'expérience vérifia ses calculs, le jour même de l'éclipse, qui fut observée aussi soigneusement qu'il fut possible dans le mouvement continuel du navire. Les ambassadeurs Siamois en conçurent une haute estime pour l'astronomie européenne; & les pilotes se confirmèrent dans l'estime de leur longitude, qui se trouva fort juste, par l'arrivée de la flotte au Cap de Bonne-Espérance.

On avait recommandé aux PP. de s'éclaircir d'une particularité curieuse, qui regardait la montagne de la Table, où M. Thévenot prétendait, quoique sur le témoignage d'autrui, que la mer avait autrefois passé, & qu'on trouvait beaucoup de coquillages. Deux jésuites entreprirent de découvrir la vérité de cette remarque. Leur espérance était aussi de trouver des plantes extraordinaires sur cette montagne, sans compter qu'ils voulaient lever la carte du pays qu'elle domine de tous côtés.

« Nous nous mîmes en chemin, écrit le père » de Beze, avec deux de nos gens. Quelques » autres avaient tenté sans succès la même en- » treprise. Du pied de la montagne, nous vîmes » une grande quantité d'eau, qui tombe en

Siam.
Tachard.

» plusieurs endroits comme en cascade, le long » du roc, dont la hauteur est fort escarpée. » Toutes ces eaux ramassées formaient une ri- » vière considérable, mais la plupart vont se » perdre dans la terre, au pied de la montagne; & » le reste se réunit en deux autres gros ruisseaux » qui font tourner des moulins près des habi- » tations hollandaises. Elles n'ont pas d'autre » origine que les nuages qui, rencontrant dans » leur passage le sommet de cette haute mon- » tagne fort échauffée des rayons du soleil, se » résolvent en eau, & tombent ainsi de tous » côtés. Il y aurait les plus belles observations » du monde à faire là-dessus. En approchant » de la hauteur, nous entendîmes un grand » bruit de singes qui en font leur retraite, & » qui faisaient rouler du haut en bas d'assez » grosses pierres, dont le choc retentissait entre » les rochers.

» Notre guide, qui n'était jamais monté si » haut, en fut fort surpris, & me dit qu'il y » avait sur la montagne des animaux plus gros » que des lions, qui dévoraient les hommes. Je » m'apperçus bientôt que c'était la peur & la » fatigue qui le faisait parler. Je l'encourageai, » & nous continuâmes notre route avec une » difficulté extrême. Nous vîmes bientôt quan-

Siam.
Tachard.

» tité de ſinges qui bordaient le haut de la » montagne ; mais ils diſparurent, lorſqu'ils » nous virent monter vers eux, & nous ne » trouvâmes que leurs veſtiges.

» Le ſommet de la montagne eſt une grande » eſplanade d'environ une lieue de tour, preſ- » que toute de roc & fort unie, excepté qu'elle » ſe creuſe un peu dans le milieu, qui offre une » belle ſource, formée apparemment par d'au- » tres eaux qui viennent des endroits de l'eſ- » planade les plus élevés. Nous vîmes auſſi » quantité de plantes odoriférantes qui croiſ- » ſent entre les rochers. Mais je ne trouvai » rien de plus beau que les vues de cette mon- » tagne que je fis deſſiner. D'un côté, on voit » la baie du Cap & toute la rade ; de l'autre, » les mers du ſud ; du troiſième, le faux Cap, » grande île qui eſt au milieu ; & du quatrième, » le continent de l'Afrique, où les Hollandais » ont diverſes habitations. Je fis creuſer la terre, » pour ſatisfaire la curioſité de M. Thévenot. » Elle eſt fort noire, & remplie d'un mêlange » de ſable & de petites pierres blanches ».

Ce fut le 27 du mois de ſeptembre qu'on mouilla l'ancre à l'embouchure du *Menam*. Tachard, chargé des inſtructions de meſſieurs les envoyés, ſe mit dans un balon avec le père d'Eſpagnac qui parlait fort bien la langue por-

Siam.
Tachard.

tugaise, & un gentilhomme de M. de la Loubere, qui portait une lettre au seigneur Constance de la part de ce ministre. Il était accompagné aussi d'un mandarin, que les ambassadeurs Siamois envoyoient à la cour pour annoncer leur arrivée. Quoique ce mandarin ne fût pas des plus considérables du royaume, il était du palais; & l'honneur qu'il avait de paraître quelquefois devant le roi, lui fit recevoir de grands honneurs sur sa route.

« Je n'omettrai pas, dit Tachard, une cir-
» constance assez particulière qui fera connaître
» une partie du caractère & de l'éducation des
» Siamois. Tandis que notre mandarin recevait
» les respects des habitans de la première taban-
» que, je m'informai en langue du pays, de la
» santé du roi de Siam. A cette demande, cha-
» cun regarda son voisin, comme étonné de ma
» demande, & personne ne me fit de réponse.
» Je crus manquer à la prononciation, ou à
» l'idiôme même des gens de cour. Je m'ex-
» pliquai en portugais par un interprète; mais
» je ne pus rien tirer du gouverneur, ni d'aucun
» de ses officiers. A peine osaient-ils prononcer
» entr'eux & fort secrétement le nom du roi.
» Quand je fus arrivé à Louvo, je racontai à
» M. Constance l'embarras où je m'étais trouvé,
» en demandant des nouvelles du roi de Siam

Siam.
Tachard.

» ſans avoir pu obtenir aucune réponſe : j'ajou-
» tai que le trouble de ceux auxquels je m'étais
» adreſſé, & la peine qu'ils avaient eu à me
» répondre, m'avaient cauſé beaucoup d'inquié-
» tude, dans la crainte qu'il ne fût arrivé à la
» cour quelque changement conſidérable. Il me
» répondit qu'on avait été fort étonné de mes
» queſtions, parce qu'elles étaient contraires
» aux uſages des Siamois, auxquels il eſt ſi
» peu permis de s'informer de la ſanté du roi
» leur maître, que la plupart ne ſavent pas même
» ſon nom propre, & que ceux qui le ſavent,
» n'oſeraient le prononcer : qu'il n'appartient
» qu'aux mandarins du premier ordre de pro-
» noncer un nom qu'ils regardent comme une
» choſe ſacrée & myſtérieuſe ; que tout ce qui
» ſe paſſe au dedans du palais, eſt un ſecret
» impénétrable aux officiers du dehors, & qu'il
» eſt rigoureuſement défendu de rendre public
» ce qui n'eſt connu que des perſonnes attachées
» au ſervice du roi dans l'intérieur du palais ;
» que la manière de demander ce que je voulais
» ſavoir, était de m'informer du gouverneur,
» ſi la cour était toujours la même, & ſi depuis
» un certain tems, il n'était rien arrivé d'ex-
» traordinaire au palais ou dans le royaume :
» qu'alors, ſi on m'avait répondu qu'il n'y était
» arrivé aucun changement, c'eût été m'aſſurer

Siam. Tachard.

» que le roi & ses ministres étaient en parfaite » santé; mais qu'au contraire, si la face du gou- » vernement eût été changée par quelque révo- » lution, on n'eût pas fait difficulté d'en parler, » parce qu'après la mort des rois de Siam, tout » le monde indifféremment peut apprendre & » prononcer leur nom ».

A peine l'escadre eût-elle mouillé, que les ambassadeurs Siamois, impatiens d'aller rendre compte de leur négociation, demandèrent d'être mis à terre. Ils partirent dès le lendemain, au bruit des décharges du canon qu'on tira de tous les vaisseaux. Ils se rendirent d'abord auprès du seigneur Constance, pour savoir de lui quand ils auraient l'honneur de paraître devant le roi; car avant que d'avoir expliqué à leur souverain tout ce qu'ils avaient fait en Europe, il ne leur était pas permis de retourner dans leurs familles, sans une permission expresse qui ne s'accorde pas facilement. Les ambassadeurs de Siam observent religieusement cette coutume, non-seulement quand ils arrivent à Siam au retour de leur ambassade, mais lorsqu'ils doivent partir de leur pays pour se rendre dans une cour étrangère. Aussi-tôt que le roi leur a donné ses premiers ordres, ils ne peuvent plus entrer dans leurs maisons sous aucun prétexte. De même, en arrivant dans les cours, où ils sont envoyés, il ne

leur eſt pas permis d'aſſiſter aux cérémonies, ni aux aſſemblées publiques, avant qu'ils aient reçu l'audience du prince. Ceux qui revenaient ſur l'eſcadre, avaient obſervé cet uſage en France. Lorſqu'ils virent leur miniſtre, ils ſe proſternèrent à ſes pieds, en lui demandant s'ils avaient eu le bonheur de contenter ſa majeſté & ſon excellence. Après leur avoir témoigné la ſatisfaction qu'on avait d'eux, il voulut ſavoir en général ce qu'ils penſaient de ce qu'ils avaient vu, & ſur-tout du monarque auquel ils avaient eu l'honneur d'être envoyés. « Ils répondirent, » ſuivant les expreſſions de Tachard, qu'ils » avaient vu des anges, non pas des hommes; » & que la France n'était pas un royaume, mais » un monde. Ils étalèrent enſuite d'un air tou- » ché la grandeur, la richeſſe, la politeſſe des » Français : mais ils ne purent retenir leurs » larmes, quand ils parlèrent de la perſonne » du roi, dont ils firent le portrait avec tant » d'eſprit, que M. Conſtance avoua qu'il n'a- » vait rien entendu de plus ſpirituel ». Le ſtyle des jéſuites eſt toujours le même, quand il eſt queſtion de Louis XIV.

Nous trouvons dans une lettre du père Fontenay, datée de Louvo, le 12 mai 1681, quelques détails curieux ſur des mines d'aimant qu'il avait viſitées. Nous omettons quelques circonſtances

Siam.
Tachard.

peu importantes pour venir à l'objet principal de son récit.

« Après avoir fait six ou sept mille toises de » chemin vers l'orient, nous arrivâmes au vil- » lage de *Ban-Soan*, composé de dix ou douze » maisons. Ses environs sont pleines de mines » de fer. On y voit une méchante forge, où » chaque habitant est obligé de fondre tous les » ans un pic, c'est-à-dire, cent vingt-cinq livres » de fer pour le roi. Toute la forge consistait » en deux ou trois fourneaux qu'ils remplissent. » Eusuite ils couvrent le charbon de la mine, » & le charbon venant peu-à-peu à se ré- » duire en cendres, la mine se trouve au » fond dans une espèce de boule. Les soufflets » dont ils se servent, sont assez singuliers. Ce » sont deux cylindres de bois, creusé de sept » à huit pouces de diamètre. Chaque cylindre » a son piston de bois, entouré d'une pièce » de toile roulée, qui est attachée au bois du » piston avec de petites cordes. Un homme » seul, élevé sur un petit banc, s'il en est be- » soin, prend un de ces pistons de chaque » main par un long manche, pour les baisser » & les lever l'un après l'autre. Le piston qu'il » élève laisse entrer l'air, parce que le haut du » cylindre est un peu plus large que le bas. » Le même, quand on le baisse, le pousse avec

» force dans un canal de bambou qui aboutit » au fourneau.

Siam. Tachard.

» Nous partîmes de grand matin pour aller » à la mine. Elle eſt à l'orient d'une aſſez haute » montagne, nommée *Caou-Petquedec*, dont » elle eſt ſi proche qu'elle y paraît comme atta- » chée. Elle paraît diviſée en deux roches, qui » apparemment ſont unies ſous terre. La grande, » dans ſa plus grande longueur, qui s'étend de » l'orient à l'occident, peut avoir vingt-quatre » ou vingt-cinq pas géométriques, & quatre ou » cinq du midi au ſeptentrion. Dans ſa plus » grande hauteur, elle a neuf ou dix pieds. La » petite, qui eſt au nord de la grande, dont elle » n'eſt éloignée que de ſept à huit pieds, a trois » toiſes de long, peu de hauteur & de largeur. » Elle eſt d'un aimant bien plus vive que l'autre. » Elle attirait avec une force extraordinaire les » inſtrumens de fer dont on ſe ſervait. On fit » tous les efforts poſſibles pour en détacher, » mais ſans ſuccès, parce que les inſtrumens » de fer qui étaient fort trempés, s'étaient » auſſi-tôt rebouchés. On fut obligé de s'atta- » cher à la grande, dont on eut beaucoup de » peine à rompre quelques morceaux qui avaient » de la ſaillie, & qui donnaient de la priſe au » marteau. Cependant on en tira quelques » bonnes pièces, & nous ne doutâmes point

Siam.
Tachard.

» qu'il ne s'en trouvât d'excellentes, si l'on » fouillait un peu avant dans la mine. Autant » qu'on en put juger par les morceaux de fer » qu'on y appliquait, les poles de la mine re- » gardaient le midi & le nord; car on n'eût » pu rien connaître par la boussole, dont l'ai- » guille s'affolait aussi-tôt qu'elle en était ap- » prochée.

» Nos observations furent faites avec préci- » pitation. La disette de vivres & le voisinage » des bêtes féroces, nous obligèrent de nous » retirer au plus vîte, pour regagner Lon- » péen, &c. »

Le reste du voyage n'eut rien de remarquable. Les mathématiciens observèrent seulement que le pays par lequel ils avaient passé, serait un des plus beaux pays du monde, s'il était entre les mains d'une nation qui sût profiter de ses avantages. Le Menam, depuis Tchainatbourie jusqu'à son embouchure, c'est-à-dire l'espace de quatre-vingt ou cent lieues marines, promène ses eaux dans une plaine la plus unie & la plus fertile qu'on puisse se représenter. Les rives sont agréables & fort bien peuplées. Mais si l'on s'en écarte d'une lieue, on entre dans des déserts, où l'on voyage avec autant d'incommodité que de danger. Tout y manque; & lorsqu'on arrive à quelque village, il faut

Siam. Tachard.

penser à se bâtir une loge, pour y passer la nuit à couvert sur la terre nue. Près de la mine, les mathématiciens furent obligés de camper au milieu des bois, & de mettre le feu, suivant l'usage du pays, aux grandes herbes sèches dont la plaine voisine était remplie, pour donner la chasse aux bêtes féroces, qui sortent de leurs forts pendant la nuit. Un mandarin prudent se fit dresser une cabane entre les branches d'un arbre. On ne laissa pas d'entendre quatre tigres, qui vinrent jeter des cris lugubres autour du petit camp, & qui ne se retirèrent qu'après avoir été effrayés par quelques coups de fusil.

Tachard s'étend avec reconnaissance sur les faveurs que le roi de Siam avait accordées depuis peu au christianisme. Outre le collège de MM. des missions étrangères, qui avait pris le nom de *Constantinien*, parce qu'il avait été bâti à la sollicitation du seigneur Constance, pour y élever les enfans étrangers, on avait élevé une fort jolie maison avec une église aux jésuites Portugais, & une fort belle église aux dominicains de la même nation. Les ordres étaient donnés pour bâtir à Siam un collège aux jésuites Français, où la jeunesse du royaume devait être élevée. Celui de Louvo était fort avancé & d'une agréable structure. Le roi même

Siam. Tachard.

avait la bonté d'y aller quelquefois pour en presser les travaux, & par une faveur dont on n'avait pas vu d'exemple pendant son règne, il donna aux jésuites Siamois des lettres-patentes, qu'il fit approuver par son conseil, non-seulement pour leur assurer la propriété du collège de Louvo, mais pour y attacher cent personnes à leur service. La formule de ces lettres est curieuse; elles ne sont autorisées que du sceau du roi, parce que les rois de Siam ne signent jamais de leur main aucune de leurs dépêches. Tachard, qui a pris soin de les traduire, garantit la fidélité de sa traduction.

« Nous étant transportés à Soutan-souan-ka, » *Oya-Vitchaigen* (1) nous a très-humblement supplié de lui accorder un emplacement au même » endroit, pour les PP. Français de la compagnie de Jesus, & d'ordonner qu'on y bâtit » une église, une maison & un observatoire, » & qu'on leur donnât cent personnes pour » les servir. Ainsi nous avons donné nos ordres » à *Ocpra-Sima*, *Osor*, de tenir la main à » leur entière & absolue exécution, conformément à la très-humble remontrance d'Oya-Vitchaigen en faveur de ces pères. Nous voulons que les cent personnes que nous leur

(1) Nom siamois de Constance.

» donnons, avec leurs enfans & leur poſtérité » à venir, les ſervent à jamais, & faiſons dé- » fenſe à toute perſonne, de quelque qualité » & condition qu'elle puiſſe être, de retirer » ces cent hommes & leurs deſcendans du ſer- » vice où nous les avons engagés; que ſi quel- » qu'un, de quelque autorité ou condition qu'il » puiſſe être, oſe contrevenir à nos ordres, » (*place du ſceau*) nous les déclarons maudits » de Dieu & de nous, & condamnés à un » châtiment éternel dans les enfers, ſans eſpé- » rance d'en être jamais délivrés par aucun » ſecours divin ou humain.

Siam.

Tachard.

» Par ordre exprès de Sa Majeſté, ces pré- » ſentes lettres ont été ſcellées du ſceau royal, » au commencement & au milieu de cet acte, » contenant vingt-cinq lignes, écrites ſur du » papier du Japon ».

Pour faire ſceller cette patente & les lettres que le roi envoyait en Europe, Tachard ſe rendit avec le ſeigneur Conſtance dans un apparte- ment intérieur du palais, où l'on garde les ſceaux du roi de Siam. Avant que d'y entrer, ils paſsèrent ſous les fenêtres de celui du roi, où Tachard remarqua deux choſes. Comme il entendait diverſes voix qui chantaient dans une pagode qui joignait l'appartement du roi, il demanda ce qu'elles ſignifiaient. On lui répondit

Siam.
Tachard.

que c'était des talapoins qui priaient Dieu, suivant l'ufage, pour la fanté du roi, & qu'il y avait un nombre réglé de ces religieux entretenus par le roi, pour exercer réguliérement cet office. En repaffant au même endroit, il entendit la voix d'un homme qui lifait dans la chambre du roi. Il apprit que chaque jour ce prince, avant que de fe repofer, fe faifait lire diverfes hiftoires de fon royaume & des états voifins, qu'il avait fait ramaffer avec beaucoup de foin & de dépenfe.

Lorfqu'on fut entré dans la falle où l'on garde les fceaux, le mandarin qui en eft chargé, prit refpectueufement une grande caffette, dans laquelle ils font renfermés. Auffi-tôt on entendit des tambours & des inftrumens, pour avertir tout le monde de fe tenir dans une pofture décente, & les fceaux furent portés en cérémonie dans la falle d'audience. Les tambours & les trompettes s'arrêtèrent à la porte, fans difcontinuer leurs fanfares. Conftance & Tachard étant entrés, avec celui qui portait la caffette, trouvèrent plufieurs mandarins qui attendaient les fceaux, & qui les faluèrent d'abord par une profonde inclination. Enfuite Conftance s'approcha du trône où l'on avait dépofé la caffette; il en tira les fceaux, & les imprima fur les lettres. Les fanfares redoublè-

rent après cette opération, & les ſceaux furent rapportés avec la même cérémonie. Siam. Tachard.

On ſait que tous ces commencemens de faveur & de proſpérité s'évanouirent peu d'années après, par la mort de Conſtance, qui périt dans une de ces révolutions ſi fréquentes dans les cours d'Orient.





CHAPITRE IV.

Observations sur le royaume de Siam, tirées des mémoires du Chevalier de Forbin.

Siam. Forbin.

NOUS laisserions l'article de Siam imparfait, si nous ne rapportions pas quelques observations très-judicieuses, tirées des observations du chevalier de Forbin, l'un des officiers Français qui accompagnèrent le P. Tachard à Siam. C'est un militaire qui paraît très-sensé & très-instruit. Il reproche au jésuite, non pas précisément de s'être trompé sur les faits, mais de n'en avoir vu que l'écorce, & d'avoir été trop ébloui du faste extérieur qu'on affecta d'étaler à Siam aux yeux des Français, & de n'avoir pas assez distingué la cour d'avec la nation; d'avoir fait le panégyrique du roi & du ministre en religieux courtisan, qui ne voyait dans l'un qu'un néophyte, qui allait illustrer les disciples de Loyola, & dans l'autre qu'un allié complaisant, qui s'étudiait à flatter Louis XIV. La conversation très-curieuse de Forbin avec Louis XIV, nous apprend ce qu'il faut penser de cette prétendue conversion du roi de Siam, & personne n'a mieux

Siam. Forbin.

mieux développé que lui le caractère du ministre Constance & ses vues politiques & ambitieuses, dans les caresses intéressées qu'il faisait à la nation française, & dans les adulations & les présens qu'il adressait à Louis XIV. Forbin avait eu le tems de bien connaître Siam, l'empereur & le ministre. Il était resté dans le pays pendant l'ambassade des Siamois en France, & Constance qui ne se fiait pas à lui, avait empêché qu'il ne les suivît. Il l'avait retenu comme ôtage, & l'avait fait nommer gouverneur de Bancock, & grand amiral général des armées du roi. Dans la suite, voyant le crédit que Forbin acquérait tous les jours près du roi, il s'était efforcé de le perdre par toutes sortes de moyens. Ce souvenir pouvait mettre un peu d'humeur dans la relation du chevalier de Forbin; mais on y remarque le ton de la vérité & de la raison; & d'ailleurs les faits ont justifié depuis tout ce qu'il a dit.

Constance, dit le chevalier de Forbin, n'oubliait rien de tout ce qui pouvait donner aux Français une grande idée du royaume. C'était des fêtes continuelles, ordonnées avec tout l'appareil imaginable. Il eut soin d'étaler à l'ambassadeur & à ceux de sa suite, toutes les richesses du trésor royal, qui étaient en effet dignes d'un grand monarque, & capables d'en

Siam. Forbin.

imposer; mais il n'eut garde de leur dire que cet amas d'or, d'argent & de pierreries, était l'ouvrage d'une longue suite de rois, qui avaient concouru à l'augmenter, l'usage étant à Siam, que les rois ne s'illustrent qu'autant qu'ils augmentent considérablement ce trésor, sans qu'il leur soit jamais permis d'y toucher, quelque besoin qu'ils en puissent avoir d'ailleurs.

Constance leur fit visiter ensuite les plus belles pagodes de la ville, qui sont remplies de statues de plâtre, mais dorées avec tant d'art, qu'on les prendrait pour de l'or. Le ministre ne manqua pas de faire entendre qu'elles étaient toutes d'or; ce qui fut cru d'autant plus facilement, qu'on ne pouvait les approcher qu'à une certaine distance. Parmi ces statues, il y en avait une de hauteur colossale, de quinze ou seize pieds, qu'on avait fait passer pour être de même métal que les autres. Le P. Tachard & l'abbé de Choisy y avaient été trompés, & ils ont si peu douté du fait, qu'ils l'ont rapporté dans leurs relations. Quelque tems après leur départ, un accident imprévu mit au jour l'imposture de M. Constance. La chapelle où cette grande statue était renfermée, s'écroulant tout-à-coup, brisa le colosse doré, qui se trouva n'être que de plâtre.

Les présens destinés au roi & à la cour de

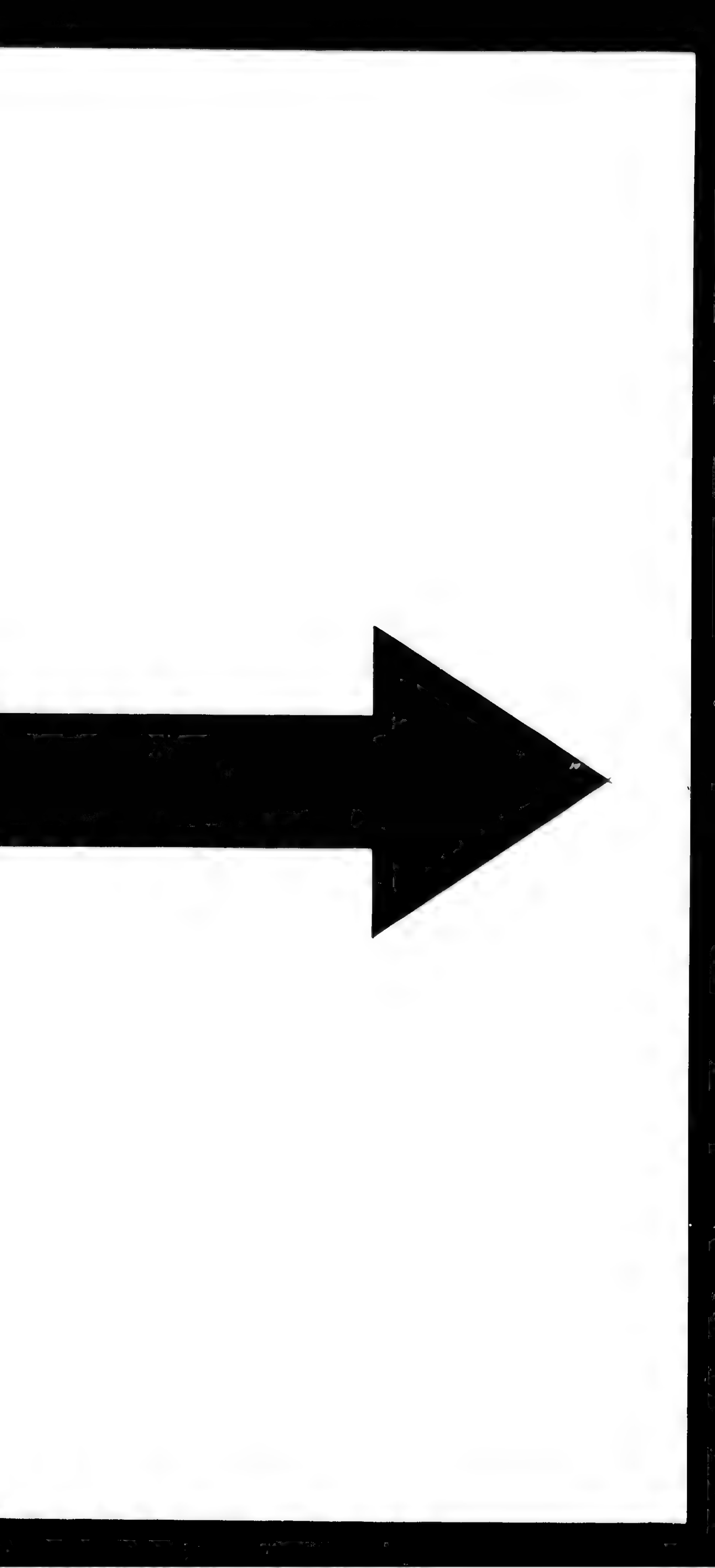
France, pouvant contribuer au dessein que M. Constance se proposait, il épuisa le royaume pour les rendre en effet très-magnifiques. On peut dire, dans l'exacte vérité, qu'il porta les choses à l'excès, & que non content d'avoir ramassé tout ce qu'il put trouver à Siam, il a[illegible]oyé à la Chine & au Japon, pour en faire [illegible] tout ce qu'il y avait de plus rare & de p[illegible]eux. Enfin, pour ne rien laisser en arrière, [illegible] n'y eut pas jusqu'aux simples matelots qui ne se ressentissent de ses largesses. Voilà comment l'ambassadeur & tous les Français furent trompés par cet habile ministre.

Siam. Forbin.

Forbin prétend, contre le sentiment du P. Tachard, que Constance n'était point d'extraction noble; qu'il était fils d'un cabaretier de Céphalonie; qu'étant parvenu à gouverner le royaume de Siam, il n'avait pu s'élever à ce poste & s'y maintenir, sans exciter contre lui la jalousie & la haine de tous les mandarins, & du peuple même. Il s'attacha d'abord au service du *barcalon* ou premier ministre. Ses manières douces & engageantes, un esprit propre pour les affaires, & que rien n'embarrassait, lui attirèrent bientôt toute la confiance de son maître, qui le combla de biens; & qui le présenta au roi, comme un sujet dont il pourrait tirer d'utiles services. Ce prince ne le connut pas long-tems



[redacted]



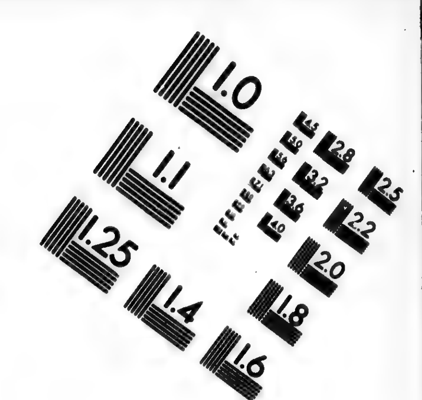
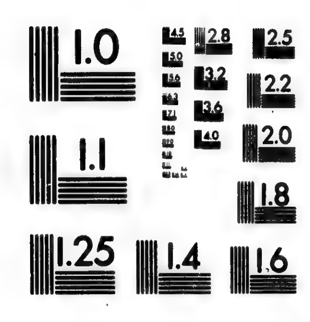
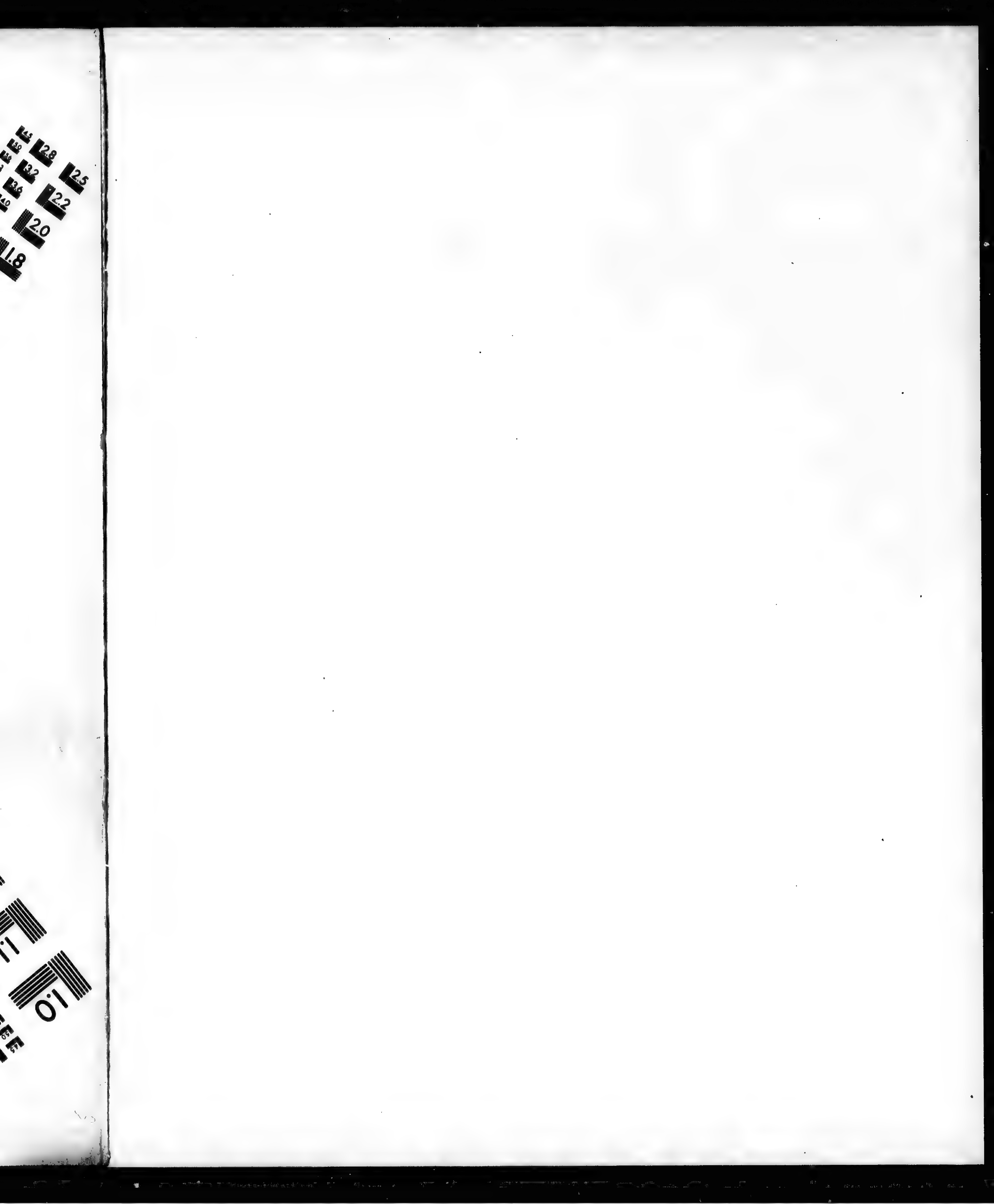


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

Siam. Forbin.

ſans prendre auſſi confiance en lui ; mais par une ingratitude qu'on ne ſaurait aſſez déteſter, le nouveau favori, qui ne voulait plus de concurrent dans les bonnes graces du prince, abuſant du pouvoir qu'il avait déjà auprès de lui, fit tant qu'il rendit le barcalon ſuſpect, & qu'il engagea peu après le roi à ſe défaire d'un ſujet fidèle qui l'avait toujours bien ſervi. C'eſt par-là que M. Conſtance, faiſant de ſon bienfaiteur la première victime qu'il immola à ſon ambition, commença à ſe rendre odieux à tout le royaume.

Les mandarins & les grands, irrités d'un procédé qui leur donnait lieu de craindre à tou moment pour eux-mêmes, conſpirèrent en ſecret contre le nouveau miniſtre, & ſe propoſèrent de le perdre auprès du roi : mais il n'était plus tems ; il diſpoſait ſi fort de l'eſprit du prince, qu'il en coûta la vie à plus de trois cent d'entre eux, qui avaient voulu croiſer ſa faveur. Il ſut enſuite ſi bien profiter de ſa fortune & des faibleſſes de ſon maître, qu'il ramaſſa des richeſſes immenſes, ſoit par ſes concuſſions & par ſes violences, ſoit par le commerce dont il s'était emparé, & qu'il faiſait ſeul dans tout le royaume. Tant d'excès, qu'il avait pourtant toujours colorés du prétexte du bien public, avaient ſoulevé tout le royaume

Siam. Forbin.

contre lui; mais personne n'osait encore se déclarer. Ils attendaient une révolution que l'âge du roi & sa santé chancelante leur faisaient regarder comme prochaine.

Constance n'ignorait pas leur mauvaise disposition à son égard; il avait trop d'esprit, & il connaissait trop les maux qu'il leur avait faits, pour croire qu'ils les eussent si-tôt oubliés. Il savait d'ailleurs mieux que personne, combien peu il y avait à compter sur la faible constitution du prince. Il connaissait aussi tout ce qu'il avait à craindre d'une révolution, & il comprenait bien qu'il ne s'en tirerait jamais, s'il n'était appuyé d'une puissance étrangère qui le protégeât en s'établissant dans le royaume. C'était-là en effet tout ce qu'il avait à faire, & l'unique but qu'il se proposait. Pour y parvenir, il fallait d'abord persuader au roi de recevoir dans ses états des étrangers, & de leur confier une partie de ses places. Ce premier pas ne coûta pas beaucoup à M. Constance; le roi déférait tellement à tout ce que son ministre lui proposait, & celui-ci lui fit valoir si habilement tous les avantages d'une alliance avec des étrangers, que ce prince donna aveuglément dans tout ce qu'on voulut. La grande difficulté fut de se déterminer sur le choix du prince à qui on s'adresserait. Constance, qui n'agissait

Siam.
Forbin.

que pour lui, n'avait garde de ſonger à aucun prince voiſin; le manque de fidélité eſt ordinaire chez eux; & il y avait trop à craindre qu'après s'être engraiſſés de ſes dépouilles, ils ne le livraſſent aux pourſuites des mandarins, ou ne fiſſent quelque traité dont ſa tête eût été le prix.

Les Anglais & les Hollandais ne pouvaient être attirés à Siam par l'eſpérance du gain, le pays ne pouvant fournir à un commerce conſidérable. Les mêmes raiſons ne lui permettaient pas de s'adreſſer, ni aux Eſpagnols, ni aux Portugais; enfin, ne voyant point d'autre reſſource, il crut que les Français ſeraient plus aiſés à tromper. Dans cette vue, il engagea ſon maître à rechercher l'alliance du roi de France, par des ambaſſadeurs qu'il avait chargés en particulier, d'inſinuer que leur maître ſongeait à ſe faire chrétien, quoiqu'il n'en eût jamais eu la pe[illegible] Le roi crut qu'il était de ſa piété de concour[illegible] cette bonne œuvre, en envoyant à ſon tour des ambaſſadeurs au roi de Siam. Conſtance, voyant qu'une partie de ſon projet avait ſi bien réuſſi, ſongea à tirer parti du reſte. Il commença d'abord par s'ouvrir à M. de Chaumont, à qui il fit entendre que les Hollandais, dans le deſſein d'agrandir leur commerce, avaient ſouhaité depuis long-tems un établiſſement à Siam;

Siam. Forbin.

que le roi n'en avait jamais voulu entendre parler, craignant qu'ils ne se rendissent maîtres de ses états; mais que si le roi de France, sur la bonne foi de qui il y avait plus à compter, voulait entrer en traité avec sa majesté Siamoise, il se faisait fort de lui faire remettre la forteresse de Bancok, place importante dans le royaume, & qui en est comme la clef, à condition, toutefois, qu'on y enverrait des troupes, des ingénieurs, & tout l'argent qui serait nécessaire pour commencer l'établissement.

M. de Chaumont & l'abbé de Choisy, à qui cette affaire avait été communiquée, ne la jugeant pas faisable, ne voulurent point s'en charger. Le P. Tachard ne fit pas tant de difficulté. Ébloui d'abord par les avantages que le roi retirerait de cette alliance, avantages que Constance fit sonner bien haut & fort au-delà de toute vraisemblance; trompé d'ailleurs par ce ministre adroit & hypocrite, qui, cachant toutes ses menées sous une apparence de zèle, lui fit voir tout à gagner pour la religion, soit de la part du roi de Siam, qui, selon lui, ne pouvait manquer de se faire chrétien un jour, soit par rapport à la liberté qu'une garnison française à Bancok, assurerait aux missionnaires pour l'exercice de leur ministère; flatté enfin par les promesses de M. Constance, qui

[redacted] Siam. Forbin.

s'engagea à faire un établissement considérable aux jésuites, à qui il devait faire bâtir un collège & un observatoire à Louvo ; en un mot, ce père ne voyant rien dans tout ce projet que de très-avantageux pour le roi, pour la religion & pour sa compagnie, n'hésita pas de se charger de cette négociation : il se flatta même d'en venir à bout, & le promit à M. Constance, supposé que le P. de la Chaise voulût s'en mêler & employer son crédit auprès du roi. Dès-lors le père Tachard eut tout le secret de l'ambassade, & il fut arrêté qu'il retournerait en France avec les ambassadeurs Siamois.

« Après le départ des ambassadeurs, dit Forbin, je me rendis à Louvo, avec M. Constance. A mon arrivée je fus introduit dans le palais pour la première fois. La situation où je trouvai les mandarins, me surprit extrêmement, & quoique j'eusse déjà un grand regret d'être demeuré à Siam, il s'accrut au double par ce que je vis. Tous ces mandarins étaient assis en rond sur des nattes de petit osier. Une seule lampe éclairait toute cette cour, & quand un mandarin voulait lire ou écrire quelque chose, il tirait de sa poche un bout de bougie jaune, l'allumait à cette lampe, & l'appliquait ensuite sur une pièce de bois, qui tournant sur pivot, leur servait de chandelier.

Siam.
Forbin.

» Cette décoration, si différente de celle de
» France, me fit demander à M. Constance, si
» toute la grandeur de ces mandarins consistait
» en ce que je voyais? Il me répondit qu'oui. A
» cette réponse, me voyant interdit, il me tira
» à part, & me parlant plus ouvertement qu'il
» n'avait fait jusqu'alors » : « Ne soyez pas sur-
» pris, me dit-il, de ce que vous voyez; ce
» royaume est pauvre à la vérité, mais votre for-
» tune n'en souffrira pas, j'en fais mon affaire ».
» Ensuite, achevant de s'ouvrir à moi, nous
» eûmes une longue conversation dans laquelle
» il me fit part de toutes ses vues. Cette con-
» duite de M. Constance, ne me surprit pas
» moins que la misère des mandarins; car quelle
» apparence qu'un si rusé politique dût s'ouvrir
» si facilement à un homme, dont il ne venait
» d'empêcher le retour en France, que pour n'a-
» voir jamais osé se fier à sa discrétion? Mais il
» sentait qu'il n'avait plus rien à craindre à cet
» égard, dès qu'il me tenait en sa puissance. Je
» continuai ainsi pendant deux mois à aller tous
» les jours au palais, sans qu'il m'eût été possible
» de voir le roi qu'une seule fois. Dans la suite
» je le vis un peu plus souvent. Ce prince me de-
» manda un jour si je n'étais pas bien aise d'être
» resté à sa cour. Je ne me crus pas obligé de dire
» la vérité; ainsi je lui répondis que je m'estimais

Siam. Forbin.

» fort heureux d'être au service de sa majesté.
» Il n'y avait pourtant rien au monde de si faux;
» mon regret augmentait à chaque instant, sur-
» tout lorsque je voyais la rigueur dont les moin-
» dres fautes étaient punies.

» C'est le roi lui-même qui fait exécuter la
» justice : il a toujours auprès de lui quatre cent
» bourreaux qui composent sa garde ordinaire.
» Personne ne peut se soustraire à la sévérité de
» ses châtimens. Les fils & les frères des rois
» n'en sont pas plus exempts que les autres. Les
» châtimens les plus communs sont de fendre la
» bouche jusqu'aux oreilles à ceux qui ne parlent
» pas assez, & de la coudre à ceux qui parlent
» trop. Pour des fautes assez légères, on coupe
» les cuisses à un homme; on lui brûle les bras
» avec un fer rouge; on lui donne des coups de
» sabre sur la tête, ou on lui arrache les dents. Il
» faut n'avoir presque rien fait pour n'être con-
» damné qu'à la bastonnade, à porter la *cangue*
» au cou, ou à être exposé tête nue à l'ardeur du
» soleil. Pour ce qui est de se voir enfoncer des
» bouts de cannes sous les ongles qu'on pousse
» jusqu'à la racine; mettre les pieds au *cep*, &
» plusieurs autres supplices de cette espèce; il
» n'y a presque personne à qui cela ne soit arrivé,
» au moins quelquefois dans la vie. Surpris de
» voir les plus grands mandarins exposés à la

Siam. Forbin.

» rigueur de ces traitemens, je demandai à M. » Conſtance ſi j'avais à les craindre pour moi. Il » me répondit que non, & que cette ſévérité » n'avait pas lieu pour les étrangers. Mais il men- » tait, car il avait eu lui-même la baſtonnade ſous » le miniſtre précédent, comme je l'appris depuis.

» Le roi me fit donner une fort petite maiſon; » on y mit trente-ſix eſclaves pour me ſervir, & » deux éléphans. La nourriture de tout mon do- » meſtique ne me coûtait que cinq ſous par jour, » tant les hommes ſont ſobres dans ce pays, & » les denrées bon marché : j'avais ma table chez » M. Conſtance. Ma maiſon fut garnie de meu- » bles peu conſidérables; on y ajouta douze aſ- » ſiettes d'argent, deux grandes coupes de même » métal, le tout fort mince, quatre douzaines de » ſerviettes de toile de coton, & deux bougies » de cire jaune par jour. Ce fut tout l'équipage » de M. *le grand amiral général des armées du* » *roi*. Il fallut pourtant s'en contenter. Quand le » roi allait à la campagne ou à la chaſſe aux élé- » phans, il fourniſſait à la nourriture de ceux » qui le ſuivaient; on nous ſervait alors du riz » & quelques ragoûts à la ſiamoiſe, dont un » Français, peu accoutumé à ces ſortes de mets, » ne pouvait guères s'accommoder. A la vérité, » M. Conſtance, qui ſuivait preſque toujours, » avait ſoin de faire porter de quoi mieux man-

Siam. Forbin.

» ger; mais quand des affaires particulières le
» retenaient chez lui, j'avais beaucoup de peine
» à me contenter de la cuisine du roi.

» Souvent dans ces sortes de divertissemens,
» le roi me faisait l'honneur de s'entretenir avec
» moi; je lui répondais par l'interprète que M.
» Constance m'avait donné. Comme ce prince
» me témoignait beaucoup de bienveillance, je
» me hazardais quelquefois à des libertés qu'il
» me passait, mais qui auraient mal réussi à tout
» autre. Un jour qu'il voulait faire châtier un
» de ses domestiques pour avoir oublié un mou-
» choir, ignorant les coutumes du pays, & étant
» d'ailleurs bien aise d'user de ma faveur pour
» rendre service à ce malheureux; je m'avisai
» de demander grace pour lui. Le roi fut sur-
» pris de ma hardiesse, & se mit en colère contre
» moi; M. Constance qui en fut témoin, pâlit
» & appréhenda de me voir sévèrement punir:
» je ne me déconcertai point, & je dis à ce
» prince que le roi de France mon maître était
» charmé, qu'en lui demandant grace pour les
» coupables, on lui donnât occasion de faire écla-
» ter sa modération & sa clémence; & que ses
» sujets reconnaissant les graces qu'il leur faisait,
» le servaient avec plus de zèle & d'affection,
» & étaient toujours prêts à exposer leur vie
» pour un prince qui se rendait si aimable par sa

» bonté. Le roi charmé de ma réponse fit grace » au coupable, disant qu'il voulait imiter le roi » de France ; mais il ajouta que cette conduite, » qui était bonne pour les Français naturelle- » ment généreux, serait dangereuse pour les » Siamois ingrats, qui ne pouvaient être con- » tenus que par la sévérité des châtimens. Cette » aventure fit du bruit dans le royaume, & sur- » prit les mandarins : ils comptaient que j'aurais » la bouche cousue pour avoir parlé mal-à-propos. » Constance même m'avertit en particulier d'y » prendre garde à l'avenir, & blâma fort ma vi- » vacité, qu'il accusa d'imprudence ; mais je lui » répondis que je ne pouvais m'en repentir, » puisqu'elle m'avait réussi si heureusement.

Siam. Forbin.

» En effet, loin de me nuire, je remarquai que » depuis ce jour, le roi prenait plus de plaisir à » s'entretenir avec moi. Je l'amusais en lui fai- » sant mille contes que j'accommodais à ma ma- » nière, & dont il paraissait fort satisfait. Il est » vrai qu'il ne me fallait pas pour cela de grands » efforts, ce prince étant grossier & fort ignorant. » Un jour qu'étant à la chasse, il donnait ses » ordres pour la prise d'un petit éléphant, il me » demanda ce que je pensais de tout cet appa- » reil. Sire, lui répondis-je, en voyant votre » majesté entourée de tout ce cortège, il me » semble voir le roi mon maître à la tête de

Siam. Forbin.

» ses troupes, donnant ses ordres & disposant » toutes choses dans un jour de combat. Cette » réponse lui fit plaisir; je l'avais prévu: car je » savais qu'il n'aimait rien tant que d'être com- » paré à Louis-le-Grand; & en effet, cette com- » paraison, qui ne roulait que sur la grandeur & » la pompe extérieure des deux princes, n'était » pas absolument sans justesse, y ayant peu de » spectacles plus superbes que les sorties du roi » de Siam. Car quoique le royaume soit pau- » vre, & qu'on n'y voie aucun vestige de magni- » ficence, lorsque le prince se montrait en pu- » blic, il paraissait avec toute la pompe conve- » nable à la majesté d'un grand monarque ».

Laissons achever au chevalier de Forbin une peinture dont il rassemble ici tous les traits, dans les entretiens qu'il eut avec Louis XIV & avec ses ministres, sur le royaume de Siam. « Sa majesté, » dit-il, me demanda d'abord si le pays était riche: » Sire, lui répondis-je, le royaume de Siam ne » produit rien & ne consume rien ». *C'est beaucoup dire en peu de mots*, repliqua le roi; « & » continuant à m'interroger, il voulut savoir quel » en était le gouvernement, comment le peuple » vivait, & d'où le roi tirait tous les présens » qu'il avait envoyés en France. Je répondis à sa » majesté; que le peuple était fort pauvre; » qu'il n'y avait parmi eux ni noblesse ni con-

Siam. Forbin.

» dition, naissant tous esclaves du roi, pour
» lequel ils étaient obligés de travailler une
» partie de l'année, à moins qu'il ne voulût
» bien les en dispenser, en les élevant à la di-
» gnité de mandarins; que cette dignité qui
» les tirait de la poussière, ne les mettait pas
» à couvert de la disgrace du prince, dans
» laquelle ils tombaient fort facilement, &
» qui était toujours suivie de châtimens rigou-
» reux; que le barcalon lui-même, tout premier
» ministre qu'il fût, y était aussi exposé que les
» autres; qu'il ne se soutenait dans ce poste pé-
» rilleux, qu'en rampant devant son maître
» comme le dernier du peuple; que s'il lui arri-
» vait d'encourir sa disgrace, le traitement le plus
» doux qu'il pût attendre, c'était d'être envoyé à
» la charrue, après avoir été sévèrement châ-
» tié; que les habitans ne se nourrissaient que de
» quelques fruits & de riz, qu'ils ont en abon-
» dance, sans oser toucher à rien qui ait eu vie, de
» peur de manger leurs parens; qu'à l'égard des
» présens que le roi de Siam avait envoyés à sa
» majesté, M. Constance avait épuisé l'épargne
» & fait des dépenses qu'il ne lui serait pas
» aisé de réparer; que le royaume de Siam, qui
» forme presqu'une péninsule, pouvait être un
» entre-pôt fort commode, pour faciliter le
» commerce des Indes, étant baigné par deux
» mers, qui lui ouvrent la communication avec

Siam.
Forbin.

» divers pays, tant à l'orient qu'à l'occident;
» que les marchandiſes de ces nations étaient
» tranſportées chaque année à Siam, comme
» une eſpèce de marché où les Siamois fai-
» ſaient quelque profit en débitant leurs den-
» rées; que le principal revenu du roi conſiſ-
» tait dans le commerce qu'il faiſait preſque
» tout entier dans ſon royaume, où l'on ne
» trouve que du riz, de l'areca, peu d'étain,
» quelques éléphans qu'on vend, & quelques
» peaux de bêtes fauves dont le pays eſt rempli;
» que les Siamois allant preſque nus, à la ré-
» ſerve d'un morceau de toile de coton, dont
» ils ſe ceignent les reins, n'ont aucune ſorte de
» manufactures, ſi ce n'eſt de quelques mouſ-
» ſelines, dont les mandarins ſeuls ont droit
» de ſe faire comme une eſpèce de chemiſette
» qu'ils mettent aux jours de cérémonie; que
» lorſqu'un mandarin, par ſon adreſſe, eſt
» parvenu à amaſſer une petite ſomme d'argent,
» il faut qu'il la tienne bien cachée, ſans quoi
» le prince la lui ferait enlever; que perſonne
» ne poſsèdant des biens fonds, qui appar-
» tiennent tous au roi, la plus grande partie
» demeure en friche; & qu'enfin le peuple y
» eſt ſi ſobre, qu'un particulier qui peut gagner
» quinze ou vingt francs par an, a plus qu'il ne
» lui en faut pour vivre ».

Après

Siam. Forbin.

Après quelques éclairciſſemens ſur les monnoies de Siam, le roi me mettant ſur le chapitre de la religion, me demanda s'il y avait beaucoup de chrétiens dans ce royaume, & ſi le roi ſongeait ſérieuſement à ſe faire chrétien lui-même? « Sire, lui répondis-je, ce prince » n'y a jamais penſé, & aucun mortel ne ſe» rait aſſez hardi pour lui en faire la propo» ſition. Il eſt vrai que M. de Chaumont, » dans la harangue qu'il lui fit, lors de ſa pre» mière audience, parla beaucoup de religion; » mais M. Conſtance qui lui ſervait d'inter» prète, omit adroitement cet article. Le vi» caire apoſtolique, qui était préſent & qui en» tendait parfaitement le Siamois, le remarqua » fort bien, quoiqu'il n'osât jamais en rien » dire, crainte de s'attirer ſur les bras M. Conſ» tance, qui ne lui aurait pas pardonné, s'il en » eût ouvert la bouche. J'ajoutai que dans les au» diences particulières que M. de Chaumont eût » pendant le cours de ſon ambaſſade, il en reve» nait inceſſamment à la religion chrétienne; » & que Conſtance qui était toujours l'inter» prète, jouait en homme d'eſprit deux per» ſonnages, diſant au roi de Siam ce qui le » flattait, & répondant à l'ambaſſadeur ce qui » était convenable, ſans que de la part du roi » ni de celle de M. de Chaumont, il y eut rien

Siam.
Forbin.

» de conclu que ce qui plaisait à Constance de
» faire entendre à l'un & à l'autre : que je tenais
» encore ce fait du vicaire apostolique même,
» qui avait assisté à tous leurs entretiens parti-
» culiers, & qui s'en était ouvert à moi dans
» une grande confidence. Le roi, qui m'avait
» écouté fort attentivement, surpris de ce dis-
» cours, se mettant à rire : *les princes*, me dit-
» il, *sont bien malheureux d'être obligés de s'en*
» *rapporter à des interprètes souvent infidèles.*

» Ce prince me demanda ensuite si les mission-
» naires travaillaient avec fruit, & s'ils avaient
» déjà converti beaucoup de Siamois ? Pas un
» seul, Sire, lui répondis-je ; mais comme la plus
» grande partie des peuples qui habitent ce
» royaume, n'est qu'un amas de différentes
» nations, & qu'il y a parmi les Siamois un
» nombre assez considérable de Portugais, de
» Cochinchinois & de Japonais, qui sont
» chrétiens, les missionnaires en prennent soin
» & leur administrent les sacremens. Ils vont
» d'un village à l'autre, & s'introduisent dans
» les maisons, à la faveur de la médecine qu'ils
» exercent, & de petits remèdes qu'ils distri-
» buent ; mais avec tout cela, leur industrie a
» été jusqu'ici en pure perte. Leur plus heureux
» sort est de baptiser les enfans que les Siamois,
» qui sont fort pauvres, exposent sans crime

Siam.
Forbin.

» dans les campagnes. C'eſt au baptême de ces » enfans, que ſe réduit tout le fruit que les » miſſions produiſent dans ce pays.

» Le P. *de la Chaiſe*, confeſſeur du roi, ayant » témoigné qu'il ſouhaitait auſſi de m'entretenir » ſur cet objet, je fus introdûit auprès de ſa ré- » vérence. On m'avait averti de veiller ſur moi- » même, parce que je devais paraître devant » l'homme le plus fin du royaume : mais je n'a- » vais que des vérités à lui dire. Ce père ne me » parla preſque que de religion, & du louable » deſſein du roi de Siam, qui voulait retenir des » jéſuites dans ſes états, en lui permettant de » bâtir un collége & un obſervatoire. Je lui dis » là-deſſus, que M. Conſtance ayant beſoin du » ſecours de S. M. promettait plus qu'il ne pou- » vait tenir; que le collége & l'obſervatoire » ſe bâtiraient peut-être pendant la vie du roi » de Siam; que les jéſuites y feraient nourris » & entretenus; mais que ſi ce prince venait » à mourir, on pouvait ſe préparer en France à » chercher des fonds pour la ſubſiſtance de ces » pères, y ayant peu d'apparence qu'un nou- » veau roi voulût y contribuer de ſes revenus. » Quand le P. de la Chaiſe m'eut entendu par- » ler de la ſorte; *vous n'êtes pas d'accord*, me » dit-il, *avec le père Tachard :* je lui répondis » que je ne diſais que la pure vérité, que j'igno-

Siam.
Forbin.

» rais ce que le père Tachard avait dit, & les
» motifs qui l'avaient fait parler ; mais que son
» amitié pour M. Constance, qui avait eu ses
» raisons pour le séduire, pouvait bien l'avoir
» aveuglé, & ensuite le rendre suspect ; que
» pendant le peu de tems qu'il était resté à
» Siam avec M. de Chaumont, il avait su
» s'attirer toute la confiance du ministre, à qui
» il avait même servi de secrétaire français dans
» certaines occasions, & que j'avais vu moi-
» même des brevets écrits de la main de ce
» père, & signés par *monseigneur*, & plus bas,
» Tachard. A ce mot, le révérend père ne put
» s'empêcher de rire ; mais reprenant un mo-
» ment après sa contenance grave & modeste,
» qu'il quittait rarement, il me fit encore d'au-
» tres questions sur les progrès du christianisme,
» auxquelles il me fut aisé de satisfaire.

» Au sortir du dîner du roi, M. de *Seignelay*
» m'avait fait passer dans son cabinet, où il m'in-
» terrogea fort au long sur ce qui pouvait con-
» cerner l'intérêt du roi & celui du commerce ;
» je lui répondis à ce dernier égard, comme j'a-
» vais fait à sa majesté : Que le royaume de
» Siam ne produisant rien, il ne pouvait servir
» que d'entrepôt, pour faciliter le commerce
» de la Chine, du Japon & des autres états
» des Indes ; que cela supposé, l'établissement

Siam.
Forbin.

» qu'on avait commencé, en y envoyant des » troupes, devenait absolument inutile, celui » que la compagnie y avait déja étant plus que » suffisant pour cet effet ; qu'à l'égard de la » forteresse de Bancok, elle demeurerait aux » Français durant la vie du roi de Siam & de » M. Constance ; mais que l'un des deux ve- » nant à mourir, les Siamois, sollicités par » leur propre intérêt & par les ennemis de la » France, ne manqueraient pas de chasser nos » troupes d'une place qui les rendait maîtres » du royaume ».

Nous joindrons ici le détail d'une expédition du chevalier de Forbin contre les Macassars, pendant qu'il commandait à Bancok. Ce récit servira à faire connaître davantage ces peuples singuliers & redoutables, dont il a déja été question à l'article de l'île Célèbes.

Un prince Macassar, fuyant la colère du roi son frère, & suivi d'environ trois cent des siens, était venu depuis quelques années demander un asyle au roi de Siam ; qui, touché de son malheur, le reçut avec bonté, & lui assigna un quartier hors de l'enceinte de la capitale, pour s'y établir avec ceux de sa nation, près du camp des Malais, qui étaient Mahométans comme eux. Mais ce prince, naturellement inquiet & ambitieux, poussa l'ingratitude jusqu'à

Siam.
Forbin.

conſpirer deux fois contre ſon bienfaiteur, qui lui pardonna la première, mais qui fut obligé d'en faire juſtice à la ſeconde. Les Macaſſars avaient entraîné les Malais dans leur révolte. Leurs complots furent découverts & prévenus, & les Malais obtinrent grace en ſe ſoumettant.

Les ſeuls Macaſſars ne purent ſe réſoudre à cette ſoumiſſion, & s'obſtinèrent à périr. Leur prince fut pluſieurs fois ſommé de la part du roi, de venir rendre raiſon de ſa conduite; mais il refuſa conſtamment de le faire. Il s'excuſait ſur ce qu'il n'était point entré, diſait-il, dans la conſpiration, quoiqu'on l'en eût fort preſſé, & que s'il avait commis quelque faute, c'était de n'avoir pas découvert les auteurs d'un ſi pernicieux deſſein; mais que ſa qualité de prince était ſuffiſante pour le diſculper de n'avoir pas fait l'odieux métier d'eſpion, ni trahi des amis qui lui avaient confié un ſecret de cette importance. Une ſi mauvaiſe réponſe fit prendre au roi la réſolution de ſe ſervir de la voie des armes. On connaiſſait aſſez le caractère de cette nation, pour juger qu'on n'en viendrait pas aiſément à bout; ainſi il fallut faire des préparatifs pour les forcer. Ces meſures, loin de les intimider, parurent ranimer leur courage; & une action qui ſe paſſa à Bancok, quelque tems avant qu'on les attaquât,

les rendit encore plus fiers. Laissons parler ici le chevalier de Forbin.

Siam.
Forbin.

« Bancok, dont le roi m'avait nommé gou-
» verneur, était une place trop importante pour
» l'abandonner dans des conjonctures si péril-
» leuses. J'eus ordre de m'y rendre incessam-
» ment, de faire achever au plutôt les fortifi-
» cations, de travailler à de nouvelles levées
» de soldats Siamois, jusqu'à la concurrence
» de deux mille hommes, & de les dresser à
» la manière de France; pour subvenir aux
» frais que je devais faire, Constance eut ordre
» de me compter cent *catis*, qui reviennent
» à la somme de quinze mille livres de France;
» mais le ministre ne m'en paya qu'une par-
» tie, & me fit un billet pour le reste, sous
» prétexte qu'il ne se trouvait pas assez d'argent
» en caisse. Le roi voulant que je fusse obéi
» & respecté dans son gouvernement, me
» donna quatre de ses bourreaux pour faire
» justice; ce qui ne s'étendait cependant qu'à
» la bastonnade, n'y ayant d'ordinaire que le
» roi, ou en certaines occasions son premier
» ministre, qui puisse condamner à mort.

» Le capitaine d'une galère de l'île des Ma-
» cassars, qui était venu à Siam pour com-
» mercer, & qui avait part à la conjuration,
» la voyant manquée, s'était retiré dans son

Siam.
Forbin.

» bord, réfolu de s'en retourner ou de vendre
» chérement fa vie, fi l'on entreprenait de le
» forcer. Conftance, charmé de pouvoir féparer
» les ennemis, lui fit expédier un paffe-port
» pour fortir librement du royaume, lui & fa
» troupe, qui montait à cinquante-trois hommes;
» mais en même tems il me dépêcha un cou-
» rier, avec ordre, de la part du roi, de tendre
» la chaîne au travers de la rivière, d'arrêter
» ce bâtiment, où je devais entrer pour faire
» l'inventaire de fa charge, & de me faifir
» enfuite du capitaine & de tous fes gens, pour
» les retenir prifonniers jufqu'à nouvel ordre;
» me défendant expreffément de communiquer
» à perfonne ceux que je recevais, parce que
» des raifons d'état demandaient un fecret in-
» violable fur ce point. C'eft ainfi qu'il m'en-
» voyait à la boucherie, en me prefcrivant pas
» à pas ce que j'avais à faire pour périr in-
» failliblement.

» En attendant l'arrivée de la galère, je
» m'occupais à exercer les troupes que j'avais
» eu ordre de lever. Je divifai mes nouveaux
» foldats en compagnies de cinquante hommes;
» je mis à la tête de chaque compagnie trois
» officiers & dix bas-officiers, & je m'appli-
» quai avec tant de foin à les former, à
» l'aide d'un fergent Français & de quelques

» soldats Portugais qui entendaient la langue » siamoise, qu'en moins de six jours ils furent » en état de faire le service militaire. Comme » je n'avais point de prison où je pusse retenir » les Macassars, j'en fis promptement construire » une joignant la courtine, sur le devant du » nouveau fort, & je la fortifiai de manière qu'a- » vec quelques soldats, il aurait été aisé d'y gar- » der une cinquantaine de prisonniers.

Siam.
Forbin.

» Enfin la galère parut le 27 d'août, vingt » jours après l'ordre que j'avais eu de l'arrêter, » sans que pendant tout ce tems la chaîne eût » été detendue, crainte de surprise. Dans le » plan que je m'étais formé pour m'acquitter » sûrement de ma commission, je m'étais un » peu écarté des instructions de M. Constance; » & au lieu d'aller à bord, tandis que les Ma- » cassars en seraient les maîtres, je résolus de » les engager plutôt à descendre, & de les » arrêter d'abord, pour travailler ensuite à l'in- » ventaire de leurs effets. Dans cette vue, je » postai des soldats en différens endroits, pour » les investir dès que j'en ferais donner l'or- » dre. La galère ayant trouvé le passage fermé » à son arrivée, le capitaine vint à terre avec » sept de ses gens, qui furent conduits dans » le vieux fort, où je les attendais dans un » grand pavillon de bambou, que j'avais fait

Siam. Forbin.

» construire sur un des bastions. A mesure qu'ils » entrèrent, je leur fis civilité & les priai de » s'asseoir autour d'une table, où je mangeais » ordinairement avec mes officiers.

» Le capitaine répondit à mes interrogations, » qu'il venait de Siam, & qu'il retournait à » l'île des Macassars. En même tems il me pré- » senta son passe-port, que je fis semblant d'exa- » miner, & je lui dis qu'il était fort bon; mais » j'ajoutai qu'étant étranger & nouvellement » au service du roi, je devais être plus attentif » qu'un autre à exécuter fidélement mes or- » dres; que j'en avais reçu de très-rigoureux » à l'occasion de la révolte, dont il était sans » doute informé, pour empêcher qu'aucun Sia- » mois ne sortît du royaume. Le capitaine » m'ayant répondu qu'il n'avait avec lui que » des Macassars, je lui repliquai que je ne » doutais nullement de la vérité de ce qu'il me » disait; mais qu'étant environné de Siamois » qui observaient toutes mes actions, je le » priais, afin que la cour n'eût rien à me re- » procher, de faire mettre tout son monde à » terre; & qu'après qu'ils auraient été reconnus » pour Macassars, il leur serait libre de con- » tinuer leur voyage. Le capitaine y consentit, » à condition qu'ils descendraient armés. Je lui » demandai en souriant si nous étions donc en

Siam.

Forbin.

» guerre ? Non, me répondit-il, mais le cric » que nous portons eſt une ſi grande marque » d'honneur parmi nous, que nous ne ſaurions » le quitter ſans infamie. Cette raiſon étant » ſans réplique, je m'y rendis, ne comptant » pas qu'une arme, qui me paraiſſait ſi mé- » priſable, fût auſſi dangereuſe dans les mains » des Macaſſars, que je l'éprouvai bientôt » après.

» Tandis que le capitaine détacha deux de » ſes hommes pour aller chercher les autres, » je lui fis ſervir du thé, afin de l'amuſer, » en attendant qu'on vînt m'avertir que tout » le monde ſerait à terre. Comme ils tardaient » trop à mon gré, je feignis d'avoir quelque » ordre à donner, & je ſortis après avoir prié » un des mandarins préſens de tenir ma place. » Mes Siamois, attentifs à tout ce qui ſe paſ- » ſait, étaient fort en peine de ſavoir à quoi » je deſtinais les troupes que j'avais poſtées de » côté & d'autre. En ſortant du pavillon, je » trouvai un vieil officier Portugais que j'a- » vais fait major, & qui attendait mes ordres. » Je lui commandai d'aller avertir mes autres » officiers de ſe tenir prêts, & dès que les » Macaſſars auraient paſſé un endroit que je lui » marquai, de les inveſtir, de les déſarmer & » de les arrêter juſqu'à nouvel ordre.

Siam.
Forbin.

» L'officier Portugais effrayé de ce qu'il venait d'entendre, me repréſenta que la choſe n'était pas faiſable; que je ne connaiſſais pas comme lui les Macaſſars, qui étaient des hommes imprenables, qu'il fallait tuer pour s'en rendre maître. Je vous dirai bien plus, ajouta-t-il, c'eſt que ſi vous faites mine de vouloir arrêter le capitaine qui eſt dans le pavillon, lui & ce peu d'hommes qui l'accompagnent, nous maſſacreront tous, ſans qu'il en échappe un ſeul. Je ne fis pas d'abord tout le cas que je devais de cet avis; & perſiſtant dans mon projet, dont l'exécution me paraiſſait aſſez facile, je réitérai les mêmes ordres au major, qui s'en alla fort chagrin, me recommandant encore en partant de bien prendre garde à ce que je faiſais, & que j'en ſerais infailliblement la victime.

» Le zèle de cet officier, dont la bravoure m'était d'ailleurs connue, me fit faire quelque réflexion. Pour ne rien donner au haſard, je fis monter vingt ſoldats Siamois, dont la moitié étaient armés de lances & les autres de fuſils, & m'étant avancé vers l'entrée du pavillon, qui était fermé d'un ſimple rideau, que j'avais fait tirer, j'ordonnai à un mandarin qui me ſervait d'interprète, d'aller

» de ma part dire au capitaine que j'étais mor-
» tifié de devoir l'arrêter; mais qu'il recevrait
» toutes sortes de bons traitemens. Ce pauvre
» mandarin n'eut pas plutôt prononcé ces mots,
» que les six Macassars, ayant jeté leur bon-
» nets par terre, mirent le cric à la main, &
» s'élançant comme un éclair, tuèrent dans un
» instant, & l'interprète & six autres manda-
» rins, qui étaient restés dans le pavillon.
» Voyant ce carnage, je me retirai auprès de
» mes soldats, & saisissant la lance de l'un
» d'eux, je commandai aux mousquetaires de
» faire feu sur les Macassars.

Siam
Forbin.

» Dans le même tems, un de ces six en-
» ragés vint sur moi le cric à la main. Je lui
» plongeai ma lance dans l'estomac. Le Ma-
» cassar, comme s'il eût été insensible, avan-
» çait toujours, en s'enfonçant de plus en plus
» le fer de la lance que je lui tenais dans le
» corps, & faisant des efforts incroyables pour
» parvenir jusqu'à moi, afin de me percer. Il
» l'aurait fait infailliblement, si la garde qui
» était vers le défaut de la lance ne l'eût re-
» tenu. Tout ce que j'eus de mieux à faire fut
» de reculer, appuyant toujours sur ma lance,
» sans oser jamais la retirer pour redoubler le
» coup. Enfin, je fus secouru par d'autres lan-
» ciers qui achevèrent de le tuer.

Siam.
Forbin.

» Des six Macassars, quatre furent tués dans » le pavillon, ou du moins on les crut morts; » les deux autres, dont l'un était le capitaine, » quoique blessés, se sauvèrent par une fenê- » tre en sautant du haut du bastion en bas. » La hardiesse, ou plutôt la rage de ces six hom- » mes, m'ayant fait connaître que l'officier » Portugais m'avait dit vrai, & qu'ils étaient » en effet imprenables, je commençai à crain- » dre les quarante-sept autres qui étaient en » marche. Dans cette fâcheuse situation, je » changeai l'ordre que j'avais donné de les » arrêter; & reconnaissant qu'il n'y avait pas » d'autre parti à prendre, je résolus de les faire » tous tuer, s'il était possible: dans cette vue, » j'envoyai & j'allai moi-même de tous côtés » pour faire assembler les troupes.

» Cependant les Macassars qui avaient mis » pied à terre, marchaient vers le fort. J'en- » voyai ordre à un capitaine Anglais, que » M. Constance avait mis à la tête d'une com- » pagnie de Portugais, d'aller leur couper che- » min, de les empêcher d'avancer, & en cas » de refus, de tirer dessus; ajoutant que je » je serais à lui dans un instant pour le sou- » tenir, avec tout ce que je pourrais ramasser » de troupes. Sur la défense que l'Anglais leur » fit de passer outre, ils s'arrêtèrent tout court;

Siam. Forbin.

» tandis que je faiſais avancer mes nouveaux » ſoldats, qui étaient armés de fuſils & de lan- » ces, mais ſans expérience : de ſorte qu'il y » avait peu à compter ſur eux. Nous nous arrê- » tâmes à cinquante pas des Macaſſars. Après » quelques pourparlers, je leur fis dire que s'ils » voulaient, il leur ſerait libre de retourner » dans leur galère, comptant qu'il me ſerait » alors aiſé de les faire tous tuer à coups de fuſil. » Leur réponſe fut qu'ils étaient contens de re- » tourner à bord, pourvu qu'on leur rendît » leur capitaine, ſans lequel ils ne ſe rembar- » queraient jamais.

» Le capitaine anglais, ennuyé de toutes ces » longueurs, me fit ſavoir qu'il allait faire lier » tous ces miſérables ; & ſans attendre ma ré- » ponſe, il marcha à eux avec beaucoup d'im- » prudence. Au premier mouvement qu'ils lui » virent faire, les Macaſſars, qui juſques-là » s'étaient tenus accroupis à leur manière, ſe » levèrent tout-à-coup & s'enveloppant le bras » gauche de l'eſpèce d'écharpe qu'ils portent » autour des reins pour leur ſervir de bouclier, » ils fondirent, le cric à la main, avec tant d'im- » pétuoſité, ſur les Portugais, qu'ils les avaient » mis en pièces preſqu'avant que nous nous » fuſſions apperçus de l'attaque. Enſuite, ſans » reprendre haleine, ils pouſsèrent vers les

Siam. Forbin.

» troupes que je commandais. Quoique j'eusse » plus de mille soldats armés de lances & de » fusils, la frayeur dont ils furent saisis, les mit » en déroute. Les Macassars leur passèrent sur » le ventre, tuant à droite & à gauche, tous » ceux qu'ils pouvaient joindre. Ils nous eurent » bientôt poussés jusqu'au pied de la muraille » du nouveau fort. Six d'entr'eux plus acharnés » que les autres, poursuivirent les fuyards, » & firent par-tout un carnage horrible, sans » distinction d'âge ni de sexe.

» Dans cet embarras, ne pouvant plus re- » tenir le gros des troupes, je les laissai fuir, » & je gagnai le bord du fossé, résolu de sau- » ter dedans si j'étais poursuivi. Ce fossé étant » plein de vase, je comptais qu'ils ne pour- » raient pas venir à moi avec leur vitesse ordi- » naire, & que j'en aurais meilleur marché. » Ils passèrent à six pas de moi sans m'apper- » cevoir, trop occupés à égorger mes malheu- » reux Siamois, dont pas un ne songea seule- » ment à faire face pour se défendre, tant ils » étaient saisis. Enfin ne voyant aucun moyen » de les rallier, je gagnai la porte du nouveau » fort, qui n'était fermée que d'une barrière, » & je montai sur un bastion d'où je fis tirer » quelques coups de fusils sur les ennemis qui

se

Siam. Forbin.

» se trouvant maîtres du champ de bataille, & » n'ayant plus personne à tuer, se retirèrent sur » le bord de la rivière.

» Après avoir conféré quelques momens en» tr'eux, n'écoutant plus que leur désespoir, » & résolus de se mettre dans la nécessité de » combattre, ils regagnèrent leur galère qu'ils » brûlèrent, après s'être armés de boucliers & » de lances, & descendirent de nouveau à terre, » dans le dessein de faire main basse sur tout » ce qui se présenterait à eux. Ils commencè» rent par brûler toutes les maisons des sol» dats, & remontant le bord de la rivière, ils » attaquèrent & tuèrent indistinctement tout » ce qu'ils trouvèrent sur leur passage. Tant » de meurtres répandirent tellement l'alarme » dans les environs, que la rivière fut bientôt » couverte d'hommes & de femmes qui por» taient leurs enfans sur le dos & se sauvaient » à la nage.

» Touché de ce spectacle, & indigné de ne » voir que des cadavres dans l'endroit où j'avais » laissé tant de soldats, je ramassai une vingtaine » d'hommes armés de fusils, & je m'embar» quai avec eux sur un balon, pour suivre ces » désespérés. Les ayant joints à une lieue du » fort, mon feu les obligea de s'éloigner de » la rivière, & de se retirer dans les bois voi-

Siam.
Forbin.

» fins. Comme je n'avais pas assez de monde » pour les poursuivre, je pris le parti de » retourner au fort.

» A mon arrivée, j'appris que les six Ma- » cassars, qui avaient passé de l'autre côté, » s'étaient emparés d'un couvent de talapoins, » dont ils avaient tué tous les moines, avec » un mandarin de distinction dans le corps » duquel l'un d'eux avait laissé son cric qu'on » me présenta. J'y courus avec quatre-vingt » de mes soldats, qui ne sachant pas en- » core manier le fusil, n'étaient armés que » de lances. Je trouvai en arrivant que les Sia- » mois ne pouvant plus se défendre, avaient » été réduits à mettre le feu au couvent. On me » dit que les Macassars s'étaient jettés à quel- » ques pas de là, dans un champ plein d'herbes, » hautes & épaisses, où ils se tenaient accrou- » pis; j'y conduisis ma troupe dont je formai » deux rangs bien serrés, menaçant de tuer le » premier qui ferait mine de fuir. Mes lanciers » ne marchaient d'abord que pas à pas & comme » à tâtons; mais peu-à-peu ma présence les » rassura.

» Le premier Macassar que nous trouvâmes, » se dressa sur ses pieds comme un furieux, » & élevant son cric, allait se jeter sur mes » gens; mais je le prévins en lui brûlant la cer-

Siam. Forbin.

» velle. Quatre autres furent tués successivement par mes Siamois, qui ne s'ébranlèrent point dans cette occasion, donnant à grands coups de lances sur ces malheureux, dont le courage leur faisait préférer la mort à la retraite. Comme je songeais à m'en retourner, je fus averti qu'il restait encore un sixième Macassar. C'était un jeune homme, le même qui avait laissé son cric dans le corps du Mandarin tué au couvent des talapoins. On se mit de nouveau à le chercher dans les herbes. J'ordonnai à mes soldats de ne le point tuer, puisqu'ils pouvaient le prendre vif sans résistance; mais ils étaient si animés que l'ayant trouvé, ils le percèrent de mille coups.

» De retour au fort, j'assemblai tous les mandarins pour me concerter avec eux sur le parti qu'il y avait à prendre par rapport aux autres Macassars. Il fut résolu qu'on assemblerait le plus de troupes qu'on pourrait, & que nous leur donnerions la chasse, dès que nous serions informés du lieu de leur retraite. Je trouvai que le nombre de nos morts, dans cette malheureuse journée, se montait à trois cent soixante-six hommes. Les ennemis n'en avaient perdu que dix-sept; savoir six, dans le petit fort; six aux environs du couvent des talapoins, & cinq sur le champ de bataille.

Siam.
Forbin.

» Le lendemain de mon arrivée au fort, je » reçus avis qu'un des six Macassars qui avaient » combattu dans le pavillon, n'était pas mort; » quelques soldats Siamois l'avaient saisi, & » de peur qu'il ne leur échappât, ils en avaient » fait comme un peloton, à force de le lier. » J'allai le voir pour le questionner & pour » en tirer, s'il était possible, quelques éclair- » cissemens. Ce démon (car la force & la pa- » tience humaines ne vont pas si loin) avait » passé avec un sang froid étonnant, toute la » nuit dans la fange, blessé de dix-sept coups » de lance. Je lui fis quelques questions; » mais il me répondit qu'il ne pouvait me sa- » tisfaire, qu'auparavant je ne l'eusse fait déta- » cher. Il n'y avait pas à craindre qu'il échappât. » J'ordonnai au sergent Français que j'avais » mené avec moi, de le délier. Celui-ci posa sa » halebarde contre un arbre assez près du blessé; » & le jugeant hors d'état de rien entreprendre » après l'avoir détaché, il laissa cette arme » dans l'endroit où il l'avait mise d'abord. A » peine le Macassar fut-il en liberté, qu'il com- » mença à allonger les jambes & à remuer les » bras, comme pour les dégourdir. Je m'ap- » perçus qu'en répondant aux questions que je » lui faisais, il se retournait, & tâchant de ga- » gner terrein, s'approchait insensiblement de

Siam. Forbin.

» la halebarde pour s'en ſaiſir. Je connus ſon » deſſein, & m'adreſſant au ſergent : tiens-toi » près de ta halebarde, lui dis-je ; voyons juſ- » qu'où cet enragé pouſſera l'audace. Dès qu'il » fut à portée, il ne manqua pas de ſe jeter » deſſus pour la ſaiſir en effet ; mais ayant plus » de courage que de force, il ſe laiſſa tomber » preſque mort ſur le viſage. Alors voyant qu'il » n'y avait rien à eſpérer de lui, je le fis ache- » ver ſur le champ.

» J'étais frappé de tout ce que j'avais vu » faire à ces hommes, qui me paraiſſaient ſi » différens de tous les autres, & je ſouhaitai » d'apprendre d'où pouvait venir à ces peuples » tant de courage, ou pour mieux dire, tant de » férocité. Des Portugais qui demeuraient dans » les Indes depuis l'enfance, me dirent que ces » peuples étaient habitans de l'île *Célèbes* ou » *Macaſſar* ; qu'ils étaient mahométans ſchiſ- » matiques & très-ſuperſtitieux : que leurs prê- » tres leur donnaient des lettres écrites en carac- » tères magiques, qu'ils leur attachaient eux- » mêmes au bras, en les aſſurant que tant qu'ils » les porteraient ſur eux, ils ſeraient invulnéra- » bles : qu'un point particulier de leur créance, » qui conſiſte à être perſuadés que tous ceux » qu'ils pourront tuer ſur la terre, hors les » mahométans, ſeront autant d'eſclaves qui les

Siam.
Forbin.

» ſerviront dans l'autre monde, ne contribuait
» pas peu à les rendre cruels & intrépides. Enfin
» ils ajoutèrent qu'on leur imprimait ſi forte-
» ment dès l'enfance, ce qu'on appelle le point
» d'honneur, qui ſe réduit parmi eux à ne ſe
» rendre jamais, qu'il n'y avait point d'exem-
» ple qu'aucun y eût encore contrevenu. Pleins
» de ces idées, ils ne demandent ni ne donnent
» jamais de quartier; dix Macaſſars le cric à
» la main, attaqueraient cent mille hommes.
» Il n'y a pas lieu d'en être ſurpris. Des gens
» imbus de tels principes, ne doivent rien crain-
» dre, & ce ſont des hommes bien dangereux.
» Ces inſulaires ſont d'une taille médiocre, ba-
» ſanés, agiles & vigoureux. Leur habillement
» conſiſte en une culotte fort étroite, une che-
» miſette de coton, blanche ou griſe, un bon-
» net d'étoffe bordé d'une bande de toile,
» large d'environ trois doigts: ils vont les
» jambes nues, les pieds dans des *babouches*,
» & ſe ceignent les reins d'une écharpe, dans
» laquelle ils paſſent leur arme diabolique.
» Tels étaient ceux à qui j'avais eu affaire, & qui
» me tuèrent miſérablement tant de monde.

» Je rendis compte à M. Conſtance de cette
» malheureuſe aventure. Quoique ſa manœu-
» vre ne m'eût que trop manifeſté ſa mauvaiſe
» volonté à mon égard, je crus qu'il ne conve-

Siam.
Forbin.

» nait pas de lui en témoigner du ressentiment;
» je lui écrivis donc simplement pour lui faire
» un détail bien circonstancié de tout ce qui m'é-
» tait arrivé. Je l'avertis en même-tems de
» prendre garde au reste des Macassars qui
» étaient retranchés dans leur camp, & de pro-
» fiter de mon exemple. Ayant reçu ma rela-
» tion, il fit entendre au roi tout ce qu'il vou-
» lut; & comme je m'étais sans doute trop bien
» conduit à son gré, il me répondit par une
» lettre pleine de reproches, m'accusant d'im-
» prudence & d'avoir été la cause de tout ce
» massacre; il finissait en me donnant ordre,
» non d'arrêter les Macassars comme la pre-
» mière fois, mais d'en faire mourir autant
» que je pourrais.

» Je n'avais pas attendu ses instructions sur
» ce point. Dès le lendemain de notre déroute,
» ayant encore assemblé tous les mandarins, je
» leur avais distribué des troupes avec ordre de
» se tenir sur les avenues, pour empêcher que
» les ennemis qui avaient gagné les bois, ne
» revinssent jeter de nouveau l'épouvante sur
» le bords de la rivière, qui est l'endroit le plus
» habité du pays, & celui où ils pouvaient faire
» le plus de ravage.

» Quinze jours après, j'appris qu'ils
» avaient paru à deux lieues de Bancok: j'y

Siam. Forbin.

» accourus avec quatre-vingt foldats que j'em-
» barquai dans mon balon, le pays étant encore
» inondé. J'arrivai fort à propos pour raffurer
» les peuples : j'y trouvai plus de quinze cent
» perfonnes qui fuyaient devant vingt-quatre ou
» vingt-cinq Macaffars qui étaient encore
» attroupés. A mon arrivée, ces furieux aban-
» donnèrent quelques balons dont ils s'étaient
» faifis, & fe jettèrent à la nage. Je fis tirer
» fur eux ; mais ils furent bientôt hors de la
» portée du fufil, & fe retirèrent dans les bois.
» Je raffemblai tout ce peuple effrayé, je lui
» reprochai fa lâcheté, & la honte qu'il y avait
» à fuir devant un fi petit nombre d'ennemis.
» Animés par mes difcours, les Siamois fe
» rallièrent, & les pourfuivirent jufqu'à l'en-
» trée du bois, où voyant qu'il était impoffi-
» ble de les forcer, je retournai à Bancok.

» Je trouvai en arrivant deux de ces mal-
» heureux, qui ayant été bleffés, n'avaient pu
» fuivre les autres. Un miffionnaire nommé
» *Manuel*, les regardant comme un objet digne
» de fon zèle, leur parla avec tant de force,
» qu'ils fe convertirent, & moururent peu de
» tems après avoir reçu le baptême. Quelques
» jours après on m'en amena un troifième que
» le miffionnaire exhorta inutilement ; ce mifé-
» rable ayant demandé fi en fe faifant chrétien

Siam. Forbin.

» on lui ſauverait la vie, on lui répondit que
» non. Puiſque je dois mourir, dit-il, que
» m'importe que je ſois avec Dieu ou avec le
» diable? Là-deſſus il eut le cou coupé, & j'or-
» donnai que ſa tête ſerait expoſée pour don-
» ner de la terreur aux autres.

» Au bout de huit jours, quelques payſans
» tout effrayés vinrent m'avertir que les enne-
» mis avaient paru ſur le rivage; qu'ils y avaient
» pillé un jardin d'où ils avaient enlevé quelques
» herbes & une quantité aſſez conſidérable de
» fruits. J'y allai avec environ cent ſoldats ar-
» més de lances & de fuſils; j'y trouvai plus de
» deux mille Siamois qui s'étaient rendus ſur
» le lieu où les Macaſſars avaient couché. Laſſé
» de me voir mené ſi long-tems par une poi-
» gnée d'ennemis, je réſolus d'en venir à bout.
» Je partageai les deux mille hommes que j'a-
» vais en deux corps, que je poſtai à droite & à
» gauche, & je me mis avec mes cent hommes
» aux trouſſes de ces bêtes féroces. Je ſuivi
» dans l'eau la route qu'ils s'étaient ouverte à
» travers les herbes. Comme ils mouraient
» preſque de faim, ne ſe nourriſſant depuis un
» mois que d'herbes ſauvages, je vis bien qu'il
» était tems de ne les plus marchander, ſur-
» tout n'ayant avec moi que des hommes frais

Siam.
Forbin.

» dont je pouvais tirer parti. Dans cette pen-» ſée, je leur fis doubler le pas. Après avoir » marché environ une demi-lieue, nous ap-» perçûmes les ennemis, & nous nous mîmes » en devoir de les joindre.

» Je les ſerrais de fort près. Pour m'éviter, » ils ſe jetèrent dans un bois qui était ſur la » gauche, d'où ils tombèrent ſur une troupe » des miens, qui du plus loin qu'ils les apper-» çurent, firent une décharge de mouſque-» terie hors de portée, & ſe ſauvèrent à toutes » jambes. Cette fuite ne me fit pas changer de » deſſein; je joignis encore les ennemis, & je » rangeai mes ſoldats en ordre de bataille. » Comme nous avions de l'eau juſqu'à mi-» jambe, les Macaſſars ne pouvant venir à nous » avec leur activité ordinaire, gagnèrent une » petite hauteur entourée d'un foſſé, où il y » avait de l'eau juſqu'au col. Je les inveſtis, & » m'approchant d'eux à la diſtance de dix à » douze pas, je leur fis crier par un interprète » de ſe rendre, les aſſurant que s'ils ſe fiaient » à moi, je m'engageais à leur ménager leur » grace auprès du roi de Siam. Ils ſe tinrent ſi » offenſés de cette propoſition, qu'ils nous dé-» cochèrent une de leurs lances pour nous té-» moigner leur indignation, & ſe jetant un

» moment après dans l'eau, les crics entre les » dents, ils se mirent à la nage pour nous venir attaquer.

Siam. Forbin.

» Les Siamois encouragés, & par mes discours & par mon exemple, firent si à propos leur décharge sur ces désespérés, qu'il » n'en échapa pas un seul. Ils n'étaient plus que » dix-sept; tous les autres étaient morts dans » les bois, ou de misère, ou des blessures qu'ils » avaient reçues. J'en fis dépouiller quelques » uns, que je trouvai tous secs comme des momies, n'ayant que la peau & les os. Ils portaient tous sur le bras gauche ces caractères dont on a parlé. Telle fut la fin de cette » malheureuse aventure, qui pendant un mois » me causa des fatigues incroyables, & faillit » à me coûter la vie ».

Un Français nommé la Mare, témoin oculaire, rapporte en peu de mots ce qui se passa à Siam au sujet des Macassars retranchés dans leur camp, après la conspiration découverte.

« Cinq mille hommes de la garde furent » détachés sous les ordres de M. Constance, » premier ministre, que le roi regardait comme » le plus digne de tous ses sujets, & en même-tems le plus capable d'exécuter ses volontés.

» Tout étant disposé pour cette expédition,

Siam.
Forbin.

» qui devait ſe faire le 24 de ſeptembre au matin, M. Conſtance ſe mit la veille dans un balon, où il fit entrer le ſieur *Youdal*, capitaine d'un vaiſſeau Anglais, qui était à la barre de Siam, pluſieurs Anglais au ſervice du roi de Siam, un miſſionnaire & un autre particulier. En paſſant, il fit la revue de toutes les troupes qui l'attendaient dans divers bâtimens, près d'une langue de terre qui regarde le camp des Macaſſars; & leur ayant aſſigné leurs poſtes, il envoya tous les Anglais, à l'exception du capitaine, à bord de deux vaiſſeaux du roi armés en guerre, qui étaient une demi-lieue au-deſſous du camp des Macaſſars, & demeura juſqu'à une heure de la nuit, pour viſiter tous les poſtes, après quoi, nous nous rendîmes auſſi à bord de ces vaiſſeaux vers les quatre heures, une demi-heure avant l'attaque qui devait commencer par un ſignal de l'autre côté de la rivière.

» Conſtance viſita encore tous les poſtes en remontant, & donna ſes ordres par-tout. Celui de l'attaque portait, que *Oklouang-Mahamontri*, capitaine général des gardes du roi, avec ſes quinze cent hommes, devait enfermer les ennemis, en formant une ligne de tout ſon

Siam.
Forbin.

» monde, depuis le bord de la grande rivière » jusqu'à un ruisseau où se terminait leur camp. » Vers le haut, une mare d'eau derrière le » camp ne laissait entre la grande rivière & le » ruisseau, qu'un espace d'environ deux toi- » ses; de sorte que les Macassars ne pouvaient » les combattre que par une espèce de chauf- » sée; mais on avait donné ordre d'y faire une » barricade de pieux pour en défendre l'entrée. » *Okpra - Chula*, mandarin Siamois, devait se » porter de l'autre côté du ruisseau, & le bor- » der avec mille hommes. Dans les deux ri- » vières il y avait vingt-deux petites galères » & soixante balons remplis de monde, pour » escarmoucher contre les ennemis; & mille » hommes sur la langue de terre vis-à-vis de » leur camp.

» Le signal donné à l'heure marquée, » Oklouang - Mahamontri part brusquement » avec quatorze de ses esclaves, sans se faire » suivre de ses troupes, & va droit à la » chaussée, le long de laquelle il pousse jus- » qu'aux maisons des Macassars. Là, s'arrê- » tant, il appelle tout bas Okpra-Chula. Un » Macassar que l'obscurité l'empêchait de voir, » lui répond en Siamois, que voulez - vous? » Ce mandarin croyant que c'était effective- » ment Okpra-Chula, s'avance sans défiance:

Siam.
Forbin.

» en même-tems les Macaſſars ſortent de leur » embuſcade, & le tuent avec ſept de ſes » eſclaves. Après cette expédition, une par- » tie des Macaſſars paſſa de l'autre côté du » ruiſſeau, avant que l'Okpra ſe fût emparé » de ce poſte.

» A cinq heures & demie, un Anglais nommé » Cotſe, capitaine de vaiſſeau du roi de Siam, » attaqua les ennemis du côté de la grande ri- » vière, à l'extrêmité de leur camp, & fit faire » ſur eux un ſi grand feu de ſa mouſqueterie, » qu'il les contraignit de ſe retirer vers le » haut de leur camp. Ce capitaine s'en étant » apperçu, mit pied à terre, ſuivi de dix ou » douze Anglais, & d'un officier Français; » mais à peine étaient-ils deſcendus, que les » Macaſſars revenans ſur leurs pas, les char- » gèrent à leur tour, & les obligèrent de ſe » jeter dans la rivière. Cotſe y reçut une bleſ- » ſure à la tête, dont il mourut, & l'officier » Français ſe ſauva à la nage.

» Après ce coup, tous les Macaſſars aban- » donnèrent leur camp qui était déjà à moitié » brûlé, & voulurent gagner le haut de la pe- » tite rivière, à deſſein de pouſſer juſqu'au camp » des Portugais, pour exercer leur rage ſur les » Chrétiens. Dans ces entrefaites, le ſieur » *Veret*, chef du comptoir de la compagnie

Siam.
Forbin.

» orientale de France à Siam, arriva avec une » chaloupe & un balon, où étaient tous les » Français qui se trouvaient dans cette ville au » nombre de vingt. M. Constance qui montait » un balon plus léger que les autres, s'avança » en diligence du côté des Macassars, suivi du » balon de M. Veret & de douze ou quinze au- » tres balons siamois, pour les empêcher de » rien entreprendre & de passer la rivière à une » demi-lieue au-dessus du camp. Les ayant ap- » perçus, il commanda aux Siamois de descen- » dre pour les charger, & mettant pied à » terre lui-même, ce ministre marcha droit à » eux, suivi de huit Français, de deux Anglais, » de deux madarins Siamois, & d'un soldat » Japonais. La chaloupe n'était pas encore ar- » rivée, & l'on ne pouvait l'attendre, parce » qu'il était de la dernière importance de pré- » venir les Macassars.

» On passa d'abord une grande haie de bam- » bous pour entrer dans la plaine où étaient » les ennemis. La première escarmouche coûta » la vie à un Siamois & à deux Macassars. Les » autres se retirèrent derrière des bambous, & » se partageant ensuite à droite & à gauche, » ils revinrent avec beaucoup de furie dans » le dessein d'enfermer les Siamois. Ce mou- » vement, nous obligea de faire une retraite

Siam.
Forbin.

» fort précipitée, & de nous jeter dans l'eau » pour regagner les balons. De douze per- » ſonnes qui accompagnaient M. Conſtance, il » y en eut cinq de tués, entr'autres Youdal, » capitaine du vaiſſeau anglais, percé de cinq » coups, & quatre Français qui en avaient » reçu chacun dix ou douze. La rage des Ma- » caſſars, animés par leur opium, était ſi » grande, qu'un d'eux tua ſa propre femme, » qui l'embarraſſait dans ſa retraite.

» Cet échec n'étonna point M. Conſtance. Il » mit de nouveau pied à terre, ſuivi d'un plus » grand nombre de Français, tant du balon que » de la chaloupe, & de pluſieurs Anglais qui » y étaient accourus. Il y eut quantité de Ma- » caſſars tués dans cette ſeconde deſcente, & » quoiqu'ils ſe défendiſſent avec beaucoup d'o- » piniâtreté, nous n'y perdîmes pas un ſeul » homme.

» Le miniſtre voyant qu'il n'y avait aucun » moyen de vaincre ces déſeſpérés, qu'avec des » forces ſupérieures, détacha contr'eux quatre » cent hommes ſous les ordres d'un mandarin » Siamois, pour aller ſe poſter au-deſſus de » cet endroit & s'oppoſer à leur paſſage. En » même-tems il deſcendit ſur le bord du ruiſ- » ſeau, à la tête de trois mille hommes, avec » tous les Français & les Anglais, entra dans

la

Siam.
Forbin.

» la plaine où il y avait de l'eau jusqu'à la ceinture, & marcha droit aux ennemis. Nous aperçûmes de loin qu'ils étaient aux prises avec les quatre cent hommes qu'on avait détachés vers le haut, lesquels soutinrent vigoureusement cette furie, & contraignirent les Macassars de se retirer à l'abri des maisons & des bambous qui bordent la petite rivière. Aussitôt M. Constance fit un détachement de huit cent mousquetaires pour les escarmoucher à travers les maisons & les bambous, en poussant toujours vers le haut de la rivière. Ces mousquetaires firent des merveilles, & ne lâchèrent jamais pied malgré la résistance des Macassars.

» Quelques momens après, le ministre fit avancer en croissant les deux mille deux cent hommes qui étaient restés auprès de lui dans la plaine, pour se joindre aux quatre cent premiers. Ils portaient devant eux de petites claies de bambous, traversées de gros clous à trois pointes qui s'élevaient par-dessus à la hauteur d'un demi-pied. Ces machines furent plongées dans l'eau, & appuyées avec des pieus à mesure qu'on s'approchait des ennemis, qui venant fondre tous ensemble à leur ordinaire, sans voir où ils posaient les pieds, se trouvèrent pris pour la plu-

Siam.
Forbin.

» part, si bien que ne pouvant plus ni avancer
» ni reculer, ils furent presque tous tués à coups
» de fusil.

» Ceux qui s'échappèrent, s'étant retranchés
» dans des maisons de bambous ou de bois,
» auxquelles on mit le feu, n'en sortirent qu'à
» demi-brûlés, en se jetant au milieu des
» troupes la lance ou le cric à la main, &
» combattant toujours jusqu'à ce qu'ils tom-
» bassent sous les coups de leurs ennemis. Il
» n'y en eut pas un de ceux qui s'étaient re-
» tirés dans les maisons & dans les bâtimens
» qui ne mourût de cette manière. Le prince
» même qui s'était caché derrière une maison,
» & qui avait été blessé d'un coup de mous-
» quet à l'épaule, se voyant découvert, courut
» la lance à la main droit à M. Constance,
» qui lui présenta la sienne, tandis qu'un des
» Français de la suite du ministre, lui lacha un
» coup de mousqueton qui l'étendit mort à ses
» pieds. Enfin tous les Macassars furent tués
» ou pris. Vingt-deux qui s'étaient retirés dans
» une mosquée, se rendirent sans combattre.
» On en saisit trente-trois autres en vie, qui
» étaient tous percés de coups. De la Mare ne
» nous apprend pas ce qu'on fit des prison-
» niers; mais le chevalier de Forbin dit qu'on
» ne sauva la vie qu'à deux jeunes fils du

Siam.
Forbin.

» prince, qui furent conduits à Louvo. On ne » trouva les corps que de quarante-deux morts; » les autres étaient péris dans la rivière. Il y » eut ſept Européens & ſeulement dix Siamois » de tués dans cette expédition. Le combat » dura depuis quatre heures & demie du ma- » tin juſqu'à quatre heures du ſoir. Les man- » darins Siamois firent parfaitement bien leur » devoir, allant par-tout le ſabre à la main » dans les endroits les plus périlleux, & fai- » ſant exécuter les ordres du miniſtre avec une » promptitude admirable. Tout étant achevé, » M. Conſtance donna ordre qu'on coupât » les têtes des Macaſſars qui furent trouvés » morts, & qu'on les exposât dans leur camp. » Il partit enſuite pour aller rendre compte au » roi du ſuccès de cette grande journée. Sa » majeſté lui témoigna qu'elle était ſatisfaite » de ſa conduite; mais elle lui fit en même » tems une douce réprimande de s'être ſi fort » expoſé, & lui donna ordre de remercier de » ſa part les Français & les Anglais qui avaient » partagé avec lui le danger & la victoire ».

Tachard ajoute à cette relation quelques particularités qu'il tenait du P. de Fontenay, & qui ſervent à faire voir juſqu'à quel point les Macaſſars pouſſent la fermeté & le courage. Quatre d'entr'eux qui avaient abandonné le

Siam.
Forbin.

ſervice du roi de Siam, le jour même que la conjuration éclata, pour ſe joindre à leurs compatriotes, ayant été condamnés à la mort, ce Père s'intéreſſa pour faire différer leur ſupplice, s'imaginant que des malheureux qui avaient déja beaucoup ſouffert, feraient plus dociles à recevoir les lumières du chriſtianiſme. Ils venaient de ſubir une terrible torture. On les avait roués de coups de bâton; on leur avait enfoncé des chevilles ſous les ongles, écraſé tous les doigts, appliqué du feu au bras & ſerré les temples entre deux ais. M. *Leclerç*, qui parlait leur langue, fit tout ce qu'il put pour opérer leur converſion, mais inutilement. Ainſi les PP. furent obligés de les abandonner à la juſtice. Ils furent attachés à terre pieds & poings liés, le corps nu, autant que la pudeur pouvait le permettre. Dans cet état on lâcha un tigre, qui, après les avoir flairés ſans leur faire aucun mal, fit de grands efforts pour ſortir de l'enceinte, haute de quatre pieds. Il était midi qu'il n'avait point encore touché aux criminels, quoiqu'ils euſſent été expoſés depuis les ſept heures du matin. L'impatience des bourreaux leur fit irriter le tigre, qui en tua trois avant la nuit, & la nuit même le quatrième. Les exécuteurs tenaient ce cruel animal par deux chaînes paſſées des deux côtés hors de l'enceinte, & le

Siam.
Forbin.

tiraient malgré lui fur les criminels. Ce qu'il y a de plus admirable, c'eft qu'on ne les entendit jamais ni fe plaindre ni feulement gémir. L'un fe laiffa dévorer le pied fans le retirer; l'autre, fans faire un cri fe laiffa dévorer tous les os du bras; un troifième fouffrit que le tigre lui léchât le fang qui coulait de fon vifage, fans détourner les yeux & fans faire le moindre mouvement du corps. Un feul tourna autour de fon poteau, pour éviter cet animal furieux; mais il mourut enfin avec la même conftance que les autres.





CHAPITRE V.

Voyage d'Occum Chamnam, Mandarin Siamois.

Siam.

Occum Chamnam.

Nous joindrons ici la relation du malheureux voyage de ce mandarin, relation dont nous sommes redevables au P. Tachard. Il avait entendu vanter la singularité de ses aventures. Sa curiosité lui fit desirer de les apprendre de lui-même. Il les écrivit à mesure que le mandarin les lui racontait; & dans la suite ayant eu occasion de connaître plusieurs Portugais dignes de foi, qui avaient fait le même voyage avec lui, il trouva dans la conformité de leur témoignage une parfaite confirmation de ce récit.

Le roi de Portugal ayant envoyé au roi de Siam une célèbre ambassade, pour renouveller leurs anciennes alliances, le monarque Siamois se crut obligé de répondre à cette marque extraordinaire de considération, en faisant partir à son tour trois grands mandarins, revêtus de la qualité de ses ambassadeurs, & six autres d'un ordre inférieur, avec un assez grand équi-

Siam. Occum Chamnam.

page, pour se rendre à la cour de Portugal. Ils s'embarquèrent pour Goa vers la fin du mois de mai 1684, sur une frégate siamoise, commandée par un capitaine Portugais. Quoique Goa ne soit pas bien éloigné de Siam, ils employèrent plus de cinq mois dans cette route; &, soit défaut d'habileté dans les officiers & les pilotes, soit opiniâtreté des vents, ils n'y purent arriver qu'après le départ de la flotte portugaise. Ainsi leur navigation vers l'Europe fut différée d'une année presqu'entière.

Ils se virent dans la nécessité de passer onze mois à Goa, pour attendre le retour de la flotte portugaise qui devait revenir d'Europe. Ils s'embarquèrent enfin dans un vaisseau portugais de cent cinquante hommes d'équipage & d'environ trente pièces de canon. Outre les ambassadeurs avec les personnes de leur suite, il portait plusieurs religieux de divers ordres, & un grand nombre de passagers, Créoles, Indiens & Portugais. On mit à la voile de la rade de Goa, le 17 Janvier 1686. La navigation fut heureuse jusqu'au 27 d'avril. Mais, à l'exemple du traducteur d'Occum, c'est dans sa bouche qu'il faut mettre le reste de cette relation.

« Ce jour, même au coucher du soleil, on » avait fait monter plusieurs matelots sur les » mâts & les vergues du navire, pour recon-

Siam.
Occum.
Chamnam.

» naître la terre qu'on voyait alors devant nous, » un peu à côté sur la droite, & qu'on avait » apperçue depuis trois jours. Sur le rapport des » matelots & sur d'autres indices, le capitaine » & le pilote jugèrent que c'était le Cap de » Bonne-Espérance. On continua la route dans » cette supposition jusqu'à deux ou trois heures » après le soleil couché, qu'on se crut au delà » des terres qu'on avait reconnues. Alors chan- » geant de route, on porta un peu plus vers le » nord. Comme le tems était clair & le vent » fort frais, le capitaine, persuadé qu'on avait » doublé le Cap, ne mit point de sentinelle » sur les antennes. Les matelots de quart veil- » laient à la vérité; mais c'était pour les ma- » nœuvres, ou pour se réjouir ensemble, avec » tant de confusion qu'aucun ne s'apperçut & ne » se défia même du danger. Je fus le premier » qui découvrit la terre. Je ne sais quel pres- » sentiment du malheur qui nous menaçait, » m'avait fait passer une nuit si inquiète, qu'il » m'avait été impossible de fermer l'œil pour » dormir. Dans cette agitation, j'étais sorti de » ma chambre & je m'amusais à considérer le » navire, qui semblait voler sur les eaux. En » regardant un peu plus loin, j'apperçus tout » d'un coup sur la droite une ombre fort épaisse » & peu éloignée de nous. Cette vue m'é-

» pouvante : j'en avertis le pilote qui veillait » au gouvernail. En même tems on cria de » l'avant du vaiſſeau, terre, terre devant nous. » Nous ſommes perdus, revirez de bord. Le » pilote fit pouſſer le gouvernail pour changer » de route. Nous étions ſi près du rivage, qu'en » revirant le navire donna trois coups de ſa » pouppe ſur une roche, & perdit auſſi-tôt ſon » mouvement. Ces trois ſecouſſes furent très- » rudes. On crut le vaiſſeau crevé. On courut » à la pouppe. Cependant, comme il n'était pas » encore entré une ſeule goutte d'eau, l'équi- » page fut un peu ranimé.

Siam. Occum Chamnam.

» On s'efforça de ſortir d'un ſi grand danger, » en coupant les mâts, & en déchargeant le » vaiſſeau. Mais on n'en eut pas le tems. Les » flots que le vent pouſſait au rivage, y por- » tèrent auſſi le bâtiment. Des montagnes » d'eau qui s'allaient rompre ſur les briſans » avancés dans la mer, ſoulevaient le vaiſſeau » juſqu'aux nues, & le laiſſaient retomber » tout d'un coup ſur les roches avec tant de » viteſſe & d'impétuoſité, qu'il n'y put réſiſter » long-tems. On l'entendait craquer de tous » côtés. Les membres ſe détachaient les uns » des autres ; & l'on voyait cette groſſe maſſe » de bois s'ébranler, plier & ſe rompre de » toutes parts, avec un fracas épouvantable.

Siam.
Occum Chamnam.

» Comme la poupe avait touché la première, » elle fut aussi la première enfoncée. En vain » les mâts furent coupés, & les canons jetés à » la mer, avec les coffres & tout ce qui tom- » bait sous la main pour soulager le corps du » bâtiment. Il toucha si souvent que s'étant ou- » vert enfin sous la sainte-barbe, l'eau qui en- » trait en abondance, eut bientôt gagné le » premier pont, & rempli la sainte-barbe. Elle » monta jusqu'à la grande chambre ; & peu de » tems après, elle était à la hauteur de la » ceinture au second pont.

» A cette vue, il s'éleva de grands cris. Cha- » cun se réfugia sur l'étage le plus haut du na- » vire, mais avec une confusion qui augmenta » le danger. L'eau continuant de monter, nous » vîmes le vaisseau s'enfoncer insensiblement » dans la mer, jusqu'à ce que la quille ayant » atteint le font, il demeura quelque tems im- » mobile dans cet état.

» Il serait difficile de représenter l'effroi & » la consternation qui se répandirent dans tous » les esprits, & qui éclatèrent par des cris, » des sanglots & des hurlemens. Le bruit & le » tumulte étaient si horribles qu'on n'entendait » plus le fracas du vaisseau qui se rompait en » mille pièces, ni le bruit des vagues qui se » brisaient sur les rochers avec une furie in-

Siam. Occum Chamnam.

» croyable. Cependant après s'être livrés à des » gémiſſemens inutiles, ceux qui n'avaient pas » encore pris le parti de ſe jeter à la nage, pen- » sèrent à ſe ſauver par d'autres voies. On fit » pluſieurs radeaux des planches & des mâts du » navire. Tous les malheureux à qui la frayeur » avait fait négliger de prendre ces précautions » furent engloutis dans les flots ou écraſés par » la violence des vagues, qui les précipitaient » ſur les rochers du rivage.

» Mes craintes furent d'abord auſſi vives » que celles des autres. Mais lorſqu'on m'eut » aſſuré qu'il y avait quelque eſpérance de ſe » ſauver, je m'armai de réſolution. J'avais deux » habits aſſez propres que je vêtis l'un ſur l'au- » tre; & m'étant mis ſur quelques planches » liées enſemble, je m'efforçai de gagner à la » nage le bord de la mer. Notre ſecond ambaſ- » ſadeur, le plus robuſte & le plus habile des » trois à nager, était déja dans l'eau. Il s'était » chargé de la lettre du roi, qu'il portait atta- » chée à la poignée d'un ſabre dont ſa majeſté lui » avait fait préſent. Ainſi nous arrivâmes tous » deux à terre preſqu'en même tems. Pluſieurs » Portugais s'y étaient déja rendus: mais ils » n'avaient fait que changer de péril. Si ceux » qui étaient encore dans le vaiſſeau pouvaient » être noyés, il n'y avait pas plus de reſſource

Siam.
Occum Chamnam.

» à terre contre la faim. Nous étions sans » eau, sans vin & sans biscuit. Le froid était » d'ailleurs très-piquant, & j'y étais d'autant plus sensible que la nature ne m'y avait » point accoutumé. Je compris qu'il me serait » impossible d'y résister long-tems. Cette idée » me fit prendre la résolution de retourner le » lendemain au vaisseau, pour y prendre des » habits plus épais que les miens, & des rafraîchissemens. Les Portugais de quelque rang » avaient été logés sur le premier pont; & je » m'imaginai que je trouverais dans leurs cabanes des choses précieuses, sur-tout de bonnes » provisions, qui étaient le plus nécessaire de » nos besoins. Je me remis sur une espèce » de claie, & je nageai heureusement jusqu'au » vaisseau.

» Il ne me fut pas difficile d'y aborder, parce » qu'il paraissait encore au-dessus de l'eau. Je » m'étais flatté d'y trouver de l'or, des pierreries, ou quelque meuble précieux qui n'eût » pas été difficile à porter. Mais en arrivant je » vis toutes les chambres remplies d'eau, & je » ne pus emporter que quelques pièces d'étoffe » d'or, avec une petite cave de six flacons de » vin & un peu de biscuit, que je trouvai » dans la cabane d'un pilote. J'attachai ce petit » butin sur la claie, & le poussant devant moi

Siam.
Occum Chamnam.

» avec beaucoup de peine & de danger, j'arri-
» vai une ſeconde fois au rivage quoique bien
» plus fatigué que la première.

» J'y rencontrai quelques Siamois qui s'étaient
» ſauvés nus. La compaſſion que je reſſentis de
» leur misère, en les voyant trembler de
» froid, m'obligea à leur faire part des étoffes
» que j'avais apportées du vaiſſeau. Mais crai-
» gnant que ſi je leur confiais la cave, elle ne
» durât pas long-tems entre leurs mains, je la
» donnai à un Portugais qui m'avait toujours
» marqué beaucoup d'amitié; à condition néan-
» moins que nous en partagerions l'uſage. Dans
» cette occaſion, je reconnus combien l'amitié
» eſt faible contre la néceſſité. Cet ami me
» donna chaque jour un demi verre de vin à
» boire, pendant les deux ou trois premières
» journées, dans l'eſpérance de trouver une
» ſource ou un ruiſſeau. Mais lorſqu'on ſe vit
» preſſé de la ſoif, & qu'on craignit de ne pas
» découvrir d'eau douce pour ſe déſaltérer, en
» vain le preſſai-je de me communiquer un ſe-
» cours qu'il tenait de moi. Il me répondit
» qu'il ne l'accorderait pas à ſon père. Le biſ-
» cuit ne put nous ſervir, parce que l'eau de
» la mer dont il avait été trempé, lui donnait
» une amertume inſupportable.

Siam. Occum Chamnam.

» Aussi-tôt que tout le monde se fut rendu » à terre, ou du moins que personne ne parut » plus sortir du vaisseau, on fit le dénombrement; » nous nous trouvâmes environ deux cent per- » sonnes; d'où l'on conclut qu'il ne s'en était » noyé que sept ou huit pour avoir eu trop d'em- » pressement à se sauver. Quelques Portugais » avaient eu la précaution d'emporter des fusils » & de la poudre, pour se défendre des Cafres, » & pour tuer du gibier dans les bois. Ces ar- » mes nous furent aussi fort utiles à faire du » feu, non-seulement pendant toute la durée » de notre voyage, jusqu'aux habitations Hol- » landaises, mais sur tout les deux premières » nuits que nous passâmes sur le rivage, tout » dégouttans de l'eau de la mer. Le froid fut si » rigoureux, que si l'on n'eût allumé du feu » pour faire sécher nos habits, peut-être au- » rions-nous trouvé tous dans une prompte mort » le remède à nos peines.

» Le second jour après notre naufrage, nous » nous mîmes en chemin. Le capitaine & les » pilotes nous disaient que nous n'étions pas à » plus de vingt lieues du Cap de Bonne-Espérance, » où les Hollandais avaient une fort nombreuse » habitation, & que nous n'avions besoin que » d'un jour ou d'eux pour y arriver. Cette assu-

Siam.

Occum Chamnam.

» rance porta la plupart de ceux qui avaient
» apporté quelques vivres du vaisseau à les
» abandonner, dans l'espoir qu'avec ce fardeau
» de moins, ils marcheraient plus vîte & facile-
» ment. Nous entrâmes ainsi dans les bois, ou
» plutôt dans les broussailles; car nous vîmes
» peu de grands arbres dans tout le cours de
» notre voyage. On marcha tout le jour; &
» l'on ne s'arrêta que deux fois pour prendre
» un peu de repos. Comme on n'avait presque
» rien apporté pour boire & pour manger, on
» commença bientôt à ressentir les premières
» atteintes de la faim & de la soif; sur-tout
» après avoir marché avec beaucoup de dili-
» gence, à l'ardeur du soleil, dans l'espérance
» d'arriver le même jour chez les Hollandais.
» Sur les quatre heures après midi, nous trou-
» vâmes une grande mare d'eau qui servit
» beaucoup à nous soulager. Chacun y but à
» loisir. Les Portugais furent d'avis de passer
» le reste du jour & la nuit suivante sur le
» bord de cet étang. On fit du feu. Ceux qui
» purent trouver dans l'eau quelques cancres,
» les firent rôtir & les mangèrent. D'autres, en
» plus grand nombre, après avoir bu une seconde
» fois, prirent le parti de se livrer au som-
» meil; bien plus abattus par la fatigue d'une
» si longue marche, que par la faim qui les

Siam.
Occum Chamnam.

» tourmentait depuis deux jours qu'ils étaient
» à jeun.

» Le lendemain, après avoir bu par précau-
» tion pour la ſoif future, on partit de grand
» matin. Les Portugais prirent les devants,
» parce que notre premier ambaſſadeur étant
» d'une faibleſſe & d'une langueur qui ne lui
» permettaient pas de faire beaucoup de dili-
» gence, nous fûmes obligés de nous arrêter
» avec lui. Mais comme il ne fallait pas perdre
» les Portugais de vue, nous prîmes le parti de
» nous diviſer en trois troupes. La première
» ſuivait toujours de vue les derniers Portugais;
» & les deux autres marchant dans la même
» diſtance, prenaient garde aux ſignaux dont
» on était convenu avec la première bande,
» pour avertir lorſque les Portugais s'arrête-
» raient ou changeraient de route. Nous trou-
» vâmes quelques petites montagnes, qui nous
» causèrent beaucoup de peine à traverſer. Pen-
» dant tout le jour nous ne pûmes découvrir
» qu'un puits, dont l'eau était ſi jaunâtre qu'il
» fut impoſſible d'en boire. Un ſignal de la pre-
» mière troupe, ayant fait juger en même-tems
» que les Portugais s'étaient arrêtés, on ne
» douta pas qu'ils n'euſſent rencontré de bonne
» eau, & cette eſpérance nous fit doubler le
pas.

Siam.
Occum Chamnam.

» pas. Cependant tous nos efforts ne purent » nous y faire mener l'ambaſſadeur avant le » ſoir. Nos gens nous déclarèrent que les Por- » tugais n'avaient pas voulu nous attendre, » ſous prétexte qu'il n'y aurait aucun avantage » pour nous à ſouffrir la faim & la ſoif avec » eux, & qu'ils nous ſerviraient plus utilement » en ſe hâtant de marcher, pour ſe mettre en » état de nous envoyer des rafraîchiſſemens.

» A cette triſte nouvelle, le premier am- » baſſadeur fit aſſembler tous les Siamois qui » étaient reſtés près de lui. Il nous dit qu'il ſe » ſentait ſi faible & ſi fatigué, qu'il lui était » impoſſible de ſuivre les Portugais; qu'il » exhortait ceux qui ſe portaient bien à faire » aſſez de diligence pour les rejoindre; & que » les maiſons hollandaiſes ne pouvant être éloi- » gnées, il leur ordonnait ſeulement de lui en- » voyer un cheval & une charette avec quelques » vivres, pour le porter au Cap s'il était encore » en vie. Cette ſéparation nous affligea beau- » coup; mais elle était néceſſaire. Il n'y eut » qu'un jeune homme âgé d'environ quinze » ans, fils d'un mandarin, qui ne voulut pas » quitter l'ambaſſadeur, dont il était fort aimé, » & pour lequel il avait auſſi beaucoup d'affec- » tion. La reconnaiſſance & l'amitié lui firent » prendre la réſolution de mourir ou de ſe ſau-

Siam.
Occum Chamnam.

» ver avec lui, sans autre suite qu'un vieux » domestique, qui ne put se résoudre non plus » à quitter son maître.

» Le second ambassadeur, un autre mandarin » & moi, nous prîmes congé de lui, après lui » avoir promis de le secourir aussi-tôt que nous » en aurions le pouvoir; & nous nous remîmes » en chemin avec nos gens, dans le dessein de » suivre les Portugais, tout éloignés qu'ils » étaient de nous. Un signal que nos Siamois » les plus avancés nous firent du haut d'une » montagne, augmenta notre courage, & nous » fit doubler le pas. Mais nous ne pûmes les » joindre que vers dix heures du soir. Ils nous » dirent que les Portugais étaient encore fort » loin; & nous découvrîmes en effet leur » camp à quelques feux qu'ils y avaient allu- » més. L'espérance d'y trouver du moins de » l'eau, soutint notre courage. Après avoir con- » tinué de marcher l'espace de deux grandes » heures au travers des bois & des rochers, » nous y arrivâmes avec des peines incroyables. » Les Portugais s'étaient postés sur la croupe » d'une grande montagne, après y avoir fait » un grand feu autour duquel ils s'étaient en- » dormis. Chacun de nous demanda d'abord » où était l'eau. Un Siamois eut l'humanité de » m'en apporter; car le ruisseau qu'on avait

Siam. Occum Chamnam.

» découvert, était aſſez loin du camp, & je » n'aurais pas eu la force de m'y traîner. Je » m'étendis auprès du feu. Le ſommeil me prit » dans cette poſture, juſqu'au lendemain que » le froid me réveilla.

» Je me ſentis ſi affaibli & preſſé d'une » faim ſi cruelle, qu'ayant ſouhaité mille fois » la mort, je réſolus de l'attendre dans le lieu » où j'étais couché. Pourquoi l'aller chercher » plus loin avec de nouveaux tourmens? Mais » ce mouvement de déſeſpoir ſe diſſipa bientôt » à la vue des Siamois & des Portugais, qui » n'étant pas moins abbattus que moi, ne » laiſſaient pas de ſe mettre en chemin pour » travailler à la conſervation de leur vie. Je ne » pus réſiſter à leur exemple. L'exercice de mes » jambes me rendit un peu de chaleur. Je de- » vançai même une fois mes compagnons » juſqu'au ſommet d'une colline, où je trou- » vai des herbes extrêmement hautes & fort » épaiſſes. La viteſſe de ma marche avait achevé » d'épuiſer mes forces. Je fus contraint de me » coucher ſur cette belle verdure, où je m'en- » dormis. A mon réveil je me ſentis les jam- » bes & les cuiſſes ſi roides, que je déſeſpérai » de pouvoir m'en ſervir. Cette extrêmité me » fit reprendre la réſolution à laquelle j'avais re- » noncé le matin. J'étais ſi déterminé à mou-

Siam.
Occum Chamnam.

» rir, que j'en attendais le moment avec im-
» patience, comme la fin de mes infortunes.
» Le sommeil me prit encore dans ces tristes
» réflexions. Un mandarin qui était mon ami
» particulier, & mes valets qui me croyaient
» égaré, me cherchèrent assez long-tems. Ils me
» trouvèrent enfin ; & m'ayant réveillé, le
» mandarin m'exhorta si vivement à prendre
» courage, qu'il me fit quitter un lieu où je
» serais mort infailliblement sans son secours.
» Nous rejoignîmes ensemble les Portugais qui
» s'étaient arrêtés près d'une ravine d'eau. La
» faim qui les pressait comme moi, leur fit mettre
» le feu à des herbes demi-sèches, pour y cher-
» cher quelques lésards ou quelques serpens
» qu'ils pussent dévorer. Un d'entr'eux ayant
» trouvé des feuilles sur le bord de l'eau, eut
» la hardiesse d'en manger quelqu'amères
» qu'elles fussent, & sentit sa faim appaisée.
» Il annonça cette nouvelle à toute la troupe
» qui n'en mangea pas moins avidement. Nous
» passâmes ainsi la nuit.

» Le lendemain, qui était le cinquième jour
» de notre marche, nous partîmes de grand
» matin, persuadés que nous ne pouvions man-
» quer ce jour-là de trouver les habitations
» hollandaises. Cette idée renouvella nos for-
» ces. Après avoir marché sans interruption

Siam.
Occum Chamnam.

» jusqu'à midi, nous apperçûmes assez loin de » nous quelques hommes sur une hauteur. Per- » sonne ne douta que nous ne fussions au terme » de nos souffrances, & nous nous avançâmes » avec une joie qui ne peut être exprimée. » Mais ce sentiment dura peu, & nous fûmes » bientôt détrompés. C'étaient trois ou quatre » Hottentots, qui nous ayant découverts les » premiers, venaient armés de leurs zagaies » pour nous reconnaître. Leur crainte parut » égale à la nôtre, à la vue de notre troupe » nombreuse & de nos fusils. Cependant nous » nous persuadâmes que leurs compagnons » n'étaient pas éloignés; & nous croyant au » moment d'être massacrés par ces barbares, » nous prîmes le parti de les laisser approcher, » dans l'idée qu'il valait mieux finir tout d'un » coup une malheureuse vie, que de la pro- » longer quelques jours, pour la perdre enfin » par des tourmens plus cruels que la mort mê- » me. Mais lorsqu'ils eurent reconnu, d'assez » loin, que nous étions en plus grand nom- » bre qu'ils ne l'avaient jugé d'abord, ils s'ar- » rêtèrent pour nous attendre à leur tour; & » nous voyant approcher, ils prirent le devant, » en nous faisant signe de les suivre, & nous » montrant avec le doigt quelques maisons, » c'est-à-dire trois ou quatre misérables cabanes

Siam.
Occum Chamnam.

» qui se présentaient sur une colline. Ensuite » lorsque nous fûmes au pied de cette colline, » ils prirent un petit chemin par lequel ils nous » menèrent vers un autre village, avec les » mêmes signes, pour nous engager à marcher » sur leurs traces, quoiqu'ils tournassent sou- » vent la tête, & qu'ils parussent nous observer » d'un air de défiance.

» En arrivant à ce village, qui étoit composé » d'une quarantaine de cabanes, couvertes de » branches d'arbres, dont les habitans mon- » taient au nombre de quatre ou cinq cent » personnes, leur confiance augmenta jusqu'à » s'approcher de nous & nous considérer à loisir. » Ils prirent plaisir à regarder particuliérement » les Siamois, comme s'ils eussent été frappés » de leur habillement. Cette curiosité nous parut » bientôt importune. Chacun voulut entrer dans » leurs cases pour y chercher quelques alimens; » car tous les signes, par lesquels nous leur fai- » sions connaître nos besoins, ne servaient qu'à » les faire rire de toutes leurs forces, sans qu'ils » parussent nous entendre, quelques-uns nous » répétaient seulement ces deux mots, *tabac*, » *pataque*. Je leur offris deux gros diamans que » le premier ambassadeur m'avait donnés au » moment de notre séparation; mais cette vue » les toucha peu. Enfin le premier pilote, qui

» avait quelques pataques, seule monnoie qui » soit connue de ces barbares, fut réveillé par » le nom; il leur en donna quatre, pour lesquelles ils amenèrent un bœuf, qu'ils ne vendent ordinairement aux Hollandais que sa longueur de tabac. Mais de quel secours pouvait être un bœuf entre tant d'hommes à demi-morts de faim, qui n'avaient vécu depuis six jours entiers que de quelques feuilles d'arbres? Le pilote n'en fit part qu'aux gens de sa nation & à ses meilleurs amis. Aucun Siamois n'en put obtenir un morceau. Ainsi nous eûmes le chagrin de ne recevoir aucun soulagement, à la vue non-seulement de ceux qui satisfaisaient leur faim, mais de quantité de bestiaux qui paissaient dans la campagne. Les Portugais ne nous défendaient pas moins de toucher aux troupeaux des Hottentots qu'au bœuf qu'ils avaient fait cuire, & nous menaçaient de nous abandonner à la fureur de ces barbares.

Siam. Occum Chamnam.

» Un mandarin, voyant que les Hottentots refusaient l'or monnoyé, prit le parti de se parer la tête de certains ornemens d'or, & parut devant eux dans cet état. Cette nouveauté leur plut. Ils lui donnèrent un quartier de mouton pour ces petits ouvrages, qui valaient plus de cent pistoles. Nous mangeâmes

Siam.
Occum Chamnam.

» cette viande à demi-crue; mais elle ne fit » qu'aiguifer notre appétit. J'avais remarqué » que les Portugais avaient jetté la peau de » leur bœuf après l'avoir écorché. Ce fut un » tréfor pour moi. J'en fis confidence au man- » darin qui m'avait fauvé de mon propre défef- » poir. Nous allâmes chercher cette peau en- » femble; & l'ayant heureufement trouvée, » nous la mîmes fur le feu pour la faire griller. » Elle ne nous fervit que pour deux repas; » parce que les autres Siamois nous ayant dé- » couvert, il fallut partager avec eux notre » bonne fortune. Un Hottentot s'étant arrêté » à confidérer les boutons d'or de mon habit, » je lui fis entendre que, s'il voulait me donner » quelque chofe à manger, je lui en ferais vo- » lontiers préfent. Il me témoigna qu'il y con- » fentait : mais au lieu d'un mouton que j'efpé- » rais pour le moins, il ne m'apprêta qu'un peu » de lait, dont il fallut paraître content.

» Nous pafsâmes la nuit dans ce lieu, près » d'un grand feu qu'on avait allumé devant les » cafes des Hottentots. Ces barbares ne firent » que danfer & pouffer des cris jufqu'au jour; » ce qui nous obligea de renoncer au fommeil, » pour nous tenir inceffamment fur nos gardes. » Nous partîmes le matin, & prenant le chemin » de la mer, nous arrivâmes au rivage vers

Siam. Occum Chamnam.

» midi. Les moules que nous trouvâmes le long » des rochers, nous firent un charmant feſtin. » Après nous en être raſſaſiés, chacun eut ſoin » d'en faire la proviſion pour le ſoir. Mais il » fallait rentrer dans les bois pour y chercher » de l'eau. Nous n'en pûmes trouver qu'à la fin » du jour. Encore n'était-ce qu'un filet d'eau » fort ſale. Mais perſonne ne ſe donna le tems » de la laiſſer repoſer pour en boire. On campa » ſur le bord du ruiſſeau, avec la précaution de » faire la garde toute la nuit, dans la crainte des » Caffres, dont on ſoupçonnait les intentions.

» Le jour ſuivant, nous nous trouvâmes au » pied d'une haute montagne qu'il fallut tra- » verſer avec une étrange fatigue. La faim nous » preſſa plus que jamais, & rien ne s'offrait » pour l'appaiſer. Du ſommet de la montagne, » nous vîmes ſur un côteau des herbes aſſez » vertes & quelques fleurs. On y courut : on ſe » mit à manger les moins amères. Mais ce qui » appaiſait notre faim augmenta notre ſoif, juſ- » qu'à nous cauſer un tourment qu'il faut avoir » éprouvé pour le comprendre. Cependant nous » ne trouvâmes de l'eau que bien avant dans » la nuit au pied de la même montagne. Lorſ- » que tout le monde y fut raſſemblé, on tint » conſeil, & d'un commun accord, on prit la » réſolution de ne plus s'enfoncer dans les ter-

Siam.
Occum Chamnam.

» res, comme on avait fait jusqu'alors pour » abréger le chemin. Le capitaine & les pilotes » reconnaissaient qu'ils s'étaient trompés. Ne » pouvant plus cacher leur erreur, ils avouaient » qu'ils étaient incertains, & du lieu que nous » cherchions, & du chemin qu'il fallait tenir, » & du tems dont nous avions besoin pour y » arriver. D'ailleurs on était sûr, en suivant la » côte, de trouver d'autres moules & des coquil- » lages, qui étaient du moins une ressource con- » tinuelle contre la faim. Enfin, comme la plu- » part des rivières, des ruisseaux & des fontaines » ont leur cours vers la mer, nous pouvions » espérer d'avoir moins à souffrir de la soif.

» A la pointe du jour, nous reprîmes le che- » min du rivage, où nous arrivâmes deux heures » avant midi. On découvrit d'abord une grande » plage, terminée par une grosse montagne qui » s'avançait fort loin dans la mer. Cette vue » réjouit tout le monde, parce que les pilotes » assurèrent que c'était le Cap de Bonne-Espé- » rance. Une si douce nouvelle ranima telle- » ment nos forces, que sans nous reposer un » moment, nous continuâmes de marcher jus- » qu'à la nuit. Mais après avoir fait cinq ou » six lieues, on reconnut que ce n'était pas le » Cap qu'on avait espéré. De mortels regrets » succédèrent à l'espérance. On se consola un

Siam. Occum Chamnam.

» peu néanmoins sur le récit d'un matelot, qui, » ayant été à la découverte une heure avant le » coucher du soleil, rapporta qu'il avait trouvé » à peu de distance une petite île presque cou- » verte de moules, avec une forte bonne source » d'eau. On se hâta de s'y rendre pour y passer » la nuit; & le lendemain, on se trouva si bien » du rafraîchissement qu'on s'y était procuré, » qu'on prit le parti d'y demeurer tout le jour » & la nuit suivante. Ce séjour nous délassa beau- » coup, & l'abondance de la nourriture y remit » un peu nos forces. Le soir nous étant assemblés, » suivant notre coutume, un peu à l'écart des Por- » tugais, nous fûmes surpris de voir manquer un » de nos mandarins. On le chercha de tous côtés, » on l'appella par des cris; mais ces soins furent » inutiles. Ses forces l'avaient abandonné en che- » min. L'extrême aversion qu'il avait pour les » herbes & pour les fleurs, que les autres man- » geaient du moins sans dégoût, ne lui avait » pas permis d'en porter même à la bouche. Il » était mort de faim & de faiblesse, sans pouvoir » se faire entendre & sans être apperçu de per- » sonne. Quatre jours auparavant, un autre » mandarin avait eu le même sort. Il faut que » la misère endurcisse beaucoup le cœur. En » tout autre tems la mort d'un ami m'eût causé

Siam.
Occum Chamnam.

» une vive affliction; mais dans cette occasion, » je n'y fus presque pas sensible.

» Pendant le jour & les deux nuits que nous » passâmes dans l'île, on remarqua certains ar» bres secs & assez gros, qui étaient percés par » les deux bouts. La soif, qui nous avait paru » jusqu'alors un tourment si cruel, nous inspira » le moyen d'en tirer quelque utilité. Chacun » se pourvut d'un de ces longs tubes; & l'ayant » fermé par le bas, on le remplit d'eau pour » la provision du jour. Dans l'incertitude de » la situation du Cap de Bonne-Espérance, les » pilotes proposèrent de monter sur celui que » nous avions devant nous. Du sommet on » pouvait espérer de découvrir l'objet de nos » recherches. Cette idée plut à tout le monde. » On eut besoin de beaucoup d'efforts pour » grimper sur une hauteur escarpée; & pen» dant tout le jour, on ne vécut que d'herbes » & de fleurs, qui s'y trouvaient en différens » lieux. Vers le soir, en descendant de cette » montagne, d'où nous avions eu le chagrin » de ne pas appercevoir ce que nous cher» chions, nous découvrîmes à une demi-lieue » de nous, une troupe d'éléphans qui paissaient » dans une vaste campagne, mais qui n'étaient » pas d'une grandeur extraordinaire. On passa

» la nuit sur le rivage au pied de la montagne. Siam. Occum Chamnam.
» Le soleil n'étant point encore couché, on
» se répandit de tous côtés sans rien trouver
» qui pût servir d'aliment. De tous les Sia-
» mois, je fus le seul à qui le hasard offrit
» de quoi souper. J'avais cherché des herbes
» ou des fleurs, & n'en ayant trouvé que de
» fort amères, je m'en retournais après m'être
» inutilement fatigué, lorsque j'apperçus un
» serpent fort menu à la vérité, mais assez long.
» Je le poursuivis dans sa fuite, & je le tuai
» d'un coup de poignard. Nous le mîmes au
» feu sans autre précaution, & nous le man-
» geâmes tout entier, sans excepter la peau,
» la tête & les os. Il nous parut de fort bon
» goût. Après cet étrange festin, nous remar-
» quâmes qu'il nous manquait un de nos trois
» interprètes. On décampa le lendemain un
» peu plus tard qu'à l'ordinaire. Il s'était élevé
» à la pointe du jour un gros brouillard, qui
» avait obscurci tout l'horison. A peine eûmes-
» nous fait un quart de lieue, que nous fûmes
» incommodés d'un vent très-froid, & le plus
» impétueux que j'eusse éprouvé de ma vie.
» Peut-être l'affaiblissement de nos forces nous
» le faisait-il trouver plus violent qu'il n'é-
» tait en effet; mais ne pouvant mettre un pied
» devant l'autre, nous fûmes obligés, pour

Siam.
Occum Chamnam.

» avancer un peu vers notre terme, d'aller successivement à droite & à gauche, comme on louvoie sur mer. Vers deux heures après midi, le vent nous amena une grosse pluie, qui dura jusqu'au soir. Elle était si épaisse & si pesante, que dans l'impossibilité de marcher, les uns se mirent à l'abri sous quelques arbres secs, d'autres allèrent se cacher dans le creux des rochers, & ceux qui ne trouvèrent aucun asyle, s'appuyèrent le dos contre la hauteur d'une ravine, en se pressant les uns les autres pour s'échauffer un peu, & pour résister à la violence de l'orage. La description de nos peines surpasse ici toute expression. Quoique nous eussions passé le jour sans manger, & que nous n'eussions bu que de l'eau de pluie, la faim nous parut le moindre de nos maux, lorsqu'à l'arrivée de la nuit, tremblans de lassitude & de froid, il nous fut impossible de fermer l'œil, & même de nous coucher pour prendre un peu de repos.

» Aussi nous crumes-nous délivrés de la moitié de notre misère, en voyant paraître le jour. L'engourdissement, la faiblesse & les autres maux qui nous restaient d'une si fâcheuse nuit, ne nous empêchèrent pas de tourner nos premiers soins à rejoindre les Portugais.

Siam. Occum Chamnam.

» Mais quels furent notre étonnement & notre » tristesse de ne les plus appercevoir? En vain » nos yeux les cherchaient de tous côtés. Non- » seulement nous n'en découvrîmes pas un seul, » mais il nous fut impossible de juger quel che- » min ils avaient pris. Dans ce cruel moment » tous les maux que nous avions essuyés jus- » qu'alors, la faim, la soif, la lassitude & la » douleur se réunirent devant nous pour nous » accabler. La rage & le désespoir se saisirent » de notre cœur. Nous nous regardions les uns » les autres, étonnés, à demi morts, dans un » profond silence & sans aucun sentiment. Le » second ambassadeur fut le premier qui reprit » courage. Il nous assembla tous pour délibérer » sur notre sort. Après nous avoir représenté » que les Portugais ne pouvaient nous avoir » abandonnés sans de fortes raisons, & que » nous avions été obligés nous-mêmes de laisser » notre premier ambassadeur derrière nous, » dans une affreuse solitude, il nous fit consi- » dérer que le secours que nous avions tiré » d'eux ne méritait pas d'être regretté, & que » nous pouvions continuer de suivre les côtes, » suivant la résolution que nous avions prise » de concert. Il n'y a qu'une seule chose, nous » dit-il, que nous devons préférer à tout le » reste, & qui m'empêcherait de sentir mon

Siam. Occum Chamnam.

» malheur, si j'avais l'esprit tranquille sur ce » point. Vous êtes tous témoins du profond » respect que j'ai toujours eu pour la lettre » du grand roi dont nous sommes les sujets. » Mon premier soin, dans notre naufrage, fut » de la sauver. Je ne puis même attribuer ma » conservation qu'à la bonne fortune qui ac- » compagne toujours ce qui appartient à notre » maître. Vous avez vu avec quelle circons- » pection je l'ai portée. Quand nous avons passé » la nuit sur des montagnes, je l'ai toujours » placée au sommet, ou du moins au-dessus de » notre troupe, & me mettant toujours un peu » plus bas, je me suis tenu dans une distance » convenable pour la garder. Quand nous nous » sommes arrêtés dans les plaines, je l'ai tou- » jours attachée à la cime de quelque arbre, » Pendant le chemin, je l'ai portée sur mes » épaules aussi long-tems que je l'ai pu, & je ne » l'ai confié à d'autres qu'après l'épuisement de » mes forces. Dans le doute où je suis si je » pourrai vous suivre long-tems, j'ordonne, » de la part du grand roi notre maître, au troi- » sième ambassadeur, qui en usera de même » à l'égard du premier mandarin, s'il meurt » avant lui, de prendre après ma mort les mê- » mes soins de cette auguste lettre. Si par le » dernier des malheurs, aucun de nous ne

» pouvait

» pouvait arriver au Cap de Bonne-Espérance, » celui qui en sera chargé le dernier, ne manquera point de l'enterrer avant que de mourir, sur une montagne ou dans le lieu le » plus élevé qu'il pourra trouver, afin qu'ayant » mis ce précieux dépôt à couvert d'insulte, » il meure prosterné dans le même lieu, avec » autant de respect en mourant que nous en » devons au roi pendant notre vie. Voilà ce » que j'avais à vous recommander. Après cette » explication, reprenons courage, ne nous séparons jamais, allons à petites journées; la » fortune du grand roi notre maître nous protégera toujours.

Siam. Occum Chamnam.

» Ce discours nous remplit de résolution. » Cependant, au lieu de nous attacher à suivre » les côtes, on convint qu'il fallait tenter de » rejoindre les Portugais, & prendre le chemin qu'on pouvait juger qu'ils avaient suivi. » Nous avions devant nous une grande montagne, & sur la droite, un peu à côté, quelques petites collines. Nous nous persuadâmes » aisément que fatigués comme ils étaient, ils » n'auraient pas choisi les plus rudes passages, » quoiqu'ils fussent les plus droits. On prit » par la première colline. Cette journée me » coûta d'étranges douleurs. Non-seulement » la nuit précédente m'avait rendu les jambes

Siam.
Occum Chamnam.

» roides, mais elles commencèrent à s'enfler avec tout mon corps. Quelques jours » après, il me ſortit de tout le corps, ſur- » tout des jambes, un eau blanchâtre & pleine » d'écume. Nous marchions fort vîte, ou du » moins il nous ſemblait que nous faiſions » beaucoup de diligence, quoiqu'en effet nous » fiſſions peu de chemin. Vers midi nous arri- » vâmes fort las au bord d'une rivière, qui » pouvait avoir ſoixante pieds de large & ſept » ou huit de profondeur. Nous doutâmes ſi les » Portugais l'avaient paſſée, parce que, ſans » avoir beaucoup de largeur, elle était extrê- » mement rapide. Quelques Siamois eſſayèrent » de la traverſer, mais le courant était ſi im- » pétueux, qu'ils retournèrent ſur leurs pas dans » la crainte d'être emportés. Cependant on ré- » ſolut de tenter encore une fois le paſſage; & » pour le faire avec moins de péril, on s'aviſa » de lier enſemble toutes les écharpes de la » troupe, dont un mandarin fort robuſte en- » treprit d'attacher un bout au tronc d'un arbre » qu'on voyait de l'autre côté de la rivière, » dans l'eſpérance qu'à la faveur de cette eſ- » pèce de chaîne, chacun pourrait paſſer ſuc- » ceſſivement. Mais à peine le mandarin fut- » il au milieu de la rivière, que ne pouvant » réſiſter au cours de l'eau, il fut obligé de

» quitter le bout des écharpes pour nager vers » l'autre bord ; & malgré toute ſon adreſſe, » il fut jeté contre une pointe de terre qui le » bleſſa en pluſieurs endroits du corps. Il prit » le parti de remonter à pied le long du rivage, » pour crier vis-à-vis nous qu'il n'était pas » vraiſemblable que les Portugais euſſent pris » cette route. On lui dit de nous rejoindre ; » ce qu'il ne put exécuter qu'en remontant bien » haut pour ſe mettre à la nage.

Siam. Occum Chamnam.

» Nous conclûmes que les Portugais avaient » ſuivi le bord où nous étions, & l'on prit le » même chemin. Un bas déchiré qu'on trouva » une demi-lieue plus loin, nous confirma dans » cette opinion. Après des peines infinies, nous » arrivâmes au bas d'une montagne qui était » creuſée par le pied, comme ſi la nature en » eût voulu faire un logement pour les paſſans. » Il y avait aſſez d'eſpace pour nous y loger tous » enſemble. Nous y paſsâmes une nuit très- » froide, & par conſéquent très-douloureuſe. » Depuis quelques jours que mes jambes & » mes pieds s'étaient enflés, je ne pouvais por- » ter des ſouliers ni des bas. Cette incommo- » dité s'accrut tellement, qu'en m'éveillant le » matin, je remarquai ſous moi la terre cou- » verte d'eau & d'écume, qui étaient ſorties

Siam.
Occum Chamnam.

» de mes pieds. Cependant je trouvai des forces » pour partir.

» Pendant tout le jour, nous continuâmes » de ſuivre le bord de la rivière, impatiens » de trouver les Portugais que nous ne pou- » vions croire éloignés. Nous trouvions par » intervalles des traces de leur marche. A quel- » que diſtance de la caverne où nous avions » couché, un de nos gens apperçut, un peu à » l'écart, un fuſil avec une boîte à poudre, » qu'un Portugais avait apparemment laiſſés, » dans l'impuiſſance de les porter plus loin. » Cette rencontre nous fut d'une extrême uti- » lité. Depuis que nous ſuivions la rivière, » nous n'avions trouvé aucune eſpèce de nour- » riture, & nous étions à demi-morts de faim. » On fit auſſi-tôt du feu. Pour moi, qui n'a- » vais aucun uſage à faire de mes ſouliers, » & qui étais même embarraſſé de cet inutile » fardeau, j'en ſéparai toutes les pièces, que » je fis griller, & nous les mangeâmes avi- » dement. On eſſaya de manger le chapeau d'un » de nos valets, après l'avoir fait griller long- » tems; mais il fut impoſſible de le mâcher, » il fallait en faire cuire les pièces juſqu'à les » mettre en cendre, & dans cet état, elles » étaient ſi amères & ſi dégoûtantes, qu'elles » révoltaient l'eſtomac.

Siam. Oecum Chamnam.

» Après avoir repris notre route, nous trouvâmes encore au pied d'un côteau, une preuve bien sensible que les Portugais suivaient comme nous le bord de la rivière. Ce fut le corps d'un de nos interprètes, qui s'était joint à leur troupe, & qui était mort en chemin. Il avait les genoux en terre, la tête & le reste du corps appuyés sur le revers d'un petit côteau. Les deux interprètes qui nous restaient étant Métifs, c'est-à-dire nés de pères Européens & de mères Siamoises, n'avaient pas voulu se séparer des Portugais, & nous avaient abandonnés avec eux. Nous jugeâmes que celui-ci était mort de froid. Le côteau était couvert d'une si belle verdure, que chacun y fit une petite provision d'herbes & de feuilles les moins amères, pour le repas du soir. L'idée que les Portugais étaient trop loin devant nous, & que nous nous fatiguions inutilement pour les rejoindre, commençait à nous faire regretter d'avoir quitté la petite île, où nous avions trouvé de l'eau excellente & quantité de moules. Mais le chagrin & les murmures augmentèrent beaucoup dans le lieu où nous devions passer la nuit. Il n'y avait que deux chemins à prendre, tous deux fort difficiles, & rien ne pouvait servir à nous faire distinguer lequel des deux les

Siam.
Occum Chamnam.

» Portugais avaient fuivi. D'un côté on voyait » une montagne très-rude, & de l'autre un » marécage, coupé de divers canaux que la ri- » vière formait naturellement, & qui dans » plufieurs endroits inondaient une partie de » la campagne. On ne pouvait fe perfuader que » les Portugais euffent traverfé la montagne. Il » n'y avait pas plus d'apparence qu'ils fuffent » entrés dans le marais, qui nous paraiffait » prefqu'entièrement inondé, & qui n'offrait » d'ailleurs aucun veftige d'hommes. Nous dé- » libérâmes une partie de la nuit, s'il fallait » paffer outre ou retourner fur nos pas. La diffi- » culté de choifir entre les deux routes, parut » fi difficile à furmonter, que tout le monde » fut d'avis de ne pas aller plus loin. Il pa- » raiffait impoffible de traverfer le marais, fans » fe mettre en danger d'y périr mille fois; & » paffer fur la montagne, c'était s'expofer à » mourir de foif, parce qu'il n'y avait aucune » apparence d'y trouver de l'eau, & qu'il ne » fallait pas moins de deux jours pour la tra- » verfer. On conclut de retourner à la petite » île qu'on regrettait d'avoir quitté, d'y atten- » dre, pendant quelques jours, des nouvelles » de la troupe portugaife; & fi nous n'en rece- » vions aucune, après avoir confumé les ra- » fraîchiffemens, d'aller trouver volontairement

» les Hottentots, & de nous offrir à leur servir » d'esclaves pour garder leurs troupeaux. Cette » condition nous paraissait plus douce que le » malheureux état où nous gémissions depuis si » long-tems.

Siam. Occum Chamnam.

» Après la résolution du conseil, il nous » tarda que le jour fût venu pour nous re- » mettre en marche. Nous retournâmes sur nos » pas avec tant de courage, dans le desir de » revoir l'île desirée, & d'y soulager la faim » qui nous devenait chaque jour plus insup- » portable, que nous y arrivâmes le troisième » jour. Nous sentîmes des transports de joie à » la vue d'un lieu si agréable. Chacun s'efforça » d'y entrer le premier. Mais la diligence des » plus ardens fut inutile, parce que la marée » en avait fermé le passage. Cette île, à parler » proprement, n'était qu'un rocher assez élevé, » de figure ronde & d'environ cent pas de cir- » cuit dans la haute mer, mais qui s'agran- » dissait lorsque la mer venait à se retirer, & » qui se trouvait alors environné de quantité » de petites roches qu'on découvrait sur le sa- » ble. Nous attendîmes impatiemment le départ » de la marée, qui nous rendit enfin la liberté » du passage. Chacun s'empressa de prendre » des moules. Après en avoir amassé suffisam- » ment pour la journée, nous en mangions une

Siam.
Occum Chamnam.

» partie, & nous exposions l'autre au soleil, » ou nous la faisions cuire au feu pour le soir. » Toutes les côtes voisines étaient si désertes » & si arides, qu'il ne s'y trouvait qu'un petit » nombre d'arbres secs pour allumer du feu. » Nous ne pouvions vivre néanmoins sans ce » secours; car à peine étions-nous endormis, » que le froid ou l'humidité nous réveillaient. » Le bois nous manquant bientôt sur le ri- » vage, quelques-uns en allèrent chercher plus » loin dans les terres. Mais les environs n'é- » taient que des déserts couverts de sable & » pleins de rochers escarpés, sans arbres & sans » aucune verdure. On trouva beaucoup de fiente » d'éléphans, qui servit deux ou trois jours à » l'entretien de notre feu. Enfin ce dernier » secours nous ayant aussi manqué, la rigueur » du froid nous fit abandonner un lieu qui nous » avait fourni pendant six jours des rafraîchisse- » mens si nécessaires à nos besoins. Nous prî- » mes le parti de chercher les Hottentots, pour » nous abandonner à leur discrétion. Mais à » quoi ne nous serions-nous pas exposés pour » sauver une vie qui nous avait déja coûté si » cher?

» Nous partîmes en regrettant amèrement » les moules & l'eau douce que nous laissions » dans l'île. Ce qui avait achevé à nous déter-

Siam. Occum Chamnam.

» miner, c'était l'idée que les Portugais ne » nous donnant point de leurs nouvelles, ils » devaient être morts en chemin, ou qu'ils nous » croyaient morts nous-mêmes, ou que les » gens qu'ils avaient envoyés au-devant de nous, » ne viendraient pas nous déterrer dans cette » île écartée. Avant que de nous mettre en » marche, chacun fit, suivant ses forces, une » provision d'eau douce & de moules. On alla » passer la nuit au bord d'un étang d'eau sa- » lée, fort près d'une montagne où nous avions » déja campé. Il fut heureux pour nous d'avoir » apporté de l'eau & des vivres, car nous ne » découvrîmes rien qui pût servir d'aliment. » Dès la pointe du jour, chacun se mit à cher- » cher un peu d'herbes ou quelques feuilles » d'arbres. Nous voulions conserver le reste de » nos moules, pour des occasions plus pressan- » tes. Quelques-uns descendirent dans le lac » pour y trouver quelques poissons: mais ce » n'était qu'un amas d'eau salée & bourbeuse.

» Tandis que nous étions ainsi dispersés, » ceux qui n'étaient pas éloignés du lac, apper- » çurent trois Hottentots qui venaient droit vers » eux. Un signe dont on était convenu, nous » rassembla aussi-tôt, & nous attendîmes ces » trois hommes qui marchaient à grands pas » pour nous joindre. Dès qu'ils se furent appro-

Siam.
Occum Chamnam.

» chés, nous reconnûmes aux pipes dont ils se
» servaient, qu'ils avaient quelque commerce
» avec les Européens. La difficulté de part &
» d'autre, fut d'abord de nous faire entendre.
» Ils nous faisaient des signes de leurs mains,
» en élevant six doigts & criant de toutes leurs
» forces, *hollanda*, *hollanda*. Quelques-uns de
» nos Siamois les prirent pour des émissaires de
» ceux que nous avions déja rencontrés, & qui
» nous cherchaient peut-être pour nous massa-
» crer. D'autres croyaient entendre par leurs
» signes, que le Cap de Bonne-Espérance n'é-
» tait éloigné que de six journées. Après un peu
» de délibération, nous nous déterminâmes à
» suivre ces guides, dans quelque lieu qu'ils
» voulussent nous mener, par la seule raison
» qu'il ne pouvait rien nous arriver de pire
» que ce que nous avions déja souffert, & que
» la mort même était le remède de tant de mal-
» heurs qui nous rendaient la vie si insupporta-
» ble. Cependant nous cessâmes bientôt de
» prendre ces Hottentots pour des espions, en
» reconnaissant qu'ils n'étaient pas si simples
» que les premiers, & qu'ils avaient quelque
» liaison avec les Européens. Ils avaient apporté
» un quartier de mouton que la faim nous
» obligea de leur demander. Ils nous firent con-
» naître que nous l'obtiendrions pour de l'ar-

Siam. Occum Chamnam.

» gent ; & jugeant par nos ſignes que nous n'en
» avions pas, ils nous témoignèrent qu'ils accep-
» teraient nos boutons qui étaient d'or & d'ar-
» gent. Je leur en donnai ſix d'or: Ils m'aban-
» donnèrent auſſi-tôt le quartier de mouton
» que je fis griller, & que je partageai enſuite
» avec mes compagnons.

» Ces guides inconnus nous preſſaient fort
» de les ſuivre. Ils marchaient quelque tems
» devant nous; & notre lenteur paraiſſant leur
» cauſer de l'impatience, ils revenaient à nous
» pour nous exciter. Nous avions quitté l'étang
» vers midi. Ils nous menèrent camper au pied
» d'une hauteur. Le chemin avait été fort rude.
» De quinze que nous étions encore, ſept ſe
» trouvèrent ſi accablés de misère & de fati-
» gue, que le lendemain lorſqu'il fallut par-
» tir, il leur fut impoſſible de faire uſage de leurs
» jambes. Nous tînmes conſeil ſur ce triſte in-
» cident. On réſolut de laiſſer dans ce lieu les
» plus faibles avec une partie des moules sèches
» qui nous reſtaient, en les aſſurant que notre
» premier ſoin, ſi nous avions le bonheur de
» trouver une habitation hollandaiſe, ſerait de
» leur envoyer des voitures commodes. Quel-
» que dure que leur parut cette ſéparation, la
» néceſſité les força d'y conſentir. A la vérité,
» nous étions tous dans un miſérable état; il

Siam.
Occum Chamnam.

» n'y avait pas un de nous qui n'eût le corps, » fur-tout les cuiffes & les pieds extraordinairement enflés : mais les malheureux que nous » abandonnions étaient fi défigurés qu'ils faifaient peur. Nous emportâmes un regret fort » amer de quitter ces chers compagnons dans » l'incertitude de les revoir jamais : mais ils ne » pouvaient recevoir de nous aucun foulagement, quand nous aurions pris le parti de » mourir avec eux. Après nous être dit un » trifte adieu, nous recommençâmes à marcher pour fuivre nos guides qui nous avaient » éveillés de fort grand matin. Comme j'étais » toujours un des plus diligens, je fus témoin » d'un fpectacle fort défagréable, auquel je ne » m'arrête ici que pour faire connaître la faleté » de cette barbare nation. Après avoir fait du » feu pour fe chauffer à la fin d'une nuit très-froide, ils prirent des charbons éteints, & » les ayant mis dans un trou qu'ils creusèrent » exprès, ils urinèrent deffus ; ils broyèrent » tout enfemble, & s'en frottèrent long-tems le » vifage & tout le corps. Après cette cérémonie, » ils vinrent fe préfenter devant nous, fort chagrins de nous voir moins prompts qu'eux. » Enfin la patience parut leur manquer. Ils tinrent confeil entr'eux pendant quelques momens. Deux fe détachèrent, & prirent le de-

Siam.
Occum Chamnam.

» vant avec beaucoup de diligence. Le troisième demeura près de nous sans s'écarter jamais, & s'arrêtait même à chaque occasion, aussi long-tems que nous pouvions le desirer.

» Nous employâmes six jours entiers à le suivre, avec une fatigue & des peines qui nous semblèrent beaucoup plus insupportables que les précédentes. Il fallait incessamment monter & descendre par des lieux dont la seule vue nous effrayait. Notre guide, accoutumé à grimper sur les hauteurs les plus escarpées, avait peine lui-même à se soutenir dans plusieurs passages. Quelques Siamois lui voyant prendre le chemin d'une montagne si rude, qu'ils la croyaient inaccessible, formèrent la résolution de l'assommer, dans l'idée qu'il ne nous y menait que pour nous faire périr. Le second ambassadeur leur fit honte de ce cruel dessein. Il leur représenta que ce pauvre Hottentot nous servait sans y être obligé, & que dans notre situation l'ingratitude serait le plus horrible de tous les crimes. Comme les difficultés, qui étonnent à la première vue, s'applanissent lorsqu'on les envisage de près, ces mêmes lieux qui nous semblaient si dangereux dans l'éloignement, prenaient une autre face à mesure que nous

Siam. Occum Chamnam.

» avancions, & les pentes devenaient plus faci-
» les. Enfin malgré tous nos maux, la lassitude,
» la faim & la soif, il n'y avait pas d'obstacles
» que notre courage ne nous fit surmonter.

» Pendant ce tems-là, nous ne vivions que
» de nos moules séchées au soleil, & nous les
» ménagions soigneusement. On se croyait
» heureux de rencontrer certains petits arbres
» verds, dont les feuilles avaient une aigreur
» appétissante & servait d'assaisonnement à
» nos moules. Les grenouilles vertes nous pa-
» raissaient aussi d'un fort bon goût. Nous en
» trouvions souvent, sur-tout dans les lieux cou-
» verts de verdure. Les sauterelles nous plai-
» saient moins. Mais l'insecte qui nous parut
» le plus agréable, était une espèce de grosse
» mouche, ou de hanneton fort noire, qui
» ne se trouve & qui ne vit que dans l'ordure.
» Nous en trouvâmes beaucoup sur la fiente des
» éléphans. L'unique préparation qu'on appor-
» tait pour les manger, c'était de les faire
» griller au feu. Je ne ferai pas difficulté d'a-
» vouer que je leur trouvais un goût merveil-
» leux. Ces connaissances peuvent être utiles
» à ceux qui auront le malheur de se trouver
» réduits aux mêmes extrêmités.

» Enfin, le trente-unième jour de notre
» marche, & le sixième après l'heureuse ren-

Siam.
Occum Chamnam.

» contre des Hottentots, en descendant une » colline vers six heures du matin, nous ap- » çumes quatre personnes sur le sommet d'une » très-haute montagne qui était devant nous, » & que nous devions traverser. On les prit » d'abord pour des Hottentots, parce que l'éloi- » gnement ne permettait pas de les distinguer, » & qu'il ne pouvait pas nous venir à l'esprit » que ces déserts eussent d'autres créatures hu- » maines à nous offrir. Comme ils venaient à » nous, & que nous marchions vers eux, » nous fûmes bientôt agréablement détrompés. » Il nous fut aisé de reconnaître deux Hollan- » dais avec les deux Hottentots qui nous » avaient quitté en chemin. Le transport de » notre joie fut proportionné à toutes les pein- » tures qu'on a lues de notre misère. Ce sen- » timent augmenta lorsque nos libérateurs fu- » rent approchés. Ils commencèrent par nous » demander si nous étions Siamois, & où étaient » les ambassadeurs du roi notre maître. On les » leur montra. Ils leur firent beaucoup de civi- » lités; après quoi nous ayant invité à nous » asseoir, ils firent approcher les deux Caffres » qui les accompagnaient, chargés de quelques » rafraîchissemens qu'ils nous avaient apportés. » A la vue du pain frais, de la viande cuite

Siam.
Occum Chamnam.

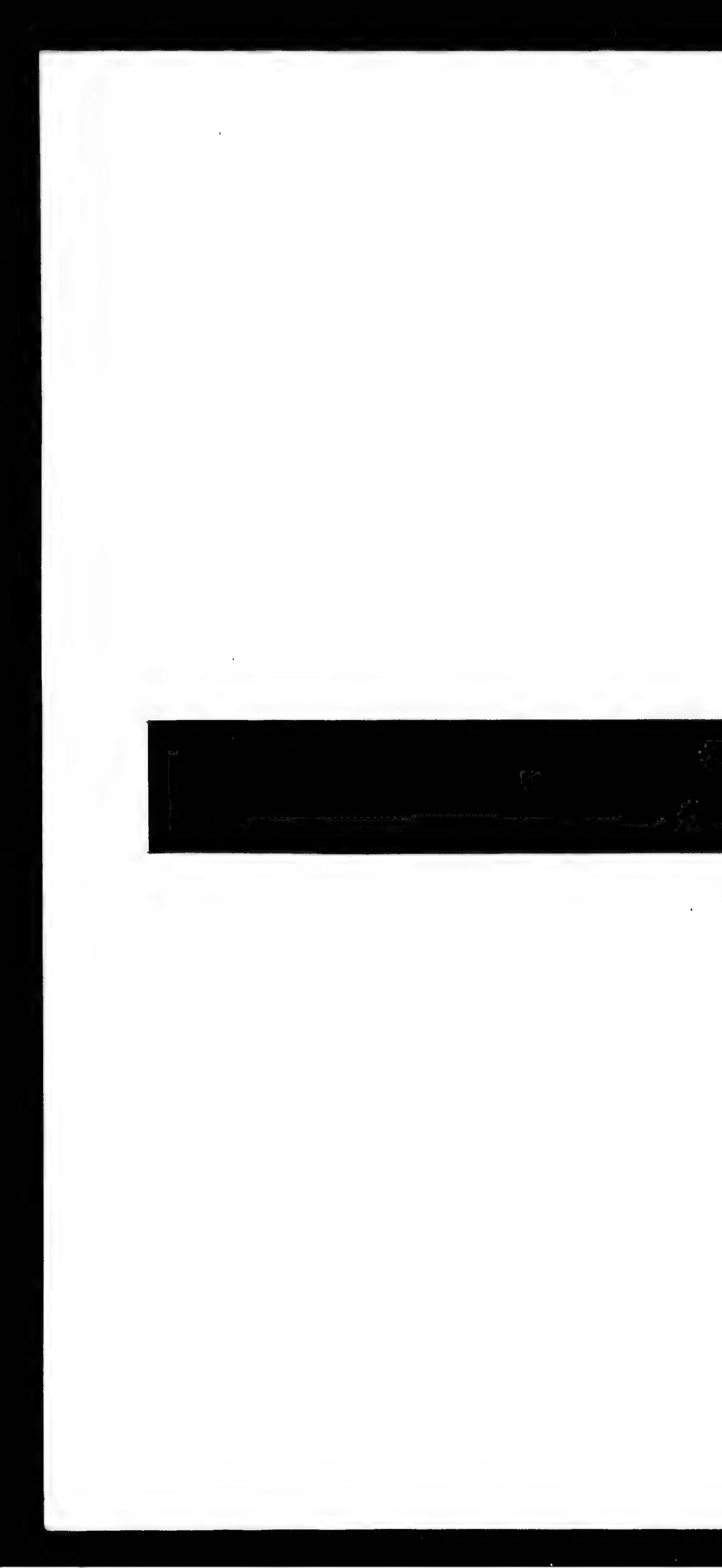
» & du vin, nous ne pûmes modérer les mou-
» vemens de notre reconnaissance. Les uns se
» jetaient aux pieds des Hollandais & leur
» embrassaient les genoux. D'autres les nom-
» maient leurs pères, leurs libérateurs. Pour
» moi je fus si pénétré de cette faveur inesti-
» mable, que dans le sentiment qui m'agitait,
» je voulus leur faire voir sur le champ le prix
» que j'attachais à leurs généreux soins. Notre
» premier ambassadeur, en nous ordonnant de le
» laisser derrière nous, & de lui aller chercher
» quelques voitures, s'était défait de plusieurs
» pierreries que le roi notre maître lui avait
» confiées pour en faire divers présens. Il m'a-
» vait donné cinq gros diamans, enchâssés
» dans autant de bagues d'or. Je fis présent
» d'une de ces bagues à chacun des deux Hol-
» landais, pour les remercier de la vie dont
» je croyais leur avoir obligation.

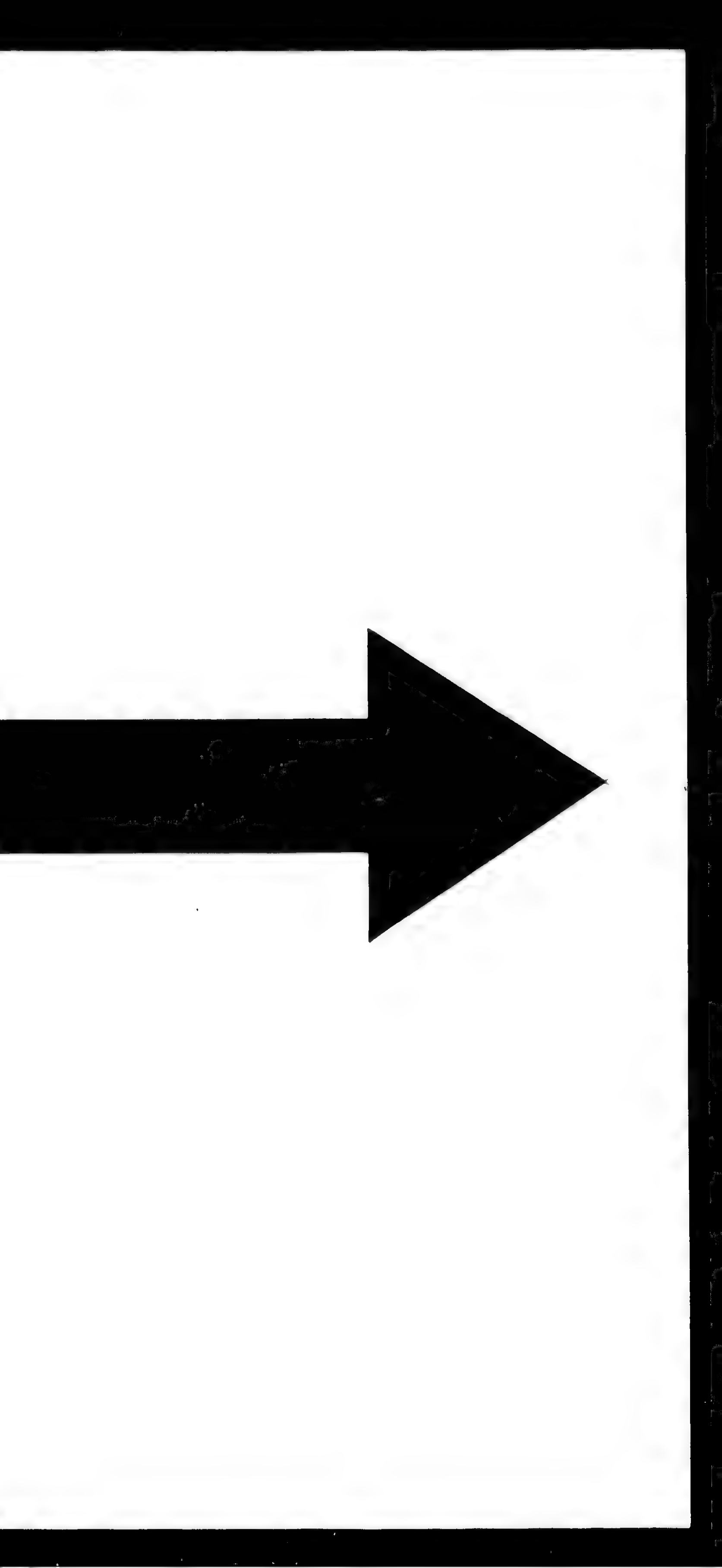
» Mais ce qui paraîtra surprenant, c'est
» qu'après avoir bu & mangé, nous nous sen-
» tîmes tous si faibles, & dans une si grande
» impossibilité d'aller plus loin, qu'aucun de
» nous ne put se lever qu'avec des douleurs
» incroyables. En un mot, quoique les Hollan-
» dais nous représentassent qu'il ne nous res-
» tait qu'une heure de chemin jusqu'à leurs
» habitations,

Siam.
Occum Chamnam.

» habitations, où nous nous repoferions à
» loifir, perfonne n'eut affez de force & de
» courage pour entreprendre une marche fi
» courte. Nos généreux guides, reconnaiffant
» que nous n'étions plus en état de faire un pas,
» envoyèrent les Hottentots nous chercher des
» voitures. En moins de deux heures, nous les
» vîmes revenir avec deux charrettes & q[illegible]
» ques chevaux. Le fecond de ces deux f[illegible]
» nous fut inutile. Perfonne n'ayant pu s'en [illegible]
» vir, nous nous mîmes tous fur les charrettes
» qui nous portèrent à l'habitation hollandaife.
» Elle n'était éloignée que d'une lieue. Nous
» y pafsâmes la nuit couchés fur la paille, avec
» plus de douceur qu'on n'en a jamais reffenti
» dans la meilleure fortune. Mais le lendemain
» à notre réveil, quelle fut notre joie de nous
» voir délivrés, & déformais à couvert des
» effroyables fouffrances que nous avions effuyées
» l'efpace de trente-un jours!

» Notre premier foin fut de prier les Hollan-
» dais d'envoyer une charrette, avec les rafraîchif-
» femens néceffaires, aux fept Siamois que nous
» avions laiffés en chemin. Après avoir vu par-
» tir cette voiture, nous nous rendîmes fur
» deux autres, dans une habitation hollandaife,
» à quatre ou cinq lieues de la première. A peine
» y fûmes-nous arrivés, que nous vîmes paraî-





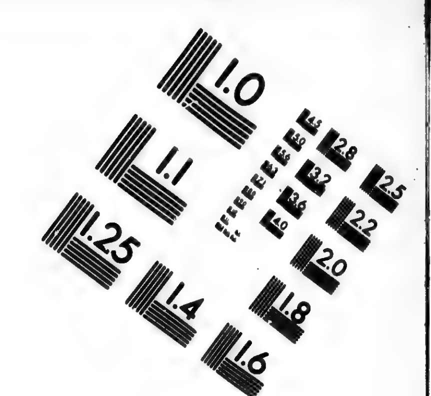
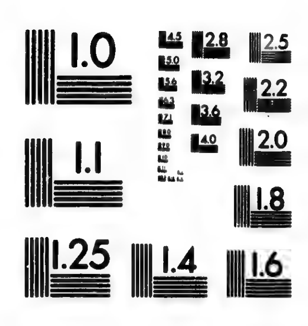
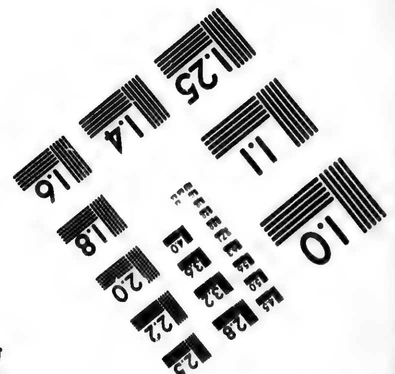
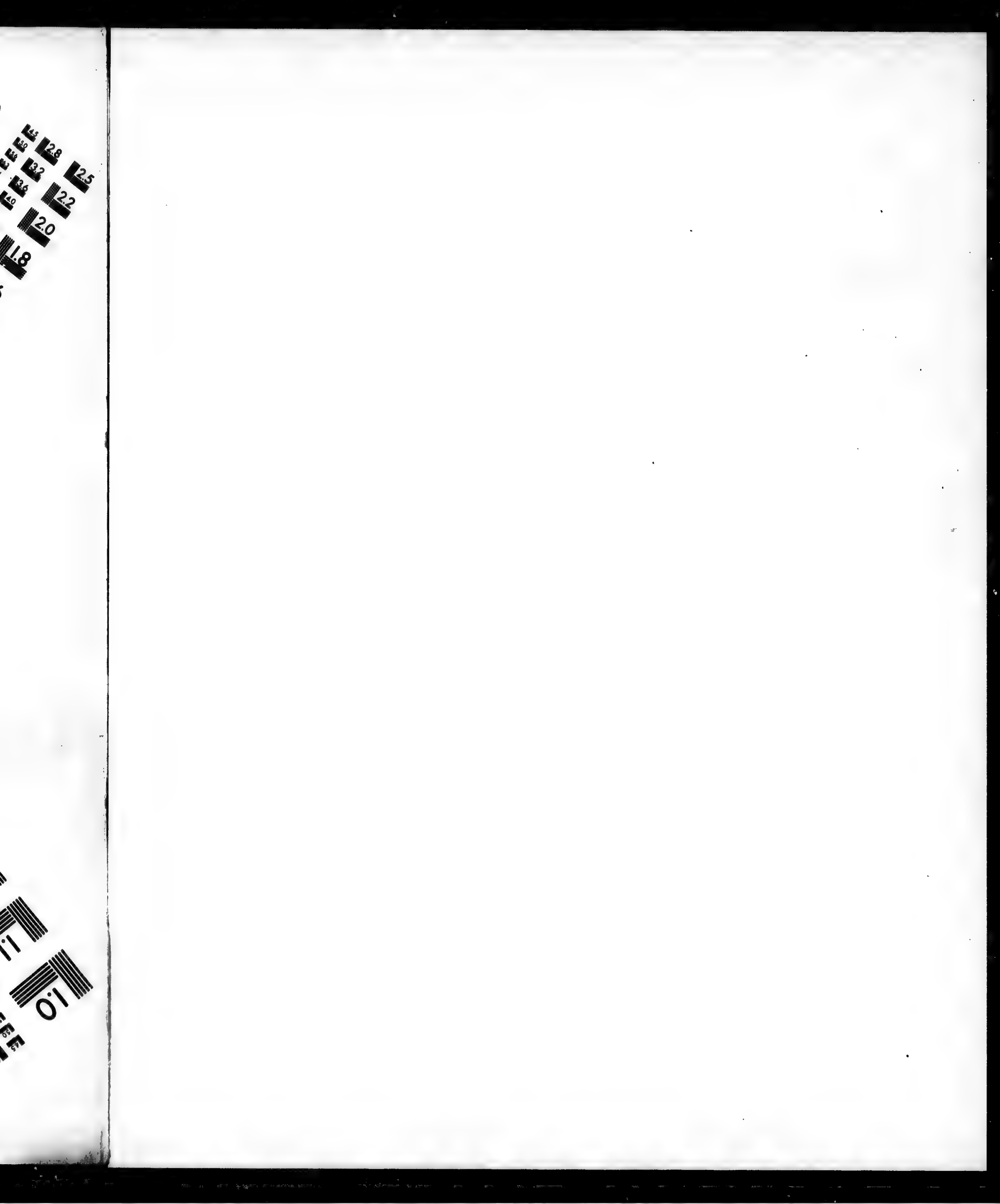


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"





Siam.

Occum Chamnam.

» tre plusieurs soldats, envoyés par le Gouver-
» neur pour nous servir d'escorte, & deux
» chevaux pour les deux ambassadeurs. Mais ils
» étaient si malades qu'ils n'osèrent s'en servir.
» Ainsi nous reprîmes nos charrettes, & dans
» cet équipage nous nous rendîmes au Cap
» de Bonne-Espérance. Le commandant averti
» de notre arrivée, envoya son secrétaire au
» devant des ambassadeurs, pour leur faire des
» complimens de sa part. On nous fit entrer
» dans le fort, au milieu d'une vingtaine de
» soldats rangés en haie. Nous fûmes conduits
» à la maison du commandant, qui se trouva
» au pied de l'escalier où il reçut, avec de
» grandes marques de respect & d'affection, les
» ambassadeurs & les mandarins de leur suite.
» Il nous fit entrer dans une salle, où nous ayant
» priés de nous asseoir, il nous fit apporter
» des rafraîchissemens, tandis qu'il faisait tirer
» douze coups de canon, pour honorer le roi de
» Siam dans la personne de ses ministres. Nous
» le conjurâmes d'envoyer, avec toute la dili-
» gence possible, quelque secours au premier
» ambassadeur que nous avions laissé assez près
» du rivage, où notre vaisseau s'était brisé. Il
» nous répondit que dans la saison où l'on était
» encore, il était impossible de nous satisfaire;
» mais qu'aussi-tôt qu'elle serait passée, il ne man-

» querait pas d'y employer tous ſes ſoins. Il » ajouta que nous étions heureux d'avoir ſuivi » les côtes; que ſi nous euſſions pénétré dans » les bois, nous ſerions infailliblement tom- » bés entre les mains de certains Caffres qui » nous auraient maſſacrés ſans pitié.

Siam. Occum Chamnam.

» Lorſqu'en approchant du Cap, nous eûmes » apperçu pluſieurs navires, nous ſentîmes » l'eſpérance de revoir encore une fois nos » parens & notre chère patrie. Les offres du » commandant nous confirmèrent dans une » idée ſi conſolante, & nous firent preſque en- » tièrement oublier nos peines. Il fut fidèle à ſes » promeſſes. Son ſecrétaire reçut ordre de nous » conduire au logement qu'il nous avait fait » préparer, & l'on nous y fournit libérale- » ment tous les rafraîchiſſemens qui nous » étaient néceſſaires. Il eſt vrai qu'il fit tenir » un compte exact de notre dépenſe & du loyer » même de notre maiſon, qu'il envoya juſ- » qu'à Siam aux miniſtres du roi notre maître, » & qui lui fut payé avec autant d'exactitude. » On lui rembourſa juſqu'à la paie de l'offi- » cier & des ſoldats qui étaient venus au devant » de nous, & qui firent la garde à notre porte » pendant tout le ſéjour que nous fîmes au » Cap.

» Les Portugais y étaient arrivés huit jours

Siam.
Occum Chamnam.

» avant nous, après avoir encore plus souffert. » Un père Portugais de l'ordre de S. Augustin, » qui accompagnait, par ordre du roi, les » ambassadeurs destinés à la cour de Portugal, » nous fit une peinture de leurs peines, qui » nous tira les larmes des yeux. Un tigre, » nous dit-il, aurait eu le cœur attendri des » cris & des gémissemens de ceux qui tombaient » au milieu de leur marche, également acca- » blés de douleur & de faim. Ils invoquaient » l'assistance de leurs amis & de leurs proches. » Tout le monde paraissait insensible à leurs » plaintes. La seule marque d'humanité qu'on » donnait, en les voyant tomber, était de re- » commander leur ame à Dieu. On détournait » les yeux, on se bouchait les oreilles, pour » n'être pas effrayé par les cris lamentables » qu'on entendait sans cesse, & par la vue des » mourans qui tombaient presqu'à chaque » heure du jour. Ils avaient perdu dans » voyage, depuis qu'ils nous eurent quitté, » cinquante ou soixante personnes de toute » sorte d'âges & de conditions, sans y com- » prendre ceux qui étaient morts auparavant, » parmi lesquels était un jésuite déja vieux & » fort cassé.

» Mais le plus triste accident qu'on puisse » s'imaginer, & dont on n'a peut-être jamais vu

Siam. Occum Chamnam.

» d'exemple, fut celui qui arriva au capitaine » du vaiſſeau. C'était un homme de qualité, » riche & d'un caractère vertueux. Il avait » rendu des ſervices conſidérables au roi ſon » maître, qui eſtimait ſa valeur & ſa fidélité. » Je ne puis me rappeller ſon nom; mais on » vantait ſa naiſſance comme une des plus illuſ- » tres du Portugal. Il avait mené aux Indes » ſon fils unique, âgé d'environ dix ou douze » ans; ſoit qu'il eût voulu l'accoutumer de » bonne heure aux fatigues de la mer, ou qu'il » n'eût oſé confier à perſonne l'éducation d'un » enfant ſi cher. En effet, ce jeune gentilhomme » avait toutes les qualités qui concilient l'eſ- » time & l'amitié. Il était bienfait de ſa per- » ſonne, bien élevé, ſavant pour ſon âge; » d'un reſpect pour ſon père, d'une docilité & » d'une tendreſſe qu'on aurait pu propoſer » pour modèle. Le capitaine en ſe ſauvant à » terre, ne s'était fié qu'à ſes propres mains, » du ſoin de l'y conduire en ſûreté. Pendant » le chemin il le faiſait porter par des eſclaves. » Mais enfin tous ſes négres étant ou morts, » ou ſi languiſſans, qu'ils ne pouvaient ſe » traîner eux-mêmes, ce pauvre enfant devint » ſi faible, qu'un jour après midi, la fatigue » l'ayant obligé comme les autres, de ſe repo- » ſer ſur une colline, il lui fut impoſſible de

Siam.
Occum Chamnam.

» ſe relever. Il demeura couché les jambes » roides & ſans les pouvoir plier ; ce ſpectacle » fut un coup de poignard pour ſon père. Il » le fit aider, il l'aida lui-même à marcher. » Mais ſes jambes n'étant plus capables de » mouvement, on ne faiſait que le traîner; & » ceux que le père avait prié de lui rendre ce » ſervice, ſentant eux-mêmes leur vigueur » épuiſée, déclarèrent qu'ils ne pouvaient le » ſoutenir plus long-tems, ſans périr avec lui. » Le malheureux capitaine voulut eſſayer de » porter ſon fils. Il le fit mettre ſur ſes épau- » les; mais n'ayant pas la force de faire un » pas, il tomba rudement avec ſon fardeau. » Cet enfant paraiſſait plus affligé de la dou- » leur de ſon père, que de ſes propres maux. » Il le conjura ſouvent de le laiſſer mourir, » en lui repréſentant que les larmes qu'il lui » voyait verſer, augmentaient ſa douleur, » ſans pouvoir ſervir à prolonger ſa vie. On » n'eſpérait pas en effet qu'il pût vivre juſqu'au » ſoir. A la fin, voyant que ſes diſcours ne fai- » ſaient qu'attendrir ſon père, juſqu'à lui faire » prendre la réſolution de mourir avec lui, il » conjura les autres Portugais avec des expreſ- » ſions dont le ſouvenir les attendriſſait encore; » de l'éloigner de ſa préſence, & de prendre » ſoin de ſa vie. Deux religieux repréſentèrent

Siam. Occum Chamnam.

» au capitaine que la religion l'obligeait de » travailler à la conſervation de ſa vie. Enſuite » tous les Portugais ſe réunirent pour l'enle- » ver, & le portèrent hors de la vue de ſon » fils qu'on avait mis un peu à l'écart, & qui » expira dans le cours de la nuit. Cette ſépa- » ration lui fut ſi douloureuſe, qu'ayant porté » juſqu'au Cap l'image de ſon malheur & le » ſentiment de ſa triſteſſe, il y mourut deux » jours après ſon arrivée.

» Nous paſsâmes près de quatre mois au » Cap de Bonne-Eſpérance, pour attendre » quelque vaiſſeau hollandais qui fît voile à » Batavia. Mais nous fûmes plus de deux » mois à reprendre nos forces. Un habile chi- » rurgien qui ſe chargea de rétablir notre » ſanté, nous impoſa d'abord un régime dont » l'obſervation nous coûta beaucoup. Malgré la » peine que nous reſſentions, de ne point ſa- » tisfaire notre appétit, il nous fit craindre de » charger notre eſtomac de viandes, qui l'euſſent » ſuffoqué. Ainſi nous éprouvâmes encore la » faim au milieu de l'abondance.

» Avant notre départ du Cap, nous apprî- » mes que le ſecond pilote de notre vaiſſeau » s'était ſauvé dans un navire anglais. Le » premier pilote voulait ſuivre ſon exemple; » mais il fut gardé ſi étroitement par le maître

Siam.
Occum Chamnam.

» du navire, & par tout le reste de l'équipage; » qui voulait le mener en Portugal, & le faire » punir de sa négligence, qu'il ne put échap» per à leurs observations. La plupart des Por» gais s'embarquèrent sur des vaisseaux hol» landais qui devaient les porter à Amster» dam, d'où ils comptaient retourner dans leur » patrie. Les autres montèrent avec nous sur » un navire de la compagnie hollandaise, qui » était arrivé au Cap dans l'arrière saison, & » qui nous porta heureusement à Batavia. Pour » nous, après avoir passé six mois dans cette » ville, nous fîmes voile pour Siam au mois » de juin, & nous y arrivâmes dans le cours » du mois de septembre. Le roi notre maître » nous y reçut avec des marques extraordi» naires de tendresse & de bonté ».

Ce qui peut-être est le plus digne de remarque dans ce récit, c'est l'inviolable respect de ces ambassadeurs pour les ordres & la lettre de leurs maîtres, & cet infatigable attachement à leur devoir, qui ne les abandonne jamais au milieu des plus épouvantables angoisses du besoin, de la misère & du désespoir. Et c'étaient pourtant des esclaves! L'esclavage a donc aussi quelquefois son héroïsme! Ce n'est pas sans doute l'enthousiasme du beau & de l'honnête, qui ne peut exister que dans une ame éclairée & libre.

Non, c'eſt un inſtinct irréſiſtible, né de la religion & de l'habitude, tranſmis avec le ſang dans des races eſclaves; & c'eſt ainſi que le cœur humain, aveuglément dirigé par ces deux puiſſans reſſorts, peut retrouver encore une extrême énergie dans un extrême abaiſſement.

Siam. Occum Chamnam.





CHAPITRE VI.

Siam.

Siam.

Le royaume de Siam eſt bordé au nord par celui de Laos, à l'eſt par ceux de Camboya & de Keo, au ſud par un grand golfe de ſon nom, & à l'oueſt par la preſqu'île de Malaca. Ses frontières s'étendent vers le nord juſques ſous le vingt-deuxième degré; & comme la rade qui termine ſon golfe eſt à-peu-près à treize degrés & demi, il s'enſuit que toute cette étendue, qui eſt peu connue des Européens, eſt d'environ cent ſoixante-dix lieues en ligne droite. Du levant au nord, le royaume eſt bordé par de hautes montagnes qui le ſéparent du royaume de Laos. Au nord & au couchant, d'autres montagnes le ſéparent des royaumes de Pégu & d'Ava. Cette double chaîne laiſſe entr'elle une eſpèce de grande vallée, large en quelques endroits de quatre-vingt à cent lieues, qui, étant arroſée depuis *Chiamai* juſqu'à la mer, c'eſt-à-dire du nord au midi, par une belle rivière, que les Siamois nomment *Menam*, forme le corps ou la principale partie du royaume.

LE

V I.

u nord par
Camboya &
le son nom,
ca. Ses fron-
ues sous le
la rade qui
reize degrés
e étendue,
st d'environ
droite. Du
ordé par de
u royaume
t, d'autres
es de Pégu
se entr'elle
n quelques
ues, qui,
à la mer,
e belle ri-
am, forme
oyaume.

Tome VI. Page 282. Pl. 37.



L

mun

par

ſud,

du C

capu

gale,

célèb

ſieurs

les g

côtes

lèven

Laos,

en s'

Camb

contin

haute

Siam,

midi

à-dire

la riv

royaun

dire d

eſt au

juſqu'

peuple

capital

Auſ

Les montagnes qui font les frontières communes d'Ava, de Pégu & de Siam, s'abaissant par degrés à mesure qu'elles s'étendent vers le sud, forment la presqu'île de l'Inde, au-delà du Gange, qui se terminant à la ville de Sincapur, sépare les golfes de Siam & de Bengale, & qui, avec l'île de Sumatra, forme le célèbre détroit de Malaca ou de Sincapur. Plusieurs rivières, tombant de ces montagnes dans les golfes de Siam & de Bengale, rendent ces côtes habitables. Les autres montagnes qui s'élèvent entre le royaume de Siam & celui de Laos, & qui s'étendent aussi vers le sud, vont en s'abaissant peu-à-peu se terminer au cap de Camboya, le plus oriental de tous ceux du continent d'Asie qui regardent le sud. C'est à la hauteur de ce cap que commence le golfe de Siam, & le royaume s'étend assez loin vers le midi de l'un & de l'autre côté du golfe; c'est-à-dire le long de la côte du levant jusqu'après la rivière de *Chauteboun*, où commence le royaume de Camboya; & vis-à-vis, c'est-à-dire dans la presqu'île au-delà du Gange, qui est au couchant du golfe de Siam, il s'étend jusqu'à Queda & jusqu'à Patane, terres des peuples Malais; dont Malaca était autrefois la capitale.

Siam.

Aussi l'on compte environ deux cens lieues

Siam.

de côte ſur le golfe de Siam, & cent quatre-vingt ſur le golfe de Bengale; ſituation avantageuſe, qui ouvre aux naturels du pays la navigation ſur toutes les mers de l'orient. D'ailleurs la nature qui a refuſé toutes ſortes de ports & de rades à la côte de Coromandel, dont le golfe de Bengale eſt bordé au couchant, en a donné un grand nombre à celle de Siam qui lui eſt oppoſée. Un grand nombre d'îles la couvrent, & forment des aſyles sûrs pour les vaiſſeaux, qui y trouvent de l'eau douce & du bois en abondance. Le roi de Siam les compte dans ſes états, quoique ſes peuples ne les aient jamais habitées, & qu'il n'ait pas aſſez de forces maritimes pour en défendre l'accès aux étrangers. La ville de *Merguy* eſt à la pointe nord-oueſt d'une île grande & bien peuplée, que forme à l'extrémité de ſon cours une fort belle rivière, à laquelle on a donné le nom de *Ténaſſerim*, de celui d'une autre ville ſituée ſur ſes bords, à quinze lieues de la mer. Cette rivière vient du nord. Après avoir traverſé les royaumes d'Ava & de Pégu, & quelques parties des terres de Siam, elle ſe décharge dans le golfe de Bengale par trois embouchures, & forme l'île de Merguy, dont le port paſſe pour le plus beau de toutes les Indes.

On conçoit que la rivière de Menam tra-

Siam.

verſant le royaume de Siam, entre les montagnes qui la bordent, c'eſt ſur ces rives que les principales villes ſont ſituées, & que le commerce ou d'autres commodités raſſemblent la plus grande partie des habitans. Auſſi le reſte du pays eſt-il mal peuplé. Les Siamois ont même fort peu d'habitations ſur les côtes maritimes, ou qui n'en ſoient éloignées au moins d'une petite journée. Tous les voyageurs conviennent que par cette raiſon, ce qui s'écarte des rives du Menam eſt peu connu des étrangers. Un ingénieur Français, nommé de la Mare, que le chevalier de Chaumont laiſſa au ſervice du roi, traça le cours du Menam, depuis la capitale du royaume juſqu'à la mer. C'eſt ce qu'on a de plus certain ſur la diſpoſition intérieure du pays, avec quelques éclairciſſemens que Laloubere y a joints, & ce qu'on a lu de *Louvo* & de quelques autres lieux dans les deux voyages du P. Tachard.

Bancok, qu'on a nommé pluſieurs fois dans les relations précédentes, eſt ſitué à ſept lieues de la mer. De vaſtes jardins, qui compoſent le territoire de cette ville pendant l'eſpace de quatre lieues, en remontant vers la ville de Siam juſqu'à Talacoan, fourniſſent à cette capitale une grande quantité de fruits, c'eſt-à-

Siam.

dire l'espèce de nourriture que les habitans préférent à toutes les autres.

Comme un pays si chaud ne peut être habité qu'auprès des rivières, les Siamois l'ont entrecoupé d'un grand nombre de canaux, qu'ils appellent *cloum*. C'est par le moyen de ces canaux que la ville de Siam est non-seulement devenue une île, mais qu'elle se trouve placée au milieu de plusieurs îles; ce qui rend sa situation très-singulière. L'île qui la renferme aujourd'hui est contenue elle-même dans ses murs. Sa hauteur, suivant l'observation des jésuites, est de quatorze degrés vingt minutes quatre secondes, & sa longitude de cent vingt degrés trente minutes. Elle approche pour sa forme d'une gibecière, dont le haut serait au levant & le bas au couchant. La rivière la prend au nord, par plusieurs canaux qui entrent dans celui qui l'environne. Elle l'abandonne au midi, en se partageant entre d'autres canaux. Le palais du roi est au nord, sur le canal qui embrasse la ville. Il n'y a qu'une chaussée au levant, par laquelle on peut sortir de la ville comme par un isthme, sans avoir d'eau à passer.

La ville de Siam est très-spacieuse, si l'on ne considère que l'enceinte de ses murs. Mais

à peine la sixième partie de cet espace est-elle habitée. C'est celle du sud-est. Le reste est désert ou ne contient que des temples. A la vérité les fauxbourgs qui sont occupés par les étrangers, augmentent considérablement le nombre des habitans. Ses rues sont larges & droites, plantées d'arbres dans quelques endroits, & pavées de briques. Les maisons y sont basses & de bois, du moins celles des naturels du pays, que cette sorte d'édifice laisse exposés à toutes les incommodités d'une excessive chaleur. La plupart des rues sont arrosées de canaux étroits, qui ont fait comparer Siam à Venise, & sur lesquels on voit quantité de petits ponts de claies, la plupart très-mauvais; quelques-uns de briques, mais fort élevés & fort rudes. Siam.

Laloubere observe que le nom de Siam est inconnu aux Siamois. C'est un de ces noms dont les Portugais paraissent les inventeurs, & dont on a peine à découvrir l'origne. Ils l'emploient comme le nom de la nation, & nom comme celui du royaume. Les Siamois se sont donnés le nom de *Taï*, qui signifie *libre* dans leur langue; à-peu-près comme nos ancêtres se nommaient *Francs*; & *Meuang* signifiant le royaume en Siamois, ils appellent leur pays *Meuang-Taï*, ou royaume des libres. La ville de Siam porte entr'eux le nom de Sy-io-thi-ya. L'origine des

Siam.

Siamois n'eſt pas plus certaine que celle de leur nom. Ils affectent eux-mêmes de cacher leur hiſtoire, qui eſt d'ailleurs pleine de fables, & dont les livres ſont en petit nombre, parce qu'ils n'ont pas l'uſage de l'impreſſion. L'année 1685, qui eſt celle du premier voyage de Tachard, paſſait parmi eux pour la 2229 de leur ère, dont ils prennent l'époque à la mort de Sammono-Khodom, auteur de leur religion. Ils font régner leur premier roi l'an 1300 de cette ère; & comptent depuis cinquante-deux rois de différentes races. On ignore d'ailleurs s'ils ne font qu'un ſeul peuple, deſcendu des premiers hommes qui ont habité le pays, ou ſi dans la ſuite quelque autre nation ne s'y eſt pas établie malgré les premiers habitans; & la principale raiſon de ce doute vient des deux langues dont ils ont l'uſage : l'une vulgaire, & l'autre connue ſeulement des ſavans. Ils aſſurent eux-mêmes que leurs loix ſont étrangères & leur viennent du pays de Laos; mais il y a d'autant moins de fond à faire ſur cette tradition, que celle des peuples de Laos porte que leurs rois & la plupart de leurs loix viennent de Siam. Lequel des deux croire?

Si l'on conſidère la ſituation du pays, dont les terres ſont ſi baſſes, qu'elles paraiſſent échappées miraculeuſement à la mer, les inondations

dations qui s'y renouvellent tous les ans, le nombre presqu'infini d'insectes qu'elles y produisent, & la chaleur excessive du climat, il est difficile, suivant Laloubere, de se persuader que d'autres hommes aient pu se résoudre à l'habiter, que ceux qui sont venus du voisinage à mesure que les terres ont été défrichées. Il y a donc beaucoup d'apparence que les Siamois qui habitent le plat-pays, descendent de ceux qui occupent les montagnes du nord, & qu'on distingue encore par le nom de *Taï-Yai* ou de grands Siamois.

Siam.

Cependant on remarque aujourd'hui que le sang Siamois est fort mêlé de sang étranger. Sans compter les Péguans & ceux de Laos, que le voisinage peut faire regarder comme une même nation, il paraît que la liberté du commerce & les guerres de la Chine, du Japon, du Tonquin, de la Cochinchine & des autres parties de l'Asie méridionale, ont amené à Siam un grand nombre de négocians ou de fugitifs, qui ont pris le parti de s'y établir. On compte dans la capitale jusqu'à quarante nations différentes qui habitent différens quartiers de la ville ou des fauxbourgs. C'est du moins à ce nombre que les Siamois les font monter. Mais peut-être faut-il le regarder comme une de ces exagérations qui sont familières aux Indiens. Laloubere

Siam.

rend témoignage que les députés des étrangers, qu'on appelle à Siam les *quarante* nations, étant venus le saluer en qualité d'envoyé de France, il ne compta que vingt & une nations différentes. Il ajoute que le pays n'en est pas plus peuplé. Les Siamois tiennent tous les ans un compte exact des hommes, des femmes & des enfans : & dans un royaume d'une si grande étendue, ils n'avaient trouvé la dernière fois, de leur propre aveu, que dix-neuf cent mille ames. A la vérité, il n'y faut pas comprendre un grand nombre de fugitifs, qui se retirent dans les forêts pour se mettre à couvert de l'oppression des grands.

Les habitans naturels sont plutôt petits que grands, mais ils ont le corps bien fait. La figure de leur visage, dans les hommes comme dans les femmes, tient moins de l'ovale que de la losange. Il est large & élevé par le haut des joues, mais tout d'un coup leur front se retrécit & se termine presqu'autant en pointe que le menton. Ils ont les yeux petits, d'une vivacité médiocre; le blanc en est ordinairement jaunâtre. Leurs joues sont creuses, parce qu'elles sont trop élevées par le haut; leur bouche grande, leurs lèvres grosses & pâles, & leurs dents noircies par l'usage du bétel. Leur teint est grossier, d'un brun mêlé de rouge; à quoi le hâle contri-

Siam.

bue autant que la naissance. Ils ont le nez court & arrondi par le bout, & les oreilles fort grandes. C'est une partie essentielle de leur beauté que la grandeur des oreilles; & ce goût est commun à tous les Orientaux, avec cette différence que les uns tirent leurs oreilles par le bas pour les alonger, & ne les percent qu'autant qu'il est nécessaire pour y mettre des pendans, au lieu que d'autres, après les avoir percées, agrandissent le trou peu-à-peu, en y mettant des bâtons, dont ils augmentent par degrés la grosseur, comme dans le royaume de Laos, jusqu'à pouvoir y passer le poing. Celles des Siamois sont naturellement grandes, sans que l'art y contribue. Ils ont les cheveux noirs, grossiers & plats. L'un & l'autre sèxe les porte si courts, qu'ils ne descendent autour de leur tête qu'à la hauteur des oreilles. Les femmes ne mettent aucun fard. Mais Laloubere ayant observé qu'un seigneur avait les jambes bleues, d'un bleu mat, tel qu'il reste après l'impression de la poudre à tirer, on lui apprit que c'était une distinction particulière aux grands, qui ont plus ou moins de bleu, suivant leur dignité, & que le roi de Siam était bleu depuis la plante des pieds jusqu'au creux de l'estomac. Cependant d'autres l'assurèrent que c'était moins par grandeur que par superstition.

Les Siamois sont presque nus. Ils vont nus

Siam.

pieds & nue tête : la bienſéance leur fait porter ſeulement, autour des reins & des cuiſſes, juſqu'au deſſous du genou, une pièce de toile peinte; c'eſt une étoffe de ſoie, ou ſimple, ou bordée d'une broderie d'or ou d'argent.

Les mandarins portent avec leur pagne, une chemiſe de mouſſeline qui leur ſert de veſte ou de juſte au corps. Ils la dépouillent & ſe l'entortillent au milieu du corps, quand ils abordent un mandarin ſupérieur en dignité, pour lui témoigner qu'ils ſont diſpoſés à recevoir ſes ordres. Ces chemiſes n'ont pas de collet. Elles ſont ouvertes par devant & laiſſent voir l'eſtomac. Les manches tombent preſque juſqu'au poignet, larges d'environ deux pieds de tour, ſans être froncées par le bas ni par le haut. Le corps en eſt ſi étroit, que ne pouvant entrer & paſſer ſur le pagne, il s'y arrête par pluſieurs plis. Dans l'hiver, les ſeigneurs mettent quelquefois ſur leurs épaules une pièce d'étoffe de toile peinte, en manière de manteau ou en forme d'écharpe, dont ils paſſent les bouts autour de leurs bras.

Le roi de Siam porte une veſte de quelque beau brocard, dont les manches ſont fort étroites, & lui viennent juſqu'au poignet. Elle eſt ſous ſa chemiſe, qui eſt ordinairement garnie de dentelle ou de point d'Europe. Il n'eſt permis à perſonne de porter cette ſorte de veſte, ſi le

Siam.

roi ne la donne lui-même. C'eſt un préſent qu'il ne fait qu'à ſes principaux officiers. Il leur donne auſſi quelquefois une veſte d'écarlate, qui ne doit ſervir qu'à la guerre ou à la chaſſe, & qui deſcend juſqu'aux genoux, avec huit ou dix boutons par devant. Les manches en ſont larges, mais ſans ornement, & ſi courtes qu'elles n'atteignent point aux coudes. C'eſt un uſage général à Siam, que le roi & tous ceux qui le ſuivent à la guerre ou à la chaſſe, ſont vêtus de rouge. Les chemiſes même qu'on donne aux ſoldats, ſont teintes de cette couleur. Aux jours de cérémonies, ils paraiſſent ſous les armes avec cet ornement.

Le bonnet blanc, haut & pointu, eſt une coëffure de cérémonie que le roi & ſes officiers portent également; mais le bonnet du roi de Siam eſt orné d'un cercle ou d'une couronne de pierreries, & ceux de ſes officiers ont divers cercles d'or, d'argent ou de vermeil doré, qui ſont la diſtinction de leurs dignités. Il ne les portent que devant le roi, ou dans leurs tribunaux, ou dans les occaſions d'éclat. Leur uſage eſt de les attacher avec un cordon, qui leur paſſe ſous le menton; & jamais ils ne les ôtent pour ſaluer.

Les Mahométans leur ont porté l'uſage des babouches; eſpèce de ſouliers pointus, ſans talon & ſans quartier. Ils les quittent à la porte des

Siam.

appartemens, pour n'y porter aucune ſaleté. Mais devant le roi & les perſonnes du plus haut rang, le reſpect eſt une autre raiſon qui les oblige d'avoir les pieds nus. Ils n'eſtiment les chapeaux que pour les voyages. Le roi s'en fait faire de toutes ſortes de couleurs. Ces délicateſſes ſont peu connues du peuple, qui ne daigne pas ſe couvrir la tête contre les ardeurs du ſoleil, ou qui n'emploie qu'un peu de toile. Encore ne prend-il ce ſoin que ſur les rivières, où la réflexion du ſoleil eſt plus incommode.

Il y a quelque différence dans l'habillement des femmes. Elles attachent leur pagne autour du corps, comme les hommes; mais elles le laiſſent tomber dans ſa largeur, pour former une jupe étroite qui leur deſcend juſqu'à la moitié des jambes; au lieu que les hommes le relèvent entre les cuiſſes, en y repaſſant l'un des deux bouts qu'ils laiſſent plus long que l'autre, & qu'ils font tenir par derrière à leur ceinture. L'autre bout pend par devant; & n'ayant point de poches, ils y nouent ſouvent leur bourſe de bétel, à-peu-près comme on noue quelque choſe dans le coin d'un mouchoir. Les plus propres portent deux pagnes l'un ſur l'autre, pour conſerver un air de netteté & de fraîcheur à celui qui eſt par-deſſus. Au pagne près, les femmes ſont tout-à-fait nues. Elles n'ont pas l'uſage

des chemises de mousseline. Dans les conditions relevées, elles portent l'écharpe, dont elles font quelquefois passer les bouts autour de leur bras; mais le bel air est de la mettre simplement sur leur sein par le milieu, d'en abattre un peu les plis, & d'en laisser pendre les deux bouts derrière par dessus les épaules. Cette nudité ne les rend point immodestes. Il y a peu de pays où les habitans des deux sèxes aient plus de répugnance à montrer les parties de leurs corps, que l'usage les oblige de cacher. Pendant que les envoyés de France étaient à Siam, il fallut donner aux soldats Français des pagnes pour le bain. On ne put faire cesser autrement les plaintes du peuple, qui ne s'accoutumait point à les voir entrer nus dans la rivière.

Siam.

Les enfans vont sans pagne jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans. Mais quand ils l'ont une fois pris, on ne les découvre point pour les châtier. C'est une extrême infamie en Orient d'être frappé à nus sur les parties du corps qui sont ordinairement cachées; & ce principe devrait nous servir de leçon. Les Siamois ne quittent pas même leurs habits pour se coucher. Ils ne font du moins que changer de pagne, comme ils en changent pour se baigner dans leurs rivières. Les femmes s'y baignent comme les hommes, & s'exercent comme eux à la nage.

Siam.

Les pagnes d'une certaine beauté, c'eſt-à-dire de ſoie brodée ou de toile peinte fort fine, ne ſont permis qu'à ceux qui les reçoivent du roi. C'eſt un uſage commun de porter des bagues aux trois derniers doigts de la main, ſans aucune règle qui en borne le nombre. Les colliers ne ſont pas connus à Siam : mais les femmes & les enfans de l'un & de l'autre sèxe y connaiſſent l'uſage des pendans d'oreille. Ils ſont ordinairement en forme de poire, d'or ou d'argent, ou de vermeil doré. Les jeunes garçons & les jeunes filles de bonne maiſon portent des bracelets, mais ſeulement juſqu'à l'âge de ſix ou ſept ans. Ils ont auſſi des anneaux d'or ou d'argent aux bras & aux jambes.

Les Siamois ſont d'une extrême propreté. Ils ſe parfument en pluſieurs endroits du corps. Ils mettent ſur leurs lèvres une eſpèce de pommade parfumée, qui leur donne encore plus de pâleur qu'elles n'en ont naturellement. Ils ſe baignent trois ou quatre fois le jour, & plus ſouvent. C'eſt une de leurs politeſſes de ne pas faire une viſite un peu grave ſans être lavés. Ils ſe font alors une marque blanche ſur le haut de la poitrine, avec un peu de craie, pour faire connaître qu'ils ſortent du bain.

Ils ont deux manières de le prendre; l'une en ſe mettant dans l'eau comme nous, l'autre, en ſe

faiſant répandre de l'eau ſur le corps à diverſes repriſes. Cette ſeconde ſorte de bain dure quelquefois plus d'une heure. Ils n'ont pas beſoin de faire chauffer l'eau pour leurs bains domeſtiques, parce que naturellement elle demeure toujours aſſez chaude. Quoiqu'ils affectent de ſe noircir les dents, le ſoin qu'ils en prennent eſt extrême. Ils lavent leurs cheveux avec des eaux & des huiles parfumées. Ils ont des peignes de la Chine, qui ne ſont qu'un amas de pointes ou de dents, liées étroitement avec du fil d'archal. Ils s'arrachent la barbe; & naturellement, ils en ont peu; mais ils ſe contentent de rendre leurs ongles nets, ſans jamais les couper. Laloubere vit des danſeuſes de profeſſion, qui pour ſe donner de la grace, s'étaient ajuſté aux bouts des doigts de longs ongles de cuivre jaune : on ſait qu'à la Chine, du moins avant la conquête des Tartares, on ne ſe coupait ni les ongles, ni les cheveux, ni la barbe. Siam.

Si les Siamois ſont ſimples dans leurs habits, ils ne le ſont pas moins dans leurs logemens, dans leurs meubles & dans leur nourriture; riches dans une pauvreté générale, puiſqu'ils ſavent ſe contenter de peu. Leurs maiſons ſont petites, mais accompagnées d'aſſez grands enclos. Des claies de bambou fendu, ſouvent peu ſerrées, en font les planchers, les murs & les

Siam.

combles. Les piliers sur lesquels elles sont élevées pour éviter l'inondation, sont des bambous plus gros que la jambe. Leur hauteur au-dessus de la terre est d'environ treize pieds, parce que l'eau s'élève quelquefois autant. Le nombre des piliers est de quatre ou six, sur lesquels ils mettent au travers d'autres bambous, au lieu de poutres. L'escalier est une véritable échelle qui pend en-dehors, comme celle de nos moulins à vent. Les étables mêmes sont en l'air, avec des rampes de claies, par où les animaux peuvent y monter. Le foyer des maisons est une corbeille pleine de terre, soutenue comme un trépied sur trois bâtons.

C'est dans des édifices de cette nature que les envoyés de France furent logés chaque nuit, en remontant depuis la mer jusqu'à la capitale. Il n'y a point d'hôtelleries dans le royaume de Siam. Laloubere parle d'un Français qui s'avisa de tenir auberge, mais il ne put inspirer le même goût aux Siamois; & jamais il ne vit entrer chez lui que des Européens. Les maisons qu'on bâtit pour les envoyés sur le bord de la rivière, n'étaient pas sans agrément & sans commodité. Des claies, posées sur des piliers & couvertes de nattes de jonc, faisaient non-seulement le plancher de chaque édifice, mais celui des cours; la salle & les chambres étaient tapissées

de toiles peintes, avec des plafonds de mouſſelines blanches, dont les extrêmités tombaient en pente. Les nattes des appartemens étaient beaucoup plus fines que celles des cours ; & dans les chambres de lit, on avait encore étendu des tapis par-deſſus les nattes. La propreté régnait de toutes parts, mais ſans magnificence. A Bancok, à Siam, à Louvo, où les Européens, les Chinois & les Mores ont bâti des maiſons de brique, on logea les envoyés dans des maiſons ſiamoiſes qui n'avaient pas été bâties pour eux. Ils virent néanmoins deux maiſons de brique, que le roi de Siam avait commencé à faire bâtir pour les ambaſſadeurs de France & de Portugal ; mais elles n'étaient pas achevées.

Siam.

Les grands officiers de la cour ont des maiſons de menuiſerie, qu'on prendrait pour de grandes armoires, où ne logent que le maître, ſa principale femme & leurs enfans. Chacune des autres femmes, avec ſes enfans, & chaque eſclave avec ſa famille, ont de petits logemens ſéparés, mais renfermés dans la même enceinte de bambou, qui compoſent autant de ménages différens. Un étage leur ſuffit, parce qu'ils ne ſont pas gênés par l'eſpace. Les Européens, les Chinois & les Mores bâtiſſent des maiſons de brique, qu'on voit à côté de ces grands édifices, avec des ap-

Siam.

pentis en forme de hangards couverts, qui arrêtent le soleil sans ôter l'air. D'autres ont des corps de logis doubles, qui reçoivent le jour l'un de l'autre, & qui se communiquent l'air avec moins de chaleur. Les chambres sont grandes & bien parées. Celles du premier étage ont des vues sur la salle basse, que son exhaussement devrait faire nommer sallon, & qui est quelquefois entourée de bâtimens, par lesquels elle reçoit le jour. C'est proprement à cette salle qu'on donne le nom de *divan*, mot arabe, qui signifie salle de conseil ou de jugement. Mais il y a d'autres sortes de divans, qui étant clos de trois côtés, manquent d'un quatrième mur, du côté par lequel on suppose que le soleil doit moins donner dans le cours de l'année. Devant cette ouverture, on élève un appentis de la hauteur du toit. L'intérieur du divan est souvent orné, du haut en bas, de petites niches, où l'on met des vases de porcelaine. Sous l'appentis, on fait quelquefois jaillir une petite fontaine.

Le palais de Siam, celui de Louvo, & plusieurs pagodes, sont aussi de brique; mais ces palais sont bas & n'ont qu'un étage, comme les maisons du peuple. Les pagodes ne sont pas assez exhaussées à proportion de leur grandeur. Elles ont moins de jour que nos églises. Leur forme

Siam.

d'ailleurs, eſt celle de nos chapelles, mais ſans voûte ni plafonds : ſeulement la charpente qui ſoutient les tuiles, eſt vernillée de rouge, avec quelques filets d'or. Au reſte les Siamois ne connaiſſent pas d'autre ornement extérieur pour les palais & les temples, que dans les combles qu'ils couvrent, ou de cette eſpèce d'étain bas, qu'ils nomment *calin*, ou de tuiles verniſſées de jaune, à la manière de la Chine. Le palais de Siam ne laiſſe pas de ſe nommer palais d'or, parce qu'il a quelque dorure dans l'intérieur. Leurs eſcaliers méritent peu d'attention. Celui par lequel on monte au ſallon de l'audience à Siam, n'a pas deux pieds de large. Il eſt de brique, tenant à un mur du côté droit, & ſans aucun appui du côté gauche. Mais les ſeigneurs Siamois n'ont beſoin de rien pour l'appuyer, puiſqu'ils le montent, en ſe traînant ſur les mains & ſur les genoux; & ſi doucement, que, ſuivant l'expreſſion de Laloubere, on dirait qu'ils veulent ſurprendre le roi leur maître. La porte du ſallon eſt quarrée, mais baſſe, étroite & digne de l'eſcalier; parce qu'on ſuppoſe apparemment que perſonne n'y doit entrer que proſterné. L'entrée du ſallon de Louvo eſt moins baſſe : mais outre que ce palais eſt plus moderne, il paſſe pour une maiſon de campagne, où le monarque

Siam.

affecte moins de grandeur & de majesté que dans la capitale.

Ce qui fait la véritable dignité des grandes maisons siamoises, c'est qu'il n'y a point de plein-pied, quoiqu'elles n'aient qu'un étage. Dans le palais, par exemple, le logement du roi & des dames est plus élevé que tout le reste; & plus une pièce en est proche, plus elle s'élève à l'égard de celle qui la précède. Il y a toujours quelques marches à monter de l'une à l'autre; car les autres se suivent sur une même ligne. La même inégalité se trouve sur les toits, dont l'un est plus bas que l'autre, à mesure qu'il couvre une pièce plus basse. Cette succession de toits inégaux faits la distinction des degrés de grandeur. Le palais de Siam en a sept, qui sortent ainsi l'un de l'autre. Les grands officiers en ont jusqu'à trois. Quelques tours quarrées qui s'élèvent en divers endroits du palais, ont aussi plusieurs combles. On remarque la même gradation dans les pagodes. De trois toits, le plus élevé est celui sous lequel est placé l'idole. Les deux autres sont pour le peuple.

L'intérieur des palais du roi de Siam est peu connu des étrangers. Suivant Laloubere, il ne l'est pas moins des grands de la nation; du moins s'il est vrai, comme on l'en assura, que

Siam.

perſonne ne pénètre plus loin que la ſalle de l'audience & celle du conſeil, qui ne ſont que deux premières pièces d'un grand corps de bâtiment, ſans aucune ſorte d'antichambre. Tachard fut introduit dans quelques appartemens plus enfoncés, ſur-tout à Louvo; mais il ne s'arrête point à les décrire, par reſpect apparemment pour l'uſage qui en défend l'entrée. Il convient lui-même que les palais du roi ne ſont habités que par ſes femmes & par ſes eunuques. Lorſque les envoyés de France dînèrent au palais de Siam, ce fut dans une cour fort agréable, ſous de grands arbres, au bord d'un réſervoir. A Louvo, ils dînèrent dans une ſalle du jardin, dont les murs étaient revêtus d'un ciment fort blanc & fort poli. Cette ſalle avait une porte à chaque bout : elle était entourée d'un foſſé, large de deux à trois toiſes, & de cinq ou ſix pieds de profondeur, dans lequel il y avait une vingtaine de petits jets d'eau à diſtances égales, qui jailliſſaient en arroſoir, c'eſt-à-dire, par des ajuſtages percés de trous fort petits, mais ſeulement à la hauteur des bords du foſſé, parce qu'au lieu d'élever les eaux, on avait creuſé la terre pour abaiſſer les baſſins. Au milieu du jardin & dans les cours, on voit pluſieurs de ces ſalles iſolées, qui ſont entourées d'un mur à hauteur d'appui. Le toit porte ſur des piliers

Siam.

plantés dans le mur. Ces lieux ſont pour les mandarins importans qui s'y tiennent aſſis les jambes croiſées, occupés aux fonctions de leurs charges, ou attendant les ordres du prince. Les mandarins moins conſidérables ſont aſſis à découvert, dans les cours ou dans les jardins; & lorſqu'ils apprennent par certains ſignaux que le roi peut les voir, quoiqu'ils ne le voient pas eux-mêmes, ils ſe proſternent tous ſur les genoux & ſur les coudes.

Le jardin de Louvo n'eſt pas fort ſpacieux. Les compartimens en ſont petits & formés par des briques. Les allées ne peuvent tenir plus de trois perſonnes de front. Mais tout étant planté de fleurs & de diverſes ſortes d'arbres, le mêlange des ſallons & des jets d'eau lui donne un air agréable de ſimplicité & de fraîcheur.

Comme le roi fait ſouvent des chaſſes de pluſieurs jours, il a dans les forêts des palais de bambou, ou plutôt des tentes fixes, qui n'ont beſoin que d'être meublées pour le recevoir.

Les ſièges des Siamois ſont des nattes de jonc, plus ou moins fines. Ils ne peuvent avoir des tapis de pied, s'ils ne les reçoivent du roi; & ceux de drap uni ſont fort honorables. Les perſonnes riches ont des couſſins pour s'appuyer. Ce qui eſt de ſoie ou de laine en Europe,

rope, eſt à Siam de toile de coton blanche ou peinte. Siam.

Ils n'ont à table, ni nappe, ni ſerviette, ni cuiller, ni fourchette, ni couteau. On leur ſert les morceaux tout coupés. Leur vaiſſelle eſt de porcelaine ou d'argile, avec quelques vaſes de cuivre. Le bois ſimple ou verniſſé, le coco & le bambou, font la matière de leurs autres uſtenſiles. S'ils ont quelques vaſes d'or ou d'argent, c'eſt en petit nombre; & la plupart les tiennent de la libéralité du roi, ou comme un meuble attaché à leurs charges. Leurs ſeaux à puiſer de l'eau ſont de bambou, fort proprement entrelaſſé. Le peuple, dans les marchés, cuit ſon riz dans un coco, qui brûle en même tems, & qui par conſéquent ne ſert qu'une fois: mais le riz achève de cuire avant que le coco ſoit tout-à-fait conſumé.

Dans tous les repas que les envoyés firent au palais, ils virent une aſſez grande quantité de vaiſſelle d'argent, ſur-tout de grands baſſins ronds & profonds, dans leſquels on ſervait de grandes boîtes rondes, d'environ un pied de diamètre. Ces boîtes contenaient le riz. On ſervait, au fruit, des aſſiettes d'or qui avaient été faites exprès pour les feſtins que le roi avait donnés au chevalier de Chaumont. A la table de ce prince, on ne ſert jamais en vaiſſelle plate. On croit

Siam.

devoir à de dignité de ne lui rien présenter que dans des vases profonds. D'ailleurs sa vaisselle la plus ordinaire, suivant l'usage de toutes les cours d'Asie, est de la porcelaine qu'il tire abondamment de la Chine & du Japon.

On mange peu à Siam. Un Siamois fait bonne chère avec une livre de riz par jour, avec un peu de poisson sec ou salé, ce qui ne lui revient pas à plus de deux liards. L'arrak, ou l'eau-de-vie de riz, ne coûte à Siam que deux sous, la pinte de Paris. On ne sera pas surpris que les habitans du pays aient si peu d'inquiétude pour leur subsistance, & qu'on n'entende le soir que des chants & des cris de joie dans leurs maisons. Ils ont peine à faire de bonnes salaisons, parce que les viandes prennent difficilement le sel dans les régions trop chaudes. Mais ils aiment le poisson mal salé, & le poisson sec plus que le frais. Leur goût paraît même assez vif pour le poisson pourri, comme pour les œufs couvés, pour les sauterelles, les rats, les lézards & la plupart des insectes. La nature semble tourner leur appétit aux alimens les plus faciles à digérer.

Leurs sauces consistent ordinairement dans un peu d'eau, avec des épices, de l'ail, de la ciboule, ou quelques herbes de bonne odeur, telles que le baume. Ils aiment fort une sauce liquide, composée de petites écrevisses pourries, qu'ils

appellent *capi*. On assura à Laloubère, avec des circonstances qui ne lui laissèrent aucun doute, que deux autres sortes de poissons conservés dans des pots, où ils tournent bientôt en pâte liquide dans leur saumure, suivent exactement le flux & le reflux de la mer, haussant & baissant dans le vase à mesure que la mer baisse ou s'élève. Siam.

Ce qui tient lieu de safran aux Siamois, est une racine, qui étant réduite en poudre, en a le goût & la couleur. Ils croient fort sain pour leurs enfans de leur en jaunir le corps & le visage. Aussi ne voit-on dans les rues que des enfans qui ont le teint jaune.

Ils n'ont point de noix, d'olives, ni d'autre huile que celle de coco, qui est fort bonne dans sa fraîcheur. Le lait des buffles femelles leur donne plus de crême que celui de leurs vaches; mais ils ne font aucune sorte de fromage. Le beurre n'est guères plus en usage à Siam. Il y prend difficilement consistance.

Ils ont plusieurs méthodes pour déguiser le poisson sec, sans en varier l'apprêt. Par exemple, ils le coupent en filets menus & tortillés, comme les *vermicelli* des Italiens ou les *œufs filés* des Espagnols. Ce qu'ils mangent le plus rarement, c'est la chair des animaux terrestres. Ils refusent même celle qu'on leur offre; s'ils en mangent quelquefois, ils préfèrent les boyaux, & ce qu'il

Siam.

y a de plus dégoûtant pour nous dans les intestins. On vend dans les marchés des insectes grillés ou rôtis. Siam n'a pas d'autre boucherie, ni d'autres lieux où l'on rôtisse. Le roi faisait donner aux Français la volaille & les autres animaux en vie. En général toutes les viandes y sont coriaces, peu succulentes & fort indigestes. Les Européens mêmes, qui passent quelque tems dans le pays, en perdent insensiblement le goût. Il semble qu'à proportion que les climats sont plus chauds, la sobriété y devienne naturelle. Le gibier n'est pas moins en sûreté parmi les Siamois, que les bestiaux & les animaux domestiques. Ils ne prennent plaisir ni à le tuer ni à lui ôter la liberté. Ils haïssent les chiens qui leur serviraient à le prendre. D'ailleurs la hauteur des herbages & l'épaisseur des forêts leur rendent la chasse difficile. S'ils tuent des cerfs & d'autres bêtes, c'est pour en vendre les peaux aux Hollandais qui en font un grand commerce au Japon. On doit juger que le prix des viandes n'est pas excessif à Siam. Une vache n'y vaut que dix sous dans les provinces, & un écu dans la capitale. Si le mouton se vend quatre écus, & le cabrit deux ou trois écus, c'est que les Mores en font leur principale nourriture. Un porc n'y vaut que sept sous, parce que les Mores n'en mangent point. Les poules y valent environ vingt

Siam.

ſous la douzaine. Tous les volatilles y multiplient d'autant plus facilement, que la chaleur du climat ſuffit preſque ſeule pour les faire éclore.

Malgré la ſobriété qui règne parmi les Siamois, on ne voit pas qu'ils vivent plus longtems, ni qu'ils ſoient ſujets à moins de maladies que nous. Les plus fréquentes ſont le cours de ventre & les dyſſenteries, dont les Européens qui arrivent dans cette contrée, ont encore plus de peine à ſe défendre. On voit quelquefois à Siam régner des fièvres chaudes qui produiſent le tranſport au cerveau & des fluxions ſur la poitrine. Les inflammations y ſont rares, & la ſimple fièvre continue n'y eſt jamais mortelle, non plus que dans les autres pays de la zône-torride. Les fièvres intermittentes y ſont rares auſſi, mais opiniâtres, quoique le friſſon en ſoit fort court. On n'y voit preſque point de ces maladies que nos médecins nomment *froides*. La toux, les coqueluches, & toutes ſortes de fluxions & de rhumatiſmes ne ſont pas moins fréquents à Siam qu'en Europe; ce qui n'a rien d'étonnant, ſi l'on conſidère que le tems y eſt tourné à la pluie pendant une grande partie de l'année; mais la goutte, l'épilepſie, l'apoplexie, la paralyſie, la pthiſie, & toutes ſortes de coliques, ſur-tout la néphrétique, y ſont des maux peu connus.

Siam.

On y voit beaucoup de cancers, d'abſcès & de fiſtules. Les éréſipèles y ſont ſi fréquens, que de vingt hommes, dix-neuf en ſont atteints, & quelques-uns dans plus de la moitié du corps. On y connaît à peine le ſcorbut, & preſqu'auſſi peu l'hydropiſie. Mais rien n'y eſt ſi commun que ces maladies extraordinaires que le peuple attribue aux ſortilèges. Les maux nés de la débauche y ſont aſſez répandus, ſans que les habitans paraiſſent informés s'ils ſont anciens ou récens dans leur pays.

Entre pluſieurs autres maux contagieux, celui qui mérite d'être regardé proprement comme la peſte du pays, eſt la petite vérole. Elle y fait ſouvent d'affreux ravages. Alors les Siamois enterrent les corps ſans les brûler. Mais comme leur piété les porte toujours à rendre ce dernier honneur aux morts, ils les déterrent dans la ſuite pour les conſumer par le feu. Laloubere obſerve qu'ils laiſſent paſſer trois ans, & quelquefois plus, avant cette religieuſe cérémonie. L'expérience, diſent-ils, leur a fait connaître que cette contagion recommence, lorſqu'ils déterrent un cadavre infecté.

La diſtinction la plus générale entre les Siamois eſt celle des perſonnes libres & des eſclaves. On peut naître eſclave ou le devenir. On le devient, ou pour dette, ou pour avoir été pris

Siam.

dans une guerre, ou pour avoir été confisqué en justice : celui qui n'est esclave que pour dette, redevient libre en payant; mais les enfans nés pendant l'esclavage de leurs parens, demeurent dans l'ordre de leur naissance. On naît esclave, lorsqu'on sort d'une mère esclave; & dans l'esclavage, les enfans se partagent comme dans le divorce : le premier, le troisième, le cinquième & tous les autres impairs appartiennent au maître de la mère : le second, le quatrième & les autres en ordre pair appartiennent au père s'il est libre, ou à son maître, s'il est esclave. Cependant il faut que le père & la mère n'aient eu commerce ensemble qu'avec le consentement du maître de la mère; car sans cette condition, tous les enfans appartiendraient à ce maître.

Le maître jouit d'un pouvoir absolu sur les esclaves, à l'exception du droit de mort. Il les emploie à la culture de ses terres & de son jardin, ou à d'autres services domestiques, s'il n'aime mieux leur permettre de travailler pour gagner leur vie, sous un tribut qu'il en tire, depuis quatre jusqu'à huit ticals par an, c'est-à-dire, depuis sept livres dix sous jusqu'à quinze.

La différence qu'il y a des esclaves du roi de Siam à ses sujets, c'est qu'il occupe toujours ses esclaves à des travaux personnels, & qu'il leur fournit la nourriture; au lieu que ses sujets libres

Siam.

ne lui doivent chaque année que ſix mois de ſervice à leurs propres dépens.

Les eſclaves des particuliers ne doivent aucun ſervice à ce prince; & quoique cette raiſon puiſſe lui faire conſidérer comme une perte réelle, la dégradation d'un homme libre qui tombe dans l'eſclavage, il ne s'oppoſe jamais au cours de l'uſage ou des loix.

On ne ſaurait diſtinguer proprement deux ſortes de conditions dans le corps des Siamois libres. La nobleſſe parmi eux n'eſt que la poſſeſſion actuelle des charges. Une famille qui s'y maintient long-tems, en devient ſans doute plus illuſtre & plus puiſſante; mais cette continuité de grandeur eſt aſſez rare. Celui qui perd ſa charge, n'a plus rien qui le diſtingue du peuple.

La diſtinction entre le peuple & les prêtres n'eſt pas moins paſſagère, parce que l'on peut toujours paſſer de l'un de ces états à l'autre. Les prêtres ſont les talapoins. Ainſi ſous le nom de peuple, il faut entendre ici le corps libre de la nation, c'eſt-à-dire, les officiers & les ſimples ſujets.

Ce peuple eſt une milice dans laquelle chacun eſt enrôlé. Tous les Siamois libres ſont ſoldats, & doivent ſix mois de ſervice à leur ſouverain. Le devoir de ce prince eſt de les armer & de leur donner des éléphans ou des chevaux, s'il veut qu'ils le ſervent à la guerre. Mais comme il

n'emploie jamais tous ses sujets dans ses armées, & qu'il n'est pas toujours en guerre avec ses voisins, il occupe pendant six mois de l'année, aux travaux qu'il juge à propos, les sujets qu'il n'emploie pas au métier des armes.

Siam.

C'est pour ne laisser échapper personne au service personnel, qu'on tient tous les ans un compte exact du peuple. Il est divisé en *gens de main droite* & *gens de main gauche*; division singulière, & dont tant de nations, qui ont passé successivement en revue dans ce recueil, n'ont pas encore fourni d'exemple. Chacun sait de quel côté il doit se ranger dans ses fonctions. Les uns & les autres sont sous-divisés par bandes, dont chacune a son chef, qu'ils appellent *naï*. Ce mot est devenu un terme de civilité que les Siamois se donnent mutuellement, comme les Chinois se donnent celui de maître ou de précepteur.

Les enfans sont de la bande de leurs parens; & si les parens sont de différentes bandes, les enfans impairs sont de celle de la mère, & les pairs de celle du père. Cependant il faut que le naï ait été averti du mariage, & qu'il y ait donné son consentement, sans quoi tous les enfans seraient de la bande maternelle. Ainsi, quoique les femmes & les talapoins soient dispensés du service, ils ne laissent pas d'être couchés sur les rôles

Siam.

du peuple; les talapoins, parce qu'ils peuvent quitter leur profeſſion, & qu'en revenant alors à la condition ſéculière, ils retombent ſous le pouvoir de leurs naïs; les femmes, parce qu'elles ſervent à régler de quelle bande ſont leurs enfans.

C'eſt un privilège du naï de pouvoir prêter à ſon ſoldat plutôt que tout autre, & ſatisfaire le créancier de ſon ſoldat, pour en faire ſon eſclave, lorſqu'il devient inſolvable. Comme le roi donne un balon à chaque officier avec des pagayeurs ou des rameurs, les naïs ont leurs pagayeurs dans chaque bande, qu'ils marquent au poignet d'un fer chaud, avec de l'encre par deſſus. On les nomme *Bao*; mais ils ne lui doivent pas d'autre ſervice; & ce ſervice ne dure que ſix mois. Plus ſa bande eſt nombreuſe, plus il eſt eſtimé puiſſant. Les charges & les emplois ne ſont importans à Siam que par le nombre des ſujets qui en dépendent. On diſtingue ſept degrés entre les naïs, qui répondent au nombre de leurs ſoldats. Ainſi l'*Oc-maning*, qui eſt le chef de dix mille hommes, eſt au deſſus de *l'Oc-pan*, qui n'en commande que mille. Les titres de *Pa-ya*, d'*Oc-ya*, d'*Oc-pra*, d'*Oc-louang*, & d'*Oc-coun*, ſont ceux des autres degrés. Ils ſe donnent non-ſeulement aux gouverneurs, mais à tous les officiers du royaume, parce qu'ils ſont tous naïs. Cependant on ne joint pas toujours

le même titre au même office. Le Barcalon, par exemple, qui est premier ministre, a quelquefois porté celui de Pa-ya, & quelquefois celui d'Oc-ya. Un Siamois revêtu de deux offices, peut avoir aussi deux titres différens. Cette multiplication d'offices qui entraîne celle des titres, a causé quelquefois de la confusion & de l'obscurité dans les relations de Siam. Siam.

Le roi de Siam n'élève personne aux dignités, sans lui donner un nouveau nom; usage commun aux Chinois & à d'autres nations de l'Orient. Ce nom est toujours une louange de quelque vertu. Les étrangers mêmes qui arrivent à la cour, reçoivent un nom de faveur ou d'estime, sous lequel ils sont connus pendant le séjour qu'ils font à Siam.

Tous les offices y sont héréditaires, ce qui semblerait contredire ce qu'on vient de voir plus haut que la possession en est rarement durable & assurée, si l'on n'ajoutait que la moindre faute d'un officier, ou le seul caprice du souverain, peut ôter les plus grandes charges aux familles. D'ailleurs elles ne rapportent aucune espèce d'appointemens ou de gages. Le roi loge ses officiers, & leur donne quelques meubles; tels que des boîtes d'or ou d'argent pour le bétel; quelques armes, & un balon; des éléphans, des chevaux & des buffles; des corvées, des esclaves & quelques terres la-

Siam.

bourables, qui lui reviennent avec l'office, lorsqu'il en prive celui qui le posséde. Mais le principal gain des charges vient des concussions, qui paraissent autorisées dans toutes les parties du royaume, par le silence de la cour. Tous les officiers sont d'intelligence pour s'enrichir aux dépens du peuple. Le commerce des présens est public. Un juge n'est pas puni pour en avoir accepté, s'il n'est ouvertement convaincu d'injustice. Les officiers inférieurs se voient eux-mêmes forcés d'en faire aux plus grands. Cependant ils sont tous engagés par un serment à l'observation fidelle de leurs devoirs. La forme du serment consiste à boire une certaine quantité d'eau, sur laquelle les talapoins prononcent des imprécations contre celui qui l'avale, s'il manque jamais aux engagemens qu'on lui fait contracter. La différence de nation & de religion ne dispense point de ce serment ceux qui entrent au service de l'état.

Les tribunaux siamois de judicature ne consistent proprement qu'en un seul officier, qui est le chef ou le président; parce que le droit de juger n'appartient qu'à lui. Cependant chaque tribunal est composé d'un grand nombre d'officiers subalternes, qu'il doit consulter. La plus importante fonction de ce président est le gouvernement civil & militaire de son ressort,

qu'il joint à l'administration de la justice. Comme ces grands emplois sont d'ailleurs héréditaires, il n'a pas été difficile à quelques-uns de ces gouverneurs, sur-tout aux plus éloignés de la cour, de se soustraire à la domination royale. Ainsi le gouverneur de Jor a cessé d'obéir, & les Européens lui donnent même le nom de roi. Patane vit sous la domination d'une femme que le peuple de cette province élit dans une même famille; toujours veuve & vieille, afin qu'elle n'ait pas besoin de mari. Les Portugais & les Hollandais lui donnent aussi le nom de reine; & pour unique marque de soumission, elle envoie de trois en trois ans, au roi de Siam, deux petits arbres; l'un d'or & l'autre d'argent, chargés tous deux de fleurs & de fruits.

Siam.

Un gouverneur héréditaire porte le nom de *Tchaou-menang*, qui signifie seigneur de ville ou de province. Les rois de Siam se sont efforcés de détruire les plus puissans Tchaou-menangs. Ils ont substitué à leur place des gouverneurs par commission pour trois ans, sous le titre moins fastueux de *pouran*, c'est-à-dire *de personne qui commande*; mais il reste encore plusieurs Tchaou-menangs, dont les droits approchent beaucoup de ceux de la royauté. Outre les fruits de leurs concussions, ils partagent également avec le roi, les rentes des terres labou-

Siam.

rables, qui s'appellent *naa*, c'eſt-à-dire campagnes; & ſuivant les anciennes loix, ces rentes ſont d'un quart de tical pour quarante braſſes quarrées. Ils profitent de toutes les confiſcations, de toutes les amendes au profit du fiſc, & de dix pour cent de toutes les condamnations. Le roi fournit au Tchaou-menang, des miniſtres pour l'exécution de ſes ordres. Ils l'accompagnent ſans ceſſe. Les Siamois leur donnent le nom de *keulai* ou de *bras peints*, parce que l'uſage eſt de leur déchiqueter les bras, & de mettre ſous leurs plaies de la poudre à canon qui les peint d'un bleu noirâtre. Dans les gouvernemens maritimes, le Tchaou-menang prend ſes droits ſur les vaiſſeaux marchands. A Tenaſſerim, c'eſt huit pour cent, & ſur les frontières, ils s'arrogent tous les droits de ſouveraineté, juſqu'à lever des impôts ſur le peuple. Il exerce le commerce, mais ſous le nom d'un ſecrétaire ou de quelqu'autre domeſtique; ce qui fait juger que cette voie de s'enrichir lui eſt interdite par la loi.

Le pouran, ou le gouverneur par commiſſion, jouit des mêmes honneurs que le Tchaou-menang, avec la même autorité dans l'adminiſtration; mais il eſt plus reſſerré pour les émolumens. Le roi nomme des pourans, ou lorſqu'il veut abolir l'hérédité, ou lorſque le

Siam.

Tchaou-menang eſt obligé à quelque longue abſence. Dans le premier de ces deux cas, leurs appointemens leur ſont aſſignés par la cour; dans le ſecond, ils partagent ceux du Tchaou-menang, qui en conſerve la moitié.

Les officiers ordinaires d'un tribunal de judicature, ſont au nombre de quinze ou ſeize, dont la plupart ont des fonctions différentes. Laloubere, qui paraît avoir approfondi ſoigneuſement cet article, nous apprend que dans les noms ſiamois, *oc* eſt un terme d'honneur, qui ſe joint à tous les titres; mais qu'un ſupérieur ne le donne jamais à un inférieur. Ainſi le roi parlant d'un *Oc-paya*, dira ſimplement *Paya*. Il ajoute que les Portugais ont traduit tous ces noms à leur gré, ſans autre règle que leurs propres uſages.

Le droit public de Siam eſt écrit dans trois volumes. Le premier qui s'appelle *Pra-tam-ra*, contient les noms, les fonctions & les prérogatives de tous les offices. Le ſecond a pour titre, *Pra-tam-non*. C'eſt un recueil des conſtitutions des anciens rois. Le troiſième nommé *Pra-rayja-cammanot*, renferme les conſtitutions du roi, père de celui qui occupait le trône à l'arrivée des Français.

Les Siamois n'ont qu'un même ſtyle pour tous les procès. Ils ne connaiſſent pas la diviſion des

Siam.

affaires civiles & criminelles; ſoit parce qu'il y a toujours quelque châtiment pour celui qui perd un procès purement civil, ſoit parce qu'en effet les différends de cette nature y ſont très-rares.

Tous les procès ſe font par écrit, & l'on ne plaide pas ſans avoir donné caution. Comme tout le peuple eſt diviſé par bandes, & que les principaux naïs ſont les officiers ou conſeillers du tribunal, l'agreſſeur préſente d'abord ſa requête au naï de ſon village, qui la donne au naï conſeiller; & celui-ci la préſente au gouverneur. Le devoir du Tchaou-menang ſerait de la bien examiner, pour l'admettre ou la recevoir ſur le champ, & d'impoſer même un châtiment à celui qui l'aurait préſenté ſans raiſon. Mais cette exacte juſtice ne s'obſerve point à Siam.

La requête eſt admiſe & renvoyée à quelqu'un des conſeillers. La ſeule précaution du gouverneur eſt d'en compter les lignes & d'y mettre ſon ſceau, afin qu'on n'y puiſſe rien altérer. Le conſeiller la donne à ſon lieutenant & à ſon greffier, qui lui en font ſon rapport, dans la ſalle d'audience. Enſuite le greffier du conſeil la rapporte; on la lit dans l'aſſemblée de tous les conſeillers, mais ſans que le gouverneur y daigne aſſiſter, ou prenne la moindre part à l'inſtruction du procès. On fait paraître les parties

pour

pour leur proposer un accommodement. On les somme trois fois d'y consentir. Sur leur refus, on ordonne que les témoins seront entendus par le greffier; & dans une nouvelle séance où le gouverneur n'assiste pas plus qu'à la première, le greffier lit les dépositions des témoins. Alors on procède aux opinions qui ne sont que consultatives, & qu'on écrit successivement en commençant par celle du dernier conseiller. Le procès passe pour instruit; il se fait une assemblée du conseil en présence du gouverneur, à qui le greffier fait la lecture du procès & des opinions. Si le gouverneur y trouve quelque chose de douteux, il se fait donner des éclaircissemens; après quoi il prononce en termes généraux que telle des parties sera condamnée par la loi. Siam.

L'Oc-louang-pang lit aussi-tôt l'article de la loi qui regarde la matière du procès. Mais à Siam, comme en Europe, on ne s'accorde pas toujours sur le véritable sens de la loi. On cherche à l'expliquer par les principes les plus communs de l'équité; & sous prétexte de quelque changement dans les circonstances, la loi n'est jamais suivie. C'est enfin le gouverneur seul qui décide. La sentence est prononcée aux parties. Elle est mise par écrit. S'il arrivait qu'elle fût contraire à toute apparence de justice, le

Siam.

Jockebat ferait obligé d'en avertir la cour ; mais il n'a pas droit de s'oppofer à l'exécution.

Les parties parlent devant le greffier, qui écrit tout ce qu'il entend. Elles s'expliquent par leur propre bouche ou par celle d'autrui ; mais celui qui fait l'office d'avocat, doit être un des proches parens du plaideur. Le greffier reçoit auffi tous les titres ; mais aux yeux de tout le confeil, qui en compte les lignes & les ratures.

Dans les accufations graves, on a recours à la queftion, pour fuppléer au défaut des preuves communes. Elle eft très-rigoureufe à Siam, & l'on y emploie plufieurs méthodes. Pour celle du feu, qui eft la plus ordinaire, on allume un bûcher dans une foffe ; de manière que la furface du bûcher foit de niveau avec les bords de la foffe. Sa longueur doit être de cinq braffes fur une de largeur. Les deux parties y paffent nus pieds d'un bout à l'autre ; & celui dont la plante des pieds réfifte à l'ardeur du fer, gagne fon procès. Laloubere obferve que l'ufage des Siamois étant d'aller nus pieds, ils ont la plante fi racornie, qu'avec affez de courage pour marcher ferme fur les charbons, il eft affez ordinaire que le feu les épargne. Deux hommes marchent à côté de celui qui paffe fur le feu, & s'appuient avec force

sur ses épaules, pour l'empêcher de se dérober trop vîte à cette épreuve. Mais il se peut que ce poids ne serve qu'à affaiblir l'action du feu sous les pieds. Siam.

Quelquefois la preuve du feu se fait avec de l'huile ou d'autres matières bouillantes, dans lesquelles les deux parties passent la main. Un Français qui se plaignait d'avoir été volé, sans en pouvoir donner des preuves, se laissa persuader de plonger sa main dans de l'étain fondu. Il l'en tira presque consumée; tandis que le Siamois évita de se brûler, & fut renvoyé absous. A la vérité, cet adroit voleur fut convaincu par un autre événement; mais ces aventures ne dégoûtent point les Siamois de leurs usages. Pour la preuve de l'eau, les deux adversaires se plongent en même tems dans l'eau, se tenant chacun à une perche, le long de laquelle ils descendent, & celui qui demeure le plus long-tems dans l'eau remporte l'avantage. C'est sans doute une des plus fortes raisons qui portent tous les habitans du pays à se familiariser dès leur jeunesse avec l'eau & le feu.

Ils ont une autre sorte de preuve, qui se fait avec de certaines pilules préparées par les talapoins, & accompagnées d'imprécations. Les deux parties en avalent une quantité réglée, & la marque de l'innocence ou du droit est

Siam.

de pouvoir les garder dans l'estomac sans les rendre.

Toutes ces preuves se font non-seulement devant les juges, mais devant le peuple, & si les deux parties sortent de l'une avec égalité, on les oblige d'en subir une autre. Le roi même emploie ces méthodes dans ses jugemens; mais il y ajoute quelquefois celle de livrer les deux adversaires aux tigres, & celui que ces furieux animaux épargnent pendant quelques momens, passe pour justifié. S'ils sont dévorés tous deux, on les croit tous deux coupables. La constance avec laquelle on leur voit souffrir ce genre de mort est incroyable, dans une nation qui montre si peu de courage à la guerre.

Le droit des sentences capitales est réservé au roi seul, qui peut néanmoins les communiquer à des juges extraordinaires, ou pour des cas particuliers. Ce prince envoie quelquefois des commissaires dans les provinces, pour faire justice de tous les grands crimes, dans les lieux où ils ont été commis. Il leur donne, comme à la Chine, le pouvoir de déposer & de punir, même de mort, les officiers ordinaires qui méritent ce châtiment. Mais dans toutes les autres commissions qu'il donne pour son service ou pour celui de l'état, il exempte rarement le commissaire de consulter les gouverneurs.

Siam.

La peine ordinaire du vol est la condamnation au double & quelquefois au triple, par portions égales entre le juge & la partie. Mais ce qui doit paraître singulier, c'est que les Siamois étendent la peine du vol à toute possession injuste. Ainsi quiconque perd un héritage par la voie des procès, non-seulement le rend à sa partie, mais paie le prix de ce qu'il rend, moitié à la partie & moitié au juge.

On appelle *Yumrat*, le président du tribunal de la ville de Siam, auquel ressortissent tous les appels du royaume. Il porte d'ordinaire le titre d'*Oc-ya*, & son tribunal est dans le palais du roi. Mais il ne suit pas le roi, quand ce prince s'éloigne de sa capitale. Alors il rend la justice dans une tour de la ville, hors de l'enceinte du palais. C'est à lui seul qu'appartient le droit de juge; mais la voie de l'appel est toujours ouverte au roi, lorsqu'on en veut faire les frais.

L'art de la guerre est d'autant plus ignoré à Siam, que les habitans n'y sont pas portés d'inclination. La vue d'une épée nue met en fuite cent Siamois. Laloubere assure que le ton assuré d'un Européen qui porte une épée au côté ou une canne à la main, suffit pour leur faire oublier les ordres les plus exprès de leurs supé-

Siam.

rieurs. L'opinion de la métempſycoſe, qui leur inſpire l'horreur du ſang, ſert encore à leur ôter le courage. Dans les guerres qu'ils ont avec leurs voiſins, ils ne penſent qu'à faire des eſclaves. Si les Péguans, par exemple, entrent d'un côté ſur les terres de Siam, les Siamois entrent par un autre endroit ſur celles du Pégu, & les deux partis enlèvent des villages entiers pour l'eſclavage.

Si les armées ſe rencontrent, elles ne tirent pas directement l'une ſur l'autre. Une eſpèce de convention, qui n'a ſon principe que dans leur lâcheté mutuelle, les porte toujours à tirer plus haut. Celui des deux partis qui reçoit le premier des balles, ne tarde guères à prendre la fuite. Lorſqu'il eſt queſtion d'arrêter des troupes qui viennent ſur eux, ils tirent plus bas qu'il ne faut, pour rendre leurs ennemis reſponſables de leur propre mort, s'ils s'approchent juſqu'à pouvoir être tués.

On apprit à Laloubere un fait qu'il croit certain, quoiqu'il ne ſoit pas ſurpris qu'on puiſſe le trouver incroyable. Un Provençal, nommé Cyprien, qu'il vit enſuite au ſervice de la compagnie françaiſe à Surate, avait ſervi dans les armées du roi de Siam, en qualité de tourrier. Comme on lui défendait de tirer droit,

il ne doutait pas que le général Siamois ne trahît son maître. Dans une guerre contre le roi de Singor, sur la côte occidentale du royaume de Siam, il se lassa de voir deux armées en présence, qui semblaient se respecter mutuellement ou manquer de hardiesse pour commencer l'attaque. Il se détermina, pendant la nuit, à passer seul au camp ennemi, pour enlever le roi de Singor dans sa tente. Cette témérité fut si heureuse, qu'ayant pris effectivement le prince, & l'ayant mené au général Siamois, il termina une guerre qui durait depuis plus de vingt ans. Ce service demeura sans récompense; & Cyprien, rebuté de quelques intrigues de cour, qui avaient refroidi les généreuses inclinations du roi de Siam, prit le parti de se retirer à Surat.

Siam.

Quoique la nature n'ait pas rendu les Siamois plus propres à la guerre, ils ne laissent pas de la faire souvent avec avantage, parce que leurs voisins ne sont ni plus puissans ni plus braves qu'eux. Cependant le roi n'entretient pas d'autres troupes qu'une garde étrangère. Le chevalier de Forbin avait enseigné l'exercice des armes à quatre cent Siamois; & lorsqu'il eut quitté Siam, un Anglais, qui avait été sergent à Madras sur la côte de Coromandel, donna les mêmes leçons à huit cent autres Siamois.

Siam.

Mais ces ſoldats n'ont pas d'autre ſolde que l'exemption des corvées pour eux-mêmes & pour quelques perſonnes de leur famille. Comme ils ne peuvent ſe nourrir hors de chez eux, ils demeurent dans leurs villages; les uns autour de Bancok, les autres aux environs de Louvo, pour la sûreté de ces deux places, où ſe rendant tour-à-tour par détachement, ils font une garde continuelle. Dans les autres lieux du royaume, qui ont beſoin de défenſe, les garniſons ſont compoſées de Siamois libres, qui ſervent par corvées, comme dans les autres occaſions, & qui ſont relevés par d'autres, lorſqu'ils ont achevé leur tems.

Le royaume de Siam eſt naturellement ſi bien défendu par les forêts impénétrables, par la multitude de canaux dont il eſt coupé, & par ſes inondations annuelles, que les habitans ont toujours négligé le ſecours des places fortes. Ils craindraient de les perdre & de ne les pouvoir reprendre. Celles qu'ils ont, en petit nombre, ſoutiendraient à peine la première inſulte d'une troupe aguerrie. Quelques années avant l'ambaſſade du chevalier de Chaumont, le roi ſouhaitant de faire conſtruire un fort ſur la frontière du Pégu, choiſit pour l'exécution de cet important deſſein, un valet de la miſſion

de Saint-Lazare de Paris, qui était passé à Siam au service des missions étrangères. Toute son habileté consistait à faire une saignée. Mais après s'être défendu long-tems d'entreprendre un ouvrage dont il ignorait les principes, il ne put résister à l'ordre absolu du roi; & pour prix de ce service, il obtint le gouvernement de Jonsalam, qu'il exerça l'espace de trois ou quatre ans avec beaucoup d'approbation. Ensuite ayant obtenu la permission de retourner à Siam, il eut pour successeur dans son emploi le maître-d'hôtel du chevalier de Chaumont, qui se nommait *Billy*.

Siam.

Les Siamois ont peu d'artillerie. Un Portugais de Macao, qui est mort à leur service, leur a fondu quelques pièces de canon, & les Français leur ont fait présent de quelques autres pièces. Mais ils entendent peu l'art d'en fondre eux-mêmes. Ils en font de fer battu à froid.

Leur cavalerie n'est composée que d'environ deux mille chevaux. Ils font consister leurs principales forces dans le grand nombre de leurs éléphans, que le P. Tachard fait monter à plus de vingt mille. Mais ces animaux n'ayant ni mords ni bride, ne peuvent être gouvernés sûrement. D'ailleurs ils craignent tellement le feu, qu'ils ne s'y accoutument presque jamais;

Siam.

& lorsqu'ils reçoivent quelque blessure, ils reviennent souvent sur leurs maîtres. On les exerce néanmoins à porter & à entendre tirer sur leur dos de petites pièces, longues de trois pieds & d'une livre de balles. L'infanterie Siamoise est nue & mal armée.

Laloubere nous apprend leur ordre de bataille. Ils se rangent sur trois lignes, dont chacune est composée de trois gros bataillons quarrés. Le roi ou le général se tient dans le bataillon du milieu, qui est composé des meilleures troupes, pour la sûreté de sa personne. Chaque chef de bataillon occupe aussi le centre de la troupe qu'il commande, & si les neuf bataillons sont trop gros, ils sont divisés en neuf autres, dans le même ordre que le reste de l'armée. Chaque bataillon a seize éléphans mâles à sa queue. Chacun de ces animaux porte son étendard particulier. Il est accompagné de deux éléphans femelles. Mais les uns & les autres sont montés chacun de trois hommes armés, sans compter les éléphans de bagage qui sont toujours en fort grand nombre. Les Siamois prétendent qu'on ne mène les éléphans femelles que pour la dignité des mâles; mais il est certain qu'on aurait plus de peine à gouverner les mâles, s'ils n'étaient accompagnés des femelles.

Siam.

L'artillerie, dans les lieux où les rivières manquent, eſt portée ſur des charrettes, tirées par des buffles ou des bœufs. Les Siamois n'ont point d'affûts. Le combat commencé par quelques coups de canon. S'ils ne le terminent pas, on ſe met à portée d'employer la mouſqueterie & les flèches. Mais jamais on n'attaque avec aſſez de vigueur, & l'on ne ſe défend jamais avec aſſez de conſtance, pour en venir aux dernières approches ou à la mêlée. Ceux que la frayeur ſaiſit les premiers, ſe rompent & s'enfuient dans les bois. A la vérité, ils ſe raſſemblent avec autant de facilité qu'ils ſe ſont rompus. Si dans quelqu'occaſion il devient abſolument néceſſaire de tenir ferme, on ne peut ſe promettre de les retenir, qu'en mettant des officiers derrière chaque bataillon, avec ordre de tuer les fuyards. Les Macaſſars, les Ragiponts, les Malais & quelques autres nations, prennent de l'opium pour animer leur courage. Mais les Siamois rejettent ce ſecours par la crainte de devenir trop courageux. Cette lâcheté, qu'ils ne regardent pas même comme un ſujet de reproche, les rend incapables d'entreprendre un ſiège ouvert. S'ils attaquent une place fortifiée, c'eſt par la trahiſon ou par la faim.

Ils ſont encore plus faibles ſur mer que ſur terre. A peine le roi de Siam a-t-il cinq ou

Siam.

ſix vaiſſeaux, qu'il arme quelquefois en courſe, mais dont l'emploi principal eſt le commerce. Ses officiers de mer & ſes matelots ſont étrangers. Il leur recommande d'éviter les combats ſanglans, & de ſe borner à la ſupercherie pour faire des priſes. Avec ce petit nombre de vaiſſeaux, il a cinquante ou ſoixante galères, dont les ancres ſont de bois. Ce ne ſont que des bateaux médiocres & d'un ſeul pont, qui portent environ ſoixante hommes, rameurs ou ſoldats. Ces hommes ſe prennent par corvées, comme pour les autres ſervices de l'état.

Les enfans des Siamois ont naturellement de la docilité & de la douceur. On leur inſpire dès le premier âge une extrême politeſſe. L'autorité deſpotique des pères ſert beaucoup au ſuccès de ces leçons. Auſſi les parens répondent-ils au prince des fautes de leurs enfans. Ils ont part à leurs châtimens, & la loi les oblige de les livrer lorſqu'ils ſont coupables. Un fils qui a pris la fuite après avoir mérité d'être puni, ne manque jamais de revenir & de ſe livrer lui-même, auſſi-tôt que la colère ou la juſtice du prince tourne contre ſon père ou ſa mère, ou même contre ſes parens plus éloignés, lorſqu'ils ſont plus âgés que lui.

A l'âge de ſept ou huit ans, on met les enfans dans un couvent de talapoins, dont on leur

fait prendre l'habit; c'eſt une profeſſion qu'ils ſont toujours libres de quitter ſans honte. Ces petits moines Siamois portent le nom de *Nen.* Ils reçoivent chaque jour de leur famille tout ce qui eſt néceſſaire à leur nourriture, & ceux qui ſont diſtingués par leur naiſſance ou par leur fortune, ont un ou deux eſclaves pour les ſervir.

Siam.

On leur montre d'abord à lire, à écrire & à compter, parce que rien n'eſt plus néceſſaire à des marchands, & qu'il n'y a point de Siamois qui ne faſſe quelque commerce. On leur enſeigne les principes de la religion & de la morale, en leur faiſant apprendre la langue *Balie*, qui eſt celle de leur religion & de leurs loix. Cette langue a quelque reſſemblance avec un dialecte particulier du Coromandel; mais ſes lettres ne ſont connues qu'à Siam. Elle s'écrit de la gauche à la droite, comme les langues de l'Europe. Il en eſt de même du Siamois vulgaire : en quoi l'une & l'autre diffèrent de la plupart des langues aſiatiques, qui s'écrivent de la droite à la gauche, & de celle des Chinois, qui conduiſent la ligne du haut en bas, & qui, dans l'arrangement des lignes d'une même page, mettent la première à droite & les autres de ſuite vers la gauche. D'ailleurs la langue ſiamoiſe tient beaucoup de celle de

Siam.

la Chine par le grand nombre de ſes accens, & parce qu'elle eſt preſque uniquement compoſée de monoſyllabes.

Le Siamois & le Bali ont un alphabet de peu de lettres, dont on compoſe des ſyllabes & des mots. Mais le Bali a ſes déclinaiſons, ſes conjugaiſons & ſes dérivés; ce que le Siamois n'a point. Dans cette ſeconde langue, l'arrangement ſeul marque le cas des noms. Quant aux conjugaiſons, elle a ſeulement quatre ou cinq particules, qui ſe mettent tantôt devant le verbe, tantôt après, pour ſignifier le nombre, les tems & les modes. Le dictionnaire ſiamois n'eſt guères moins ſimple; c'eſt-à-dire que cette langue eſt peu abondante. Mais le tour de la phraſe n'en eſt que plus difficile par ſes variétés. Laloubere s'efforce de faire comprendre par des exemples la difficulté de ces tours. *Cœur bon*, par exemple, ſignifie *content*. Ainſi pour dire *ſi j'étais à Siam, je ſerais content*, les Siamois diraient dans leur langue, *ſi moi être ville de Siam, moi cœur bon beaucoup*. *Sii*, qui ſignifie *lumière*, & par métaphore *beauté*, ſe joint par une ſeconde métaphore à *pak*, qui ſignifie *bouche*, & *ſii-pak* ſignifie les lèvres, comme ſi l'on diſait la lumière ou la beauté de la bouche. *La gloire du bois* ſignifie *fleur*. Le *fils de l'eau* veut dire en général tout ce qui s'engendre dans l'eau,

ſans être poiſſon; comme les crocodiles & toutes ſortes d'inſectes aquatiques. Dans d'autres expreſſions, le mot *fils* ne ſignifie que *la petiteſſe des choſes ; le fils des poids*, ſignifie un *petit poids :* au contraire le mot de *mère* s'emploie pour exprimer la groſſeur ou la grandeur. De tous les mots de cette langue, le même voyageur ne connaît que *Po* & *mé* qui aient quelque rapport aux nôtres. Ils ſignifient en ſiamois *père* & *mère*.

Siam.

Après la lecture & l'écriture, l'arithmétique eſt preſque l'unique étude de la jeuneſſe ſiamoiſe. Elle a comme la nôtre dix caractères, dont le zéro eſt figuré de même, & prend les mêmes valeurs dans le même arrangement, c'eſt-à-dire que les nombres ſe placent de la droite à la gauche, ſuivant l'ordre naturel des puiſſances du nombre de dix. Le calcul des Siamois ſe fait avec la plume, différent de celui des Chinois, qui ſe ſervent d'un inſtrument, dont Martini fait remonter l'invention juſqu'à deux mille ſix ou ſept cent ans avant J. C. En général les marchands du pays ſont ſi exercés à compter, qu'ils peuvent réſoudre ſur le champ des queſtions d'arithmétique très-difficiles. Mais ils ne reviennent jamais à ce qu'ils ne peuvent réſoudre ſur le champ. Le caractère eſſentiel des hommes dans les climats très-chauds ou très-

Siam.

froids, eſt la pareſſe d'eſprit & de corps; avec cette différence, qu'elle dégénère en ſtupidité dans les pays trop froids, & que dans les pays trop chauds, il y a toujours de l'eſprit & de l'imagination; mais de cette ſorte d'eſprit qui ſe laſſe bientôt de la moindre application.

Les Siamois conçoivent facilement; leurs reparties ſont vives & promptes; leurs objections ſont juſtes. On croirait qu'un peu d'étude peut les rendre habiles dans les plus hautes ſciences & dans les arts les plus difficiles. Mais leur pareſſe invincible détruit tout d'un coup cette eſpérance.

Ils ſont naturellement poëtes. Leur verſification conſiſte, comme la nôtre, dans le nombre des ſyllabes & dans la rime. Entre pluſieurs traductions de leurs poëtes & de leurs chanſons, Laloubere n'en vit pas une dont le ſens pût s'ajuſter à nos idées. Il y entrevit néanmoins des peintures, celle, par exemple, d'un jardin agréable, dans lequel un amant offre une retraite à ſa maîtreſſe. Outre les chanſons d'amour, ils en ont d'hiſtoriques & de morales. Un des frères du roi compoſait des poéſies morales fort eſtimées, & les mettait lui-même en muſique.

Si les Siamois naiſſent poëtes, ils ſont bien éloignés de naître orateurs & de pouvoir le devenir. Leurs livres ſont ou des narrations d'un

ſtyle

ſtyle fort ſimple, ou des ſentences d'un ſtyle coupé. On a déja remarqué qu'ils n'ont point d'avocats. Les parties expliquent leur affaire au greffier qui écrit ſimplement ce qu'on dicte. Les talapoins, dans leurs ſermons, liſent le texte Bali de leurs livres; ils le traduiſent & l'expliquent en ſiamois ſans aucune ſorte d'action. Tous les complimens ordinaires de la ſociété ſont à-peu-près dans les mêmes termes. Le roi même a ſes paroles comptées dans les audiences de cérémonie. Il ne dit aux envoyés de France que ce qu'il avait dit au chevalier de Chaumont, & quelque tems auparavant à l'évêque d'Héliopolis. Siam.

Les Siamois ignorent abſolument toutes les parties de la philoſophie, à l'exception de quelques principes de morale. Ils n'ont aucune étude du droit. Les loix du pays ne s'apprennent que dans l'exercice actuel des emplois. Elles ſont renfermées dans quelques livres peu connus du public. Mais lorſqu'ils ſont revêtus d'un office, on leur remet une copie des loix qui le concernent.

Leur médecine ne peut mériter le nom de ſcience. Les principaux médecins du roi de Siam ſont Chinois. Il en a de Siamois & de Péguans; mais après l'arrivée du chevalier de Chaumont, il prit en cette qualité un miſſion-

Siam.

naire Français, nommé *Paumau*, auquel il donna tant de confiance, que tous les autres étaient obligés de rapporter chaque jour à cet oracle leurs observations sur la santé de leur maître, & de recevoir de lui les remèdes qu'ils employaient sous sa direction. La médecine siamoise consiste dans un nombre de recettes qui viennent de leurs ancêtres, sans aucun égard pour les symptômes particuliers des maladies. Ces aveugles méthodes ne laissent pas d'en guérir beaucoup, parce que la tempérance naturelle des Siamois contribue plus que l'art au rétablissement de leur santé. Mais comme il arrive souvent que la force du mal l'emporte, on ne manque point d'en attribuer la cause aux maléfices.

Quelqu'un tombe-t-il malade à Siam? Il commence par une opération fort bizarre, qui est de se faire amollir le corps en se couchant à terre, & faisant monter sur lui quelque personne entendue qui le foule aux pieds. On assura Laloubere que dans la grossesse même, les femmes emploient cette méthode pour accoucher plus facilement. Les anciens n'apportaient pas d'autres remèdes à la plénitude qu'une diète excessive; & tel est encore l'usage des Chinois. Aujourd'hui les Siamois usent de la saignée, des ventouses scarifiées & des sang-sues. Avec

Siam.

quelques-uns des purgatifs connus en Europe, ils en ont d'autres qui sont particuliers à leur pays; mais ils ne connaissent pas l'ellébore, si familiers aux anciens médecins Grecs. D'ailleurs ils n'observent aucun tems pour les purgations. Dans leurs remèdes, ils emploient des minéraux & des simples. Les Européens leur ont appris les vertus & l'usage du quinquina. En général leurs remèdes sont fort chauds. Ils n'usent d'aucun rafraîchissement intérieur; mais ils se baignent dans la fièvre & dans toutes sortes de maladies. Il semble que tout ce qui concentre ou qui augmente la chaleur naturelle convienne à leur constitution. Leurs malades ne se nourrissent que de bouillie de riz, qu'ils font extrêmement liquide. C'est ce que les Portugais des Indes appellent *cangé*. Les bouillons de viande sont mortels à Siam. Ils relâchent trop l'estomac. Dans la convalescence, les Siamois préférent la chair de cochon à toutes les autres.

Leur ignorance est si profonde dans la chirurgie, qu'ils ont besoin des Européens, non-seulement pour le trépan & pour toutes les opérations difficiles, mais pour les simples saignées. Ils ignorent entiérement l'anatomie. Loin d'avoir tourné leur curiosité à la connaissance du corps animal, ils n'ouvrent les corps morts qu'a-

Siam.

près les avoir rôtis dans les funérailles. Le motif des talapoins pour les ouvrir, est d'y trouver de quoi nourrir la superstition du peuple. Ils prétendent quelquefois avoir trouvé dans l'estomac des morts, de grosses pièces de chair fraîche de porc ou de quelqu'autre animal, du poids d'environ huit ou dix livres, qu'ils supposent l'effet d'un sortilège, & propres à servir pour ces noires opérations.

La chymie n'est pas moins ignorée des Siamois, quoiqu'ils l'aiment avec passion, & que plusieurs d'entr'eux se vantent d'en posséder les plus rares secrets. Siam, comme le reste de l'Orient, est rempli d'impostures & de dupes. Le roi de Siam, père de celui qui régnait à l'arrivée des Français, avait employé deux millions à la recherche de la pierre philosophale.

La musique est en honneur à Siam, mais sans méthode & sans principes. Les Siamois font des airs qu'ils ne savent pas noter. Ils n'ont ni tremblement ni cadence, non plus que les Castillans; mais ils chantent quelquefois comme nous sans paroles; ce qui paraît fort étrange en Castille. A la place des paroles, ils ne disent que *noï, noï*, comme nous *ta la la la*, &c. Le roi de Siam ayant entendu, sans se montrer, plusieurs airs de violon français, n'en trouva pas le mouvement assez grave. Cepen-

Siam.

dant Laloubere obſerve que les Siamois n'ont rien de fort grave dans leurs chants, & que dans la marche même du roi, les airs de leurs inſtrumens ſont aſſez vifs.

Ils ne connaiſſent pas plus que les Chinois la variété des chants pour les diverſes parties; ou plutôt ils n'ont aucune diverſité de parties; puiſqu'ils chantent tous à l'uniſſon. Si l'on diſtingue dans quelques-uns de leurs inſtrumens une apparence de muſique régulière, il faut ſuppoſer qu'ils les tiennent des étrangers. Les principaux ſont de petits rebecs ou violons à trois cordes, qu'ils appellent *tro*, & des hautbois fort aigres, qu'ils nomment *pi*. Ils les accompagnent du ſon de quelques baſſins de cuivre, ſur chacun deſquels on frappe un coup à certain tems de chaque meſure. Ces baſſins ſont ſuſpendus par un cordon, à une perche poſée en travers ſur deux fourches, & la baguette qui ſert à frapper, eſt un bâton de bois aſſez court. Ils mêlent à ces ſons, celui de deux eſpèces de tambour, qu'ils nomment *tlounpounpan* & *tapon*. Le bois du premier reſſemble pour la grandeur à celui de nos tambours de baſque; mais il eſt garni de peau des deux côtés, comme un véritable tambour, & de chaque côté du bois pend une balle de plomb au bout d'un cordon. Le bois du tlounpounpan eſt

Siam.

traversé par un bâton qui lui sert de manche; & par lequel on le tient. On roule ce manche entre les mains, comme le bâton d'une chocolatière; & par ce mouvement, les balles qui pendent de chaque côtés frappent sur les deux peaux. La figure du tapon est celle d'un barril. On le porte pendu au cou par un cordon, & des deux côtés, on bat sur les peaux à coups de poing.

Un autre instrument qui se nomme *pat-coug*, est composé de timbres placés de suite, chacun sur un bâton court & planté sur une demi-circonférence de bois, de la forme des gentes d'une petite roue de carrosse. Celui qui joue est assis au centre de la circonférence les jambes croisées. Il frappe les timbres avec deux bâtons, dont il tient l'un de la main droite, & l'autre de la main gauche. L'étendue de cet instrument est d'une quinte redoublée; mais il n'a point de demi-ton, ni rien qui étouffe le son d'un timbre, lorsqu'on en frappe un autre. C'était le bruit de tous ces instrumens ensemble que le P. Tachard ne trouvait pas sans agrément, sur la rivière.

Les exercices du corps sont aussi négligés à Siam que ceux de l'esprit. On n'y voit personne qui connaisse l'art de manier un cheval. Les Siamois n'ont point d'armes, si le roi ne

leur en donne ; & ce n'eſt qu'après avoir reçu de lui les premières, qu'il leur eſt permis d'en acheter d'autres. Ils ne peuvent s'exercer à leur uſage que par ſon ordre. A la guerre même, ils ne tirent point le mouſquet debout, mais en mettant un genou à terre, & ſouvent ils achèvent de s'aſſeoir ſur le talon, en étendant devant eux la jambe qu'ils n'ont pas fléchie. A peine ſavent-ils marcher ou ſe tenir de bonne grace ſur leurs jambes. Ils ne tendent point aiſément les jarrets, parce qu'ils ſont accoutumés à les tenir tout-à-fait pliés. Les Français leur ont appris à ſe tenir debout ſur les armes ; & juſqu'à l'arrivée du chevalier de Chaumont, leurs ſentinelles mêmes s'aſſéyaient à terre. Loin de s'exercer à la courſe, ils ne connaiſſent pas le plaiſir de marcher pour la promenade. En un mot la courſe des ballons eſt leur unique exercice, & dès l'âge de quatre ou cinq ans, tout le monde apprend à manier la rame & la pagaie. Auſſi les voit-on ramer trois jours & trois nuits avec une légèreté admirable, & preſque ſans aucun intervalle de repos, quoiqu'ils ne ſoient guères capables de ſupporter tout autre travail.

Siam.

Ils ſont mauvais artiſans. Un ouvrier Siamois n'oſe aſpirer à la moindre diſtinction dans ſon art. Sa réputation l'expoſerait à ſe voir forcé

Siam.

de travailler gratuitement toute sa vie, pour le service du roi. Comme ils sont employés indifféremment à toutes sortes d'ouvrages, dans leurs six mois de corvées, chacun s'attache à faire un peu de tout, pour éviter les mauvais traitemens; mais personne ne veut trop bien faire, parce que la servitude est le prix de l'habileté. Cinq cent ouvriers ne feraient pas dans l'espace de plusieurs mois, ce qu'un petit nombre d'Européens acheveraient en peu de jours.

Voici les arts qu'ils connaissent. Ils sont assez bons menuisiers; & comme ils n'ont pas de clous, ils entendent fort bien les assemblages. Ils se mêlent de sculpture; mais grossièrement. Les statues de leurs temples sont de fort mauvais goût. Ils savent cuire la brique & faire du ciment. En général ils n'entendent pas mal la maçonnerie. Cependant leurs édifices de brique durent peu, faute de fondemens. Ils n'en font pas même à leurs fortifications. Siam n'a ni cristal fondu, ni verre, & c'est une des choses qu'ils aiment le mieux.

Les Siamois savent fondre les métaux & jetter des ouvrages en moule. Ils revêtent fort bien leurs idoles d'une lame fort mince, ou d'or, ou d'argent, ou de cuivre, quoiqu'elles ne soient souvent que d'énormes masses de brique & de chaux. Laloubere avait apporté en France un

Siam.

petit Sommono-Kodom, revêtu d'une lame de cuivre doré. Certains meubles du roi, la garde de fer des sabres & celle des poignards, dont il fait présent à quelques-uns de ses officiers & quelquefois à des étrangers, sont revêtus aussi d'une lame d'or. Ils n'ignorent pas tout-à-fait l'orfévrerie ; mais ils ne savent ni polir les pierres précieuses, ni les mettre en œuvre.

Ils sont bons doreurs. Ils battent l'or assez bien. Toutes les lettres que le roi de Siam écrit à d'autres rois, sont sur une feuille de ce métal aussi mince que le papier. On y marque les lettres par compression, avec un poinçon émoussé qui ressemble à celui dont nous écrivons sur nos tablettes.

Ils n'emploient guères le fer que dans la première fonte, parce qu'ils n'entendent point l'art de forger. Leurs chevaux ne sont point ferrés, & n'ont ordinairement que des étriers de corde & de fort mauvais bridons. Ils n'ont pas de meilleures selles. L'art de corroyer & de préparer les peaux leur est absolument inconnu.

On fait peu de toiles de coton à Siam, & les couleurs en sont sans éclat. On n'y fabrique aucune étoffe de soie, ni de laine, & nul ouvrage de tapisserie. La laine y est fort rare. Mais les Siamois savent broder, & leurs desseins plaisent. Ils ne connaissent point la peinture en huile. D'ailleurs ils sont mauvais peintres, & leur goût

Siam.

ne les porte point à représenter la nature. Une exacte imitation leur paraît trop facile. Ils veulent de l'extravagance dans la peinture, comme nous voulons du merveilleux dans la poésie. Ils imaginent des fleurs, des arbres, des oiseaux & d'autres animaux qui n'existèrent jamais. Ils donnent quelquefois aux figures humaines des attitudes impossibles; & leur habileté consiste à répandre sur ces chimères un air de facilité qui les fasse paraître naturelles.

Les professions les plus communes à Siam, sont la pêche pour la plus basse partie du peuple, & le commerce pour ceux à qui leur fortune permet de l'exercer. Mais le commerce du dehors étant réservé presqu'entiérement au roi, il n'y a point d'avantage considérable à tirer de celui du royaume. Cette même simplicité de mœurs qui rend un grand nombre d'arts inutiles aux Siamois, leur ôte aussi le goût de la plupart des marchandises qui sont devenues nécessaires à l'Europe. Ils ont néanmoins des méthodes réglées pour le commerce. Dans les prêts, c'est toujours un tiers qui écrit la promesse. Cette précaution suffit, parce qu'en justice la présomption est contre le débiteur qui nie, pour le double témoignage de celui qui produit la promesse & de celui dont elle présente l'écriture.

Dans les petits commerces, qui regardent les nécessités de la vie, la bonne foi règne si scrupu-

leusement, que le marchand ne compte point l'argent qu'il reçoit, ni l'acheteur la marchandise qu'il achète par compte. L'heure des marchés est depuis cinq heures du soir jusqu'à huit ou neuf. Les Siamois n'ont pas d'aunes, parce qu'ils achètent en pièces complettes les mousselines & les autres toiles. On est bien malheureux à Siam, lorsqu'on y est réduit à prendre de la toile par *ken*, qui signifie coudée; & pour ceux qui sont dans cette misère, on n'emploie point effectivement d'autre mesure que le bras.

Siam.

Cependant ils ont leur brasse, qui n'est que d'un pouce au-dessous de notre toise. Ils s'en servent dans les édifices, dans l'arpentage, & particuliérement à mesurer les chemins & les canaux où le roi passe. Ainsi de Siam à Louvo, chaque lieue est marquée par un poteau, sur lequel le nombre est écrit. Le même usage s'observe dans l'Indoustan, où Bernier nous apprend que les *cosses* ou les demi-lieues sont distinguées par des tourelles ou par de petites pyramides. Le coco sert de mesure à Siam, pour les grains & pour les liqueurs. Comme ces espèces de noix sont naturellement inégales, on mesure leur grandeur par la quantité de coris qu'elles peuvent contenir. Un coco ne contiendra que cinq cent coris, tandis qu'un autre en contient mille.

Toutes les monnoies d'argent siamoises sont

Siam.

de la même figure & frappées au même coin; sans autre différence que celle de leur grandeur. Leur figure est celle d'un petit cylindre ou d'un rouleau fort court, tellement plié par le milieu, que ses deux bouts reviennent l'un à côté de l'autre. Leur coin, qui est double sur chaque pièce, au milieu du rouleau, ne représente rien qui soit connu des Européens, & que les Siamois mêmes aient pu expliquer à Laloubere. La proportion de cette monnoie à la nôtre, est que leur *tical* qui ne pèse qu'un demi-écu, ne laisse pas de valoir trente-sept sous & demi. Ils n'ont pas de montre d'or ni de cuivre. L'or à Siam est une marchandise de commerce, il vaut douze fois l'argent, lorsque les deux métaux sont d'égale finesse.

La basse monnoie de Siam consiste dans les petits coquillages, que les Européens ont nommés *coris*, & les Siamois *bia*. Un *fouan*, qui est la huitième partie d'un *tical*, vaut huit cent coris; c'est-à-dire, que sept ou huit coris valent à peine un denier.

L'usage du pays ne permet point aux filles de converser avec les garçons. Elles sont sous la garde de leurs mères, qui châtient sévèrement cette liberté. Mais la nature plus forte que la loi les porte souvent à s'échapper, surtout vers la fin du jour. Elles sont en état d'avoir

Siam.

des enfans dès l'âge de douze ans & quelquefois plutôt. Aussi les marie-t-on fort jeunes. Quoiqu'il se trouve des filles siamoises qui dédaignent le mariage pendant toute leur vie, on n'en voit aucune qui se consacre à la vie religieuse avant la vieillesse.

Les parens d'un jeune homme font demander une fille aux siens, par des femmes âgées & d'une réputation bien établie. Si la réponse est favorable, elle n'empêche pas que le goût de la fille ne soit consulté; mais ses parens prennent d'avance l'heure de la naissance du garçon, & donnent celle de la sienne. De part & d'autre on s'adresse aux devins, pour savoir si le mariage durera sans divorce jusqu'à la mort. Ensuite le jeune homme rend trois visites à la fille, & lui présente un simple présent de bétel & de fruits. Si le mariage doit se conclure, les parens des deux côtés se trouvent à la troisième visite. On compte la dot de la femme & le bien du mari. Tout est délivré sur le champ, sans aucune sorte de contrat. Les nouveaux mariés reçoivent des présens de leur famille, & l'époux entre aussi-tôt dans les droits du mariage, indépendamment de la religion, qui n'a aucune part à cette cérémonie. Il est même défendu aux talapoins d'y assister. Cependant quelques jours après, ils vont jeter de l'eau

Siam.

bénite chez les nouveaux mariés, & réciter quelques prières en langue balie. La noce eſt accompagnée de feſtins & de ſpectacles, où l'on appelle des danſeurs de profeſſion; mais le mari, la femme & les parens n'y danſent jamais. La fête ſe fait chez les parens de la fille, & les jeunes mariés y paſſent quelques mois avant que de s'établir dans leur propre maiſon. L'unique diſtinction pour la fille d'un mandarin, eſt de lui mettre ſur la tête un cercle d'or, que les mandarins portent à leurs bonnets de cérémonie.

La plus riche dot d'une fille ſiamoiſe n'eſt que de cent catis, qui reviennent à quinze mille livres. Les Siamois peuvent avoir pluſieurs femmes; mais le peuple s'accorde rarement cette liberté, & les grands ou les riches la prennent moins par débauche que par affectation de grandeur. D'ailleurs, entre pluſieurs femmes, on diſtingue toujours la principale. Les autres, quoique permiſes par la loi, ne ſont que des femmes achetées, & par conſéquent eſclaves, qui portent en Siamois le nom de *petites femmes**, & qui doivent être ſoumiſes à la première. Leurs enfans nomment leur père *potchaou*, c'eſt-à-dire *père ſeigneur*, & ceux de la femme principale lui donnent ſimplement le nom de *po*, qui ſignifie père. Le mariage eſt

défendu à Siam dans les premiers degrés de parenté, où les cousins-germains ne sont pas compris. A l'égard des degrés d'alliance, un homme peut épouser successivement les deux sœurs; mais les rois de Siam se dispensent de toute règle. Celui qui régnait, pendant les voyages dont on a donné la relation, avait épousé la princesse sa sœur. Il en avait une fille unique, qui portait le nom de princesse-reine depuis la mort de sa mère; & Laloubere, moins timide à juger que l'abbé de Choisy, paraît persuadé qu'il en avait fait aussi sa femme ou sa maîtresse.

Dans les familles particulières, la succession appartient entièrement à la femme principale, & se divise ensuite à portions égales entre ses enfans. Les *petites femmes* & leurs enfans peuvent être vendus par l'héritier légitime, & ne possèdent que ce qu'ils reçoivent de lui ou ce que le père leur a donné avant sa mort; car l'usage des testamens est ignoré à Siam. Les filles nées des *petites femmes*, sont vendues pour devenir *petites femmes* comme leurs mères.

Les principales richesses des Siamois consistent en meubles. Ils achètent rarement des terres, parce qu'ils n'en peuvent acquérir la pleine propriété. Quoique la loi du pays les rende héréditaires dans les familles, & qu'elle donne

Siam.

aux particuliers le droit de se les vendre entr'eux, un droit supérieur, qui étend le domaine du souverain sur toutes les possessions de ses sujets, assure toujours au roi le pouvoir de reprendre les terres mêmes qu'il a vendues. Comme rien n'est excepté de ce droit tyrannique, les particuliers dérobent soigneusement leurs meubles à la connaissance de leur maître. Cette raison leur fait rechercher les diamans, qui sont un meuble aisé à cacher. Quelques seigneurs Siamois donnent en mourant une partie de leur bien au roi, pour assurer le reste à leurs enfans.

Mais la puissance du mari est absolue dans sa famille. Elle s'étend jusqu'au droit de vendre ses enfans & ses femmes, à l'exception de la principale qu'il peut seulement répudier. Il est naturellement le maître du divorce. Cependant il ne le refuse guères à sa femme, lorsqu'elle s'obstine à le desirer. Il lui rend sa dot, & ses enfans se partagent entr'eux dans cet ordre : la mère a le premier, le troisième & tous les autres impairs. Le père prend le second, le quatrième & tous les autres dans l'ordre pair; de sorte que si le nombre total est impair, il en reste un de plus à la mère. Une veuve hérite du pouvoir de son mari, avec cette restriction, qu'elle ne peut vendre les enfans du

rang

rang pair. Les parens du père s'y opposent; mais après le divorce, le père & la mère sont libres de vendre les enfans qui leur sont demeurés en partage, dans l'ordre établi par la loi.

L'adultère est rare à Siam, moins parce que le droit des maris est de tuer leurs femmes, s'ils les surprennent dans le crime, ou de les vendre s'ils peuvent les en convaincre, que par un effet naturel du genre de vie des femmes, qui ne sont corrompues, ni par l'oisiveté, ni par le luxe de la table ou des habits, ni par le jeu & les spectacles. Pendant les corvées de leurs maris, qui durent six mois, elles les nourrissent de leur travail. Elles n'ont l'usage d'aucun jeu. Elles ne reçoivent aucune visite d'homme. Les spectacles ne sont pas fréquens, & n'ont ni jours marqués, ni prix certain, ni théâtres publics. Ainsi la sagesse parmi les femmes tourne heureusement en habitude. Cependant tous les mariages ne sont pas chastes : mais on assura du moins Laloubere que toute autre débauche est très-rare parmi les Siamois.

« La jalousie, dit-il, n'est parmi eux qu'un » pur sentiment de gloire, qui augmente à pro- » portion que leur fortune s'élève ». Les femmes du peuple jouissent d'une entière liberté. Celles des grands vivent dans la retraite;

Siam.

elles ne sortent que pour quelque visite de famille, ou pour assister aux exercices de la religion. Dans ces occasions elles paraissent à visage découvert ; & lorsqu'elles vont à pied, on ne les distingue pas aisément des femmes de leur suite.

Le respect pour les vieillards n'est pas moins en honneur à Siam qu'à la Chine. De deux mandarins, le plus jeune, quoique le plus élevé en dignité, cède la première place à l'autre. Un mensonge est puni, lorsqu'il s'adresse au supérieur. L'union & la dépendance sont des vertus si bien établies dans les familles, qu'un fils qui entreprendrait de plaider contre son père, serait regardé comme un monstre. Aussi le mariage n'est-il pas un état redouté. L'intérêt n'y divise point les esprits, & la pauvreté n'y est jamais onéreuse. Les Français dans leur séjour à Siam n'y remarquèrent que trois mendians ; gens fort âgés & sans parenté. Les Siamois ne souffrent jamais que leurs parens demandent l'aumône. Ils nourrissent charitablement leurs pauvres, lorsqu'ils ne peuvent subsister de leur travail. La mendicité n'est pas seulement honteuse à celui qui mendie, mais à toute sa famille.

Ils attachent encore plus d'opprobre au vol. Les plus proches parens d'un voleur n'osent prendre sa défense. « Il n'est pas étrange, sui-

» vant Laloubere, que le vol ſoit eſtimé in- » fâme dans un pays où l'on peut vivre à ſi bon » marché ». Ils mettent l'idée de la parfaite juſtice à ne pas ramaſſer les choſes perdues; c'eſt-à-dire à ne pas profiter d'une occaſion ſi facile d'acquérir. Il paraît cependant, par pluſieurs traits que racontent les voyageurs, que les Siamois négligent rarement l'occaſion de voler, malgré l'infâmie qu'ils attachent au vol. Siam.

Le père d'Eſpagnac, un des miſſionnaires jéſuites, du ſecond voyage de Tachard, étant un jour ſeul dans le divan de leur maiſon, vit un Siamois qui vint prendre hardiment devant lui un beau tapis de Perſe ſur une table. Ce bon jéſuite laiſſa faire le voleur, parce qu'étant apparemment dans la même prévention que Laloubere, il ne put ſe perſuader que ce fût un vol. On ſait que dans le voyage que Louis XIV fit faire en Flandres aux ambaſſadeurs de Siam, un des mandarins qui les accompagnaient, prit une vingtaine de jetons dans une maiſon où ils étaient priés à dîner. Le lendemain ce mandarin perſuadé que les jetons étaient de la monnoie, en donna un pour boire à un laquais. Son vol fut reconnu par ſon imprudence, mais on n'en témoigna rien.

Laloubere raconte lui-même un autre trait,

Siam.

qui prouve la force du penchant des Siamois pour le vol. Un officier des magaſins du roi de Siam lui ayant volé quelqu'argent, ce prince ordonna que pour ſupplice on lui fît avaler trois ou quatre onces d'argent fondu. Il arriva que celui qui eut ordre de les ôter de la gorge du coupable mort, ne put ſe défendre d'en dérober une partie. Le roi fit traiter ce ſecond voleur comme le premier. Un troiſième ne réſiſta point à la tentation du même crime, c'eſt-à-dire qu'il déroba une partie de l'argent qu'il tira de la gorge du dernier mort. Le roi de Siam, en lui faiſant grace de la vie, dit : c'eſt aſſez ; je ferais mourir tous mes ſujets l'un après l'autre, ſi je ne me déterminais une fois à pardonner.

La bonne foi règne pourtant, dit-on, dans le commerce. Mais l'uſure eſt ſans bornes. Les loix n'y ont pas pourvu. L'avarice eſt le vice eſſentiel des Siamois ; avec cette odieuſe aggravation, qu'ils n'amaſſent des richeſſes que pour les enfouir. Ils ont d'ailleurs de la douceur, de la politeſſe, & peu d'inquiétude pour les événemens de la vie. Ils ſe poſsèdent long-tems ; mais lorſqu'une fois leur colère s'allume, ils ont peut-être moins de retenue que les Européens. C'eſt principalement par la calomnie qu'ils exercent leurs haînes ſecrètes & leurs vengeances. Ils ont horreur de l'effuſion du

Siam.

ſang; cependant ſi leur haine va juſqu'à la mort, ils aſſaſſinent ou ils empoiſonnent.

La timidité, l'avarice, la diſſimulation, la taciturnité & l'inclination au menſonge, ſont des vices naturels qui croiſſent avec eux. Ils ſont opiniâtres dans leurs uſages, par indolence autant que par reſpect pour les traditions de leurs ancêtres. Ils ont ſi peu de curioſité qu'ils n'admirent rien. Ils ſont orgueilleux avec ceux qui les ménagent, & rampans pour ceux qui les traîtent avec hauteur. Ils ſont ruſés, inconſtans, comme tous ceux qui ſentent leur propre foibleſſe.

Le lien d'une éternelle amitié parmi les Siamois, c'eſt d'avoir bu du même arrack dans la même taſſe. S'ils veulent ſe la jurer plus ſolemnelle, ils goûtent du ſang l'un de l'autre: pratique des anciens Scythes, qui eſt en uſage auſſi chez les Chinois & dans d'autres nations. Mais cette cérémonie ne les empêche pas toujours de ſe trahir.

Si l'on excepte le bœuf & le buffle que les Siamois montent ordinairement, l'éléphant eſt leur ſeul animal domeſtique. La chaſſe des éléphans eſt libre à tout le monde; mais on cherche uniquement à les prendre. On ne les coupe jamais. Pour le ſervice ordinaire, les Siamois ſe ſervent des éléphans femelles. Ils

Siam.

emploient les mâles à la guerre. Leur pays n'eſt pas propre aux chevaux. Les pâturages ſont trop marécageux & trop groſſiers, pour leur donner du courage & de la nobleſſe. Auſſi n'ont-ils pas beſoin d'être coupés pour devenir traitables. Le royaume n'a pas d'ânes ni de mulets. Les Maures qui s'y ſont établis ont quelques chameaux qu'ils achètent des étrangers.

On a déja fait obſerver que le roi de Siam n'entretient pas plus de deux mille chevaux. Il en fait acheter ordinairement à Batavia ; mais ils ſont petits, & ſuivant la remarque d'un voyageur, auſſi rétifs que les Javans ſont mutins. Il eſt rare néanmoins que ce prince monte à cheval. L'éléphant lui paraît une monture plus noble. Les Siamois le croient plus propre à la guerre. Il fait défendre ſon maître, le remettre ſur ſon dos avec ſa trompe, lorſqu'il eſt tombé, & foule aux pieds ſon ennemi. Tachard vit au palais un éléphant de garde, c'eſt-à-dire tout équipé & prêt à marcher. Il n'y a point de chevaux pour le même uſage. Dans l'endroit du palais, qui ſert d'écurie à cet éléphant, on voit un petit échafaud, qui touche de plein-pied à l'appartement du roi, & d'où il ſe place aiſément ſur le dos de ſon éléphant. S'il veut être porté en chaiſe par des hommes, il entre auſſi dans cette voiture par une fenêtre

Siam.

ou par une terrasse. Jamais ses sujets ne le voient marcher, si ce n'est les femmes de l'intérieur du palais.

Les chaises à porteurs de Siam n'ont aucune ressemblance avec les nôtres. Ce sont des sièges quarrés & plats, plus ou moins élevés, qu'ils posent & qu'ils affermissent sur des civières. Quatre ou huit hommes, car la dignité consiste dans le nombre, les portent sur leurs épauses nues, & sont suivis par d'autres hommes qui les relèvent. Quelques-unes des chaises ont un dossier & des bras, comme nos fauteuils. D'autres sont entourées simplement d'une petite balustrade, d'un demi-pied de haut, à l'exception du devant qui est ouvert, quoique les Siamois s'y tiennent toujours les jambes croisées. Les unes sont découvertes, d'autres ont une impériale. Dans toutes les occasions où les Français virent le roi de Siam sur un éléphant, son siège était sans impériale & tout ouvert par devant. Aux côtés & par derrière, s'élevaient jusqu'à la hauteur de ses épaules, trois grands feuillages dorés, un peu recourbés en dehors par la pointe. Mais lorsqu'il s'arrêtait, un homme à pied le mettait à couvert du soleil avec un fort haut parasol en forme de pique, dont le fer avait trois ou quatre pouces de diamètre; & ce n'était pas une petite

Siam.

fatigue, lorſque le vent donnait deſſus. Cette ſorte de paraſol, qui n'eſt que pour le roi, ſe nomme *pat-bouk*.

On a lu, dans le premier voyage de Tachard, comment les Siamois montent ſur leur éléphant. Ceux qui veulent le conduire eux-mêmes, ſe mettent comme à cheval ſur ſon cou, mais ſans aucune ſorte de ſelle. Ils lui piquent la tête avec un pic de fer ou d'argent, tantôt à droite, tantôt à gauche, & quelquefois au milieu du front, en lui diſant de quel côté il doit tourner, quand il doit s'arrêter, & ſur-tout quand il faut monter ou deſcendre. Cet animal eſt fort docile à la voix. Si l'on ne ſe donne pas la peine de le mener, on ſe place ſur ſon dos, ou dans une chaiſe, ou même ſans chaiſe, & comme à poil, ſi l'on peut employer ce terme pour un animal qui n'en a point. Alors un domeſtique, qui eſt ordinairement celui qui a ſoin de le nourrir, ſe met ſur ſon col, & lui ſert de guide. Quelquefois un autre homme ſe place ſur ſa croupe.

Mais quoique l'uſage des éléphans ſoit ſi commun parmi les Siamois, leurs voyages les plus fréquens ſe font par eau, dans une eſpèce de barques qu'ils nomment *balons*. Le corps d'un balon n'eſt que d'un ſeul arbre, long quelque-

fois de ſeize à vingt toiſes. Deux hommes aſſis, les jambes croiſées, l'un à côté de l'autre ſur une planche qui traverſe le balon, ſuffiſent pour en occuper toute la largeur. L'un pagaye à droite, & l'autre à gauche. *Pagayer*, c'eſt ramer avec la *pagaye*, eſpèce de rame courte qu'on tient à deux mains par le milieu & par le bout. Elle n'eſt point attachée au balon; & celui qui la manie a le viſage tourné du côté vers lequel il s'avance, au lieu que nos rameurs tournent le dos à leur route. Un ſeul balon contient quelquefois cent ou ſix vingt pagayeurs, dans le même ordre; c'eſt-à-dire rangés deux à deux & les jambes croiſées ſur leurs planches. Mais les officiers ſubalternes ont des balons beaucoup plus courts, & par conſéquent moins de pagayes. Seize ou vingt ſont le nombre ordinaire. Les pagayeurs ont des chants ou des cris meſurés, à l'aide deſquels ils plongent la pagaye avec un mouvement de bras & d'épaules aſſez vigoureux, mais facile & de bonne grace. Le poids de cette eſpèce de chiourme ſert de leſte au balon, & le tient preſqu'à fleur d'eau. De-là vient que les pagayes ſont ſi courtes. L'impreſſion que le balon reçoit de tant d'hommes, qui plongent en même-tems la pagaye avec effort, produit un balancement agréable, qui ſe remarque encore mieux à la pouppe

Siam.

Siam.

& à la proue, parce qu'elles font plus élevées, & qu'elles repréfentent le col & la queue d'un dragon ou de quelque poiffon monftrueux, dont les pagayes paraiffent les aîles ou les nâgeoires. A la proue, un feul pagayeur occupe le premier rang, fans qu'il puiffe avoir un compagnon à fon côté, ni croifer même les jambes, dont il eft obligé d'étendre l'une en dehors, pardeffus un bâton qui fort du côté de la proue. C'eft lui qui donne le mouvement à tous les autres. Sa pagaye eft un peu plus longue, parce qu'il eft plus éloigné de l'eau. Celui qui gouverne fe tient debout à la pouppe, dans un endroit où elle s'élève déja beaucoup. Le gouvernail eft une pagaye fort longue, qui ne tient point au balon, & que celui qui gouverne foutient perpendiculairement dans l'eau, tantôt du côté droit, & tantôt du côté gauche.

Les femmes efclaves manient la pagaye aux balons des dames. Dans les balons ordinaires, on voit au centre une loge de bois fans peinture & fans vernis, qui peut contenir toute une famille ; & quelquefois un appentis plus bas, devant cette loge. Quantité de Siamois n'ont pas d'autre habitation. Mais les balons de cérémonie, ou ceux du roi, que les Portugais appellent balons d'état, n'ont au milieu qu'un fiège qui occupe prefqu'entièrement leur lar-

Siam.

geur, & qui ne peut contenir qu'une personne armée de la lance & du sabre. Si c'est un mandarin inférieur, il n'a qu'un simple parasol pour se mettre à couvert. Un mandarin plus considérable est sur un siège plus élevé, couvert de ce que les Portugais ont nommé chirole, & que les Siamois nomment *coup*. C'est une espèce de berceau ouvert par devant & par derrière, composé de bambous fendus & entrelassés, & revêtu d'un vernis noir ou rouge. Le vernis rouge appartient aux mandarins de la main droite, & le noir à ceux de la main gauche. Les bords de la chirole sont dorés de trois ou quatre pouces. C'est la forme de ces dorures qui ne sont pas pleines, & qu'on prendrait pour de la broderie, qui distingue le degré de la dignité du mandarin. On voit quelques chiroles couvertes d'étoffe, mais elles ne servent que pour la pluie. Celui qui commande l'équipage se place, les jambes croisées, devant le siège du mandarin, à l'extrémité de l'estrade du siège. S'il arrive que le roi passe, le mandarin descend sur son estrade & s'y prosterne; & le balon demeure immobile, jusqu'à ce que celui du monarque ait disparu.

Les chiroles & les pagayes des balons d'état sont fort dorées. Chaque chirole est soutenue par des colonnes, & surmontée de plusieurs

Siam.

ouvrages de ſculpture en pyramides. Quelques-unes ont des appentis contre le ſoleil. Le balon qui porte la perſonne du roi, a quatre officiers pour commander l'équipage ; deux devant l'eſtrade & deux derrière. Comme ces bâtimens ſont fort étroits, fort propres à fendre l'eau, & que l'équipage en eſt nombreux, il eſt difficile de s'imaginer avec quelle rapidité ils voguent même contre le courant, & combien il y a de magnificence dans le ſpectacle d'un grand nombre de balons qui voguent en bon ordre.

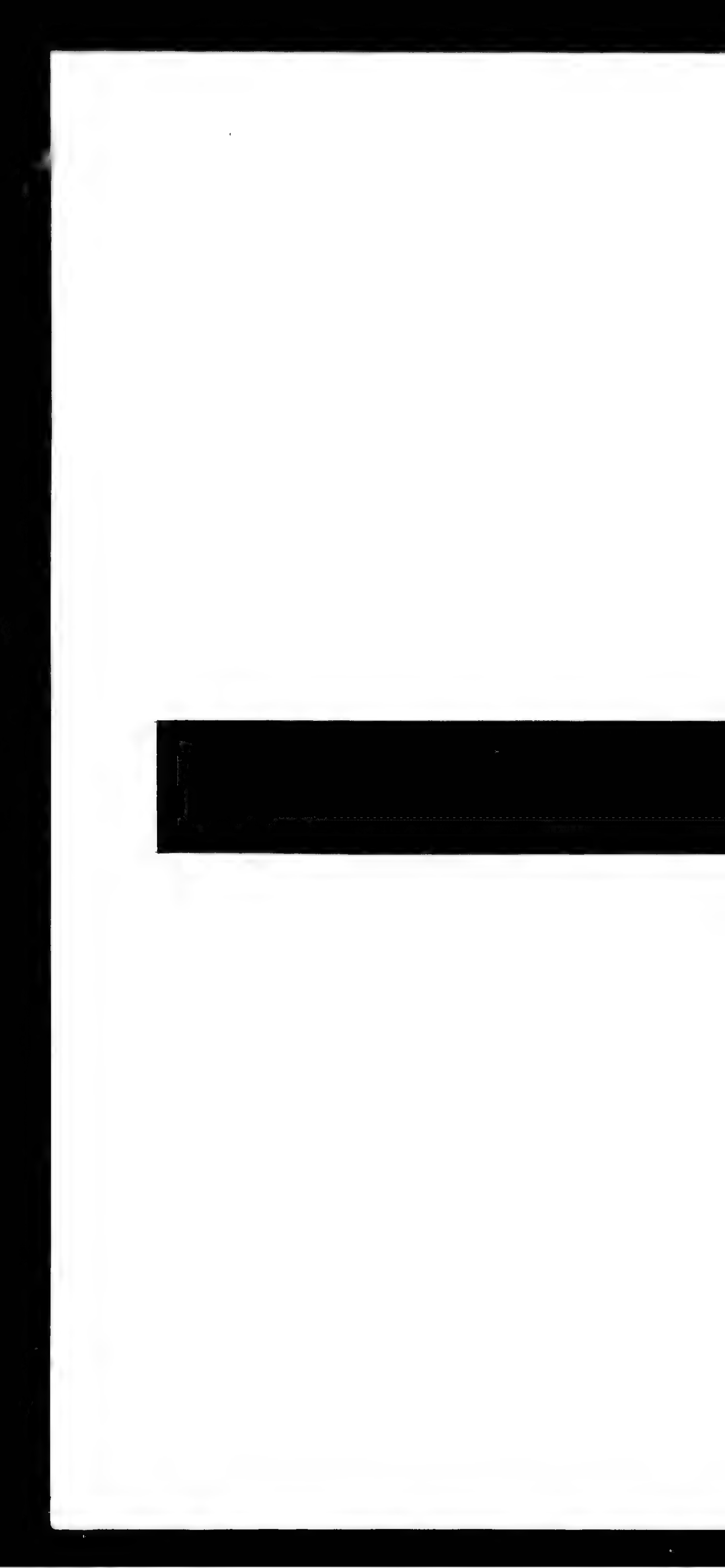
Ce qui porte proprement le nom de palanquin à Siam, eſt une eſpèce de lit qui pend preſque juſqu'à terre, d'une groſſe barre que des hommes portent ſur leurs épaules, & qui diffère peu de ce qu'on a repréſenté ſous le nom de hamac, dans les relations de l'Afrique. Cette voiture n'eſt permiſe qu'aux malades Siamois & à quelques vieillards languiſſans. Mais on ne refuſe point aux Européens la permiſſion de s'en ſervir.

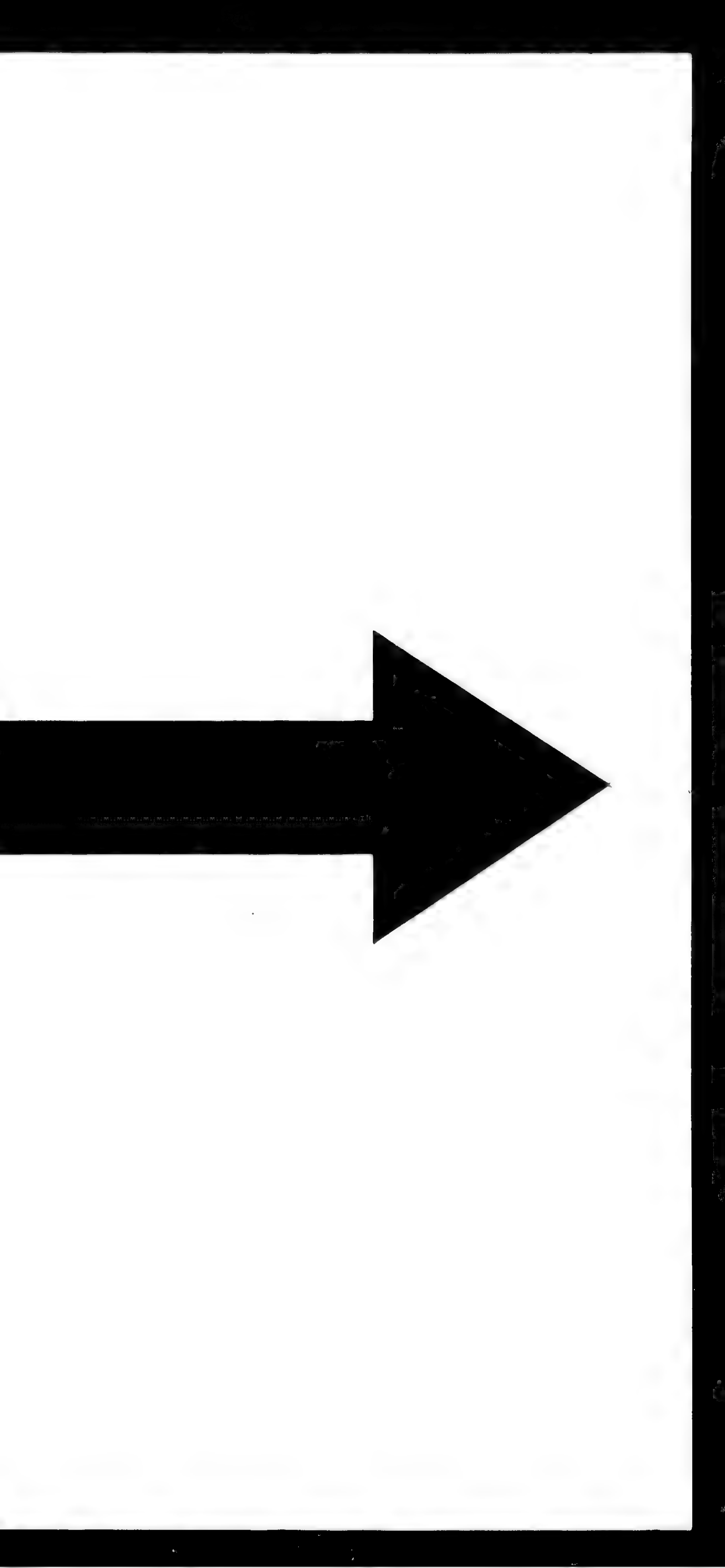
L'uſage des paraſols, que les Siamois nomment *rouen*, eſt un autre privilège que le roi n'accorde pas à tous ſes ſujets, quoique tous les Européens en jouiſſent ſans diſtinction. Les paraſols qui reſſemblent aux nôtres, c'eſt-à-dire qui ne ſont compoſés que d'une ſeule toile ronde, paſſent pour les moins honorables. Ceux

Siam.

qui ont plusieurs toiles autour d'un même manche, & qu'on prendrait pour plusieurs parasols l'un sur l'autre, n'appartiennent qu'au roi. Ceux qui se nomment *clot*, composés d'un seul rond, mais duquel pendent deux ou trois toiles peintes, l'une plus basse que l'autre, sont ceux que le roi de Siam donne aux *Sancrats*, qui sont les supérieurs des talapoins. Il en fit donner de cette espèce aux envoyés de France. Les talapoins inférieurs ont des parasols en forme d'écran, qu'ils portent à la main. C'est une feuille de palmite, coupée en rond & plissée, dont les plis sont liés d'un fil près de la tige; & la tige qu'ils rendent aussi tortue qu'une *S*, en est le manche. On les nomme *talapat*, en Siamois; & suivant l'observation de Laloubere, il y a beaucoup d'apparence que de-là vient le nom de *talapoin*, qui n'est en usage que parmi les étrangers. Les Siamois ne connaissent que celui de *tchaou-cou*.

On se rappelle qu'à Paris, de nos jours, un homme essaya de s'ajuster des aîles & de voler, & ne réussit qu'à tomber dans la rivière. Si l'on en croit Laloubere, on est plus habile à Siam qu'à Paris. Il vit un Saltinbanque, qui se jettant d'un bambou, sans autre secours que deux parasols, dont les manches étoient attachés à sa ceinture, se livrait au vent qui le portait au





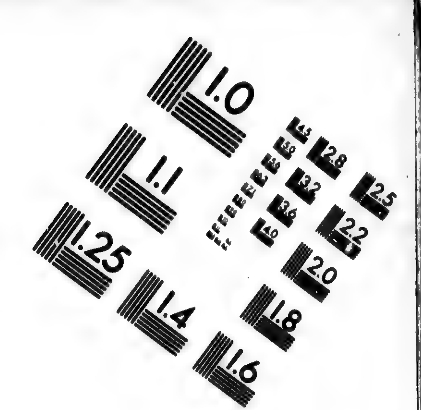
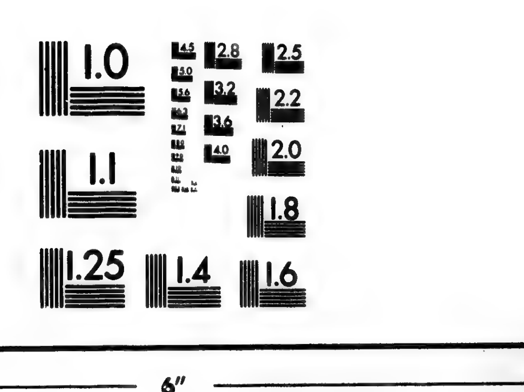
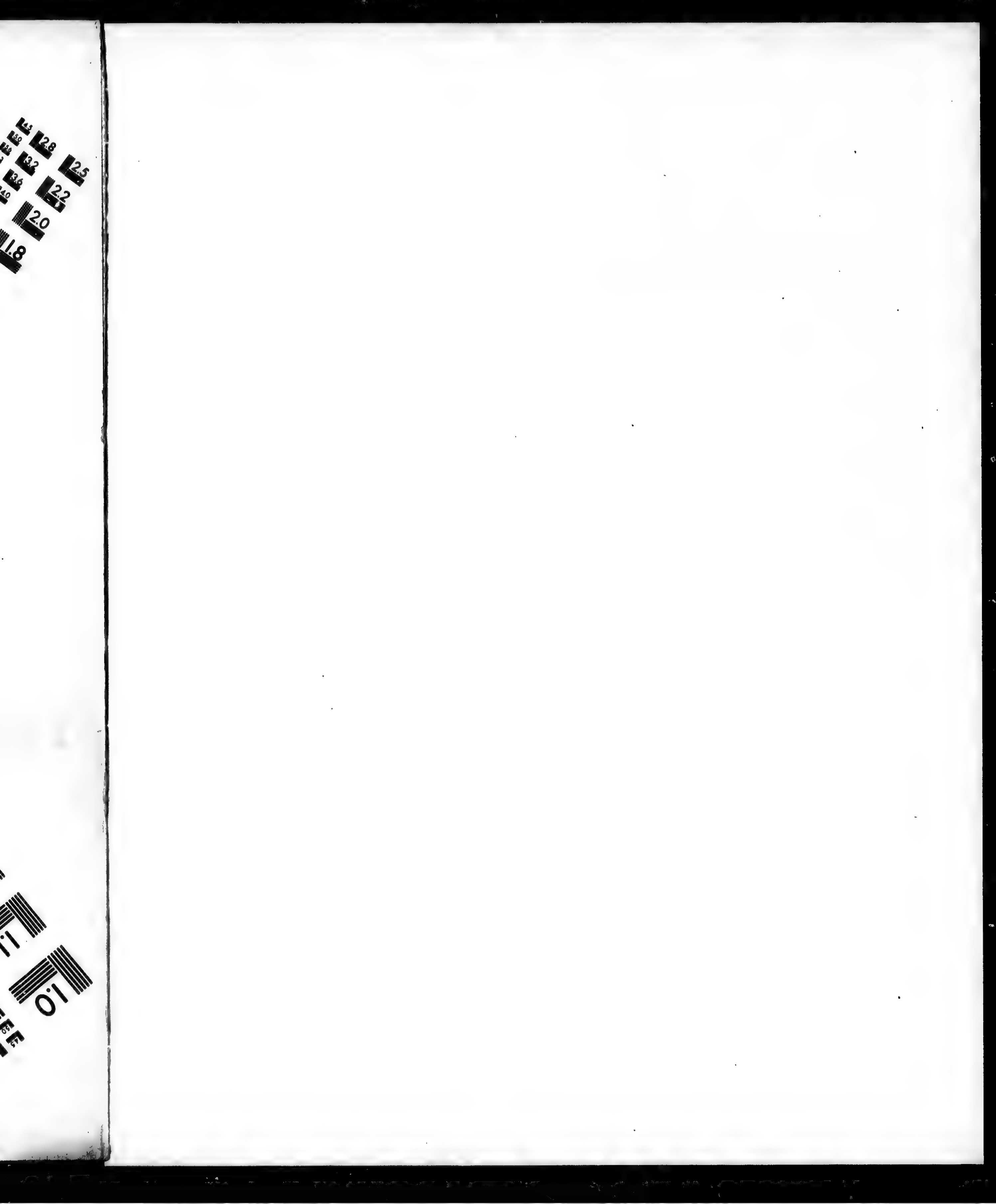


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



Siam.

hasard, tantôt à terre, tantôt sur des arbres ou sur des maisons, & tantôt dans la rivière. Le roi que ce spectacle amusait beaucoup, l'avait logé dans son palais, & l'avait élevé en dignité.

Le cerf-volant de papier, que les Siamois nomment *vao*, fait pendant l'hiver l'amusement de toutes les cours des Indes. A Siam on y attache un feu qui paraît un astre au milieu de l'air. Quelquefois on y met une pièce d'or, qui appartient à ceux qui trouvent le cerf-volant, lorsque le cordon casse. Celui du roi est en l'air chaque nuit, pendant les deux mois d'hiver; & plusieurs mandarins sont nommés pour tenir alternativement le cordon.

Laloubere nous apprend que les Siamois ont sur leurs théâtres trois sortes de spectacles. Celui qu'ils appellent *cone*, est une danse à plusieurs entrées, au son du violon & de quelques autres instrumens. Les danseurs sont armés & masqués. C'est moins une danse que l'image d'un combat; & quoique tout se passe en mouvemens violens ou en postures extravagantes, ils ne laissent pas d'y mêler quelques mots. La plupart de leurs masques sont hideux, & représentent, ou des bêtes monstrueuses, ou des figures diaboliques.

Le second spectacle, qui se nomme *lacone*, est un poëme mêlé de l'épique & du dramati-

que, qui dure pendant trois jours depuis huit heures du matin jusqu'à sept heures du soir. Ce sont des histoires en vers, la plupart sérieuses & chantées alternativement par divers acteurs qui ne quittent point la scène; l'un chante le rôle de l'historien, & les autres, celui des personnages que l'histoire fait parler.

Siam.

Le *rabam* est une double danse d'hommes & de femmes, où tout est galant, sans aucune image de guerre. Ces danseurs & ces danseuses ont de faux ongles de cuivre jaune. Ils chantent dans leur langue en dansant; ce qui les fatigue d'autant moins, que leur manière de danser n'est qu'une simple marche en rond, fort lente & sans aucun mouvement élevé, mais avec diverses contorsions du corps & des bras. Pendant cette danse deux autres acteurs entretiennent l'assemblée par diverses plaisanteries que l'un dit au nom des hommes, & l'autre au nom des femmes qui dansent.

Les Siamois ont des lutteurs & d'autres athlètes qui combattent à coups de coude & de poing. Dans le dernier de ces deux combats, ils se garnissent la main de trois ou quatre tours de corde, au lieu de l'ancien gantelet, & des anneaux de cuivre que ceux de Laos emploient dans les mêmes combats.

La course des bœufs est extrêmement singu-

Siam.

lière. On marque un eſpace quarré d'environ cinq cent toiſes de longueur ſur deux de large, avec quatre troncs qu'on plante aux coins pour ſervir de bornes. C'eſt autour de ces bornes que ſe fait la courſe. Au milieu de l'eſpace on élève un échaffaud pour les juges; & pour marquer plus préciſément le centre qui eſt le point d'où les bœufs doivent partir, on y plante un poteau fort élevé. Quelquefois ce n'eſt qu'un bœuf qui court contre un autre bœuf, conduits l'un & l'autre par deux hommes qui courent à pied, & qui les tiennent par un cordon paſſé dans leurs nazeaux. D'autres hommes placés d'eſpace en eſpace relaient fort habilement ceux qui courent. Mais plus ſouvent c'eſt une paire de bœufs atteiés à une charrue, qui courent contre une autre paire de bœufs attelés. Les deux paires ſont conduites auſſi par des hommes : mais il faut qu'en même-tems chaque charrue ſoit ſoutenue en l'air par un autre homme c[illegible]nt, & que jamais elle ne touche à terre. Ceux qui ſoutiennent les charrues ont des ſucceſſeurs qui les relaient auſſi.

Quoique les charrues courent toutes deux de même ſens, tournant toujours à droite autour de l'eſpace, elles ne partent pas du même lieu. L'une part du côté de l'échaffaud; & l'autre du côté oppoſé, pour courir mutuellement l'une

après

après l'autre; de forte qu'en commençant leur course, elles sont éloignées l'une de l'autre de la moitié d'un tour, ou de la moitié de l'espace qu'elles doivent parcourir. Elles tournent ainsi plusieurs fois autour des quatre bornes, jusqu'à ce que l'une arrive à la queue de l'autre. Les spectateurs bordent le lieu du spectacle. Ces courses donnent souvent lieu à des paris considérables; sur-tout entre les seigneurs qui font nourrir & dresser pour cet exercice de petits bœufs bien taillés. On emploie aussi des buffles au lieu des bœufs.

Siam.

Les Siamois aiment le jeu jusqu'à risquer leurs biens & leur liberté ou celle de leurs enfans, pour satisfaire cette passion. Ils préfèrent à tous les autres jeux, celui du trictrac, qu'ils jouent comme nous, & qu'ils ont peut-être appris des Portugais. Ils jouent aux échecs, non-seulement à leur manière qui est celle des Chinois, mais à celle de l'Europe, dont nous attribuons l'origine aux Orientaux. Ils ont divers jeux de hasard, entre lesquels Laloubere ne vit point de cartes.

Le tabac en fumée est un amusement si familier aux Siamois, que les femmes du premier rang n'y sont pas moins accoutumées que les hommes. Ils en font peu d'usage en poudre. Quoique leur pays en fournisse abondamment,

Siam.

ils en tirent de Manille & de la Chine, qu'ils fument sans aucun adoucissement; tandis que les Chinois & les Mores se croient obligés d'en faire passer la fumée par l'eau, pour en diminuer la force. Ce charme de l'oisiveté est d'autant plus nécessaire aux Siamois, qu'après leurs six mois de corvées, leur vie est tout-à-fait oisive. Comme la plupart n'ont pas de profession particulière ils ne savent de quel travail s'occuper, lorsqu'ils ont satisfait au service du roi. Ils sont accoutumés à recevoir leur nourriture, de leur femme, de leur mère, de leurs filles, qui labourent les terres, qui vendent ou achètent, & qui sont chargées de tous les soins domestiques. Une femme, suivant le témoignage de Laloubere, éveillera son mari à sept heures, & lui servira du riz & du poisson. Après avoir déjeûné, il continuera de dormir. Il dîne à midi. Il soupe à la fin du jour. Entre ces deux repas, il se livre encore au sommeil. La conversation, le jeu & l'amusement de fumer emportent le tems qui lui reste.

Les palais du roi de Siam ont trois enceintes; & celles du palais de la capitale sont assez éloignées l'une de l'autre, pour former de vastes cours. Tout ce qui est renfermé dans l'enceinte intérieure, c'est-à-dire le logement du roi, quelques cours & quelques jardins, porte le

nom de *vang* en Siamois. Le palais entier, avec toutes ses enceintes, se nomme *prassat*. Un Siamois n'entre jamais dans le vang, & n'en sort jamais sans se prosterner. Siam.

Les portes du palais sont toujours fermées, & chacune a son portier avec des armes; mais au lieu de les porter, il les tient dans sa loge; & si quelqu'un frappe, le portier en avertit l'officier qui commande dans les premières enceintes, & sans la permission duquel personne n'entre & ne sort. Mais personne n'entre armé, ni après avoir bu de l'arrack, dans la crainte que le palais ne soit profané par des ivrognes. L'officier visite & flaire à la bouche tous ceux qui doivent entrer. Cet office est double. Ceux qui en sont pourvus, servent alternativement & par jour. Leur service dure vingt-quatre heures, après lesquelles ils ont la liberté de se retirer dans leur famille. On leur donne le titre d'*Oc-mening-tchiou*, ou de *Pra-mening-tchiou*. Le gouverneur du Vang porte celui d'*Oc-ya-vang*. Il réunit toutes les fonctions qui regardent la réparation des édifices, l'ordre qui doit être observé dans le palais, & la dépense qui se fait pour la dépense du roi, de ses femmes, de ses eunuques & de tous ceux qui sont entretenus dans le Vang.

Entre les deux premières enceintes, sous une

Siam.

eſpèce de hangard, on voit toujours un petit nombre de ſoldats accroupis & déſarmés du nombre de ces *kenlai* ou *bras peints*, dont on a déja rapporté les principales fonctions. L'officier qui les commande immédiatement, & qui eſt *bras peint* lui-même, ſe nomme *oncarac*. Lui & ſes gens ſont les exécuteurs de la juſtice du roi; comme les officiers & les ſoldats des cohortes prétoriennes l'étaient de celle des empereurs Romains. Mais ils ne laiſſent pas en même-tems de veiller à la ſûreté du monarque. On garde dans une chambre du palais de quoi les armer au beſoin. Ils rament dans le balon du corps, & le roi n'a point d'autre garde à pied. Leur office eſt héréditaire comme tous les emplois du royaume; & l'ancienne loi borne leur nombre à ſix cent.

Laloubere parle d'un officier dont il n'a pu ſe rappeller le titre, qui ſeul a le droit, dit-il, de ne pas ſe proſterner au ſallon devant le roi ſon maître; ce qui rend ſa dignité fort honorable. Il conſiſte à tenir ſans ceſſe les yeux attachés ſur le prince, pour recevoir ſes ordres qu'il connaît à des ſignes établis, & qu'il fait entendre par d'autres ſignes aux officiers extérieurs.

Les véritables officiers de la chambre ſont les femmes qui jouiſſent ſeules du droit d'y entrer, & qui ne le partagent pas même avec

les eunuques. Elles font le lit & la cuisine du roi. Elles l'habillent & le servent à table. Mais en l'habillant, elles ne touchent jamais à sa tête. Les pourvoyeurs portent les provisions aux eunuques qui les remettent aux femmes. Celle qui fait la cuisine, n'emploie le sel & les épices que par poids, dans la crainte de se tromper pour la mesure.

Siam.

Jamais les femmes du palais n'en sortent qu'avec le roi, & les eunuques ne peuvent aussi s'en éloigner sans un ordre exprès. On assura Laloubere que le nombre des eunuques blancs & noirs n'était que de huit ou dix. La reine de Siam, outre son titre qui la distingue des autres femmes du roi, a sur elles & sur les eunuques une autorité qui la fait regarder particulièrement comme leur souveraine. Elle juge leurs différends; elle les fait châtier pour les maintenir en paix. On comprend sans peine que si le roi favorise une de ses femmes, il sait la dérober à la jalousie de la reine.

On prend à Siam des filles pour le service du *Vang* & pour les plaisirs du roi. Mais les Siamois n'y consentent jamais volontiers, parce qu'ils n'ont pas l'espérance de les revoir, & la plupart se rachètent de cette concussion à prix d'argent. Cet usage est si bien établi, que les officiers du palais prennent quantité de filles,

Siam.

dans la ſeule vue de les faire racheter par leurs parens. Le nombre des femmes ſubalternes du roi ne monte guères à plus de dix, qu'il prend moins, comme on l'a déja fait remarquer, par incontinence, que par affectation de grandeur & de magnificence. Les Siamois ont été ſurpris qu'un auſſi puiſſant roi que celui de France n'eût qu'une femme, & qu'il n'eût pas d'éléphans.

La reine a ſes éléphans, ſes ballons & des officiers qui les gouvernent; mais elle n'eſt vue que de ſes femmes & de ſes eunuques. Dans les promenades qu'elle fait en ballon ou ſur un éléphant, elle eſt dans une chaiſe fermée de rideaux, qui lui laiſſent la vue libre, mais qui l'empêchent d'être vue; & ceux qui ſe rencontrent ſur ſon paſſage doivent ſe proſterner. Elle a ſes magaſins, ſes vaiſſeaux & ſes finances; elle exerce le commerce.

Les filles ne ſuccèdent point à la couronne. A peine ſont-elles au rang des perſonnes libres. L'héritier préſomptif, ſuivant les loix, devrait toujours être le fils aîné de la reine. Mais comme les Siamois ont peine à ſupporter qu'entre les princes du même rang, le plus âgé ſe proſterne devant le plus jeune, il arrive ſouvent que l'aîné de tous les fils du roi obtient la préférence. Un voyageur aſſure que c'eſt la force qui

en décide presque toujours. Les rois mêmes contribuent à rendre la succession incertaine, parce qu'au lieu de choisir constamment le fils aîné de la reine, ils suivent leur penchant pour le fils d'une maîtresse à laquelle ils ont donné leur affection. Siam.

Le royaume de Siam n'a point de chancelier. Chaque officier qui a droit de donner par écrit des sentences ou des ordres, sous le nom général de *tava*, possède un sceau que le roi lui donne. Ce prince a lui-même son sceau royal, qu'il ne confie à personne, & qu'il emploie pour tout ce qui vient immédiatement de lui. La figure des sceaux siamois est en relief. On les frotte d'une espèce d'encre rouge, & c'est avec la main qu'ils s'impriment. Un officier inférieur prend cette peine; mais c'est à l'officier qui possède un sceau à le tirer de sa propre main de dessus l'empreinte.

Le *pra-clang*, ou par une corruption des Portugais le *barcalon*, est l'officier qui a le département du commerce au dehors & dans l'intérieur du royaume. C'est le surintendant des magasins du roi, ou si l'on veut son premier facteur. Ce titre est composé du nom bali, *pra*, qui signifie seigneur, & du mot *clang*, qui signifie magasin. Le barcalon passe aussi pour le ministre des affaires étrangères, parce qu'elles

Siam.

se réduisent presque uniquement au commerce. C'est à lui que les nations refugiées à Siam s'adressent pour leurs affaires, parce que la plupart n'y sont attirées que par le commerce. Enfin c'est lui qui reçoit les revenus des villes du royaume.

Le commerce du roi avec ses sujets, comme avec les étrangers, fait une partie très-considérable de son revenu; non-seulement il fait le commerce en gros, mais il a des boutiques dans les marchés, pour vendre en détail.

Les toiles de coton sont le principal objet de son commerce intérieur. Il les répand dans un grand nombre de magasins, qu'il entretient dans les provinces. Autrefois les rois de Siam n'y envoyaient les provisions de toiles que de dix en dix ans, & dans une quantité modérée qui laissait aux particuliers la liberté de faire le même commerce aussi-tôt que les magasins royaux étaient épuisés. Aujourd'hui la cour en fournit sans cesse, & toujours plus qu'on ne peut en débiter. Il arrive quelquefois, que pour en vendre davantage, le roi force ses sujets d'habiller les enfans avant l'âge établi. Jusqu'au tems où les Hollandais ont pénétré dans le royaume de Laos & dans d'autres états voisins, le roi de Siam y faisait tout le commerce des toiles, avec un profit considérable.

Siam.

Cette espèce de métal, qui se nomme *calin*, appartient uniquement à la couronne, à l'exception de celui qu'on tire des mines de *Jonsalam* sur le golfe de Bengale. C'est une frontière éloignée, où les habitans jouissent de leurs anciens droits sur les mines, en payant au prince un léger tribut.

Tout l'ivoire vient au roi. Ses sujets sont obligés de lui vendre celui qu'ils n'emploient point à leurs propres usages, & les étrangers n'en peuvent acheter qu'à son magasin. Le commerce du salpêtre, du plomb & du sapan, est encore un droit royal.

L'aréka, dont il sort une quantité considérable hors du royaume, ne peut être vendu aux étrangers que par le roi. Outre celui qu'il tire de ses revenus particuliers, il en achète de ses sujets.

Les marchandises de contrebande, telles que le soufre, la poudre & les armes, ne peuvent se vendre & s'acheter à Siam, qu'au profit du roi & dans son magasin. Ce prince s'est engagé, par un traité avec les Hollandais, à leur vendre toutes les peaux de bêtes; mais ses sujets en détournent beaucoup, que les Hollandais achètent d'eux à meilleur prix.

Le reste du commerce est permis à tous les Siamois; c'est-à-dire qu'ils vendent libre-

Siam.

ment du riz, du poiſſon, du ſel, du ſucre noir & candi, de l'ambre gris, du fer, du cuivre, de la cire, de la gomme dont on fait le vernis, de la nacre de perles, de ces nids d'oiſeaux qui ſervent à la bonne chère, & qui viennent du Tonquin & de la Cochinchine, de la gomme gutte, de l'encens, de l'huile, du coco, du coton, de la canelle, du nénuphar, de la caſſe, des tamarins, & d'autres productions domeſtiques ou étrangères. Chacun a la liberté de faire & de vendre du ſel, & celle d'exercer la pêche & la chaſſe, avec des reſtrictions de police, qui défendent les méthodes ruineuſes.

Talapoins & Talapouines.

Les *talapouines*, c'eſt-à-dire les femmes qui embraſſent la vie religieuſe, & qui obſervent à-peu-près la même règle que les hommes, n'ont pas d'autre habitation que celle des talapoins. Comme elles ne prennent jamais ce parti dans leur jeuneſſe, on regarde l'âge comme une caution ſuffiſante pour leur continence.

Les *nens* ou les enfans talapoins ſont diſperſés dans chaque cellule, ſuivant le choix de leurs parens. Un talapoin n'en peut recevoir plus de trois. Quelques-uns vieilliſſent dans la condition de *nens*, qui n'eſt pas tout-à-fait religieuſe, & le plus vieux eſt diſtingué par le titre de *taten*. Entre diverſes fonctions, il a

celle d'arracher les herbes qui croiſſent dans l'enclos du couvent; office qu'un talapoin ne peut exercer ſans crime. En général les nens ſervent le talapoin chez lequel ils ſont logés. Ce ſont les *frères lais* du couvent. Leur école eſt une grande ſalle de bambou, qui n'eſt employée qu'à cet uſage. Mais chaque couvent offre une autre ſalle, où le peuple porte ſes aumônes, lorſque le temple eſt fermé, & qui ſert aux talapoins pour leurs conférences ordinaires.

Siam.

Le clocher eſt une tour de bois, qui s'appelle *horacang*, & qui contient une cloche ſans battant de fer, ſur laquelle on frappe pour la ſonner avec un marteau de bois.

Chaque couvent eſt ſous la conduite d'un ſupérieur, qui porte le titre de *tchaou-vat*. Mais tous les ſupérieurs ne ſont pas égaux en dignité. Le premier degré eſt celui de *ſancrat*, & de tous les ſancrats, celui du palais eſt le plus révéré. Cependant ils n'ont aucune juriſdiction les uns ſur les autres. Ce corps deviendrait redoutable s'il n'avait qu'un chef, & s'il agiſſait de concert ou par les mêmes maximes. Nos miſſionnaires ont comparé les ſancrats aux évêques, & les ſimples ſupérieurs aux curés.

Le roi donne aux principaux ſancrats un nom, un paraſol, une chaiſe & des hommes

Siam.

pour la porter. Mais ils n'emploient guères cet équipage que pour aller au palais.

L'esprit de leur institution est de se nourrir des péchés du peuple, & de racheter par une vie pénitente les péchés des fidèles qui leur font l'aumône. Ils ne mangent point en communauté ; & quoiqu'ils exercent l'hospitalité à l'égard des séculiers, sans excepter les Chrétiens, il leur est défendu de se communiquer les aumônes qu'ils reçoivent, ou du moins de se les communiquer sur le champ, parce que chacun doit faire assez de bonnes œuvres pour être dispensé du précepte de l'aumône. Mais l'unique but de cet usage est apparemment de les assujetir tous à la fatigue de la *quête* ; car il leur est permis d'assister leurs confrères dans un véritable besoin. Ils ont deux loges ; une à chaque côté de leur porte, pour recevoir les passans qui leur demandent une retraite pendant la nuit.

On distingue à Siam, comme dans le reste des Indes, deux sortes de talapoins ; les uns qui vivent dans les bois, & les autres dans les villes. Les talapoins des bois mènent une vie qui paraîtrait insupportable, & qui le serait sans doute, au jugement de Laloubere, dans un climat moins chaud que Siam ou que la Thébaïde. Ceux des villes & ceux des bois sont

Siam.

obligés, sans exception, de garder le célibat, sous peine de feu, tandis qu'ils demeurent dans leur profession. Le roi, dont ils reconnaissent l'autorité, ne leur fait jamais grace sur cet important article, parce qu'ayant de grands privilèges, & sur-tout l'exemption de six mois de corvées, leur profession deviendrait fort nuisible à l'état, si l'indolence naturelle des Siamois n'avait ce frein qui les empêche de l'embrasser. C'est dans la même vue qu'il les fait quelquefois examiner sur leur savoir, c'est-à-dire sur la langue du pays & sur les livres de la nation. A l'arrivée des Français, il venait d'en réduire plusieurs milliers à la condition séculière, parce qu'ils manquaient de savoir. Leur examinateur avait été *Oc-Louang-Souracac*, jeune mandarin de trente ans; mais les talapoins des forêts avaient refusé de subir l'examen d'un séculier, & ne voulaient être soumis qu'à celui de leurs supérieurs.

Ils expliquent au peuple la doctrine qui est contenue dans leurs livres. Les jours marqués pour leurs prédications, sont le lendemain de toutes les nouvelles & de toutes les pleines lunes. Lorsque la rivière est enflée par les pluies, & jusqu'à ce que l'inondation commence à baisser, ils prêchent chaque jour depuis six heures du

Siam.

matin jusqu'au dîner, & depuis une heure après midi jusqu'à cinq heures du soir. Le prédicateur est assis les jambes croisées dans un fauteuil élevé, & plusieurs talapoins se succèdent dans cet office. Le peuple est assidu aux temples. Il approuve la doctrine qu'on lui prêche par deux mots balis, qui signifient *oui, monseigneur*. Chacun donne ensuite son aumône au prédicateur. Un talapoin qui prêche souvent, ne manque jamais de s'enrichir. C'est le tems de l'inondation que les Européens ont nommé le carême des talapoins. Leur jeûne consiste à ne rien manger depuis midi, à l'exception du bétel qu'ils peuvent mâcher ; mais cette abstinence doit leur coûter d'autant moins, que dans les autres tems ils ne mangent que du fruit le soir. Les Indiens sont naturellement si sobres, qu'ils peuvent soutenir un long jeûne avec le secours d'un peu de liqueur, dans laquelle ils mêlent de la poudre de quelque bois amer.

Après la récolte du riz, les talapoins vont passer les nuits pendant trois semaines, à veiller au milieu des champs, sous de petites huttes qui forment entr'elles un quarré régulier. Celle du supérieur occupe le centre & s'élève au-dessus des autres. Le jour ils viennent visiter le temple & dormir dans leurs cellules. Aucun

voyageur n'explique l'esprit de cet usage, ni ce que signifient des chapelets de cent huit grains, sur lesquels ils récitent des prières en langue balie. Dans leurs veilles nocturnes, ils ne font pas de feu pour écarter les bêtes féroces, quoique les Siamois ne voyagent point sans cette précaution. Aussi le peuple regarde-t-il comme un miracle, que les talapoins ne soient pas dévorés. Ceux des forêts vivent dans la même sérénité. Ils n'ont ni couvens, ni temples, & le peuple est persuadé que les tigres, les éléphans & les rhinocéros, loin de les attaquer ou de leur nuire, leur lèchent les pieds & les mains lorsqu'ils les trouvent endormis. Laloubere, admirant leur genre de vie, juge qu'ils passent la nuit dans des forts bien épais, pour se garantir de ces animaux. « D'ailleurs si l'on trouvait, dit-il, les restes de quelque homme » dévoré, on ne présumerait jamais que ce fût » un talapoin, ou si l'on en pouvait douter, » on s'imaginerait qu'il aurait été méchant, » sans en être moins persuadé que les bêtes » respectent les bons ».

Siam.

Ils ont la tête & les pieds nus, comme le reste du peuple. Leurs habits consistent dans un pagne, qu'ils portent comme les séculiers, autour des reins & des cuisses, mais qui est

Siam.

de toile jaune, avec quatre autres pièces de toile qui distinguent leur profession. L'usage des chemises de mousseline & des vestes leur est interdit. Dans leurs quêtes, ils ont un bassin de fer pour recevoir ce qu'on leur donne; mais ils doivent le porter dans un sac de toile, qui leur pend du côté gauche, aux deux bouts d'un cordon passé en bandoulière sur l'épaule droite.

Ils se rasent la barbe, la tête & les sourcils. Le talapat, espèce de petit parasol en forme d'écran, qu'ils ont sans cesse à la main, sert à les garantir de l'ardeur du soleil. Leurs supérieurs sont réduits à se raser eux-mêmes, parce qu'on ne peut les toucher à la tête, sans leur manquer de respect. La même raison ne permet pas aux jeunes talapoins de raser les vieux. Mais les vieux rasent les jeunes, & se rendent le même office entr'eux. Les rasoirs siamois sont de cuivre.

Les jours réglés pour se raser, sont ceux de la nouvelle & de la pleine lune. Tous les Siamois, religieux & laïques, sanctifient ces grands jours par le jeûne, c'est-à-dire qu'ils ne mangent point depuis midi. Le peuple s'abstient de la pêche, non en qualité de travail, puisqu'aucun autre travail n'est défendu, mais parce qu'il

Siam.

ne la croit pas tout-à-fait innocente. Il porte aux couvens, dans les mêmes jours, diverses sortes d'aumônes, dont les principales sont de l'argent, des fruits, des pagnes & des bêtes. Si les bêtes sont mortes, elles servent de nourriture aux talapoins; mais ils sont obligés de laisser vivre & mourir, autour du temple, celles qu'on leur apporte en vie, & la loi ne leur permet d'en manger que lorsqu'elles meurent d'elles-mêmes. On voit même près de plusieurs temples, un réservoir d'eau pour le poisson vivant qu'on leur apporte en aumône.

Ce qui s'offre à l'idole doit passer par les mains d'un talapoin, qui le met ordinairement sur l'autel, & qui le retire ensuite pour l'employer à son usage. Le peuple offre des bougies allumées, que les talapoins attachent aux genoux de la statue. Mais les sacrifices sanglans sont défendus, par la même loi qui ne permet de tuer aucun animal vivant.

A la pleine lune du cinquième mois, les talapoins lavent l'idole avec des eaux parfumées, en observant par respect de ne pas lui mouiller la tête. Ils lavent ensuite leur sancrat. Le peuple va laver aussi les sancrats & les autres talapoins. Dans les familles les enfans lavent leurs parens, sans aucun égard pour le sexe. Cet usage s'observe aussi dans le pays de Laos,

Siam.

avec cette ſingularité, qu'on y lave le roi même dans une rivière.

Les talapoins n'ont pas d'horloge. Ils ne doivent ſe laver que lorſqu'il fait aſſez clair pour diſcerner les veines de leurs mains, dans la crainte de s'expoſer, pendant l'obſcurité, à tuer quelqu'inſecte en mettant le pied deſſus ſans s'en appercevoir. Ainſi, quoique leur cloche les éveille avant le jour, ils ne s'en lèvent pas plus matin. Leur premier exercice eſt d'aller paſſer deux heures au temple, avec leur ſupérieur. Ils y chantent ou récitent des prières en langue balie, aſſis les jambes croiſées & remuant ſans ceſſe leur talapat, comme s'ils voulaient ſe donner du vent. Ils prononcent chaque ſyllabe à tems égaux & ſur le même ton. En entrant dans le temple, ils ſe proſternent trois fois devant la ſtatue.

Après la prière, ils ſe répandent l'eſpace d'une heure dans la ville, pour y demander l'aumône. Mais jamais ils ne ſortent du couvent, & jamais ils n'y rentrent, ſans ſaluer leur ſupérieur, en ſe proſternant devant lui juſqu'à toucher la tête du front. Comme il eſt aſſis les jambes croiſées, ils prennent des deux mains l'un de ſes pieds, qu'ils mettent reſpectueuſement ſur leur tête. Pour demander l'aumône, ils ſe préſentent en ſilence à la porte des mai-

sons, & si rien ne leur est offert, ils se retirent avec le même air de modestie. Mais il est rare qu'on ne leur donne rien, & leurs parens fournissent d'ailleurs à tous leurs besoins. Quantité de couvens ont des jardins, des terres labourables & des esclaves pour les cultiver. Leurs terres sont libres d'impôt. Le roi n'y touche jamais, quoiqu'il en ait la propriété, s'il ne s'en est dépouillé par écrit. Siam.

Au retour de la quête, les talapoins ont la liberté de déjeûner. Ils s'étudient ensuite ou s'occupent, suivant leur goût & leurs talens, jusqu'à midi, qui est l'heure du dîner. Dans le cours de l'après-midi, ils instruisent les jeunes talapoins. Laloubere ajoute qu'ils en passent une partie à dormir. Vers la fin du jour, ils balaient le temple; après quoi, ils y emploient, comme le matin, deux heures à chanter. S'ils mangent le soir, c'est uniquement du fruit. Quoique leur journée paraisse remplie par cette variété d'exercices, ils trouvent le tems de se promener dans la ville, pendant l'après-midi, & l'on ne traverse point une rue sans y rencontrer quelque talapoin.

Outre les esclaves qu'ils peuvent entretenir pour la culture des terres, chaque couvent a plusieurs valets, qui s'appellent *tapacou*, & qui sont véritablement séculiers. Ils ne laissent pas

Siam.

de porter l'habit religieux, avec cette ſeule différence que la couleur en eſt blanche. Leur office eſt de recevoir l'argent qu'on donne à leurs maîtres, parce que les talapoins n'en peuvent toucher ſans crime, d'adminiſtrer les biens, & de faire en un mot tout ce que la loi ne permet point aux religieux de faire eux-mêmes.

Un Siamois qui veut embraſſer cette profeſſion, s'adreſſe au ſupérieur de quelque couvent. Le droit de donner l'habit appartient aux ſancrats ſeuls, qui marquent un jour pour cette cérémonie. Comme la condition d'un talapoin eſt lucrative, & qu'elle n'engage pas néceſſairement pour toute la vie, il n'y a point de famille qui ne ſe réjouiſſe de la voir embraſſer à leurs enfans. Les parens & les amis accompagnent le poſtulant avec des muſiciens & des danſeurs. Il entre dans le temple où les femmes & les muſiciens ne ſont pas reçus. On lui raſe la tête, les ſourcils & la barbe. Le ſancrat lui préſente l'habit. Il doit s'en revêtir lui-même, & laiſſer tomber l'habit ſéculier par deſſous. Pendant qu'il eſt occupé de ce ſoin, le ſancrat prononce pluſieurs prières, qui ſont apparemment l'eſſence de la conſécration. Après quelques autres formalités, le nouveau talapoin, accompagné du même cortège, ſe rend au couvent qu'il a choiſi pour ſa demeure. Ses parens

donnent un repas à tous les talapoins du couvent : mais dès ce jour il ne doit plus voir de danses ni de spectacles profanes ; & quoique la fête soit célébrée par quantité de divertissemens qui s'exécutent devant le temple, il est défendu aux talapoins d'y jetter les yeux.

Siam.

Les talapouines se nomment *nang-tchii*, en langue siamoise. Elles n'ont pas besoin d'un sancrat pour leur donner l'habit, qui est blanc comme celui des *tapacou*. Aussi ne passent-elles pas tout à-fait pour religieuses. Un simple supérieur préside à leur réception, comme à celle des nens ou des jeunes talapoins. Quoiqu'elles renoncent au mariage, on ne punit pas leur incontinence avec autant de rigueur que celle des hommes. Au lieu du feu, qui est le supplice d'un talapoin surpris avec une femme, on livre les talapouines à leur famille pour les châtier du bâton. Les religieux siamois de l'un & de l'autre sexe ne peuvent frapper personne.

L'élection des supérieurs *sancrats*, ou simples *tchaou-vat*, se fait dans chaque couvent à la pluralité des voix ; & le choix tombe ordinairement sur le plus vieux ou le plus savant talapoin. Si la piété porte un particulier à faire bâtir un temple, il choisit lui-même quelque vieux talapoin pour supérieur de ce nouvel établissement ; & le couvent se forme autour du

Siam.

temple, à meſure qu'il ſe préſente de nouveaux habitans. Chaque cellule ſe bâtit à l'arrivée de celui qui doit l'occuper.

Religion.

Ce n'eſt pas une petite entrepriſe que celle d'expliquer l'objet du culte des talapoins & la religion des Siamois. Tachard dit qu'elle eſt fort bizarre & qu'elle ne peut être parfaitement connue que par les livres *balis*. La langue qui porte ce nom, n'eſt entendue que par un petit nombre de docteur talapoins, dont elle elle fait l'unique étude. Cependant le zèle des miſſionnaires leur a fait ſurmonter cet obſtacle. Voici, ſuivant le père Tachard, ce qu'on a pu démêler dans une matière ſi obſcure.

Les Siamois croient un Dieu; mais ils entendent par ce grand nom un être composé d'eſprit & de corps, dont le propre eſt de ſecourir les hommes; & ſon ſecours conſiſte à leur donner une loi, à leur preſcrire les moyens de bien vivre, à leur enſeigner la véritable religion & les ſciences qui ſont néceſſaires à leurs beſoins. Les perfections qu'ils lui attribuent, ſont l'aſſemblage de toutes les vertus morales dans leur degré le plus éminent, qu'il doit à l'exercice continuel qu'il en a fait dans une infinité de corps par leſquels il a paſſé. Il eſt exempt de paſſions, il ne reſſent aucun mouvement qui puiſſe altérer ſa tranquillité. Mais avant que d'arriver à ce ſublime état,

une application extrême à vaincre ses passions a produit un changement si prodigieux dans son corps, que son sang en est devenu blanc. Il a le pouvoir de se montrer ou de se rendre invisible aux yeux des hommes. Son agilité est surprenante. Dans un instant, par la seule force de ses desirs, il peut se transporter d'une extrémité du monde à l'autre. Il sait tout; & sa science ne consiste pas comme la nôtre dans une suite de raisonnemens, mais dans une vue claire & simple qui lui présente tout d'un coup les préceptes de la loi, les vices, les vertus & les secrets les plus cachés de la nature; le passé, le présent & l'avenir, le ciel, la terre, le paradis, l'enfer, toutes les parties du monde que nous voyons, & ce qui se passe même dans d'autres mondes que nous ne connaissons pas. Il se représente avec clarté tout ce qui lui est arrivé depuis la première transfiguration de son ame jusqu'à la dernière. Il meurt enfin, & un autre Dieu lui succède. Ce règne de chaque divinité dure un certain nombre d'années, jusqu'à ce que le nombre des élus, que ses mérites doivent sanctifier, soit entièrement rempli; après quoi disparaissant du monde, elle tombe dans un repos éternel qui n'est pourtant point un anéantissement. Celle qui succède entre dans tous ses droits & gouverne l'univers à sa place.

Siam.

Siam.

Les hommes peuvent devenir dieux : mais c'eſt après avoir acquis par des longues épreuves une vertu conſommée. Ce n'eſt pas même aſſez d'avoir fait une quantité de bonnes œuvres dans les corps qui ont ſervi de demeure à leur ame, il faut qu'à chaque action, ils ſe ſoient propoſé de mériter la condition divine, en prenant à témoins de leurs bonnes œuvres les anges qui préſident aux quatre nations du monde ; qu'ils aient verſé de l'eau, en implorant le ſecours de l'ange gardienne de la terre, nommée *Naang-phratho-rani :* car ils établiſſent une différence de ſexe parmi les anges. Ceux qui aſpirent à devenir dieux, obſervent ſoigneuſement cette pratique.

Outre l'état divin, qui eſt le ſuprême degré de la perfection, ils en admettent un moins élevé, qu'ils appellent l'état de ſainteté. Il ſuffit pour être ſaint, qu'après avoir paſſé dans pluſieurs corps on ait acquis beaucoup de vertus, & que chaque action ait eu la ſainteté pour objet. Les propriétés de cet état ſont les mêmes que celles de l'état divin, avec cette différence que Dieu les a par lui-même, & que les ſaints les tiennent de lui par les inſtructions qu'il leur donne. La ſainteté n'eſt conſommée auſſi que lorſque les ſaints meurent pour ne plus renaître, & que leurs ames ſont

portées dans le paradis pour y jouir d'une félicité éternelle.

Siam.

Comme les Siamois sont assez éclairés pour reconnaître que le vice doit être puni & la vertu récompensée, ils croient un paradis qu'ils placent dans le plus haut ciel, & un enfer, qu'ils mettent au centre de la terre. Mais ils ne peuvent se persuader que l'un & l'autre soient éternels. Ils divisent l'enfer en huit demeures, qui sont huit degrés de peine ; & le ciel en huit différens degrés de béatitude. Le ciel, dans leurs idées, est gouverné comme la terre. Ils y mettent des pays indépendans l'un de l'autre, des peuples & des rois. On y fait la guerre, on y donne des batailles. Le mariage même n'en est pas banni ; du moins dans la première, la seconde & la troisième demeures, où les saints peuvent avoir des enfans. Dans la quatrième, ils sont au-dessus de tous les desirs sensuels ; & la pureté augmente ainsi jusqu'au dernier ciel, qui est proprement le paradis, nommé *niruppan* dans leur langue, où les ames des dieux & des saints jouissent d'un bonheur inaltérable.

Ils soutiennent que tout ce qui arrive d'heureux ou de malheureux dans ce monde, est l'effet des bonnes ou des mauvaises actions, & que le malheur ne se trouve jamais avec l'innocence. Ainsi les richesses, les honneurs, la santé, &

Siam.

tous les autres biens ſont la récompenſe d'une conduite vertueuſe, dans la vie préſente ou dans celle qu'on a déja menée. L'infamie, la pauvreté, les maladies ſont des punitions. Enfin, ſoit qu'on renaiſſe ſous la figure d'homme ou d'animal, les avantages & les défauts naturels ont auſſi leur ſource dans les vertus ou les vices qui ont précédé cette naiſſance.

Les ames des hommes qui renaiſſent dans le monde, ſortent du ciel, ou de l'enfer, ou du corps des animaux. Les premières apportent quelques avantages qui les diſtinguent, tels que la vertu, la ſanté, la beauté, l'eſprit ou les richeſſes. Elles animent les corps des grands princes ou des perſonnages d'un mérite extraordinaire. Delà vient le reſpect qu'ils portent aux perſonnes élevées en dignité ou d'une naiſſance illuſtre; il les regardent comme deſtinés à l'état divin ou à l'état de ſainteté qu'ils ont déja commencé à mériter par leurs bonnes œuvres. Ceux dont les ames ſortent du corps des animaux ſont moins parfaits, mais ils le ſont plus néanmoins que ceux qui viennent de l'enfer. Les derniers ſont conſidérés comme des ſcélérats que leurs crimes rendent dignes de toutes ſortes de malheurs. « Delà vient, au jugement du père Tachard, » l'horreur que les Siamois ont pour la croix » de J. C. S'il eût été juſte, diſent-ils, ſa juſ-

Siam.

» tice & ses bonnes œuvres l'eussent garanti du » supplice honteux qu'il a souffert ».

Il n'y a pas d'action vertueuse qui ne soit recompensée dans le ciel, ni de crime qui ne soit puni dans l'enfer. Un homme qui meurt sur la terre, acquiert une nouvelle vie dans le ciel, pour y jouir du bonheur qui est dû à ses bonnes œuvres : mais après le tems de sa récompense, il meurt dans le ciel pour renaître dans l'enfer, s'il est chargé de quelque péché considérable ; ou s'il n'est coupable que d'une faute légère, il rentre dans le monde sous la figure de quelque animal ; & lorsqu'il a satisfait dans cet état à la justice, il redevient homme. Telle est l'explication que les talapoins donnent à la métempsycose, point fondamental de leur religion.

Ils admettent des esprits, mais corporels. Les anges même ont des corps de différent sexe. Ils peuvent avoir des enfans, mais ils ne sont jamais sanctifiés ni divinisés. Leur office est de veiller éternellement à la conservation des hommes & au gouvernement de l'univers. Ils sont distribués en sept ordres, les uns plus nobles & plus parfaits que les autres, placés dans autant de cieux différens. Chaque partie du monde, les astres mêmes, la terre, les villes, les montagnes, les forêts, le vent, la pluie, ont

Siam.

une de ces puiſſances qui les gouverne. Comme elles examinent avec une application continuelle la conduite des hommes pour tenir compte des actions qui méritent quelque récompenſe, c'eſt aux anges que les Siamois s'adreſſent dans leurs beſoins, & qu'ils croient avoir obligation des graces qu'ils reçoivent. Mais ils ne reconnaiſſent pas d'autres démons que les ames des méchans, qui ſortant des enfers, où elles ont été retenues, errent pendant quelque tems dans le monde, & prennent plaiſir à nuire aux hommes. Ils mettent au nombre de ces eſprits malheureux les enfans mort-nés, les mères qui meurent dans le travail de l'enfantement, & ceux qui ſont tués en duel.

Ils racontent des choſes merveilleuſes de certains anachorètes, qu'ils nomment *Pra-raſi*. Cette race de ſolitaires mènent une vie très-ſainte & très-auſtère, dans des lieux éloignés du commerce des hommes. Les livres ſiamois leur attribuent une parfaite connaiſſance des ſecrets les plus cachés de la nature, l'art de faire de l'or & les autres métaux précieux. Il n'y a point de miracle qui ſoit au-deſſus de leurs forces. Ils prennent toutes ſortes de formes. Ils s'élèvent dans l'air. Ils ſe tranſportent légérement d'un lieu à un autre. Mais, quoiqu'ils puiſſent ſe rendre immortels, parce qu'ils connaiſſent les

moyens de prolonger leur vie, ils la sacrifient à Dieu de mille ans en mille ans, par une offrande volontaire qu'ils lui font d'eux-mêmes sur un bûcher, à la réserve d'un seul qui reste pour ressusciter les autres. Il est également dangereux & difficile de trouver ces puissans hermites. Cependant les livres des talapoins enseignent le chemin & les moyens qu'il faut prendre pour arriver aux lieux qu'ils habitent. Siam.

Les cieux & la terre sont éternels. Un Siamois s'étonne qu'on puisse leur accorder un commencement & une fin. La terre n'est pas ronde. Ce n'est qu'une superficie plane, qu'ils divisent en quatre parties quarrées. Les eaux qui séparent ces parties, sont d'une subtilité qui ne permet entr'elles aucune sorte de communication. Mais tout cet espace est environné d'une muraille, dont la force est égale à sa prodigieuse hauteur. Sur ce mur sont gravés en gros caractères tous les secrets de la nature; & c'est là que les merveilleux hermites vont puiser leurs lumières, par la facilité qu'ils ont à s'y transporter. Les hommes des trois autres parties du monde ont le visage différent du nôtre. Dans la première, ils ont le visage quarré; ceux de la seconde l'ont rond, & ceux de la troisième triangulaire. Tous les biens y sont en abondance, sans aucun mêlange de maux; & les alimens y prennent le

Siam.

goût qu'on desire. Aussi n'y peut-on exercer la charité ni d'autres vertus. Les habitans n'ayant aucune occasion de mériter, n'y peuvent acquérir la sainteté, ni se rendre dignes de récompense ou de punition : ce qui leur fait desirer ardemment de renaître dans la partie que nous habitons, où les occasions se présentent sans cesse pour faire le bien. C'est une grace qu'ils obtiennent, s'ils la demandent par les mérites du dieu qui a parcouru leur pays, quoiqu'il soit inaccessible pour nous.

Toute la masse de la terre a sous elle une étendue immense d'eau qui la soutient comme la mer porte un navire. Un vent impétueux tient ces eaux suspendues; & ce vent, qui est éternel comme le monde, les repousse continuellement pour empêcher leur chûte. Un tems viendra, que le Dieu des Siamois a prédit, où le feu du ciel tombant sur la terre, réduira tout en cendre; & la terre purifiée sera rétablie dans son premier état. Cette doctrine dépend d'une autre explication. Les Siamois prétendent qu'autrefois les hommes avaient une taille gigantesque, jouissaient d'une santé parfaite pendant plusieurs siècles, n'ignoraient rien & menaient une vie fort innocente. Tous ces avantages ayant diminués dans la suite des tems, l'espèce humaine continuera de dégénérer, & les hommes

deviendront à la fin si petits & si faibles, qu'à peine auront-ils la hauteur d'un pied. Dans cet état leur vie sera très-courte. Cependant ils croîtront en malice; & dans les derniers tems ils s'abandonneront aux crimes les plus honteux. Alors ils n'auront plus de loix ni de véritables connaissances. On croit déja dans le royaume de Siam que la fin du monde approche, parce qu'il ne s'y trouve plus que de la corruption. Au reste ces grands changemens arriveront aussi dans les animaux, qui avaient autrefois l'usage de la parole, & qui l'ont déja perdu. Les Siamois donnent de la liberté aux bêtes. Ils les croient capables de bien & de mal, & par conséquent de récompense & de punition.

Siam.

La terre, couverte de cendre & de poussière, sera purifiée par le souffle d'un vent impétueux qui enlevera les restes de l'embrâsement du monde. Ensuite elle exhalera une odeur si douce, qu'elle attirera du ciel un ange femelle qui mangera de la terre purifiée & qui en concevra douze fils & douze filles, par lesquels le monde sera repeuplé. Les hommes qui en naîtront seront d'abord ignorans & grossiers, & ne se connaîtront pas eux-mêmes. Après s'être connus, ils ignoreront long-tems la loi. Mais enfin un dieu dissipera les ténèbres, en leur enseignant la véritable religion & toutes les sciences. La loi

Siam.

sainte, inconnue depuis long-tems, revivra dans tous les esprits. C'est l'unique emploi que la nation juge digne de dieu. Elle estime au-dessous de lui le gouvernement du monde, & tous les soins qui regardent le corps des hommes & des animaux.

Ce renouvellement ou cette purification du monde, recommencera de tems en tems dans le cours de l'éternité.

En réduisant les explications du père Tachard à cet extrait, on croit en avoir conservé ce qu'il juge nécessaire pour faire connaître le dieu que les Siamois adorent aujourd'hui. Ils l'appellent *Sammono-khodom.* Son histoire a des rapports singuliers avec le christianisme. On suppose d'abord qu'il naquit dieu par sa vertu propre, & qu'immédiatement après sa naissance, il acquit sans aucun maître, & par une simple vue de son esprit, une parfaite connaissance de ce qui regarde le ciel, la terre, le paradis, l'enfer, & tous les secrets de la nature ; qu'au même instant il se souvint de tout ce qu'il avait fait dans les différentes vies qu'il avait menées ; qu'après avoir enseigné de profonds mystères aux peuples, il les leur laissa par écrit dans ses livres pour l'instruction de la postérité.

C'est lui-même, suivant Tachard, qui raconte dans

Siam.

dans ces livres, qu'étant devenu dieu, il souhaita un jour de manifester sa divinité aux hommes par quelque prodige extraordinaire. Il était assis alors sous un arbre nommé *tonppo*, que les Siamois respectent beaucoup par cette raison. Il se sentit porté en l'air dans un trône éclatant d'or & de pierreries; & les anges descendant du ciel, lui rendirent les honneurs & les adorations qu'ils lui devaient. Son frère *Thevathat*, & ses sectateurs ne purent voir sans jalousie sa gloire & sa majesté. Ils conspirèrent sa perte avec tous les animaux qu'ils liguèrent aussi contre lui. Mais il remporta une victoire éclatante. Cependant Thevathat aspirant aussi à la divinité, refusa de se soumettre & forma une nouvelle religion, dans laquelle il engagea quantité de rois & de peuples. Ce fut l'origine d'un schisme qui divisa le monde en deux parties. Les Siamois nous mettent dans celui de Thevathat; d'où ils concluent qu'il ne faut pas s'étonner qu'étant ses disciples, nous ignorions tout ce qu'ils ont appris de Sammono-khodom, & que nos écritures soient remplies de doutes & d'obscurités. Mais quoique Thevathat ne fût pas un véritable dieu, ils lui accordent d'avoir excellé dans plusieurs sciences, sur-tout dans les mathématiques & la géométrie : & comme nous avons reçus de lui ces connaissances, ils ne sont pas surpris que nous y

Siam.

ayons fait plus de progrès qu'eux. Enfin ce frère impie fut précipité au fond de l'enfer. Sammono-khodom raconte lui-même, qu'ayant visité les huit demeures infernales, il reconnut Thevathat dans la huitième, c'est-à-dire dans le lieu où les plus grands criminels sont tourmentés. Il fait la description de son supplice. Il le vit attaché à une croix avec de gros clous, qui lui perçaient les pieds & les mains avec d'insupportables douleurs : sa tête était environnée d'une couronne d'épines; son corps tout couvert de plaies; & pour comble de misère, un feu très-ardent le brûlait sans le consumer. La pitié fit oublier à Sammono-khodom toutes les injures qu'il avait reçues de ce frère coupable. Il lui proposa d'adorer ces trois mots, *Pputhang*, *Thamang*, *Sangkhang*, mots sacrés & mystérieux que les Siamois respectent beaucoup, & dont le premier signifie *Dieu*; le second, *parole ou verbe de Dieu*; le troisième, *imitation de Dieu*. La grace de Thevathat fut mise à cette condition. Mais après avoir adoré les deux premiers mots, il refusa d'adorer le troisième, parce qu'il signifie *imitateur de Dieu* ou *prêtre*, & que les prêtres sont des hommes pécheurs qui ne méritent pas ce respect. Il fut abandonné à son obstination, & son châtiment dure encore.

Tachard observe qu'entre plusieurs obstacles

qui éloignent les Siamois de l'évangile, rien ne leur en inspire tant d'aversion que cette sorte de ressemblance qu'ils croient trouver sur quelques points entre leur religion & la nôtre, & qui leur persuade que ce Thevathat n'est pas différent de J. C. Ils regardent le crucifix comme une image parfaite du châtiment de Thevathat, & lorsqu'un missionnaire entreprend de leur expliquer les articles de notre foi, ils lui répondent qu'ils n'ont pas besoin de ses instructions, & qu'ils savent déja tout ce qu'il croit leur apprendre.

Siam.

On lit dans les écrits de Sammono-khodom, que depuis qu'il avait aspiré à devenir dieu, il était revenu cinq cens cinquante fois au monde sous différentes figures; que dans chaque renaissance il avait toujours été le premier, & comme le prince des animaux, sous la figure desquels il naissait; que souvent il avait donné sa vie pour ses sujets, & qu'étant singe, il avait délivré une ville d'un monstre horrible qui la désolait par ses ravages; qu'il avait été un roi très-puissant; qu'avant d'avoir obtenu le souverain domaine de l'univers, il s'était retiré avec sa femme & ses deux enfans dans des solitudes écartées, où il était mort au monde & à ses passions, jusqu'à souffrir sans émotion qu'un bramine, qui voulait éprouver sa constance, lui

Siam.

enlevât ſon fils & ſa fille, & les tourmentât devant lui; qu'il avait donné ſa femme à un pauvre qui lui demandait l'aumône; & qu'enfin après s'être crevé les yeux, il s'était ſacrifié lui-même en diſtribuant ſa chair aux animaux, pour les ſoulager dans une faim preſſante. Telles ſont les actions vertueuſes dont les talapoins propoſent l'imitation au peuple.

Dans ſon apothéoſe, ſon ame monta au huitième ciel, pour n'être plus ſujette aux misères humaines, & pour y jouir d'une félicité parfaite. Elle ne renaîtra jamais; ce que les Siamois nomment anéantiſſement. Ce n'eſt pas une véritable deſtruction; mais une ame ne paraît plus ſur la terre, quoiqu'elle vive au ciel. Le corps de Sammono-khodom fut brûlé; & ſes diſciples ont conſervé juſqu'à préſent ſes os, dont une partie eſt dans le royaume de Siam, & l'autre dans celui du Pégu. On leur attribue des vertus merveilleuſes. Avant ſa mort, il ordonna qu'on fît ſon portrait, & qu'on lui rendît ſans ceſſe les honneurs dûs à ſa divinité.

Toute ſa loi eſt compriſe comme la nôtre dans dix préceptes, mais beaucoup plus ſévères. Les circonſtances & la néceſſité même n'excuſent pas le péché. Pluſieurs articles qui ne ſont parmi nous que de perfection & de conſeil, paſſent chez les Siamois pour des commandemens indiſ-

penſables. L'uſage de toute liqueur capable d'enivrer leur eſt interdit. Le vin ne leur eſt pas permis dans les plus preſſans beſoins. Ils ne peuvent tuer aucun animal. Ils ont des préceptes de propreté & de bienſéance, qu'ils ne reſpectent pas moins que ceux de la vertu.

Siam.

Sans vœu, ſans aucun lien qui attache les talapoins à leur condition, ils ſont aſſujettis au plus rigoureux joug de l'obéiſſance & de la chaſteté. Laloubere y a joint même celui de la pauvreté; car il leur eſt défendu d'avoir plus d'un vêtement, & d'en avoir de précieux; de garder aucun aliment du ſoir au lendemain; de toucher à l'or & à l'argent, ni d'en deſirer. Mais comme ils ſont toujours libres d'abandonner leur profeſſion, ils ont l'art, en menant une vie réglée, d'amaſſer de quoi vivre, lorſqu'ils abandonnent leur état.

Paſſons aux funérailles des Siamois. Auſſi-tôt qu'un malade a rendu le dernier ſoupir, on enferme ſon corps dans une bière de bois, dont on fait vernir ou même dorer le dehors. Mais, comme les vernis de Siam, moins bons que ceux de la Chine, n'empêchent pas toujours que l'odeur ne ſe faſſe ſentir par les fentes, on s'efforce de conſumer les inteſtins du mort avec du mercure qu'on lui verſe dans la bouche. Les plus riches ont des bières de plomb qu'ils font

Siam.

auſſi dorer. La bière eſt placée avec reſpect ſur quelque choſe d'élevé, tel qu'un bois de lit ſoutenu par des pieds, pour attendre le chef de la famille s'il eſt abſent, ou pour ſe donner le tems de préparer les honneurs funèbres. On y brûle des bougies & des parfums. Chaque nuit un certain nombre de talapoins, rangés dans la chambre le long des murs, chantent en langue balie. On les nourrit, & leur ſervice eſt payé. Leurs chants ſont des moralités & des leçons ſur le chemin du ciel qu'ils enſeignent à l'ame du mort.

La famille choiſit un lieu commode à la campagne, pour y rendre au corps les derniers devoirs, qui conſiſtent à le brûler avec diverſes cérémonies. Ce lieu eſt ordinairement près de quelque temple que le mort ou quelqu'un de ſes ancêtres ont fait bâtir. On forme une enceinte de bambou, avec quelques ornemens d'architecture à-peu-près du même ouvrage que les berceaux & les cabinets de nos jardins, ornée de papiers peints ou dorés qu'on découpe pour repréſenter des maiſons, des meubles, & des animaux domeſtiques & ſauvages. Le centre de cet enclos eſt occupé par le bûcher que les familles compoſent de bois odoriférans, tels que le ſandal blanc ou jaune, & le bois d'aigle. On fait conſiſter le plus grand honneur à donner

Siam.

beaucoup d'élévation au bûcher, non à force d'y mettre du bois, mais par de grands échafaudages sur lesquels on met de la terre & le bûcher par-dessus. Laloubere raconte qu'aux funérailles de la dernière reine, l'échafaut fut élevé si glorieusement, qu'on fut obligé d'employer une machine européenne pour lever la bière à cette hauteur.

Le corps est porté au son d'un grand nombre d'instrumens. Il marche à la tête du convoi, qui est composé de toute la famille & des amis du mort, hommes & femmes vêtus de blanc, la tête voilée d'une toile blanche. Le chemin se fait par eau, lorsqu'on peut éviter les voyages de terre. Dans les plus magnifiques funérailles, on porte de grandes machines de bambou couvertes de papier peint & doré, qui représentent non-seulement des palais, des meubles, des éléphans, & d'autres animaux ordinaires, mais des monstres bizarres, dont quelques-uns approchent de la forme humaine. On ne brûle pas la bière. Le corps est placé nu sur le bûcher, & les talapoins du couvent le plus proche chantent pendant un quart d'heure; après lequel ils se retirent sans paraître davantage. Ce n'est pas par des vues de religion qu'on les appelle à cette scène, mais seulement pour la rendre plus magnifique. On donne à la cérémonie un air de

Siam.

fête; & quoique les parens y faſſent quelques lamentations, Laloubere aſſure qu'on n'y loue pas de *pleureuſes*. Après le départ des talapoins, on voit commencer les ſpectacles, qui durent tout le jour ſur différens théâtres. Vers midi, un valet des talapoins met le feu au bûcher, qu'on ne laiſſe brûler ordinairement que l'eſpace de deux heures. Si c'eſt le corps d'un prince du ſang ou de quelque ſeigneur que le roi a nommé, c'eſt le monarque lui-même qui met le feu au bûcher, ſans ſortir de ſon palais, en lâchant un flambeau allumé le long d'une corde que l'on tend depuis ſes fenêtres juſqu'au lieu de l'exécution. Jamais le feu ne conſume entiérement le corps. Il ne fait que le rôtir, & ſouvent fort mal. Les reſtes ſont renfermés dans la bière, & dépoſés ſous une des pyramides qu'on voit autour des temples. Quelquefois on y enterre avec le mort des pierreries & d'autres richeſſes, dans la confiance qu'on a pour des lieux que la religion rend inviolables. Ceux qui n'ont ni temple ni pyramide, gardent quelquefois chez eux les reſtes mal brûlés de leurs parens. Mais on voit peu de Siamois aſſez riches pour bâtir un temple, qui n'emploient quelque partie de leur bien à cet établiſſement, & qui n'y enfouiſſent les richeſſes qui leur reſtent. Les plus pauvres font faire au moins quelque idole, qu'ils donnent aux tem-

Siam.

ples déja bâtis. Si leur pauvreté va jusqu'à ne pouvoir brûler leurs parens, ils les enterrent avec le secours des talapoins; mais comme ces religieux ne marchent jamais sans salaire, ceux qui n'ont pas même de quoi les payer, exposent le corps de leurs proches dans quelque lieu éminent pour servir de pâture aux oiseaux de proie.

Il arrive quelquefois qu'un Siamois élevé en dignité fait déterrer le corps de son père, quoique mort depuis long-tems, pour lui faire de magnifiques funérailles, si celles qu'on lui a faites au tems de sa mort, n'étaient pas dignes de l'élévation présente de sa famille. On a déja remarqué que dans les maladies épidémiques, l'usage est d'enterrer les corps sans les brûler, mais qu'on les déterre quelques années après pour leur rendre cet honneur. La loi défend de brûler ceux que la justice condamne à mourir, les enfans morts-nés, les femmes qui meurent en couche, ceux qui périssent par l'eau ou par quelque désastre extraordinaire, tel que la foudre. Les Siamois mettent ces malheureux au rang des coupables, parce que dans leur principe il ne peut arriver de malheur à l'innocence.

Le deuil n'est pas forcé à Siam. Chacun a la liberté d'en régler les marques sur le sentiment de sa douleur. Aussi voit-on plus souvent les pères & les mères en deuil pour la mort de leurs

Siam.

enfans, que les enfans pour celle de leurs pères. Quelquefois un père & une mère embraſſent la vie religieuſe après avoir perdu ce qui les attachait au monde, ou ſe raſent du moins la tête l'un à l'autre; car il n'y a que les véritables talapoins qui puiſſent ſe raſer auſſi les ſourcils. On ne lit dans aucun voyageur, & toutes les recherches de Laloubere n'ont pu lui faire découvrir que les Siamois invoquent leurs parens morts. Mais ils ſe croient ſouvent tourmentés par leurs apparitions. La crainte plutôt que la piété les engage alors à porter près de leurs tombeaux des viandes que les animaux mangent; ou à faire pour eux des libéralités aux talapoins, qui leur prêchent que l'aumône rachète les péchés des morts & des vivans.

Hiſtoire naturelle de Siam.

Toutes les relations s'accordent à repréſenter le royaume de Siam comme un pays preſque inculte. Dans les parties qui ſont éloignées des rivières, il eſt couvert de bois. Celles qui ſont mieux arroſées, & que l'inondation régulière ſert encore plus à rendre fertiles, produiſent aſſez abondamment tout ce que le travail des habitans leur confie. Laloubere attribue principalement leur fécondité au limon que les pluies entraînent des montagnes.

Les Siamois ne connaiſſent que trois ſaiſons; l'hiver, le petit été & le grand été. La première,

Siam.

qui ne dure que deux mois, répond à nos mois de décembre & de janvier. La feconde eft compofée des trois fuivans; & les fept autres forment le grand été. Ainfi l'hiver des Siamois arrive à-peu-près au même tems que le nôtre, parce qu'ils font comme nous au nord de la ligne; mais il eft auffi chaud que notre plus grand été. Auffi dans tout autre tems que celui de l'inondation couvrent-ils toujours les plantes de leurs jardins contre l'ardeur du foleil, comme nous couvrons les nôtres contre le froid de la nuit ou de l'hiver. Cependant pour les befoins du corps, la diminution du chaud leur paraît un froid affez incommode. Le petit été eft leur printems. Ils n'ont pas d'automne; au lieu d'un feul grand été, ils en pourraient compter deux à l'imitation des anciens qui ont parlé des Indes; puifque deux fois l'année ils ont le foleil perpendiculairement fur leurs têtes.

L'hiver eft fec à Siam, & l'été pluvieux. Combien de fois a-t-on remarqué que la zône-torride ferait fans doute inhabitable, fi le foleil n'y entraînait toujours après lui des nuages & des pluies; & fi le vent n'y foufflait fans ceffe de l'un des poles, quand le foleil eft vers l'autre! Ainfi dans le royaume de Siam, le foleil étant pendant l'hiver au midi de la ligne, ou vers le pole antarctique, les vents du nord règnent tou-

Siam.

jours, & tempèrent l'air jusqu'à le rafraîchir sensiblement. Au contraire pendant l'été, lorsque le soleil est au nord de la ligne & directement sur la tête des Siamois, les vents du midi, dont le souffle ne cesse point, y causent des pluies continuelles, ou du moins disposent toujours le tems à la pluie. C'est cette règle constante des vents que les Portugais ont nommée *moncaos*, & que nos gens de mer appellent *mouçons* après eux. Les vents du nord empêchent les vaisseaux pendant six mois d'arriver à la barre de Siam; & ceux du midi les empêchent pendant six mois d'en sortir.

Les Siamois n'ont pas de mot dans leur langue pour exprimer ce que nous appellons une semaine; mais ils nomment comme nous les sept jours par les planètes, & leurs jours répondent aux nôtres. Cependant le jour y commence plutôt qu'ici d'environ six heures. Ils fixent le commencement de l'année au premier jour de la lune de novembre ou de décembre, suivant certaines règles; mais ils marquent moins leurs années par le nombre, que par des noms qu'ils leur donnent. Tels que l'année du cochon, du serpent, &c. Leurs mois sont estimés vulgairement de trente jours. Ils ne leur donnent pas d'autre nom que celui de leur rang numérique; c'est-à-dire, premier, second, &c.

Siam.

Le riz est leur principale récolte & le plus sain de leurs alimens. Cependant le froment croît dans celles de leurs terres qui sont assez élevées pour éviter l'inondation. On les arrose, ou comme nos jardins avec des arrosoirs, ou par le moyen de quelques réservoirs encore plus hauts, dans lesquels on retient l'eau de pluie. Mais soit que le peuple soit effrayé du travail ou de la dépense, Laloubere raconte que le roi seul recueille du froment; & peut-être moins pour le goût que par curiosité. Les Français habitués dans le royaume faisaient venir de la farine de Surate.

Les Siamois emploient au labourage les buffles & les bœufs; ils les conduisent avec une corde, passée par un trou qu'ils leur font au cartilage qui sépare les naseaux, & qu'ils passent aussi dans un anneau qui est au bout du timon de leur charrue. Au reste rien n'est plus simple que cet instrument de leur agriculture. Il est sans roue & composé de trois pièces de bois : l'une qui est un bâton assez long pour servir de timon; un autre recourbé, qui en est le manche; & un troisième plus court & plus attaché au bas du manche, à angles presque droits. C'est celui-ci qui porte le soc, & ces quatre pièces ne sont liées qu'avec des courroies.

On voit à Siam du bled de Turquie, mais

Siam.

ſeulement dans les jardins. Les Siamois en font bouillir ou griller l'épi entier, ſans en détacher les grains, & le mangent dans cet état. Ils ont des pois & d'autres légumes, dont nos voyageurs ſe contentent de dire qu'ils ne reſſemblent point aux nôtres. Cependant Laloubere vit dans leurs mains d'excellentes patates & des ciboules; mais il n'y vit point d'oignons. Il vit de groſſes raves, de petits concombres, de petites citrouilles dont le dedans était rouge, des melons d'eau, du perſil, du baume & de l'oſeille. Nos racines & la plupart des herbes dont nous compoſons nos ſalades, leur ſont inconnues; quoiqu'il y ait apparence que toutes ces plantes qui croiſſent à Batavia, ne réuſſiraient pas moins dans le royaume de Siam.

Les tubéreuſes y ſont fort communes. On y voit aſſez d'œillets, mais peu de roſes; & ces fleurs y ont beaucoup moins d'odeur qu'en Europe. Le jaſmin y eſt ſi rare, qu'il ne s'en trouve, dit-on, que dans les jardins du roi. Les amaranthes & les tricolors le ſont moins. Mais à la place de nos autres fleurs que le pays ne produit point, ou qu'on n'y a jamais portées, on y en trouve un grand nombre qui lui ſont particulières, & qui ne ſont pas moins agréables par leur couleur & leur forme que par leur odeur. Quelques-unes ne font ſentir leur parfum

Siam.

que la nuit, parce qu'il se dissipe dans la chaleur du jour.

Les vastes forêts dont le royaume de Siam est couvert, fournissent aux habitans une grande variété d'excellens arbres. On ne parle pas du bambou, ni de quantité d'autres qui leur sont communs avec tous les autres pays des Indes. Mais entre les cotoniers qu'ils ont en abondance, on vante beaucoup celui qui se nomme *capoc*. Il produit une espèce d'ouate si fine qu'on ne peut la filer, & qui leur tient lieu de duvet. Ils tirent de certains arbres diverses huiles qu'ils mêlent dans leurs cimens, pour les rendre plus onctueux & plus durables. Un mur qui en est revêtu, a plus de blancheur & n'a guères moins d'éclat que le marbre. Un vase de cette matière conserve mieux l'eau que la terre glaise ; leur mortier est meilleur aussi que le nôtre, parce que dans l'eau qu'ils y emploient, ils font bouillir l'écorce de certains arbres avec des peaux de bœuf ou de buffle, & qu'ils y mêlent même du sucre. Une espèce d'arbres fort communs dans leurs forêts, jette cette gomme qui fait le corps des plus beaux vernis de la Chine & du Japon. Mais les Siamois ignorent l'art de la mettre en œuvre.

Ils font du papier, non-seulement de vieux linges de coton, mais aussi de l'écorce d'un arbre

Siam.

qu'ils nomment *ton-coë*, & qu'ils pilent comme le linge. Quoiqu'il n'ait pas la blancheur du nôtre, ils écrivent dessus avec de l'encre de la Chine. Souvent ils le noircissent, pour écrire avec une espèce de craie, qui n'est que de la terre glaise séchée au soleil. Ils écrivent aussi avec un style ou un poinçon sur les feuilles d'une sorte d'arbre qui a beaucoup de ressemblance avec le palmier, & qui se nomme *tan*.

Les bois de construction pour les maisons & les vaisseaux, & d'ornement pour la sculpture & la menuiserie, sont d'une excellence & d'une variété singulières. Il s'en trouve de léger & de fort pesant, d'aisé à fendre, & d'autre qui ne se fend point, quelques clous & quelques chevilles qu'il reçoive. Le dernier, que les Européens ont nommé *bois marie*, est meilleur qu'aucun autre pour les courbes de navire. L'arbre que les Portugais appellent *arvore de raiz*, & les Siamois *copaï*, a cette propriété commune avec le peletuvier d'Afrique, que de ses branches on voit pendre jusqu'à terre plusieurs filets, qui prenant racine, deviennent autant de nouveaux troncs. Il se forme ainsi une espèce de labyrinthe de ces tiges, qui se multiplient toujours & qui tiennent les unes aux autres par les branches d'où elles sont tombées.

Il se trouve à Siam des arbres si hauts & si droits,

droits, qu'un ſeul ſuffit pour faire un balon de ſeize à vingt toiſes de longueur. On creuſe le tronc, on l'élargit à l'aide du feu; enſuite on relève ſes côtés par un bordage, c'eſt-à-dire, par une planche de même longueur. On attache aux deux bouts une proue & une pouppe fort hautes, un peu recourbées en dehors & ſouvent ornées de ſculpture & de dorure, & de quelques nacres de perles en pièces de rapport. Siam.

Laloubere admire que parmi tant d'eſpèces de bois, les Siamois n'en aient pas une ſeule que nous connaiſſions en Europe. Ils n'ont pu élever de mûriers. Le pays eſt par conſéquent ſans vers à ſoie. Ils n'ont pas de lin; & les Indiens en font peu de cas. Le coton qu'ils ont en abondance, leur paraît plus agréable & plus ſain, parce que la toile de coton ne ſe refroidit pas comme celle de lin, lorſqu'elle eſt mouillée de ſueur.

Le bois d'aigle ou d'aloës n'eſt pas rare à Siam, & paſſe pour meilleur qu'en tout autre pays, quoiqu'inférieur au calamba de la Cochinchine. Laloubere nous apprend qu'il ne ſe trouve que par morceaux, qui ſont des parties corrompues dans les arbres d'une certaine eſpèce. Tout arbre n'eſt pas attaqué de cette précieuſe corruption; & comme elle n'arrive pas non plus aux mêmes parties, c'eſt une

Siam.

recherche assez difficile dans les forêts de Siam.

Le thé, dont les Siamois font beaucoup d'usage, leur vient de la Chine; le café de l'Arabie, & le chocolat de Manille, capitale des Philipines, où les Espagnols le portent des Indes occidentales; mais l'arécka & le bétel, qu'ils cultivent soigneusement, sont si communs dans le pays, que jamais on n'est exposé à manquer d'un secours dont l'habitude a fait une nécessité à tous les Indiens.

Tous les arbres fruitiers des Indes croissent heureusement à Siam, & ne laissent manquer les habitans d'aucune de ces espèces de fruits. On remarque en général que la plupart ont tant d'odeur & de goût, qu'on ne les trouve délicieux qu'après s'y être accoutumé. Au contraire les fruits d'Europe paraissent sans goût & sans odeur, lorsqu'on est accoutumé aux fruits des Indes. Laloubere, parlant des fruits de Siam, assure, qu'à l'exception des oranges, des citrons & des grenades, les Siamois n'ont aucun des fruits que nous connaissons. Il n'a pas même reconnu nos figues dans celles qu'ils estiment le plus. Les melons de Siam ne sont pas non plus des vrais melons. Mais le même auteur ne trouve au sucre siamois, qui croît en abondance dans les plus belles cannes du monde, que le défaut d'être mal préparé. Les Orientaux n'ont pas d'au-

tre ſucre purifié que le candi. On a planté quelques vignes dans les jardins du roi de Siam, qui n'ont donné qu'un petit nombre de mauvaiſes grappes, dont le grain croît petit, & d'un goût que les Français trouvaient amer. Siam.

Les Indes orientales n'ont pas de pays qui ait la réputation d'être plus riche en mines que le royaume de Siam. La multitude d'idoles & d'autres ouvrages de fonte qu'on y voit de toutes parts, perſuade en effet qu'elles étaient anciennement mieux cultivées qu'aujourd'hui. On croit même que les Siamois en tiraient cette grande quantité d'or, dont la ſuperſtition leur a fait orner juſqu'aux lambris & aux combles de leurs temples. Ils découvrent ſouvent des puits autrefois creuſés, & les reſtes de quantité de fourneaux, qui peuvent avoir été abandonnés pendant les anciennes guerres du Pégu. Cependant les derniers rois n'ont pu rencontrer aucune veine d'or ou d'argent, qui valût le travail qu'ils y ont employé. Celui qui régnait à l'arrivée des envoyés de France, s'était ſervi de quelques Européens pour cette recherche, ſurtout d'un Eſpagnol venu du Mexique, qui avait trouvé pendant vingt ans, de grands avantages à flatter l'avarice de ce prince par des promeſſes imaginaires. Elles n'ont abouti qu'à découvrir quelques mines de cuivre aſſez

Siam.

pauvres, quoique mêlées d'un peu d'or & d'argent. A peine cinq cent livres de mine rendaient-elles une once de métal; & le chef de l'entreprise, non plus que les Siamois, n'était pas capable d'en faire la séparation. Le roi de Siam, pour rendre ce mêlange plus précieux, y fait ajouter de l'or. C'est ce que toutes nos relations appellent du tombac. On prétend que les mines de Bornéo en produisent naturellement d'assez riche. Mais ce qui en fait la valeur, c'est la quantité d'or dont il est mêlé.

Laloubere ramena de Siam un médecin provençal nommé *Vincent*, qui, étant sorti de France pour aller en Perse, s'était laissé conduire à Siam par le bruit du premier voyage des Français. Comme il entendait les mathématiques & la chymie, il y fut retenu pour travailler aux mines. Son exemple servit à rectifier un peu les opérations des Siamois. Il leur fit appercevoir au sommet d'une montagne une mine de fort bon acier, qui avait été découverte anciennement. Il leur en découvrit une de cristal, une d'antimoine, une d'émeril & quelques autres, avec une carrière de marbre blanc. Mais il ne leur indiqua point une mine d'or, qu'il trouva seul & qu'il jugea fort riche, sans avoir eu le tems d'en faire l'essai. Plusieurs Siamois, la plupart talapoins, venaient le consulter secrétement sur

l'art de purifier & de séparer les métaux. Ils lui apportaient des montres de mines, dont il tirait une assez grande quantité d'argent pur; & de quelques autres, un mêlange de divers métaux.

Siam.

A l'égard de l'étain & du plomb, les Siamois en cultivent depuis long-temps des mines très-abondantes, dont ils tirent un assez grand revenu. Leur étain, que les Portugais ont nommé *calin*, se débite dans toutes les Indes. Il est mou, mal purifié, & tel qu'on le voit dans les boîtes à thé communes qui nous viennent des régions orientales. Pour le rendre plus dur & plus blanc, comme on le voit aussi dans les plus belles boîtes à thé, ils y mêlent de la *cadmie*, espèce de pierre minérale qui se réduit facilement en poudre, & qui étant fondue avec le cuivre, sert à le rendre jaune. Mais elle rend l'un & l'autre de ces deux métaux plus cassant & plus aigre. L'étain blanchi avec de la cadmie, se nomme *toutenague*.

Ils ont dans leurs montagnes de l'agathe très-fine. Quelques talapoins qui font leur étude de ces recherches, montrèrent à Vincent des saphirs & des diamans sortis de leurs mines. On assura Laloubere que divers particuliers ayant présenté aux officiers du roi quelques diamans

Siam.

qu'ils avaient trouvés, s'étaient retirés au Pégu, dans le chagrin de n'avoir reçu aucune récompense.

La ville de Campeng-pet, célèbre par ses excellentes mines d'acier, en fournit assez pour faire des couteaux, des armes & d'autres instrumens à l'usage du pays. Les couteaux siamois qui ne sont pas regardés comme une arme, quoiqu'ils puissent en servir au besoin, ont une lame d'un pied de long & large de trois ou quatre doigts. On connaît peu de mines de fer à Siam, & les habitans entendent mal l'art de le forger. Aussi n'ont-ils pour leurs galères que des ancres de bois, auxquelles ils attachent de grosses pierres. Ils n'ont pas d'épingles, d'aiguilles, de clous, de ciseaux ni de serrures. Quoique leurs maisons soient de bois, ils n'emploient pas un clou à les bâtir. Chacun se fait des épingles de bambou, comme nos ancêtres en faisaient d'épines. Leurs cadenats viennent du Japon; les uns de fer, qui sont excellens, d'autres de cuivre, la plupart fort mauvais.

Ils font de la poudre à canon, mais très-mauvaise aussi; ce qui n'empêche pas que le roi n'en vende beaucoup aux étrangers. On en rejette le défaut sur la qualité du salpêtre qu'ils tirent de leurs rochers, où il se forme de la

fiente de chauves-ſouris ; animaux qui ſont en fort grand nombre & très-grands dans toutes les Indes.

Siam.

L'inondation annuelle qui fait périr la plupart des inſectes, ſert auſſi à les faire renaître en plus grand nombre, auſſi-tôt que les eaux commencent à ſe retirer. Les maringouins ou les moſquites ont tant de force à Siam, que les bas de peau les plus épais ne garantiſſent pas les jambes de leurs piquûres. Cependant les naturels du pays n'y ſont pas ſi maltraités que les Européens. Un voyageur obſerve que la nature apprend aux animaux ſiamois les moyens d'éviter l'inondation. Les oiſeaux qui ne perchent pas en Europe, tels que les perdrix & les pigeons, n'ont pas ici de retraite plus familières que les arbres. Les fourmis doublement prudentes, y font leurs nids & leurs magaſins ſur les arbres.

En parlant des animaux, le premier rang eſt dû ſans doute à l'éléphant, qui paraît l'avoir reçu de la nature par ſes merveilleuſes qualités, autant que par la ſupériorité de ſa taille. Mais c'eſt un article épuiſé dans les relations d'Afrique, & qui ne demande à être rappellé que pour faire obſerver, avec tous les voyageurs, que de tous les pays connus, Siam eſt tout-à-la-fois celui qui contient le plus d'éléphans, qui en tire le plus d'utilité, & qui leur rend le plus

Siam.

d'honneur. Les Siamois parlent d'un éléphant comme d'un homme. Ils le croient parfaitement raisonnable ; & l'unique avantage qu'il donne sur ces animaux à l'espèce humaine, est celui de la parole. Il suffira de rapporter ici la manière dont ils les prennent, sur le témoignage de Laloubere, qui eut la curiosité d'assister à ce spectacle. Comme les forêts de Siam sont remplies d'éléphans sauvages, la difficulté ne consiste que dans le choix d'un lieu convenable aux pièges qu'on leur dresse.

On fait une espèce de tranchée, composée de deux terrasses qu'on élève presqu'à plomb de chaque côté, & sur lesquelles un simple spectateur peut se tenir sans danger. Dans le fond, qui est entre ces terrasses, on plante un double rang de troncs d'arbres, hauts d'environ dix pieds, assez gros pour résister aux efforts de l'éléphant, & si serrés qu'il ne reste de place entre deux que pour le passage d'un homme. On a des éléphans femelles, exercés à cette espèce de chasse, qu'on laisse paître librement aux environs. Ceux qui les mènent se couvrent de feuilles pour ne pas effaroucher les éléphans sauvages ; & ces femelles ont assez d'intelligence pour appeller les mâles par leurs cris. Lorsqu'il en paraît un, elles s'engagent aussi-tôt dans la tranchée, où le mâle ne manque pas de les suivre. L'issue

Siam.

de l'eſpace eſt un *corridor* étroit, & compoſé auſſi de gros troncs d'arbres. Dès que l'éléphant ſauvage eſt entré dans ce corridor, il eſt pris; parce que la porte, qui lui ſert d'entrée, & qu'il ouvre en la pouſſant devant lui avec ſa trompe, ſe referme de ſon propre poids, & qu'une autre porte par laquelle il doit ſortir, ſe trouve fermée. D'ailleurs ce lieu eſt ſi étroit, qu'il ne peut entièrement s'y tourner. Ainſi la difficulté ſe réduit à l'engager ſeul dans le corridor. Pluſieurs hommes qui ſe tiennent derrière les troncs, entrent dans la tranchée & le harcèlent avec beaucoup d'ardeur. Ceux qu'il pourſuit dans ſa colère, ſe réfugient derrière les troncs, entre leſquels il pouſſe inutilement ſa trompe, & contre leſquels il caſſe quelquefois le bout de ſes dents. Mais pendant qu'il s'attache à ceux qui l'ont irrité, d'autres lui jettent de longs lacets dont ils retiennent l'un des bouts, & les lui jettent avec tant d'adreſſe, qu'il ne manque preſque jamais d'y engager un de ſes pieds de derrière. Ces lacets ſont de groſſes cordes, dont l'un des bouts eſt paſſé dans l'autre en nœud coulant. L'éléphant en traîne quelquefois un grand nombre à chaque pied de derrière. Car lorſqu'une fois le lacet eſt ſerré au-deſſus du pied, on en lâche le bout pour n'être pas entraîné par les efforts d'un animal ſi robuſte. Plus il

Siam.

s'irrite, moins il marque d'attention pour les femelles. Cependant pour le faire ſortir de l'eſpace, un homme, monté ſur une autre femelle, y entre, en ſort, & rentre pluſieurs fois par le corridor. Cette femelle appelle chaque fois les autres par un coup ſec de ſa trompe qu'elle donne contre terre. Enfin les autres femelles la ſuivent; & l'on ceſſe alors d'irriter l'éléphant ſauvage, qui revenant bientôt à lui-même, ſe détermine à les ſuivre auſſi. Il pouſſe devant lui avec ſa trompe la première porte du corridor, par laquelle il les a vu paſſer. Il y entre à ſon tour, mais il n'y trouve pas les femelles qu'on a déja fait ſortir ſucceſſivement par l'autre porte. Auſſi-tôt qu'il y eſt entré, on lui jette ſur le dos pluſieurs ſeaux d'eau pour le rafraîchir; & dans le même inſtant, avec une promptitude & une adreſſe incroyable, on le lie aux troncs du corridor avec les lacets qu'il traîne à ſes pieds. Enſuite on fait entrer à reculons, par l'autre porte, un mâle apprivoiſé, au cou duquel on le lie auſſi par le cou : on le détache alors des troncs, pour lui laiſſer la liberté de ſuivre l'éléphant privé, qui le traîne preſqu'autant qu'il le conduit. En ſortant, il ſe trouve entre deux autres éléphans qu'on a placés des deux côtés de la porte, & qui aident comme le premier à le mener ſous un hangard voiſin, où

Siam.

il eſt attaché de fort près par le cou, à un gros pivot. Il demeure vingt-quatre heures dans cet état. Pendant ce tems, on lui mène deux ou trois fois des éléphans privés pour lui tenir compagnie. Delà il ſe laiſſe conduire aſſez facilement dans la loge qu'on lui a deſtinée. On aſſura Laloubère que les plus ſauvages prennent leur parti dans huit jours, & s'accoutument à l'eſclavage.

Les Siamois prétendent que les éléphans ſont ſenſibles à l'air de grandeur; qu'ils aiment à voir autour d'eux pluſieurs valets pour les ſervir, & des femelles pour leurs maîtreſſes, quoiqu'ils ne deſirent leur commerce que dans les forêts, lorſqu'ils ſont en pleine liberté; que ſans ce faſte, ils s'affligent de leur condition; & que s'ils font quelque faute conſidérable, le plus rude châtiment qu'on puiſſe leur impoſer, eſt de retrancher leur maiſon, de leur ôter leurs femelles, & de rendre, en un mot, leur état moins faſtueux qu'ils n'y étaient accoutumés. Laloubere rapporte qu'un éléphant qu'on avait puni par cette voie, ayant trouvé l'occaſion de ſe mettre en liberté, retourna au palais, d'où il avait été chaſſé, rentra dans ſon ancienne loge & tua l'éléphant qu'on avait mis à ſa place.

Les rhinoceros doivent être auſſi en fort grand

Siam.

nombre dans les forêts de Siam, puisque Gervaise assure que les Siamois en font un fort grand trafic avec les nations voisines.

Voici la description qu'il en donne : « Cet » animal farouche & cruel est, dit-il, de la » hauteur d'un grand âne. Il aurait la tête à-» peu-près de même, s'il n'avait pas au-dessus » du nez une corne environ d'une palme de lon-» gueur. Chacun de ses pieds se divise comme » en cinq doigts qui ont chacun la forme & la » grosseur du pied même de l'âne. Sa peau est » brune, horrible à voir, & si dure qu'elle est » à l'épreuve du mousquet. Elle lui pend des » deux côtés presqu'à terre; mais elle s'enfle & » le rend gros comme un taureau lorsqu'il est » en colère. On le tue difficilement; jamais on » ne l'attaque sans péril. Comme il aime les » lieux marécageux, les chasseurs observent » quand il s'y retire; & se cachant dans les » buissons au-dessous du vent, ils attendent » qu'il soit couché, soit pour s'endormir, soit » pour se vautrer dans la fange, & le tirent » près des oreilles, seul endroit par lequel il » puisse être blessé mortellement. Une de ses » propriétés est de découvrir tout par l'odorat; » au reste toutes les parties de son corps sont » médicinales. Sa corne est sur-tout un puissant » antidote contre toutes sortes de poisons. Elle

» se vend quelquefois jusqu'à cent écus. On » tire même quelque utilité de son sang, qu'on » ramasse avec soin, pour en faire un remède » qui guérit les maux de poitrine & plusieurs » autres ».

Siam.

Entre quelques animaux qui paraissent propres au royaume de Siam, Gervaise admire certains oiseaux plus grands, dit-il, que les autruches, & dont le bec a deux pieds de long; c'est l'oiseau que les naturalistes appellent *grand-gosier*, & les Siamois *noktho*.

Le mêlange de la chaleur & de l'humidité produit à Siam des serpens d'une monstrueuse longueur. Il n'est pas rare de leur voir plus de vingt pieds de long, & plus d'un pied & demi de diamètre. Mais les plus grands ne sont pas les plus venimeux. Gervaise parle avec horreur de celui qui n'a guères plus d'un demi-pied de long, & qui n'est pas si gros que le doigt, mais donc le venin est fort subtil, & que sa petitesse aide à s'insinuer par-tout. Le même écrivain a vu, dans le royaume de Siam, des serpens de toutes les couleurs & plusieurs sortes de scorpions, dont l'un est de la grosseur d'une grosse écrevisse & d'un poil gris noirâtre, qui se hérisse lorsqu'on en approche. Il parle de deux sortes d'insectes très-dangereux; l'un qui a cent pieds, & dont le venin est du moins aussi

Siam.

puissant que celui du scorpion; il est noir & long d'un pied : l'autre plus terrible encore, qui se nomme *tocquet*, parce qu'à certaines heures de la nuit, il jette un cri qui exprime le son de ce mot. Il a la figure du lézard, la tête large & plate, la peau de diverses couleurs très-vives. On le voit nuit & jour sur le toit des maisons, où il fait la guerre aux rats. Sa morsure est mortelle, si l'on ne coupe pas sur le champ la partie blessée. Mais heureusement il n'attaque jamais le premier.

Entre les poissons qui sont propres à la grande rivière de Siam, le plus commun est celui que les Européens ont nommé *caboche*, & dont les nations voisines font tant de cas, qu'il fait un objet considérable du commerce. Les Hollandais mêmes en font de grandes provisions pour Batavia; & séché au soleil, il leur tient lieu, suivant Gervaise, de jambon de Mayence. Ce poisson est long d'un pied & demi, & gros de dix ou douze pouces. Il a la tête un peu plate & presque quarrée. On en distingue deux sortes; l'un gris cendré, & l'autre noir, qui est le meilleur. En général, tous les poissons de cette rivière n'ont presque rien de semblable aux nôtres, & sont de bien meilleur goût. Elle en produit aussi de fort dangereux; sans y comprendre un grand nombre de crocodiles, qui font également la

guerre aux hommes & aux animaux. On a vu plusieurs personnes mourir subitement pour avoir été piquées par des petits insectes du Menam. Celui dont la figure approche de celle du crapaud, enfle de rage, lorsqu'on le touche au ventre, & devient dur comme une pierre. Il se défend avec opiniâtreté quand on l'attaque, & coupe avec ses nageoires tout ce qu'il peut toucher. Siam.





CHAPITRE VII.

Histoire Naturelle des Indes.

Histoire naturelle des Indes.

COMME l'hiver & l'été sont les saisons les plus marquées de notre climat, c'est la saison séche & la saison humide, ainsi qu'on l'a déja dit, qui forment les deux époques principales dans la zône-torride & dans les régions voisines. Les Européens ne laissent pas de leur donner communément le nom d'été & d'hiver, parce qu'elles se succèdent avec la même régularité; c'est-à-dire, que comme on a l'été dans le climat voisin de chaque pole, lorsqu'on a l'hiver dans l'autre, il fait de même un temps sec & beau au nord de l'équateur, lorsque le tems est venteux & pluvieux, au midi, excepté à quelques degrés de la ligne, & dans quelques endroits seulement; mais il y a cette différence entre la zône torride & les zônes tempérées, que lorsqu'il fait un temps sec & beau dans l'une, c'est alors la saison de l'hiver dans celle des deux autres, qui est du même côté. Quand le soleil passe dans l'équinoxe, & qu'il approche de l'un ou de l'autre des tropiques, il commence

mence

mence à échauffer la Zone-tempérée qui regarde le pole vers lequel il va : de sorte que plus il en approche, plus l'air est serein, sec, & chaud, hors des tropiques mêmes. Au contraire, dans la Zone-torride, quoique du même côté de la ligne, plus le soleil est éloigné, plus le tems est sec. A mesure que le soleil s'approche, le ciel se couvre de nuages, & le tems devient pluvieux; car les pluies suivent le soleil. Elles commencent, de chaque côté de la ligne, peu après qu'il a passé l'équinoxe, & d'ordinaire elles continuent jusqu'à son retour.

Histoire naturelle des Indes.

La saison humide, au nord de l'équateur, dans la Zone-torride, commence au mois d'avril ou de mai, & continue jusqu'à celui de septembre ou d'octobre. La saison sèche commence dans le cours de novembre ou décembre, & dure jusqu'au mois d'avril ou de mai.

Dans la latitude méridionale, le tems change aux mêmes mois; mais avec cette différence, que les mois, qui sont secs dans cette latitude, sont humides dans celle du nord, & réciproquement; on observe néanmoins que ces deux saisons ne commencent pas toujours en même-tems, & que tous les pays ne sont pas également partagés de sécheresse & d'humidité. Dans quelques régions les pluies sont plus abondantes que dans d'autres, qui ont par conséquent plus de tems sec. Mais

Histoire naturelle des Indes.

en général, les pays ou les parages qui sont sous la ligne ou qui en sont voisins, ont le fort des pluies aux mois de mars & de septembre.

Les pointes de terre, ou les côtes qui sont les plus exposées aux vents généraux, ont ordinairement le plus de part au tems sec. Au contraire les grandes baies ou les détours de terre, particulièrement sous la ligne, sont plus sujets à la pluie; cependant cette règle n'est pas sans exception; le tems semble se régler, comme les vents, par des causes accidentelles, qui paraissent sujettes elles-mêmes à beaucoup de variation.

Commençons par les côtes qui sont les plus sèches. Sur celle d'Afrique, la sécheresse est extrême depuis le mois de mars jusqu'à celui d'octobre, & c'est aussi la saison sèche du pays. L'humide, ou la pluvieuse, qui dure depuis octobre jusqu'au mois de mars, est modérée, ou du moins, sans ces excès de pluie, qui sont communs dans la plupart des autres pays de ces latitudes. On n'y ressent que des pluies fort douces. Il y arrive quelquefois des tornados, mais ils n'y sont pas si fréquens qu'aux Indes orientales. Sur les côtes du Pérou, depuis le troisième degré de latitude méridionale, jusqu'au trentième, il ne pleut jamais, ni sur mer, jusqu'à deux ou trois cent lieues de terre, ni sur terre du côté de la mer, sans qu'on sache précisément

à quelle diſtance. Cependant on y voit, le matin, de petits brouillards qui durent l'eſpace de deux ou trois heures, & qui ne continuent guères après dix. La nuit amène auſſi des roſées. Cette côte eſt nord & ſud, elle eſt expoſée à la mer du côté de l'oueſt, avec une chaîne de montagnes fort hautes, qui s'étendent le long du rivage. Les vents y ſont toujours au midi; mais il y a cette différence, que les vents réglés de côte, vers l'Amérique, ſoufflent plus loin de terre que ceux d'Afrique; ce qui vient apparemment de la diſproportion des montagnes, dans les deux continens: la hauteur exceſſive des andes ou des cordelières, eſt cauſe ſans doute que le vent d'eſt ne ſe fait ſentir qu'à deux cent lieues de terre dans la mer Pacifique, tandis que le vent général règne juſqu'à près de quarante lieues de la côte d'Afrique qui n'a pas des montagnes ſi hautes. Or ſi celles d'Amérique arrêtent les vents dans leur carrière, on doit ſe perſuader aiſément qu'elles ſont capables d'arrêter les nues, avant qu'elles puiſſent atteindre la côte, & que le tems ſec ne vient que de là; le giſſement des côtes eſt le même; & les mêmes vents y règnent: d'où viendrait la différence du tems, demande Dampier, ſi ce n'eſt de celle des montagnes? on ſait d'ailleurs que leurs parties orientales ne manquent pas de pluie. Il n'en faut pas d'autre preuve que ces

Hiſtoire naturelle des Indes.

Histoire naturelle des Indes.

grandes rivières, qui se déchargent de-là dans la mer Atlantique, au lieu que les rivières de côte du sud sont petites & en petit nombre. On en connaît même qui tarissent tout-à-fait, pendant une bonne partie de l'année; à la vérité, elles reprennent leur cours dans leurs saisons, c'est-à-dire, quand les pluies reviennent au mois de février; ce qui ne manque jamais au couchant des montagnes.

Passons aux côtes humides, telles que la côte de Guinée, depuis le cap Lopez, à un degré de latitude méridionale, jusqu'au cap des Palmes, en y comprenant le détour de terre & toute la côte à l'ouest. C'est un pays extrêmement humide, sujet à de terribles tornados & à des pluies excessives, sur-tout pendant les mois de juillet & d'août, qui n'ont presque pas un beau jour. Toute cette côte est si proche de la ligne, que sa partie la plus éloignée n'en est pas à plus de six ou sept degrés. Cette proximité suffit pour faire conclure que c'est une côte pluvieuse, puisqu'on a posé pour principe que la plupart des lieux voisins de la ligne sont fort sujets aux pluies. On a remarqué aussi que les uns le sont plus que d'autres, & la Guinée peut passer pour une des plus humides parties de l'univers. S'il y a des pays où les pluies continuent plus long-tems, on n'en connaît point

où elles ſoient plus abondantes. Son giſſement doit le faire juger autant que ſa ſituation, parce qu'au nord de la ligne, on y trouve un grand enfoncement, d'où elle s'étend à l'oueſt parallèlement avec la ligne.

La raiſon, qui fait donner par les Européens le nom de ſaiſon sèche & de ſaiſon humide à l'hiver, c'eſt que la moiſſon ſe fait dans la ſaiſon sèche, ſur-tout dans les plantations où l'on recueille le ſucre. Les cannes de ſucre ſont alors du plus beau jaune; & quoiqu'elles en aient moins de jus, il eſt incomparablement plus doux que dans la ſaiſon humide, où quelque mûres que ſoient les cannes, non-ſeulement elles rapportent moins de ſucre, mais le ſucre n'en eſt pas ſi bon, & coûte plus de peine à préparer. Auſſi dans les climats du nord de la ligne, on commence vers Noël à faire le ſucre, lorſque les cannes ſont mûres, après la ſaiſon sèche; au lieu que dans les climats méridionaux, tels que celui du Bréſil, on y travaille au mois de juillet. On connaît auſſi quelques endroits, proches de la ligne dans la partie du nord, où les ſaiſons ſont les mêmes que dans la partie du ſud. Tel eſt le pays de Surinam. Au reſte, quoique la ſaiſon sèche ſoit le tems ordinaire de cueillir les cannes, & la ſaiſon humide le tems propre à les planter, cet ordre n'eſt pas ſuivi ſi conſ-

Histoire naturelle des Indes.

tamment que chacun n'ait égard aussi à sa commodité; d'autant plus qu'en tout tems de l'année on peut les planter avec succès, sur-tout après une pluie modérée, qui tombe souvent dans le cours même des saisons sèches.

On observe en général que les parties occidentales des continens, sont plus sujettes à la pluie que les orientales, à l'exception des côtes d'Afrique & du Pérou. On a déja rapporté la sécheresse de celles-ci, à l'extrême hauteur des andes, qui arrête les pluies. D'un autre côté, lorsqu'on observe que les montagnes ordinaires sont plus sujettes aux pluies que les pays bas, on n'entend que les pays maritimes. Les Anglais rendent témoignage qu'au midi de la Jamaïque, qui commence à Léganez, & qui s'étend à l'ouest jusqu'à la rivière noire, pays fort uni, qui a la mer au midi, & des montagnes du côté du nord, il pleut toujours sur les montagnes avant qu'il pleuve dans le pays plat. Ils assurent que les pluies y commencent trois semaines avant qu'il en tombe vers la mer; qu'on y voit tous les jours des nuages noirs, & qu'on y entend le bruit du tonnerre; que ces nuages, qui semblent d'abord s'avancer vers la mer, sont arrêtés dans leur cours; qu'ils retournent du côté des montagnes, au grand regret des habitans, dont les plantations & les bestiaux ont beaucoup à souf-

Histoire naturelle des Indes.

frir de la sécheresse. En un mot, le défaut de pluie, dans sa saison, est une des plus grandes incommodités de cette partie de l'île. L'herbe y est quelquefois brûlée, & le bétail y périt faute de fourage; au lieu que dans la partie septentrionale, où les montagnes sont voisines de la mer, on ne manque point de riches ondées, jusques dans la saison sèche, vers la pleine ou la nouvelle lune. A la vérité, l'excès des pluies y est incommode dans la saison humide, la petite île des Pins, près de Cuba, est si fameuse par ses pluies, que si l'on en croit les Espagnols, il y pleut tous les jours de l'année. On n'en trouve point d'autre cause, qu'une haute montagne élevée en pointe qui en fait le centre, autour de laquelle les nuages se rassemblent, & qui en est presque toujours couverte. Tous les voyageurs font le même récit de la Gorgone, petite île de la mer du sud. On croit pouvoir conclure que les terres élevées sont ordinairement les plus sujettes aux pluies, il paraît même que la mer l'est moins que la terre. Quand on est proche du rivage, dans la Zone-torride, on voit souvent pleuvoir sur terre, & le ciel couvert de nuées, tandis que le tems est clair & serein sur mer, quoique le vent vienne de terre & que les nuées semblent avancer sur mer, elles retournent souvent en arrière, comme attirées

Histoire naturelle des Indes.

ou retenues par une cauſe ignorée. On lit dans toutes les relations, que les matelots qui font voile près des côtes, & qui voient approcher une nuée, en marquent peu d'embarras, & diſent dans leur langage que la terre va la dévorer. Au reſte tout ce qu'on a dit ici, ne regarde que le voiſinage des terres ; ce qui n'empêche pas qu'à de plus grandes diſtances, il ne pleuve beaucoup auſſi ſur mer.

Enfin l'on a toujours obſervé que dans la ſaiſon humide, il pleut beaucoup plus la nuit que le jour. Après les plus beaux jours, il eſt rare que la nuit ſe paſſe ſans une ou pluſieurs groſſes pluies. Elles durent trois ou quatre heures ; mais c'eſt ordinairement proche des côtes que les nuages ont le plus d'épaiſſeur, qu'ils jètent plus d'éclairs, accompagnés d'un horrible bruit, & que l'eau tombe en plus grande abondance.

Un écrivain dont les récits ſont toujours accompagnés d'utiles obſervations, ſe trouvant aux Indes orientales, en 1688, vers les dix-neuf degrés de latitude ſeptentrionale, s'attacha particulièrement à l'étude des ſaiſons. Il remarque d'abord, comme tous les autres voyageurs, que dans les pays qui ſe trouvent entre les deux tropiques, on diſtingue les ſaiſons en sèches & pluvieuſes, avec autant de juſteſſe que nous les diſtinguons en ſaiſons d'hiver & d'été ;

Histoire naturelle des Indes.

mais, ajoute-t-il, comme le changement de l'été en hiver, & d'hiver en été, n'arrive pas tout d'un coup, & que dans l'intervalle, il se trouve les saisons du printems & de l'automne, qui participent un peu de l'un & de l'autre; on voit aussi dans les Indes, sur la fin de la saison sèche, de petites pluies passagères, qui précèdent les mois où elles règnent avec une violence extrême; & de même à la fin de ce mauvais tems, il fait d'assez beaux jours, qui conduisent à la grande chaleur; les saisons sont généralement fort semblables, pendant le même-tems de l'année, dans tous les endroits de la Zone-torride, qui sont du même côté de l'équateur. Mais à deux ou trois degrés de chaque côté, le tems est plus mêlé & plus inconstant, quoiqu'il approche de l'humidité extrême, & souvent même il est contraire au tems qu'il fait alors du même côté de l'équateur, plus loin vers le tropique: de sorte que pendant le règne du tems pluvieux, dans les parties septentrionales de la Zone-torride, il peut néanmoins faire un tems sec & chaud, à deux ou trois degrés du nord de la ligne. On peut dire la même chose des latitudes & des saisons opposées; mais ce qui est vrai par rapport à la sécheresse ou à l'humidité, dans la Zone-torride, peut l'être aussi généralement

Histoire naturelle des Indes.

à l'égard du chaud & du froid ; car, pour toutes ces qualités il y a sans doute une différence qui naît de la situation du pays, ou d'autres causes accidentelles, outre celle qui dépend de leur différente latitude. C'est ainsi que la baie de Campèche, dans les Indes occidentales, & celle du Bengale dans les Indes orientales, qui ont à-peu-près la même latitude, sont tout-à-la-fois extrêmement chaudes & humides. Il est difficile de juger si c'est de leur situation que cela vient, ou de la foiblesse & de la rareté des bises : cependant si l'on prend garde à la latitude de ces lieux, on trouvera qu'étant près des tropiques, cette seule raison doit les rendre généralement plus sujets aux grandes chaleurs que ceux qui sont proches de l'équateur.

C'est ce qu'on éprouve dans plusieurs endroits des deux Indes, qui ont la même latitude. Les parties qui sont près des tropiques, sont toujours les plus chaudes, particulièrement à trois ou quatre degrés de ces cercles, où la chaleur se fait beaucoup plus sentir que sous la ligne même. On en peut apporter plusieurs raisons indépendamment de la situation particulière du pays & des vents ; par exemple, le jour n'a jamais plus de douze heures sous l'équateur, & la nuit est toujours de la même longueur ; au lieu que sous les tropiques, le plus

Hiſtoire naturelle des Indes.

long jour a près de treize heures & demie, & cette longueur, qui diminue la nuit d'une heure & demie, faiſant une différence de trois heures ſur la nuit & ſur le jour, ne peut manquer de produire un effet conſidérable; d'ailleurs dans les endroits qui ſont, par exemple, à trois degrés des tropiques, ou à vingt degrés de latitude du nord, le ſoleil vient à deux ou trois degrés du zénith, au commencement de mai; & lorſqu'il a paſſé le zénith, il ne va pas plus de deux ou trois degrés au-delà, pour revenir & paſſer encore une fois. Ainſi les habitans de ces pays ont le ſoleil comme ſur leur tête, depuis le commencement de mai juſqu'à la fin de juillet. Au contraire, lorſque le ſoleil vient ſous la ligne, dans les mois de mars & de ſeptembre, il paſſe d'abord vers le nord & le ſud, & ne demeure pas vingt jours à paſſer depuis trois degrés d'un côté, juſqu'à trois degrès de l'autre; ce qui doit faire juger que dans le peu de ſéjour qu'il y fait, la chaleur ne ſçaurait être égale à celle du voiſinage des tropiques, où il continue ſi long-tems d'être vertical au midi, & où il demeure plus long-tems ſur l'horiſon, chaque jour particulier qui ſe trouve ſuivi d'une nuit plus courte.

Ce que l'expérience rend certain, c'eſt qu'aux Indes orientales, vers les vingt degrés de lati-

Histoire naturelle des Indes.

tude du nord, la chaleur eſt exceſſive pendant les mois humides, particulièrement lorſque le ſoleil ſe dégage des nues, & peut les pénétrer. Ceux qui ont paſſé quelques années au Tonquin, qui eſt à-peu-près dans cette poſition, rendent témoignage que c'eſt un des pays les plus chauds qu'ils aient jamais vus : les pluies y ſont auſſi très-abondantes, quoiqu'il ſe trouvé divers endroits dans la Zone-torride où elles le ſont encore plus, & qui ſont néanmoins dans la même latitude & du même côté de l'équateur. La ſaiſon humide y commence à la fin d'avril ou au commencement de mai, & dure juſqu'à la fin d'août, qui ſe termine par des pluies d'une extrême violence. Mais elles ne laiſſent pas d'être mêlées de quelques intervalles de beau tems.

On convient néanmoins que ces différentes ſaiſons ne ſont pas ſi régulières dans leur retour, qu'il ne diffère quelquefois d'un mois ou ſix ſemaines. Elles ne ſe reſſemblent pas toujours, non plus, pendant toute leur durée. Quelquefois les pluies ſont plus violentes & plus longues, & quelquefois elles ſont plus modérées. Dans certaines années, elles ne ſont pas ſuffiſantes pour produire une récolte médiocre. Dans d'autres, elles viennent à contre-tems ; ce qui nuit beaucoup au riz, ou ce qui retarde du moins ſon accroiſſement. On a remarqué pluſieurs fois que

Histoire naturelle des Indes.

dans les pays de la Zone-torride, toute l'agriculture dépend de ces inondations annuelles, qui humectent & engraissent la terre. Si la saison humide est plus sèche qu'à l'ordinaire, les terres qui portent le riz, n'étant pas bien détrempées par le débordement des rivières, la récolte est médiocre; & si le riz, qui est le pain des habitans, manque dans des pays si peuplés, il devient impossible d'y subsister sans le secours des autres régions. De-là vient que dans les tems de nécessité, les pauvres se trouvent réduits à vendre leurs enfans pour se conserver la vie; & que si cette ressource leur manque, ils meurent misérablement dans les rues. Cet usage d'acheter des vivres au prix de ce qu'on a de plus cher, est ordinaire dans toutes les parties des Indes orientales, & particulièrement sur les côtes de Malabar & de Coromandel, où la famine est plus fréquente, & cause quelquefois de furieux ravages; en général, ces deux contrées sont fort sèches. Elles n'ont pas de grandes rivières, qui puissent engraisser la terre, & leur récolte dépend uniquement des pluies. Si ce secours leur manque, comme il arrive quelquefois plusieurs années de suite, la désolation des habitans est incroyable: les voyageurs nous font d'affreuses peintures, des extrémités dont ils ont été témoins. Ils ont vu périr

Hiſtoire naturelle des Indes.

des milliers d'Indiens, & leurs cadavres épars dans les campagnes. Les plus heureux ſont ceux qui conſervent la force de gagner quelques villes maritimes, habitées par les Européens, pour ſe vendre eux-mêmes après avoir vendu leurs femmes & leurs enfans; quoique sûrs d'être tranſportés à l'inſtant hors de leur patrie, & de ne la revoir jamais.

Dans les Indes orientales, on donne au retour réglé des vents de commerce, le nom de mouſſon, dont l'une qui s'appelle mouſſon d'eſt, commence au mois de ſeptembre, & régne juſqu'au mois d'avril, où elle fait place à la mouſſon d'oueſt, qui règne juſqu'au mois de ſeptembre ſuivant: l'une & l'autre ſoufflent de biais dans la côte. La mouſſon d'eſt amène le beau tems, & celle d'oueſt eſt accompagnée de la pluie & des tourbillons. La plupart des pays de commerce, dans les Indes orientales, ſur-tout ceux qui ſont dans le continent, entre la ligne & le tropique du cancer, ſont ſujets à cette variété de changemens & de ſaiſons. Les îles qui ſont ſous la ligne & le tropique du capricorne, ont leurs ſaiſons oppoſées; ce qui n'empêche pas qu'elles ne changent en même-tems.

La différence qu'on remarque entre les mouſſons du nord & les mouſſons au ſud de la ligne, c'eſt qu'au mois d'avril, lorſque la mouſ-

ſon d'oueſt commence au nord, les vents de ſud-ſud-oueſt commencent au midi : c'eſt ce qu'on a nommé mouſſon ſud-ſud-oueſt. Enſuite au mois de ſeptembre, lorſque la mouſſon d'eſt tourne au nord de la ligne, le vent de nord-nord-eſt ſouffle du côté du ſud, & ſe nomme mouſſon nord-nord-eſt. La mouſſon d'oueſt eſt accompagnée de tornados & de pluies, dans la latitude ſeptentrionale. Au contraire, la mouſſon ſud-ſud-oueſt, qui règne en même-tems dans la latitude méridionale, amène le beau tems ; & comme la mouſſon d'eſt amène le beau tems dans la bande du nord, la mouſſon nord-nord-eſt, qui règne en même-tems dans la bande du ſud, amène le mauvais tems & les tornados. Quoique ces vents ne changent pas toujours en même-tems, les mois de ſeptembre & d'avril paſſent néanmoins pour les mois du changement, & ſont ordinairement ſujets aux deux ſortes de vents. Ainſi les mouſſons ſoufflent régulièrement tour-à-tour ; & c'eſt à la faveur de cette révolution, que les navigateurs ont l'avantage de voyager d'une partie des Indes avec un vent, & de retourner avec un autre. La navigation dépend de cette alternative.

Histoire naturelle des Indes.

Il ſerait difficile de concevoir comment le commerce pourrait ſe faire dans ces mers, ſans cette admirable diſpoſition de la nature. Il eſt vrai que pour les ports qui ne ſont pas éloignés

Hiſtoire naturelle des Indes.

l'un de l'autre, on fait ſouvent voiles contre la mouſſon, à l'aide des briſes ou des vents frais de mer & de terre, qu'on trouve près des côtes; mais les grands voyages demandent néceſſairement d'autres ſecours.

Le plus mauvais tems, dans les mers des Indes orientales, eſt au mois de juillet & d'août. C'eſt alors que la mouſſon ordinaire d'oueſt ſouffle preſque ſans interruption, & que le ciel eſt toujours couvert de nuages noirs, qui cauſent de grandes pluies, accompagnées de vents fort impétueux; la fin de cette mouſſon produit un horrible tempête, qui en fait la dernière ſcène, & que les Portugais ont nommée éléphanta. On ſe met enſuite en mer ſans craindre d'autres tempêtes dans cette ſaiſon.

On entend par le terme vulgaire de marées, le flux & le reflux de la mer, dans la côte & hors de côte; qualité de l'océan, qui ſemble être univerſelle, quoiqu'elle ne ſoit pas également régulière ſur toutes les côtes, ni pour le tems, ni pour la hauteur de l'eau, & l'on entend par les courans, un autre mouvement de la mer, qui diffère des marées dans ſa durée, comme dans ſon cours.

Les marées peuvent être comparées aux vents de mer & de terre, en ce qu'elles ne s'éloignent pas des côtes; quoiqu'en effet la mer flue & reflue

flue successivement deux fois le jour, en vingt-quatre heures. Il y a cette différence, à la vérité, que les vents de mer soufflent de jour dans la côte, & les vents de terre, vers la mer, pendant la nuit. Mais ils sont aussi réglés que les marées, dans leur mouvement; & comme elles, ils ne s'éloignent pas des terres.

Histoire naturelle des Indes.

Les courans ont aussi beaucoup de rapport avec les vents réglés de côte. Les uns & les autres sont plus éloignés de terre; & tout porte à croire que les vents réglés de côte ont beaucoup d'influence sur les courans.

On regarde comme un des premiers élémens de la navigation, de savoir le tems des hautes marées; cette science est en effet d'une nécessité absolue dans les mers de l'Europe, où les marées sont plus régulières que dans toute autre mer. Mais on se borne ici à celles des Indes orientales, de la mer du sud, & des autres lieux dont on a recueilli jusqu'à présent les relations dans cet ouvrage.

C'est une observation assez générale, que les plus grandes embouchures des rivières ont les plus fortes marées, & qu'au contraire, sur les côtes qui ont le moins de rivières ou de lacs, elles sont plus petites ou moins sensibles. On remarque aussi qu'en montant avec plus de force, dans les embouchures des grandes rivières, elles

Histoire naturelle des Indes.

ne laiſſent pas d'y monter moins haut, que dans celles dont le paſſage eſt étroit. D'ailleurs, elles ne ſont jamais ſi fortes ni ſi hautes autour des îles qui ſont fort éloignées du continent, qu'autour de celles qui en ſont voiſines, ou que dans les parties mêmes du continent.

Dans la plupart des Indes occidentales, les mareés ne ſont guères plus hautes que dans la Manche; dans les Indes orientales, elles montent fort peu, & ne ſont pas ſi régulières qu'en Europe. Les plus irrégulières ſont celles du Tonquin, vers le vingtième degré de latitude du nord, & celles de la nouvelle Hollande, vers le dix-ſeptième degré du ſud. A peine y peut-on diſcerner les baſſes marées.

Les courans diffèrent des marées à pluſieurs égards. Dans celles-ci, les eaux avancent & reculent deux fois, en vingt-quatre heures; & les courans au contraire, prennent leur direction d'un côté pour un jour ou pour une ſemaine, ou quelquefois davantage; après quoi ils retournent de l'autre. Dans quelques endroits ils courent juſqu'à ſix mois d'un côté, & ſix de l'autre. Quelquefois, ils ne courent d'un côté qu'un jour ou deux vers le tems de la pleine lune; enſuite ils retournent d'une grande force, & reprennent leur premier cours. La force des marées ſe fait généralement ſentir près des

côtes; au lieu que les courans en sont éloignés. On ne s'apperçoit pas de l'effet des courans comme de ceux des marées, par l'accroissement & le décroissement de l'eau, parce que les marées poussent du côté de terre.

Histoire naturelle des Indes.

C'est une observation commune à tous les gens de mer, que par-tout où les vents réglés dominent, le courant est réglé par le vent, & prend la même direction. Mais sa force n'est pas toujours égale; & le mouvement n'en est pas si sensible en haute mer que près des côtes, sur-tout près des caps qui s'avancent fort loin en mer. Autour des îles, les courans se font aussi plus ou moins sentir, suivant leur exposition aux vents réglés. Au reste, il est certain qu'en divers tems de l'année, tous les courans changent leurs cours. Quelquefois la force du vent, qui soulève les vagues & qui les emporte d'un côté, n'empêche pas que le courant, sous leur surface, n'ait une direction contraire. En un mot, il n'est pas extraordinaire de voir deux courans opposés, dans le même-tems, dans le même lieu, & réellement l'un sur l'autre.

Aux Indes orientales, leur direction, pendant une partie de l'année, est de l'est à l'ouest; & pendant l'autre partie, elle est directement opposée. Passons aux productions de la terre.

Productions.

L'*agoucla* que les Portugais nomment aquila

Histoire naturelle des Indes.

par corruption, & les Français bois d'aigle, est un grand arbre qui ressemble d'ailleurs à l'olivier. Son bois est compacte, dur, pesant, de couleur grise, brune ou noirâtre, résineux. Il rend quand on l'approche du feu ou qu'on le brûle, une odeur fort agréable ; on le regarde comme une espèce d'aloës. Il n'a qu'une légère âcreté qui ne se fait même sentir qu'après l'avoir mâché long-tems. C'est dans la Cochinchine qu'il croît particulièrement ; mais les habitans en font un commerce qui le rend assez commun dans toutes les parties des Indes, où l'on s'en sert contre les maladies contagieuses, pour fortifier le cœur & l'estomac. Les grands & les personnes riches en font brûler dans des lieux bien fermés, où ils en reçoivent précieusement les vapeurs, comme une fumigation salutaire pour tout le corps. Il ranime les esprits. On en fait aussi des poignées de sabre & divers petits ouvrages.

L'*alafreira*, arbre un peu plus grand que notre prunier, produit le safran dans les Indes. Sa fleur a le pied jaune, quoique ses feuilles soient blanches ; elle sert aux mêmes usages que le safran d'Europe, qui n'a pas la même bonté. La plus grande singularité de cet arbre est de fleurir pendant la nuit, sans aucune différence de saison dans tout le cours de l'année.

L'aloës des Indes, qui passe pour le meilleur dans les usages de la médecine, est assez semblable au squille, mais plus gros. Ses feuilles sont aussi plus grasses, canelées obliquement & convèxes par leur partie inférieure. Les bords en sont ornés, d'un & d'autre côté, de pointes émoussées, obliquement couchées, & qui paraissent rompues; il porte une tige semblable à celle de l'anthérique. La plante entière répand une odeur très-forte. Elle est d'un goût très-amer, & n'a qu'une racine qui s'avance perpendiculairement en terre comme un pieu. L'aloës croît en abondance dans toute l'Inde.

Histoire naturelle des Indes.

L'*anananseira*, plante qui produit l'ananas des Indes orientales, est peu différent de celui des Indes occidentales & d'Afrique. Son fruit a la même forme, & ses piquans lui donnent quelque ressemblance avec l'artichaut. Sa grandeur commune est d'une palme de long, sur une demie de diamètre; mais sa poulpe jète une odeur de musc. Elle est dure, mêlée de jaune & de blanc, d'un goût aigre-doux, qui devient encore plus agréable, losqu'après l'avoir pelée, on la met dans de l'eau & du sucre. La passion que les Indiens ont pour ce fruit, ne leur permet pas toujours d'attendre qu'il soit mûr; mais ils en corrigent l'aigreur à force de sucre. Il est d'ailleurs fort sain, quoique si chaud,

Histoire naturelle des Indes.

qu'un couteau qu'on y laisserait l'espace d'un jour, perdrait tout-à-fait sa trempe.

L'*angolam* est un fort bel arbre, d'environ cent pieds de haut, & douze pieds de grosseur, qui croît sur les montagnes & parmi les rochers. Il est toujours verd. Son fruit ressemble à celui du cerisier, & dure très-long-tems. Les Indiens du Malabar le regardent comme le symbole de la royauté, parce que ses fleurs sont attachées à ses branches en forme de diadême. Le suc qu'on tire de sa racine, par expression, tue les vers, purge les humeurs phlegmatiques & bilieuses, évacue l'eau des hydropiques. Sa racine en poudre passe pour un spécifique contre la morsure des bêtes venimeuses.

L'*aréka*, qu'on mêle avec le bétel, est un fruit qui croît sur un arbre fort haut, fort droit & fort délié. L'arbre n'est propre qu'à faire des mâts & des vergues, pour des barques d'un port médiocre. Le fruit est de la grosseur d'une petite noix, & couvert aussi d'une peau verte; mais il n'a point de coquille. Dépouillé de sa peau, il ressemble fort à la noix muscade. Lorsqu'il est récent, il contient une matière blanche & visqueuse, dont le goût & l'odeur ont peu d'agrément. Ceux qui n'étant point accoutumé au bétel, mâchent de l'aréka, sans en avoir ôté cette matière visqueuse, s'enivrent aussi

aisément que s'ils avaient pris du vin avec excès : mais cette ivresse dure peu. Si l'aréka commence à vieillir, cette mucosité se dessèche ; le fruit perd sa force & n'enivre plus. Quoique récent, il ne produit pas le même effet sur ceux qui en font un usage habituel.

Histoire naturelle des Indes.

Pour mâcher le bétel, on en prend deux ou trois feuilles, sur une desquelles on étend une petite quantité de chaux éteinte, c'est-à-dire environ la grosseur d'un petit pois. On plie ces feuilles, & l'on en fait un petit paquet, auquel on ajoute la quatrième partie d'une noix d'aréka. On mâche ce paquet, mais on n'en avale point le suc. Cette préparation qu'on nomme simplement le bétel, rougit la salive, la langue & les lèvres. On joint quelquefois au paquet un grain de cardamome, un clou de girofle ou un peu d'ambre gris. Ce mêlange n'a pour objet que de flatter le goût, & ne contribue point à la belle couleur, qui n'est que l'effet du bétel mêlé avec l'aréka & la chaux. Mais ces trois ingrédiens sont si nécessaires pour le changement de couleur, que si l'on en supprimait un, la salive demeurerait verte, & ne deviendrait jamais rouge.

Outre le beau vermillon que ce mêlange donne aux lèvres, & l'agréable odeur qu'il laisse à la bouche, il fortifie l'estomac, il aide à la digestion,

Histoire naturelle des Indes.

& ceux qui en font habituellement l'ufage, peuvent fe paffer du fecours du vin. On prétend auffi qu'il préferve de la gravelle & de la pierre, & qu'il apporte un merveilleux foulagement à ceux qui font attaqués de ces cruelles maladies. Tous les voyageurs affurent qu'elles ne font pas connues dans les pays où le bétel croît, & où l'ufage en eft commun. Auffi les Européens qui font quelque féjour dans l'Orient, s'y accoutument-ils d'abord, & ne manquent-ils pas d'en faire bientôt leurs délices.

L'*ateira*, qui eft de la grandeur du pommier, a les feuilles fort petites. Son fruit a reçu des Portugais le nom de pomme de canelle. Il reffemble à la pomme de pin; verd en dehors, blanc en dedans, mêlé de pepins noirs, & d'une fubftance fi molle, qu'on le mange avec la cuiller. Il eft plus doux & plus agréable que l'anone. Son odeur eft celle de l'ambre & de l'eau rofe, mêlés enfemble. Il eft dans fa maturité au mois de novembre & de décembre.

Le *bambou* ou manebou, fi célèbre & tant de fois nommé dans toutes les relations des Indes orientales, eft une forte de gros rofeau qui croît en manière d'arbre, quelquefois jufqu'à la grandeur du peuplier, & dont les branches s'élèvent droit vers le ciel. Ses feuilles font un peu plus longues que celles de l'olivier. Le tronc eft de la grof-

seur de la cuisse humaine près du genou. Les jointures, ou les nœuds du tronc, sont à la distance d'un empan & demi les unes des autres. Sur la côte de Malabar & de Coromandel, on trouve dans ses jointures une matière blanche & coagulée, que les Indiens nomment *sucar-mambu*, c'est-à-dire sucre de mambu ; comme les Arabes, les Persans & les Mores, lui donnent le nom de *tabaxir*, qui signifie dans leur langue, jus blanc. Ses vertus médicinales la rendent si précieuse, qu'en Arabie & en Perse, elle se vend ordinairement au poids de l'argent. On l'emploie pour la fièvre chaude, la colique, le flux de sang, & pour les maladies secrètes. Dans la plupart des autres parties des Indes, les bambous n'ont point cette substance ; mais leur tronc & leurs grosses branches servent, par-tout, à mille usages qu'il est inutile de répéter.

Histoire naturelle des Indes.

L'arbre qui produit le benjoin est grand, touffu, & ses feuilles ressemblent à celle du limonier. Il en découle naturellement une sorte de gomme qui est le benjoin, nommée *lou* par les Arabes. Mais on fait dans les arbres & dans leurs rejetons mêmes, des incisions & des fentes, pour en tirer plus de cette espèce d'encens, qui est une des plus précieuses marchandises de l'Orient, par le cas qu'on fait de son odeur

Histoire naturelle des Indes.

& de ses usages pour la médecine. Les plus jeunes arbres produisent le meilleur benjoin, qui est noirâtre. Le blanc, qui sort des vieux arbres, est bien moins estimé; mais, pour vendre tout au même prix, ceux qui font ce commerce les mêlent ensemble.

Le bétel, si souvent nommé dans ce recueil, avec les différences que l'usage de chaque pays y fait mettre, demanderait une longue explication pour réunir toutes ses qualités. Cette fameuse feuille est celle d'un arbrisseau rampant, comme le lierre & le poivre. Elle ressemble beaucoup, par la figure, aux feuilles de ces deux plantes; mais sont goût est aromatique. Elle est naturellement d'un beau verd. Cependant on a trouvé le secret de faire blanchir les feuilles du bétel, en les renfermant dans de petits coffres, composés d'un tronc récent de bananier, & les arrosant au moins une fois par jour. La perte de leur couleur naturelle ne change rien à leur goût, qui en devient, au contraire, plus fin & plus délicat. On ne présente jamais chez les personnes de qualité que celles qui sont parfaitement blanches.

Le *calamba* est un arbre dont le bois est fort précieux par son odeur, à laquelle on attribue de grandes vertus, & par l'usage qu'on en fait

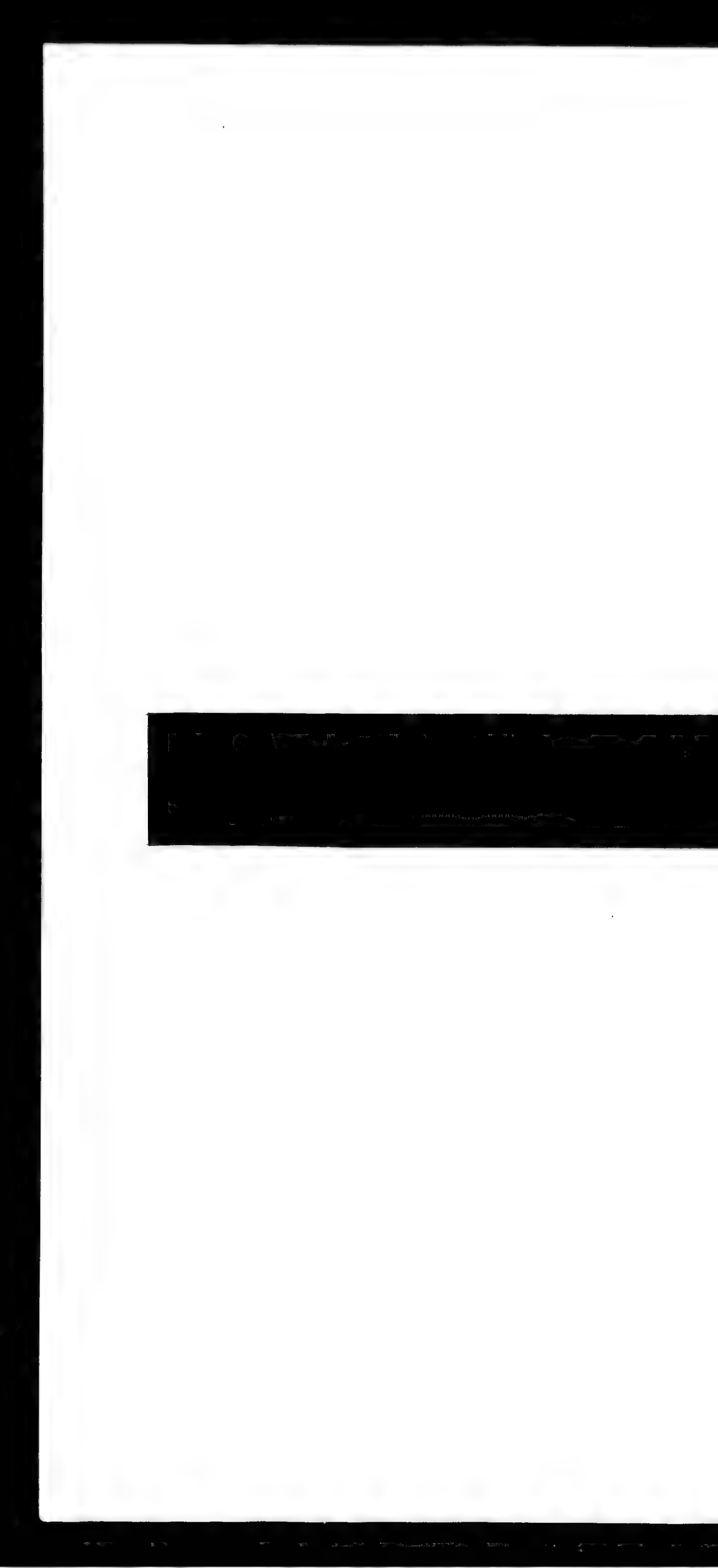
Histoire naturelle des Indes.

pour les ouvrages de marqueterie. C'eſt une eſpèce d'aloës, ſuivant Pyrard, qui diſtingue deux ſortes d'aloës des Indes; l'un, dit-il, que les Indiens nomment calamba, & l'autre *garoa*. Il ſe vend aſſez cher, ſur-tout dans les lieux où il ne croît pas, parce que tous les grands ſe font honneur d'en brûler, pour le faſte a r que pour l'excellence du parfum. Sa couleur verdâtre.

Le *calame*, ou roſeau aromatique, eſt ſorte de roſeau qui contient une matière ſpongieuſe & jaunâtre, dont on ſe ſert contre les faibleſſes de nerfs, & que les femmes Indiennes emploient particulièrement contre les vapeurs. Après les grandes chaleurs du pays, on en fait auſſi prendre aux chevaux, avec de l'ail, du ſel, du ſucre & du beurre; mêlange qu'on nomme *arata*, & dont on vante beaucoup la vertu.

Le camphrier eſt un arbre aſſez commun aux Indes orientales, mais qui ne porte point partout une gomme auſſi eſtimée que celle des mêmes arbres dans l'île de Bornéo.

La plante qui ſe nomme *dutroa*, croît aux Indes dans les lieux incultes. Elle s'élève comme un buiſſon; ſes feuilles ſont pointues, découpées, blanches; & lorſqu'elles tombent,



[redacted]

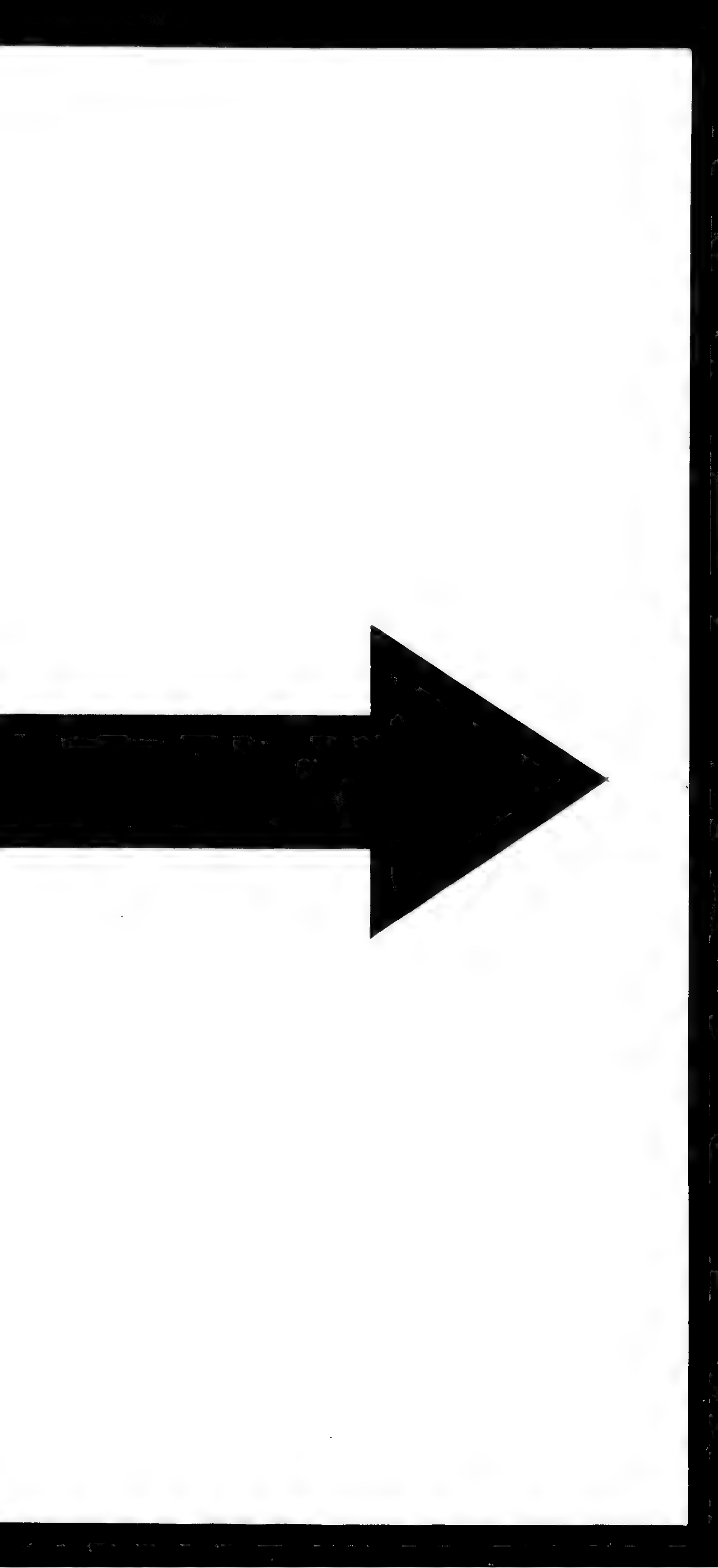
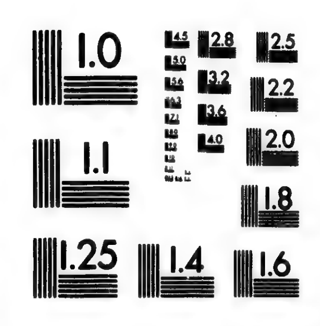
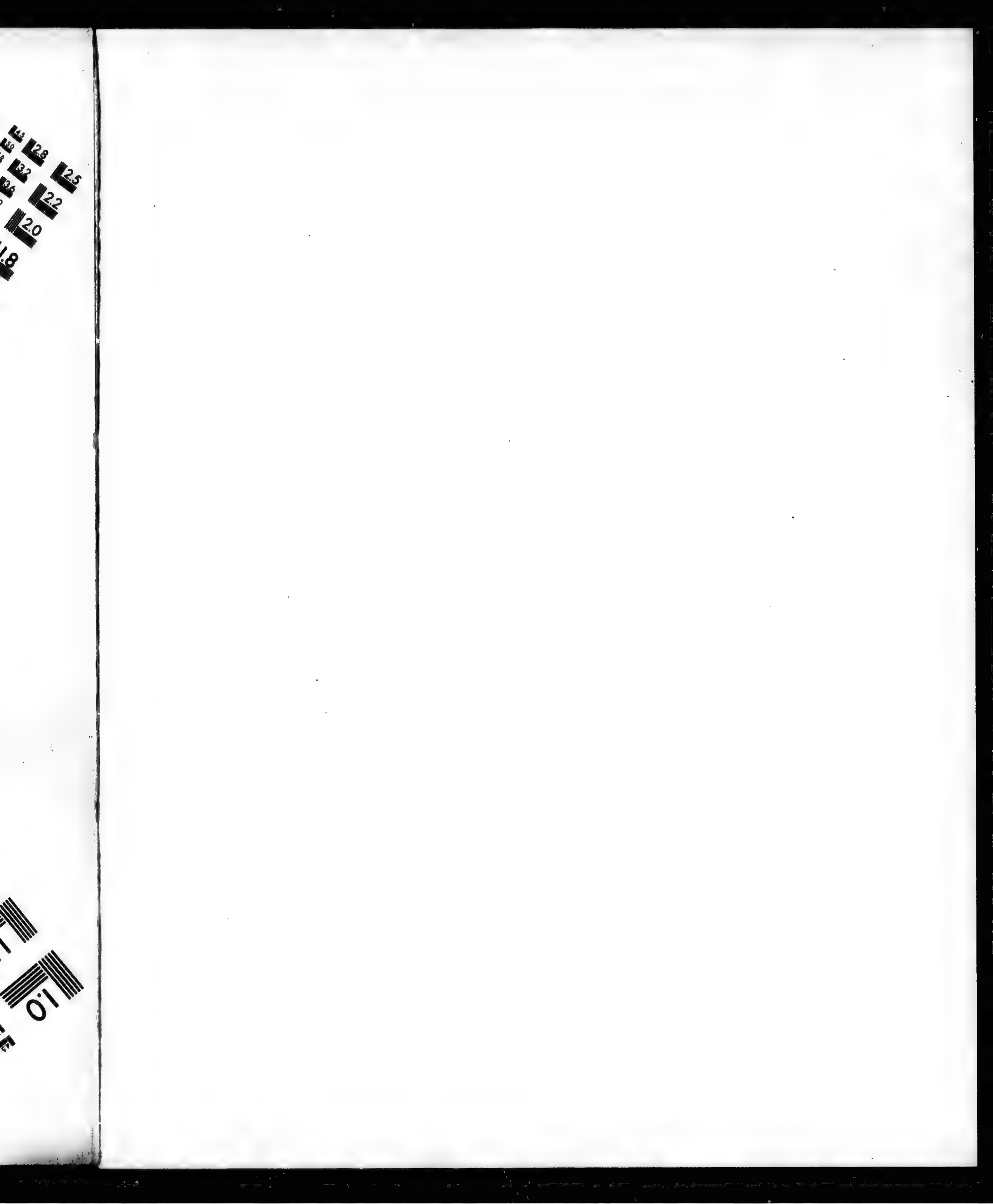


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0

Histoire naturelle des Indes.

elles font place à une tête ronde, qui naît & qui se remplit de grains ou de pepins. Cette semence mêlée avec de l'eau ou du vin, ou avec quelqu'autre mets, & prise dans une certaine quantité, fait mourir en riant ou en poussant des cris; si l'on en prend moins, on en est quitte pour devenir tout-à-fait hébêté pendant l'espace de douze ou quinze heures, sans savoir ce qu'on dit, ce qu'on fait, ni ce qu'on voit; ou pour tomber dans un profond sommeil qui dure l'espace de vingt-quatre heures. C'est la ressource des femmes libertines, lorsque pour se livrer au plaisir, elles ont besoin d'endormir leurs maris ou leurs gardiens.

Le *figueira* ou bananier des Indes, est moins un arbre qu'une plante tendre, de la grosseur de la cuisse humaine, & haute de quinze à vingt palmes, avec des feuilles qui en ont environ quatre de largeur. On croit aux Indes, comme en Afrique, que ces feuilles furent celles dont les premiers pères du genre humain couvrirent leur nudité. Les Indiens s'en servent au lieu de plats & d'assiettes, & s'épargnent la peine de les nettoyer, en les renouvellant à chaque repas. Ils les font servir aussi de papier sur lequel ils écrivent. Cette plante, dont le tronc peut être être comparé, pour la forme, à la tige des

roſeaux, ne porte du fruit qu'une fois. Lorſqu'elle a fourni ſoixante, ſoixante & dix, & jusqu'à cent bananes, on coupe le tronc par le pied, & l'on en voit naître un rejeton. On diſtingue deux ſortes de bananes indiennes : les unes de la longueur d'une palme, groſſes & rondes comme un œuf, qui ſe nomment bananes à rôtir. Le goût en eſt auſſi doux que celui des figues ſauvages. Elles ſont fort nourriſſantes lorſqu'on les mange rôties, avec un peu de canelle & de ſucre. Leur poulpe eſt d'un blanc rouſsâtre, & pleine d'une petite ſemence tendre & noire, qui ſe mange auſſi. On a ſoin de les cueillir vertes, pour les faire jaunir & mûrir dans les maiſons comme les melons d'hiver. Les bananes de la ſeconde eſpèce s'appellent bananes de jardin. Elles ſont plus douces, de meilleur goût & plus chaudes que les autres, qui ſont naturellement froides ; mais elles ſont moins grandes, quoiqu'elles aient les mêmes ſemences. On les mange crues. Les unes & les autres mûriſſent dans le même tems.

Hiſtoire naturelle des Indes.

Le gingembre des Indes orientales, eſt une plante dont la tige ſort de terre à la hauteur de deux ou trois empans, & n'eſt pas plus groſſe que nos petits roſeaux. Ce ſont ſes racines que les Indiens mangent, ou vertes, en manière de ſalade, ou confites au ſel & au vinaigre. Il

Histoire naturelle des Indes.

paraît que le nom de gingembre vient des Arabes, qui nomment la racine gingibil.

L'*ikara-mouli* est une racine extrêmement chaude, dont on use dans une cuillerée d'eau chaude, pour guérir l'indigestion. Quelquefois elle cause le vomissement : on s'en sert aussi contre le venin ; & l'on assure que, présentée au serpent dans sa fraîcheur, elle le fait fuir.

Il croît de l'indigo dans plusieurs endroits des Indes. Celui du territoire de Brana, d'Indoua & de Corsa, dans l'Indoustan, à une ou deux journées d'Agra, passe pour le meilleur. Il en vient beaucoup aussi dans le pays de Surate, sur-tout vers Sarquesse, à deux lieues d'Amandabath. C'est de-là qu'on tire particulièrement l'indigo plat. Il en croît de même nature, & à-peu-près de même prix, sur les terres de Golkonde.

On sème l'indigo aux Indes orientales, après la saison des pluies. Sa feuille approche de celle des panais jaunes, mais elle est plus fine. Il a de petites branches, qui sont de vrais bois. Il croît jusqu'à la hauteur d'un homme. Les feuilles sont vertes pendant qu'elles sont petites, mais elles prennent ensuite une belle couleur violette tirant sur le bleu. La fleur ressemble à celle du chardon, & la graine à celle du senegré.

L'usage général des Indiens est de le couper

Histoire naturelle des Indes.

trois fois l'année, la première coupe se fait, lorsqu'il a deux ou trois pieds de hauteur, & on le coupe alors à demi-pied de terre. Cette première récolte est sans comparaison meilleure que les deux autres. Le prix de la seconde diminue de dix ou douze pour cent; & celui de la troisième, d'environ vingt pour cent. On en fait la distinction par la couleur, en rompant un morceau de la pâte. La couleur de celle qui se fait de la première coupe, est d'un violet bleuâtre, plus brillant & plus vif que les deux autres; & celle du second est plus vif aussi que celle de la troisième. Mais, outre cette différence, qui en fait une considérable dans le prix, les Indiens en altèrent le poids & la qualité par des mêlanges.

Après avoir coupé les plantes, ils séparent les feuilles de leurs petites queues, & les font sécher au soleil; ils les jettent dans des bassins faits d'une sorte de chaux, qui s'endurcit jusqu'à paraître d'une seule pièce de marbre. Ces bassins ont ordinairement quatre-vingt à cent pas de tour. Après les avoir à moitié remplis d'eau saumache, on achève de les remplir des feuilles sèches, qu'on y remue souvent, jusqu'à ce qu'elles se réduisent comme en vase ou en terre gasse. Ensuite on les laisse reposer pendant quelques jours; & lorsque le dépôt est assez fait pour ren-

Histoire naturelle des Indes.

dre l'eau claire par-dessus, on ouvre des trous, qui sont pratiqués exprès autour du bassin pour laisser écouler l'eau. On remplit alors des corbeilles de cette vase. Chaque ouvrier se place, avec sa corbeille, dans un champ uni, & prend de cette pâte avec les doigts, pour en former des morceaux de la figure & de la grosseur d'un œuf de poule coupé en deux, c'est-à-dire plat en bas & pointu par le haut. L'indigo d'Amandabath s'applatit, & reçoit la forme d'un petit gâteau. Les marchands qui veulent éviter de payer les droits d'un poids inutile, avant que de transporter l'indigo d'Asie en Europe, ont soin de le faire cribler pour ôter la poussière qui s'y attache. C'est un autre profit pour eux, car ils la vendent aux habitans du pays qui l'emploient dans leurs teintures. Ceux qui sont employés à cribler l'indigo, y doivent apporter des précautions. Pendant cet exercice, ils ont un linge devant leur visage, avec le soin continuel de tenir les conduits de la respiration bien bouchés, & de ne laisser, au linge, que deux petits trous vis-à-vis des yeux. Ils doivent boire du lait à chaque demi-heure; & tous ces préservatifs n'empêchent point, qu'après avoir exercé leur office pendant huit ou dix jours, leur salive ne soit quelque tems bleuâtre. On a même observé que si l'on met un œuf le matin près des cribleurs,

tribleurs, le dedans en eſt tout bleu le ſoir, lorſqu'on le caſſe.

Histoire naturelle des Indes.

A meſure qu'on tire la pâte des corbeilles, avec les doigts trempés dans de l'huile, & qu'on fait des morceaux, on les expoſe au ſoleil pour ſécher. Les marchands qui achètent l'indigo en font toujours brûler quelques morceaux, pour s'aſſurer qu'on y a pas mêlé de ſable. L'indigo ſe réduit en cendre, & le ſable demeure entier. Ceux qui ont beſoin de graine pour en ſemer, laiſſent, la ſeconde année, quelques pieds ſécher ſur l'herbe, les coupent & en recueillent la ſemence. Quand la terre a nourri l'indigo pendant l'eſpace de trois ans, elle a beſoin d'une année pour ſe repoſer, avant qu'on y en sème d'autre.

Le *makarekau*, bel arbre, par ſa hauteur & ſon étendue, n'eſt pas moins remarquable par ſon utilité. Ses racines ſont réellement hors de terre, où elles ne tiennent que par un petit bout; ce qui le fait paraître comme ſuſpendu ſur des pilotis & des arcades, au travers deſquelles on voit le jour. Elles ſont longues, groſſes, belles & polies. Lorſque les Indiens, ſur-tout aux Maldives, ont beſoin de bois uni, ils coupent une partie de ces racines, & n'en laiſſent pas ordinairement plus de quatre pour ſoutenir l'arbre, qui, ſans être endommagé, en pouſſe d'au-

Histoire naturelle des Indes.

tres avec une nouvelle vigueur. Ses fleurs sont longues d'un pied, grosses, blanches, doubles, & jètent une odeur très-douce. Le fruit est de la grosseur d'une citrouille, rond, couvert d'une peau dure, & divisée par quarreaux qui pénètrent jusqu'au centre. Sa couleur est incarnate. Le gros fruit ne se mange point ; mais il est rempli de pignons d'un excellent goût. Les feuilles ont une aune & demie de longueur, & sont larges d'un empan. On les divise en deux peaux sur lesquelles on peut écrire avec de l'encre, comme sur du parchemin. Le bois est humide, poreux & rempli de filamens, qui ne permettent pas d'en faire beaucoup d'usage.

Le *mangostan* est un excellent fruit d'un arbre de même nom, sur-tout dans l'île de Java, où le goût en est plus fin qu'en tout autre lieu. Il ressemble beaucoup à nos prunelles de haie.

Dampier le regarde comme le plus délicat de tous les fruits. Il ressemble à la grenade, mais il est beaucoup plus petit.

Le *manguera*, qui porte le fruit qu'on appelle mangue ou mangoué, semble occuper le troisième rang après le cocotier & le *betleira* dans l'estime des Indiens, & dans l'opinion même des voyageurs. Il est de la hauteur d'un grand poirier, mais il a les feuilles plus grandes & plus minces. Son fruit est pesant. La queue,

par laquelle il pend à l'arbre, n'a pas moins d'un pied de long. Il eſt verd en dehors; & lorſqu'il eſt dépouillé de ſon écorce, ſa poulpe paraît d'un blanc jaunâtre. On en diſtingue pluſieurs eſpèces, dont le goût eſt différent; tels que les *carreiras*, les *mallejas*, les *nicolas*, les *ſatias*, & quelques autres; mais ils ſurpaſſent tous, en délicateſſe, les meilleurs fruits de l'Europe. Dellon proteſte qu'il ne connaît rien de ſi délicieux. Le tems ordinaire de leur maturité eſt dans le cours d'avril, de mai & de juin, quoiqu'il s'en trouve quelques-uns de mûrs dans les deux ou trois mois précédens. Leur qualité eſt fort chaude. L'uſage eſt de les cueillir verds, comme tous les autres fruits des Indes, & de les laiſſer mûrir dans les maiſons; ce qui ne demande pas plus de deux ou trois jours. On les confit, ſoit au ſucre, ſoit au vinaigre; & les Indiens font de celles-ci une eſpèce de ſalade qu'ils nomment *achar*, pour laquelle les Portugais ne ſont pas moins paſſionnés qu'eux. Le bois du manguera s'emploie aux ouvrages de menuiſerie.

Histoire naturelle des Indes.

Le *mangoreira* eſt un arbriſſeau, que les Portugais nomment jaſmin d'Arabie, d'où il peut avoir été tranſporté, & qui ne ſe trouve néanmoins que dans l'Indouſtan. Il porte de très-belles fleurs blanches, qui s'appellent *mango-*

Hiſtoire naturelle des Indes.

rins, & dont l'odeur tient de celle du jaſmin ; avec beaucoup plus de douceur, & cette différence, que le jaſmin n'a que ſix feuilles, au lieu que le mangorin en a plus de cinquante.

La *molucane* eſt une plante qui s'élève depuis trois ou quatre pieds juſqu'à ſept, & qui tire ſon nom des Moluques, parce qu'elle n'a nulle part des propriétés ſi ſalutaires. Elle eſt d'un beau verd. Sa tige eſt menue, tendre, un peu creuſe, faible, jettant beaucoup de rameaux qui provignent lorſqu'on les laiſſe ramper ; de ſorte qu'une plante occupe quelqufois beaucoup d'eſpace. Ses feuilles reſſemblent à celles du ſureau, mais ſont molles, tendres, dentelées à l'entour. Sa fleur eſt ſemblable à celle de la citrouille, mais un peu plus grande & de couleur jaune. Elle croît dans les lieux humides, & demeure verte toute l'année. Sa ſeconde écorce & ſes feuilles ſont un puiſſant vulnéraire ; elles guériſſent les ulcères les plus invétérés & les plus malins. Elles adouciſſent les douleurs ; elles arrêtent le ſang. Les Indiens nomment cette plante, dans leur langue, le remède des pauvres, & la ruine des médecins, parce que ſes vertus ſont infinies.

L'*oloturion* eſt une ſorte d'ortie, d'une nature ſi cauſtique & ſi venimeuſe, qu'il ſuffit d'y toucher, pour ſentir une ardeur ſemblabe à celle

qu'on ressent de l'eau bouillante, & qui excite une violente fièvre, si l'on n'y applique point aussi-tôt de l'ail pilé, que l'expérience a fait connaître pour remède. Malgré cette pernicieuse qualité, on ne laisse pas, dans plusieurs contrées des Indes, de mêler le suc de cette plante avec l'arrack ou l'eau-de-vie du pays, pour la rendre plus piquante, au risque de gagner des crachemens de sang, le marasme & la phthisie. D'autres font cuire l'oloturion dans l'eau de la mer, y mêlent du suc de limon, & son écorce hâchée fort menu, & mettent ce mêlange dans des roseaux creusés, où ils le conservent pour assaisonner leur viande. Quelques-uns comptent l'oloturion entre les zoophites.

Le *palmier de bergios* ou *des singes*, a les branches en forme de grand fouet à plusieurs branches, ou de ce qu'on appelle ordinairement une discipline. On fait de très-beaux chapelets de son fruit; & les gros grains sont naturellement mieux travaillés qu'ils ne le seraient par le plus habile graveur.

Le *panoma* que les Européens nomment, par excellence, bois des Moluques, est de la grandeur d'un coignassier. Sa feuille ressemble à celle de la mauve, & son fruit à une aveline; mais il est plus petit, & son écorce est plus noirâtre & plus molle. Les grandes vertus de cet arbre

Hiſtoire naturelle des Indes.

portent les Indiens à le cultiver ſoigneuſement; & ceux qui en élèvent dans des jardins, n'en accordent pas aiſément la vue aux étrangers. Son bois eſt fort purgatif. S'il purge trop, on tempère ſon action en buvant un verre d'eau d'orge ou de riz. Il réſiſte au venin, & remédie à toutes les bleſſures & morſures empoiſonnées. On ne le vante pas moins pour les fièvres quartes & continues, pour les coliques, l'hydropiſie & la gravelle, pour la difficulté d'uriner, pour la douleur des jointures, pour la migraine, les skirres, les écrouelles, les vers, & pour exciter l'appétit. Sa doſe eſt depuis quatre grains juſqu'à demi-ſcrupule, dans du bouillon. On en apporte en Europe, mais il y eſt rare & cher.

Le *pereyra* ou le guaiavier des Indes orientales, n'eſt pas un arbre fort grand, mais ſes branches le rendent fort touffu, quoiqu'il ait les feuilles aſſez petites. Son fruit eſt verd & jaune en dehors, de la figure d'une poire, blanchâtre en dedans, & d'une ſubſtance molle. Il a le goût d'une poire trop mûre. On en fait de très-bonnes confitures, sèches & liquides. Ce fruit croît pendant toute l'année.

Le plantin des Indes orientales reſſemble beaucoup au bananier, & ne ſe diſtingue que par ſon fruit, qui eſt beaucoup plus gros, & de moitié plus long. Quelques voyageurs lui

donnent le nom de roi des fruits, sans excepter la noix de coco. Dampier, qui est de ce nombre, en donne une curieuse description. L'arbre qui le porte a, dit-il, ordinairement, dix à douze pieds de haut, & trois ou trois pieds & demi de tour. Il ne vient point de graine, & l'on ne s'apperçoit pas même qu'il en ait; mais il pousse de la racine des vieux. Si l'on arrache ces tendres rejetons, & qu'on les plante ailleurs, ils sont quinze mois avant de reproduire, & s'ils demeurent dans leur situation naturelle, ils produisent dans l'espace d'un an. Le fruit n'est pas plutôt mûr que l'arbre s'altère; mais alors, il en vient plusieurs jeunes à sa place; en sortant de terre, il pousse deux feuilles. Lorsqu'il parvient à la hauteur d'un pied, il en pousse deux autres entre les premières, & peu à près, deux encore, qui sont suivies par d'autres dans le même ordre jusqu'à la fin du mois, où l'on apperçoit un petit corps de la grosseur du bras, environné de huit ou dix feuilles, dont les unes ont quatre ou cinq pieds de haut. Les premières n'ont pas d'abord plus d'un pied de long sur un demi-pied de large, & leur tige n'est pas plus grosse que le doigt: mais à mesure que l'arbre hausse, les feuilles s'élargissent. A mesure que les jeunes feuilles poussent en dedans, les vieilles s'étendent, & leurs pointes penchent du

Histoire naturelle des Indes.

Histoire naturelle des Indes.

côté de la terre; d'autant plus longues & larges, qu'elles sont plus proches de la racine. Elles tombent enfin & se pourrissent, sans qu'on cesse d'en voir pousser de jeunes au sommet, qui rendent l'arbre toujours verd. Dans la perfection, elles n'ont pas moins de sept ou huit pieds de long, sur un demi-pied de large. Elles vont en diminuant jusqu'au bout, & se terminent par une pointe ronde. Leur tige est alors de la grosseur du bras, presque ronde, & d'environ un pied de long, entre la feuille & le tronc de l'arbre. Si la feuille est en dehors, la partie de la tige, qui sort de l'arbre, paraît renfermer la moitié du tronc, comme une sorte de peau épaisse; & de l'autre côté de l'arbre, il y a vis-à-vis une autre peau qui répond à la première. Les deux autres feuilles qui viennent en dedans, sont opposées aussi l'une à l'autre; mais de manière que si les deux qui sont en dehors, poussent au nord & au sud, les autres poussent à l'est & à l'ouest, toujours dans le même ordre. Ainsi, le tronc de cet arbre, comme celui du bananier paraît composé de plusieurs peaux, qui croissent les unes sur les autres. Lorsqu'il est dans sa parfaite grandeur, il pousse, au sommet, une tige forte, plus dure qu'aucune autre partie du tronc. Cette tige sort du cœur de l'arbre, de la longueur & de la grosseur du bras. C'est autour de cette tige que viennent premièrement

Histoire naturelle des Indes.

les fleurs, & que les fruits se forment ensuite par pelotons. Il croît dans une gousse de six ou sept pouces de long, & de la grosseur du bras. Cette enveloppe est molle & jaune dans sa maturité. Sa figure est celle d'une grosse saucisse ; & le fruit qu'elle renferme, n'est pas plus dure que le beurre ne l'est en hiver, & du goût le plus délicat. Il se fond dans la bouche comme la meilleure marmelade. Il n'a que de la chair, sans aucune sorte de pepins.

Pour le manger, au lieu de pain, l'usage est de le rôtir ou de le cuire à l'eau, dans le tems qu'il a toute sa grandeur; mais avant qu'il ait pris sa couleur jaune, c'est-à-dire avant qu'il soit tout-à-fait mûr. Ceux qui n'y joignent ni viande ni poisson, le mangent avec une sauce de jus de citron, de sel & de poivre en gousse, qui le rend d'un très-bon goût. Quelquefois, pour en varier l'apprêt, ils mangent un morceau de plantin rôti, avec un morceau de plantin mûr & crud. Le premier sert de pain, & l'autre de beurre. Dampier raconte que les Anglais, aussi passionnés pour ce fruit que les Indiens, prennent cinq ou six plantins mûrs, les hachent, en font une masse, & la font bouillir en forme de pudding, qu'ils appellent côte de maille, parce que c'est une ressource commune contre la faim. On en fait aussi de très-bonnes tartes. Verds, coupés par

Histoire naturelle des Indes.

tranches, & séchés au soleil, ils se gardent long-tems, & se mangent comme des figues. Quelques Indiens prennent du plantin mûr, le rôtissent, le coupent en pièces, dont ils expriment le jus dans une certaine quantité d'eau, & s'en font une liqueur agréable, douce & nourrissante, qui approche du *lambswol* ou laine d'agneau, liqueur anglaise, composée de pommes & de l'espèce de bière qu'on nomme *ale*. Le même voyageur ajoute que dans plusieurs endroits des Indes occidentales qu'il avait parcourus, la liqueur de plantin se fait autrement. On prend dix ou douze plantins mûrs, qu'on met dans une cuve, & sur lesquels on jete huit pintes d'eau dans l'espace de dix heures. Les sucs du fruit faisant fermenter & écumer ce mélange, on peut le boire quatre heures après. Mais il ne se garde pas plus de vingt-quatre heures. Ceux qui aiment cette liqueur, qui est vive, rafraîchissante, & dont le seul défaut est d'être fort venteuse, ne manquent pas d'en faire tous les jours. Lorsqu'elle devient aigre, on en fait de très-bon vinaigre.

Dans l'île de Mindanao, les habitans ont trouvé le secret de faire usage, pour leur habillement, d'un arbre qui ne sert qu'à la nourriture des autres Indiens. Dampier, qui en fait le récit, ne nous apprend pas pourquoi cette invention ne s'est pas communiquée au reste des

Indes. Le vulgaire de cette île n'est habillé, dit-il, que des draps qu'on fait de cet arbre. Le plantin ne produit qu'une fois; & lorsque le fruit est mûr, on le coupe près de la terre, pour en faire du drap. Un long couteau suffit pour le partager en deux, comme le bananier. Ensuite, on lui coupe la tête, qui laisse un tronc de huit ou dix pieds de longueur. On lève les écorces extérieures, qui sont fort épaisses du côté des racines. Le tronc devient alors d'une égale grosseur & de couleur blanchâtre. On le fend par le milieu, après quoi l'on fend encore les deux moitiés, le plus près du milieu qu'il est possible. On laisse tous ces morceaux au soleil l'espace de deux ou trois jours, pendant lesquels une partie de l'humidité de l'arbre se sèche, & les bouts paraissent alors pleins de petits filets. Les femmes, dont l'occupation est de faire les draps, prennent un à un ces filets, qui s'enlèvent aisément depuis un bout du tronc jusqu'à l'autre, de la grosseur à-peu-près d'un fil mal blanchi; car les filets sont naturellement d'une grosseur fixe. On en fait des pièces de sept à huit verges de long, dont la chaîne & la trême sont de même matière & de même grosseur. Ce drap dure peu; mais la facilité de le faire supplée à sa bonté. Il est dur lorsqu'il est neuf, & un peu gluant lorsqu'il est mouillé.

Histoire naturelle des Indes.

Histoire naturelle des Indes.

L'arbrisseau qui porte le poivre est gravissant. Ses feuilles ressemblent à celles du lierre. On les plante toujours, soit au pied de quelques murs, soit proche d'autres arbres, afin qu'en s'élevant il trouve un appui qui le soutienne. Ses feuilles ont une odeur forte, & le goût piquant, comme celui du fruit. Lorsque le poivre est fleuri, il sort du bouton en petites grappes, à-peu-près comme les groseilles. Ses grains, qui sont d'abord verds, deviennent insensiblement d'un rouge très-vif, à mesure qu'ils mûrissent. Aussi-tôt qu'il est tout-à-fait mûr, on le cueille, on l'expose au soleil, où se desséchant, il se ride & devient tel que nous le voyons en Europe. Il n'est pas d'une égale beauté dans tous les pays qui en produisent. Celui du Malabar est le moins estimé. On n'en trouve point dont la couleur soit naturellement blanche, comme plusieurs écrivains se le sont imaginé; toute sorte de poivre est noir lorsqu'il est sec, ou du moins fort brun. On en fait du poivre blanc, en le battant, lorsqu'on le fait sécher en le dépouillant de sa peau, qui est noire & ridée. Les Indiens ont une autre manière de le rendre blanc, lorsqu'il est déja sec; c'est de le faire tremper dans l'eau, & de le frotter quand il est humecté, pour en faire tomber la peau; mais il paraît que cette méthode peut lui faire perdre beaucoup de sa force.

Histoire naturelle des Indes.

Beaulieu, pendant un long séjour qu'il fit dans l'île de Botton, s'attacha particulièrement à s'instruire de la culture du poivre : il croît, dit-il, en terre franche & grasse. On le plante au pied de toutes sortes d'arbres, autour desquels il rampe & s'entortille comme le houblon. Ceux qui veulent s'en faire un revenu, choisissent de bons rejetons, qu'ils plantent au pied d'autant d'arbrisseaux. Il faut apporter beaucoup de soin à nettoyer ou sarcler toutes les herbes qui croissent à l'entour. Le rejeton croît sans porter de fruit jusqu'à la troisième année qu'il commence ; & la quatrième en rend une grande abondance. Il se trouve des plantes qui en donnent jusqu'à six & sept livres ; mais il n'est jamais plus gros ni en plus grand nombre que dans les trois premières portées. Dans les trois suivantes, c'est-à-dire jusqu'à la sixième, qui est la neuvième année de son plant, le poivrier rapporte un tiers de moins, & la grosseur de son fruit diminue aussi d'un tiers. Enfin, pendant trois autres années, il ne porte presque plus, & le poivre est fort petit. Les années d'après ne rendent plus rien. On est obligé de planter d'autres rejetons, par où l'on doit juger, observe Beaulieu, quelle est l'erreur de ceux qui ont écrit que le poivre se recueille sans travail. « Quelque jeune qu'il soit, » ajoute-t-il, il porte peu, s'il n'est soigneu-

Histoire naturelle des Indes.

» ſement cultivé & ſarclé : j'en ai vu pluſieurs » plantes négligées dans les bois, qui ne don- » naient aucun fruit ».

Les trois premières années demandent des ſoins extrêmes, pour arrêter la naiſſance des herbes dans un climat fort humide, non-ſeulement par les pluies, mais encore par les abondantes roſées qui ne manquent jamais la nuit, « & qui » ſont telles, que ſi l'on va ſe promener avant » le lever du ſoleil, dans les champs où l'on » néglige d'arracher les herbages, on en ſort » auſſi mouillé que du fond de l'eau ». Lorſque le poivrier eſt prêt à porter du fruit, il faut ébrancher les arbres qui lui ſervent d'appui, afin que les branches ne lui dérobent rien des rayons du ſoleil, qui lui ſont plus néceſſaires qu'à toute autre plante. Il faut auſſi prendre ſoin, lorſque la grappe eſt formée, qu'elle ſoit ſuſpendue ſur quelque petit bout de branche ou eſtoc, dans la crainte que ſa pſeanteur ne faſſe retomber la plante, qui eſt d'elle-même aſſez tendre, ſur-tout dans le tems de ſa plus grande fécondité ; une autre attention, qui n'eſt pas moins néceſſaire, eſt d'écarter de la plantation toute ſorte de bétail, ſur-tout les buffles & les bœufs, & d'autres animaux, qui s'embarraſſant parmi les plantes, ruinent les eſpérances des plus ardens ouvriers. Il faut que la diſtance entre les

plantes ſoit telle qu'on puiſſe tourner à l'entour, parce qu'auſſi-tôt qu'elles ont été déchargées de leur fruit, on eſt obligé d'employer des échelles pour les émonder. Sans cette précaution, elles s'étendraient trop en hauteur, & l'année d'après elles porteraient moins de fruit.

Hiſtoire naturelle des Indes.

Le poivre ſort d'abord en petites fleurs blanches, qui paraiſſent ordinairement au mois d'avril; dans le cours de juin il eſt noué. Il eſt gros & verd dans le mois d'août, & ſa force eſt déja fort vive. Cependant les Indiens le mangent en ſalade, ou le font confire en *achar* avec d'autres fruits, dans une ſauce au vinaigre, qui le conſerve une année entière. Il eſt rouge en octobre; il noircit en novembre. Enfin, dans le couts de décembre, il eſt tout-à-fait noir, & par conſéquent prêt à cueillir. Cependant cette règle n'eſt pas ſi générale, qu'en pluſieurs endroits, il ne ſoit plus avancé ou plus tardif.

On coupe les grappes, on les fait ſécher au ſoleil, qui eſt alors très-ardent, juſqu'à ce que d'eux-mêmes les grains ſe ſéparent de leur queue. Il leur faut environ quinze jours pour ſécher. Dans cet eſpace, il eſt beſoin de les tourner ſouvent, & de les mettre à couvert pendant la nuit. Mais enſuite la ſéparation ſe fait en un jour ou deux. Il ſe rencontre ſur la plante des grains qui ne rougiſſent & ne noiciſſent point,

Histoire naturelle des Indes.

mais qui deviennnet blanc. Les Indiens sont fort attentifs à les cueillir & à les amasser, pour les usages de la médecine; dans la vente, ils s'en font payer un double prix, du moins entr'eux; car pour les étrangers, qui en demandent aussi, ils ont l'art de blanchir le poivre commun. Ils le cueillent encore rouge, ils le lavent à plusieurs eaux avec du sable, qui emporte la pellicule rouge qui noircirait; & le cœur demeurant découvert après cette opération, conserve sa blancheur naturelle.

Le meilleur poivre est ordinairement celui qui se vend par mesure, & non au poids, parce qu'il n'est pas mouillé, & qu'on n'y peut mêler ni gravier ni sable, sans s'exposer à faire voir la tromperie en le mesurant. La mesure des marchands est le *nali*, qui contient seize *gantes*. Chaque gante contient quatre *chuppes*; & quinze nali font le bahar, qui est de quatre cent cinquante livres, poids de marc. Cette mesure néanmoins diminue d'un quart dans les états du roi d'Achem. Le prix commun du bahar, jusqu'au tems de Beaulieu, avait été de seize piastres; & jamais, dit-il, il n'avait passé vingt.

On distingue deux sortes de poivre, le gros & le petit. La plus grande partie du gros vient de la côte du Malabar, & se vend dans les villes de Calecut & de Tutocorin. Il en vient aussi des

Histoire naturelle des Indes.

des terres de Visapour, & la vente s'en fait à Réjapour, petite ville du même pays. Quelques voyageurs nous apprennent que les Hollandais, qui le vont acheter des Malabares, n'emploient point d'argent à ce commerce, qu'ils donnent en échange diverses sortes de marchandises, telles que du coton, de l'opium, du vermillon & du vif-argent : c'est ce gros poivre qu'ils transportent en Europe. Pour le petit qui vient de Bantam, d'Achem & de quelques autres lieux vers l'Orient, il en sort fort peu de l'Asie, où il s'en consomme beaucoup, sur-tout parmi les Mahométans. Il a le double de grains plus que le gros; & les Mores se font honneur de faire paraître beaucoup de grains dans leurs alimens; sans compter que la chaleur du gros poivre incommode la bouche. On prétend que tout le poivre que les Hollandais enlèvent sur la côte de Malabar, ne leur revient, par leurs échanges, qu'à trente-huit piastres les cinq cent livres; & que sur les marchandises, qu'ils donnent dans ce commerce, ils gagnent encore cent pour cent. On ajoute qu'il serait facile de s'en procurer, argent comptant, pour vingt-huit ou trente piastres; mais, à ce prix même, ce serait l'acheter plus cher que les Hollandais. Le poivre long, qui est assez commun dans toutes les Indes, sur-tout dans les états du

Grand-Mogol, y eſt ordinairement à fort bon compte; & ſon bois ſe vend toujours deux tiers de moins.

La racine de *quil* ou *quirpèle*, que les Portugais ont nommée *pao de cobra*, & les Hollandais *bois de ſerpent*, eſt d'un blanc qui tire un peu ſur le jaune, fort dure & fort amère. Les Indiens la broient avec de l'eau & du vin de palmier, pour s'en ſervir contre les fièvres chaudes, contre les morſures de ſerpent, & contre la plupart des venins. Elle tire ſon nom indien d'un petit animal de la grandeur & de la figure d'un furet, qui eſt ennemi des ſerpens, juſqu'à les attaquer lorſqu'il en voit, & qui court à cette racine pour en manger, auſſi-tôt qu'il ſe ſent bleſſé dans le combat.

Le *rima*, qu'il ne faut pas confondre avec le ſagu, eſt un autre arbre à pain, mais connu ſeulement dans les îles Marianes. Sa tête eſt large & touffue. Ses feuilles ſont de couleur noirâtre. Le fruit croît aux branches comme les pommes. Il eſt de la groſſeur d'un pain d'un ſou & de forme ronde. L'écorce en eſt épaiſſe, forte, jaune & liſſe. Les inſulaires n'ont pas d'autre pain. Ils le cueillent dans ſa maturité pour le faire cuire au four, où l'écorce ſe grille & noircit. On en ôte alors la ſurface, après laquelle il reſte une peau mince & tendre qui

couvre une poulpe de fort bon goût, & blanche comme la mie du meilleur pain. Comme ce fruit est sans pepins & sans noyaux, tout se mange également: mais il demande d'être mangé frais; car dans l'espace de vingt-quatre heures, il devient sec & de mauvais goût.

Histoire naturelle des Indes.

La plante du riz, qui est la principale nourriture des pays orientaux s'y élève à la hauteur de trois ou quatre pieds. Sa feuille est plus large que celle du froment. Elle porte deux épis larges, fort divisés & chargés de graines oblongues & plattes. Les épis sont barbus; & cette barbe est longue de deux ou trois pouces. Elle est fourchue par le bout, & ordinairement frisée vers le bas. Les grains sont de couleur blanche, & contenus dans une cosse ou peau brune. On croit que c'est des Indes orientales que le riz a passé dans les autres parties du monde. Il est très-fécond; mais il aime les terres humides, & croît même dans ces eaux; ce qui paraît dans plusieurs endroits des Indes, où les moissonneurs sont dans l'eau jusqu'aux genoux, pour en faire la récolte. Il mûrit dans les chaleurs de l'été, & l'on en fait la dernière récolte vers l'équinoxe d'automne. Quoiqu'il soit plus employé en alimens qu'en remèdes, on le croit bienfaisant dans les flux hépatiques, dans les crachemens de sang & dans plusieurs autres mala-

Histoire naturelle des Indes.

dies ; mais on recommande alors que l'eau ou le lait dans lequel on le fait cuire, soit chalybé, ou qu'on y ait éteint des pierres ardentes. Les Indiens se servent d'une décoction légère de riz avec de l'eau, comme d'un véhicule pour divers remèdes. On fait aux Indes plusieurs sortes de pains avec le riz, & c'est un sentiment général, qu'il donne de l'embonpoint à ceux qui en font un usage habituel, malgré l'opinion des anciens médecins, qui le croyaient peu nourrissant & difficile à digérer. On en tire aussi par la distillation une espèce de liqueur, qui se nomme arack, comme l'eau-de-vie de palmier : mais répétons qu'arack est un nom générique que les Indiens donnent à toutes liqueurs fortes. Au surplus, ils mettent une différence extrême entre les riz de différentes parties des Indes.

Le *soamouna* est un bel arbre, mais d'une figure extraodinaire. Le haut & le bas de son tronc sont de même grosseur. Dans son milieu, il est relevé de plus du double & la grosseur d'un vaisseau. Le bois est épineux, gris en dehors, blanc en dedans, moëlleux, poreux comme le liège. Ses feuilles sont oblongues, veineuses, dentelées, attachées cinq à cinq à d'assez longues queues. Ses fruits sont des [illegible] longues qui contiennent des pois rouges. On coupe les épines de cet arbre pendant qu'elles sont vertes,

& l'on en tire un ſuc excellent pour les inflammations des yeux, pour fortifier la vue & pour arrêter les larmes involontaires. Mais dans quel pays croît le fruit qui pourrait arrêter les larmes de la douleur ? Hiſtoire naturelle des Indes.

L'arbre qui donne le ſagu, & que les Européens appellent du même nom, porte, parmi les Indiens, celui de *ſagumanda*. C'eſt de ſon tronc même qu'on fait une eſpèce de pain, en rapant le bois, qui n'eſt qu'une moëlle un peu dure, & le faiſant détremper dans l'eau, on en compoſe une eſpèce de tourteaux ou galettes dans des formes qui n'ont pas d'autre uſage, & dans leſquelles on les fait ſécher au ſoleil, juſqu'à ce qu'ils deviennent auſſi durs que le biſcuit de mer. On fait cuire auſſi le ſagu comme une bouillie, & l'on prend pour cela les parties les plus fines, qu'on mêle avec une quantité d'eau convenable. Cet aliment eſt celui de la plupart des îles orientales qui ne produiſent ni riz, ni froment, ne ſeigle.

Le ſagumanda n'eſt pas fort haut, mais ſon tronc eſt épais. Ses feuilles ont quelque reſſemblance avec celles du cocotier. Dans la jeuneſſe de ces arbres, on coupe une de leurs plus groſſes branches, & l'on applique à l'endroit de l'inciſion une bamboche creuſe, qui eſt un morceau ſcié d'une des plus groſſes cannes de ſucre

Histoire naturelle des Indes.

Elle ſert de baſſin, pour recevoir en peu de tems une liqueur qui découle en abondance comme celle des cocotiers; & pendant toute la ſaiſon, l'on y en recueille tous les jours à-peu-près la même quantité. Les Indiens donnent à cette liqueur le nom de *ſagouar* : elle eſt d'une douceur qui ſurpaſſe celle du miel, & d'abord aſſez mal-ſaine, mais on y en mêle une autre nommée *houbat*, compoſée du ſucre de diverſes herbes, qui lui donnent une ſorte d'amertume. Avec cette préparation, le ſagouar eſt aſſez ſain, pour ceux qui en uſent ſobrement; & les Hollandais mêmes n'ont guères d'autre boiſſon aux Moluques & dans l'île d'Amboine. Mais, pris avec excès, il enivre, il rend le viſage pâle, il fait même enfler le corps. On le rend plus agréable en y mêlant du ſucre & de l'arack.

Le ſandal eſt un arbre de la grandeur du noyer. Il porte un fruit aſſez ſemblable aux ceriſes, mais qui devient noir après avoir commencé par être verd, & qui eſt ſans goût. Le bois de ſandal eſt dans une haute eſtime aux Indes. On diſtingue le rouge, le jaune & le blanc, dont les deux derniers, qui croiſſent en abondance dans les îles de Timor & de Solor, ſont les plus recherchés. On broie, ou l'on pile ce bois avec de l'eau, pour le réduire en bouil-

Histoire naturelle des Indes.

lie, dont on ſe frotte le corps. On le brûle auſſi en petits morceaux, dans les appartemens, comme un parfum des plus ſalutaires.. Quoique les Indiens faſſent peu d'uſage du ſandal rouge, parce qu'ils y trouvent moins de vertu, on le tranſporte dans les autres pays, où il ſert aux uſages de la médecine.

Le ſavonnier, ou l'arbre du ſavon eſt un grand arbre, du nombre de ceux qui ſe dépouillent de leurs feuilles. Il porte pour fruit une eſpèce de petites boules, qui ont quelque reſſemblance avec les cormes, mais dont l'écorce devient jaunâtre en mûriſſant. Frottées entre les mains, elles ſe convertiſſent en un ſavon très-blanc, qui eſt fort utile pour laver la ſoie, & que les Indiens emploient à cet uſage.

On trouve en pluſieurs endroits des Indes l'arbre ſenſible, dont le fruit commence à ſauter dès qu'on y touche le moins du monde. Gautier Schouten raconte qu'un jour ſe trouvant aſſis, près de Cochin, ſous un de ces arbres, avec quelques-uns de ſes compagnons, « ils ne furent » pas peu ſurpris, pour ne pas dire effrayés, » lorſque ce fruit merveilleux, qu'ils ne pri- » rent d'abord que pour une feuille, vint à ſe » groſſir, à ſe mouvoir, & même à faire plu- » ſieurs ſauts, lorſqu'ils y eurent touché ».

Le *ſionanna* eſt un arbriſſeau fort agréable à

Hiſtoire naturelle des Indes.

la vue. Il porte des *baies* & des *ombelles*. Son fruit croît dans les branches inférieures, tandis que les ſupérieures ſont ornées de boutons & de fleurs. Toutes ſes vertus réſident dans ſa racine, qu'on vante beaucoup contre le venin des plus dangereux ſerpens.

Le *tagera* eſt une plante aſſez haute, dont les feuilles, broyées & appliquées ſur les piquûres des abeilles, des mouſtiques & des autres groſſes mouches, calment promptement les douleurs. Ses ſemences s'emploient broyées pour les puſtules & les ulcères.

Le *talaſſa* eſt une plante qui ne produit ni fleurs ni fruits, mais dont les feuilles s'emploient diverſement pour aſſaiſonner les ſauces. On les mange vertes pour s'exciter à la volupté.

Les tamarins, ou tamarindes, car les voyageurs ne s'accordent point ſur ce nom, croiſſent dans preſque toutes les parties des Indes, & ſont particuliérement fort communs au Bengale. Ce ſont des arbres d'une grandeur & d'une beauté remarquable. Le tronc eſt bienfait, les branches s'élèvent fort haut & jettent d'agréables feuilles. On les tranſplante jeunes des lieux incultes, où la nature les produit, dans les endroits où l'on ne remue point la terre, tels que les carrefours des chemins, les places publiques,

Histoire naturelle des Indes.

les rues, pour y servir d'ornement. Ils donnent un charmant ombrage, où les Indiens se mettent à couvert de l'ardeur du soleil. Les fleurs ressemblent beaucoup à celles des pêchers ou des amandiers. Mais sur la fin elles deviennent amères. Il en sort un fruit, long & un peu courbe, dans une gousse à-peu-près semblable à celles de nos fèves, qui paraît d'abord verte, & qui devient grise, à-peu-près de la longueur du doigt. Au coucher du soleil, le fruit se retire sous la feuille, & le lendemain il reparaît à l'arrivée de cet astre. Chaque gousse contient trois ou quatre petites fèves qui tirent sur le brun, & qui sont enveloppées d'une espèce de moëlle gluante. C'est proprement cette moëlle qui se nomme tamarin. Elle est d'un goût rude & aigre. Les Indiens & les Portugais s'en servent à l'apprêt de leurs viandes. On en sale, on en fait des confitures au sucre qui se transportent dans tous les pays du monde, & cette manière de les préparer est la meilleure. Elle consiste à les tirer des gousses & à les paîtrir ensemble; après quoi l'on y jette du sucre; & sans autre façon, l'on en remplit diverses sortes de pots. Ils conservent toujours ce goût aigrelet, qui les rend assez agréables; & leur principale vertu est de purifier le sang.

Le *théca* est comme le chêne des Indes. C'est

Histoire naturelle des Indes.

un grand arbre, dont on trouve des forêts entières. Les Indiens idolâtres n'emploient point d'autre bois pour bâtir & réparer leurs temples. Ils tirent des feuilles une liqueur qui leur sert à teindre en pourpre leurs soies & leurs cotons. Elles leur servent aussi d'aliment. Leurs médecins en font un syrop avec du sucre, pour guérir les aphtes. Les fleurs, bouillies dans du miel, sont un autre remède qui évacue les eaux hydropiques.

L'arbre de *saint Thomas* ne produit aucun fruit; mais il est d'une beauté admirable par ses feuilles, qui ressemblent parfaitement à celles du lierre, & sur-tout par ses fleurs, qui sont autant de lis violets d'une excellente odeur.

Le *venen* est un arbre des parties les plus orientales de l'Inde, qui est épineux, & qui porte des fleurs blanches d'une odeur extrêmement agréable. Le fruit est assez gros, & contient, sous une écorce qui ressemble à celle du coing, un poulpe rougeâtre, dont le goût est celui du raisin avant qu'il soit mûr. On extrait de ses fleurs une eau forte odorante; & du suc exprimé de son fruit, on prépare une sorte de liqueur.

Le *zerumbet* serait tout-à-fait semblable à la plante du gingembre, si ses feuilles n'étaient pas plus longues & plus larges. Sa racine se coupe & se sèche, ou se confit au sucre. Elle a plus de

vertus, & le goût plus fin que le gingembre.

Histoire naturelle des Indes.

Entre diverſes ſortes d'oranges, le *camchain* & le *campkit* ſont dans une haute eſtime, ſurtout dans la Cochinchine & le Tonquin, où leur excellence ne peut être comparée à rien. Le camchain eſt de couleur jaunâtre. Sa peau eſt épaiſſe & rude : mais rien n'approche de l'odeur & du goût de ſa chair, qui eſt auſſi jaune que de l'ambre. Elle eſt ſi ſaine, qu'on ne la défend pas même aux malades. Le campkit eſt rond & plus petit de la moitié que le camchain, ſa couleur eſt un rouge foncé. Il a la peau douce & déliée, & le goût délicieux, mais il eſt malſain, ſur-tout pour ceux qui ont l'eſtomac faible. Il donne le cours de ventre; il cauſe des tranchées douloureuſes à ceux qui l'ont déja. La ſaiſon de ces deux fruits eſt depuis le mois d'octobre juſqu'à celui de février.

Nous avons obſervé ſur la canelle, qu'elle ne vient aujourd'hui que de Ceylan. On a déja remarqué, dans la deſcription de cette île, que l'arbre qui la porte, reſſemble beaucoup à nos ſaules, & qu'il a trois écorces, dont on ne prend que la première & ſeconde. Ajoutons que celle-ci eſt incomparablement la meilleure. On ne touche point à la troiſième, parce qu'elle eſt néceſſaire à la conſervation de l'arbre; & cette diviſion demande tant de ſoin, qu'on en fait

Histoire naturelle des Indes.

comme un métier, qui s'apprend dès la jeunesse. Les derniers voyageurs font remarquer que la canelle coûte plus aux Hollandais qu'on ne se l'imagine. Le roi de l'île, qu'on appelle roi de Candi, du nom de sa capitale, & qui est presque toujours en guerre avec eux, ne manque point de choisir le tems de la récolte, pour les surprendre, ou les incommoder par ses attaques. Ils sont obligés d'entretenir quinze ou seize cent hommes de guerre pour la défense d'un même nombre d'ouvriers qui travaillent dans les bois à lever les écorces. Ces travailleurs sont nourris pendant le reste de l'année, sans compter la dépense des garnisons habituelles de Colombo, Point-de-Galle, Manaar, Jafanapatan, & plusieurs autres places que la compagnie de Hollande occupe dans l'île. Des frais si considérables augmentent nécessairement la cherté de la canelle. L'arbre produit pour fruit une sorte d'olives, qui ne se mangent point, mais dont les Portugais avaient trouvé le moyen de faire un autre usage. Ils les mettaient dans une chaudière avec de l'eau simple & la petite pointe des branches, pour faire bouillir tout ensemble, jusqu'à ce que l'eau fût tout-à-fait consumée. Le dessus de cette matière, après l'avoir laissée refroidir, était une pâte assez semblable à de la cire blanche; & le fond donnait une espèce

de camphre. De cette pâte, ils faisaient des cierges, pour l'office de l'église aux principales fêtes; & l'odeur de canelle qu'elle répandait en brûlant, avait la force des meilleurs parfums. Ils en envoyaient à Lisbonne, pour la chapelle du roi. Mais on ne nous apprend pas que les Hollandais aient suivi cette méthode.

Histoire naturelle des Indes.

Les Portugais tiraient aussi de la canelle des terres voisines de Cochin, moins bonne, à la vérité, que celle de Ceylan, mais qui se donnait à meilleur marché. La compagnie de Hollande, les ayant chassés de cette ville, a fait ruiner tous les caneliers du pays. On ne parle point de ceux de Mindanao & de quelques autres îles, non plus que des girofliers qui croissent hors des Moluques; parce que l'expérience a fait connaître que les uns & les autres sont comme autant d'avortons ou de productions sauvages qui ne méritent pas le nom d'épiceries.

Le *chiampin*, fleur blanche, originaire de la Chine, jette une excellente odeur. On la confit; & dans cet état, elle prend une consistence très-ferme, qui ne l'empêche point d'être fort douce au palais. L'arbre qui la porte, est une espèce de petit plantane.

Tous les voyageurs observent, de la noix muscade, que son arbre ne se plante point; & comme on a peine à concevoir qu'il se répande

Histoire naturelle des Indes.

ſans ſecours, on aſſure, pour diminuer l'étonnement, que dans la maturité des noix, il vient, des îles méridionales, un grand nombre d'oiſeaux qui les avalent entières, & qui les rendent de même, c'eſt-à-dire, ſans les avoir digérées. Elles tombent à terre; & la matière viſqueuſe dont on les ſuppoſe couvertes, ſert, dit-on, à leur faire prendre racine; ce qui produit un arbre qu'on n'obtiendrait pas de la nature en le plantant par d'autres méthodes. La plupart de ces oiſeaux ſont de l'eſpèce de ceux que les Européens nomment oiſeaux de paradis, & qui s'appellent proprement *manucodiatas*. Ils paſſent en troupes, comme nous voyons les grives pendant la vendange. La noix muſcade les enivre. Il en meurt toujours quelques-uns; & les fourmis, dont les îles ſont remplies, leur mangent les pieds. Delà vient l'opinion vulgaire, que les oiſeaux de paradis n'ont pas de pieds; quoiqu'un grand nombre de voyageurs rendent témoignage qu'ils en ont vu avec des pieds, & qu'on liſe dans nos hiſtoires, qu'un marchand Français, nommé Contour, en envoya un d'Alep à Louis XIII, auquel il ne manquait aucune des qualités qui ſont communes aux oiſeaux. C'eſt proprement dans les ſix petites îles de Banda, & dans l'île de Damme, que croît la muſcade; comme le girofle, dont on a donné auſſi la

description dans un autre article, vient dans l'île d'Amboine avec plus d'abondance qu'en tout autre lieu, depuis que les Hollandais ont fait arracher les girofliers dans la plupart des autres îles, qui sont comprises sous le nom de Moluques.

Histoire naturelle des Indes.

La gomme-laque, que les Mores nomment lak, & qui porte le nom de *tick* au Pégu, où le commerce en est considérable, donne aux Indiens cette belle couleur d'écarlate qu'ils emploient à teindre & à peindre leurs toiles. On prétend qu'elle est moins l'ouvrage de la nature que de certaines fourmis aîlées, qui suçant la gomme lorsqu'elle découle des arbres qui la produisent, la rendent ensuite sur les feuilles des mêmes arbres, à-peu-près comme les abeilles font le miel. Lorsque toutes les branches sont couvertes de cette matière, on les rompt, pour les faire sécher. Le laque s'en sépare aussi-tôt qu'elles sont sèches, & se soutient par sa consistance en forme de roseaux. Dans cet état, elle est, suivant les mêmes auteurs, d'un brun roux. Tavernier s'écarte un peu de ces idées. Il prétend qu'au Pégu, les fourmis aîlées font le laque par terre en petits tas, qui sont quelquefois, dit-il, de la grosseur d'un tonneau; au lieu qu'au Bengale, elles en entourent le bout des branches de diverses sortes d'arbrisseaux.

Histoire naturelle des Indes.

De-là vient, ajoute-il, que celle du Bengale est plus belle & plus nette que celle du Pégu, où il se mêle toujours quantité d'ordures, quoiqu'il ne désavoue pas qu'elle est en plus grande abondance au Pégu, & que les Hollandais y en prennent beaucoup, pour la transporter en Perse, où elle sert aussi à la teinture. Ce qui en reste après en avoir tiré la couleur, ne s'emploie que pour revêtir diverses sortes de petits ouvrages, & pour faire de la cire à cacheter, en y mêlant quelque autre couleur. Quantité de femmes Indiennes n'ont pas d'autre occupation que de nettoyer le laque, lorsqu'on en a tiré la couleur écarlate. Elles lui en donnent un autre, & le forment en bâtons, comme la cire d'Espagne. Les compagnies d'Angleterre & de Hollande en achètent tous les ans cent cinquante caissons.

Baron, d'après lequel on a donné la description du Tonquin, assure que les ouvrages de laque n'y cèdent point à ceux d'aucune autre contrée, si l'on excepte, dit-il, ceux du Japon, qui passent pour les meilleurs de l'univers; ce qui ne vient même que de la différence du bois, qui l'emporte beaucoup sur celui du Tonquin; car on ne trouve aucune différence sensible dans la peinture ou le vernis. Le laque du Tonquin, suivant le même récit, est une simple gomme liquide, qui coule du corps ou des branches des

des arbres : le peuple de la campagne en recueille une si grande quantité, que tous les jours on en voit apporter de pleins tonneaux au marché de Cachao, sur-tout dans la saison de l'ouvrage. Elle est naturellement blanche, & de la consistance de la crême : mais l'air en change la couleur, & la fait paraître noirâtre. Les cabinets & tous les ouvrages qui doivent être vernis, se font d'une espèce de sapin, qui se nomme *ponc*. Mais les ouvriers du pays sont fort éloignés de l'habileté des nôtres ; & souvent lorsqu'ils mettent le vernis sur leurs ouvrages, il leur arrive de rompre les pointes, les jointures, ou les coins de tiroirs, comme on n'a que trop souvent l'occasion de le remarquer dans les marchandises de cette nature, qui se transportent en Europe. Dampier raconte que, de son tems, les Anglais, qui faisaient le voyage de Tonquin, se faisaient accompagner d'un habile menuisier de l'Europe, pour le travail des meubles, qu'ils faisaient vernir ensuite par les ouvriers du pays. Ils portaient avec eux jusqu'à des ais de notre sapin, qui vaut beaucoup mieux que le ponc. Enfin l'on ajoute que les maisons, où l'on travaille au laque, sont très-mal-saines ; ce qu'on regarde comme l'effet d'une espèce de poison qui est renfermé dans cette

Histoire naturelle des Indes.

gomme, & qui pénètre par les narines jufqu'au cerveau des ouvriers. On les voit couverts de puftules & d'ulcères, quoique l'odeur de la matière, qu'ils ont entre les mains, n'ait rien d'ailleurs de trop fort ou de défagréable. Ils n'y peuvent travailler que dans la faifon sèche, ou pendant le fouffle des vents du nord, qui sèche beaucoup; parce qu'ils mettent plufieurs couches de vernis l'une fur l'autre, & que la dernière doit toujours être sèche avant qu'on y en mette une nouvelle. Avec quelque foin qu'il ait été confervé, il devient noirâtre auffi-tôt qu'il eft expofé à l'air : mais l'huile & d'autres ingrédiens qu'on y mêle, relèvent l'éclat de fa couleur. La dernière couche n'eft pas plutôt sèche, qu'on s'attache à la polir. Cette opération, qui ne confifte qu'à la frotter beaucoup avec la paume de la main, la rend auffi luifante que le verre. On fait auffi du laque, une colle qui paffe pour la meilleure qu'on connaiffe au monde.

Le tabac croît en divers endroits des Indes orientales, & quelquefois en fi grande abondance, qu'on en laiffe perdre la moitié par la négligence de le cueillir. Les qualités en font différentes.

Le meilleur opium vient de l'île Célèbes;

quoiqu'il s'en trouve dans d'autres contrées, ſur-tout aux environs de Brampour, dans l'Indouſtan, où les Hollandais vont le prendre en échange pour le poivre.

Histoire naturelle des Indes.

Le ſalpêtre vient en abondance du Bengale, & le rafiné coûte trois fois plus que celui qui ne l'eſt pas. Les Hollandais ont un magaſin à Choupar, qui eſt à quatorze lieues au-deſſus de Patna; & de-là, ils font tranſporter leurs ſalpêtres rafinés, par la rivière, juſqu'à leur comptoir d'Ougly. Ils avaient fait venir des chaudières de Hollande, & pris des rafineurs, pour faire eux-mêmes cette opération; mais elle ne leur a pas réuſſi, parce que les Indiens, irrités de ſe voir ôter le gain du rafinement, refusèrent de leur fournir du petit-lait, ſans lequel il eſt impoſſible de blanchir le ſalpêtre, qui n'eſt pas eſtimé s'il n'eſt d'une blancheur tranſparente.

On n'a jamais trouvé de corail dans les mers des Indes, non plus que dans les autres parties de l'Océan. Cette production de la nature eſt réſervée à la Méditerranée. Les Indes n'ont pas non plus d'ambre jaune, qui paraît réſervé au ſeul rivage de la Pruſſe ducale, dans la mer Baltique. Mais il ſe trouve ſouvent de l'ambre-gris dans celles de l'Orient; & quelques voyageurs en ont pris droit de prétendre qu'il s'y forme. Outre divers

Histoire naturelle des Indes.

morceaux d'une prodigieuse grosseur, que les gouverneurs Portugais ont quelquefois rapportés de Goa & de Mozambique, on sait qu'à la Chine, c'est un usage dans les grands festins, de faire apporter, entre divers parfums, une grande quantité d'ambre, & d'en brûler pour des sommes considérables.

On a déja remarqué, dans la description du royaume de Boutan, que c'est de cette contrée que vient la meilleure sorte & la plus grande quantité de musc.

Le plus estimé de tous les bézoars est celui qu'on tire du royaume de Golkonde. Il s'y trouve, comme on l'a déja fait observer aussi, dans le ventre des chèvres, d'une province au nord-est de cette contrée, qui broutent un arbrisseau, dont les boutons & les bouts des branches donnent au bézoar sa forme. C'est du moins à cette raison qu'on attribue la variété de ses figures. Les habitans du pays connaissent, en tâtant une chèvre, combien elle a de bézoars, & la vendent à proportion du nombre. Ils lui coulent, pour cela, les deux mains sous le ventre, qu'ils battent en long des deux côtés. Tous les bézoars se rendent au milieu, & l'on ne peut se tromper au compte. Leur rareté consiste dans la grosseur, quoique les plus petits n'aient pas moins de vertu que les gros. Mais on y est sou-

Histoire naturelle des Indes.

vent trompé; l'imposture a trouvé le secret de les grossir avec une pâte composée de gomme & d'autres matières, à laquelle on donne même autant d'enveloppe que le bézoar en a naturellement. Il y a deux moyens de reconnaître cette ruse; l'un est de peser le bézoar, & de le faire tremper quelque tems dans l'eau tiède : si l'eau ne change point de couleur, & si le bézoar ne perd point de son poids, il n'est point falsifié. Le second moyen est d'en approcher un fer pointu & rougi au feu : si le fer y entre & le fait rissoler, c'est une preuve qu'il n'est pas naturel. Il en est du bézoar de Golkonde, comme du diamant; sa cherté augmente à proportion de sa grosseur. Si cinq ou six bézoars pèsent une once, la valeur de cette once sera depuis quinze jusqu'à dix-huit francs. Mais un seul bézoar, du poids d'une once, ne vaudra pas moins de cent francs. Il s'en trouve de quatre & cinq onces, qui se vendent jusqu'à deux mille francs.

Tavernier raconte qu'ayant fait plusieurs voyages à Golkonde, avec le dessein de s'instruire parfaitement de tout ce qui regarde le bézoar, il fut long-tems sans pouvoir apprendre dans quelle partie du corps de la chèvre ces pierres se trouvent. Enfin l'occasion qu'il eut d'en faire acheter pour soixante mille roupies à quelques agens des compagnies de Hollande & d'Angle-

Histoire naturelle des Indes.

terre, dispofa les marchands qui avaient fait cette vente, à lui marquer de la reconnaiffance. Il leur demanda quelques-unes des chèvres qui portent le bézoar. Cette propofition les furprit, ils répondirent, qu'il était défendu, fous peine de mort, d'en faire fortir de la province. Cependant, continue le même écrivain, « ils revinrent environ quinze jours après, lorfque je » ne penfais plus à eux; & m'ayant demandé » fi mes domeftiques étaient étrangers, ils parurent apprendre avec plaifir, que je n'avais » autour de moi que des Perfans. Ils fe retirèrent fans autre explication; mais une demi-heure après, je les vis paraître avec fix chèvres, » que je confidérai à loifir. Ce font de fort belles » bêtes, très-hautes, & d'un poil auffi fin que » la foie. Le chef de ces marchands me pria de » les accepter. Je fis difficulté de les recevoir en » pur don, & je demandai ce qu'elles pouvaient » valoir. Après s'être fait preffer long-tems, il » m'étonna beaucoup, en me difant qu'une des » fix chèvres valait cent roupies, que deux » autres en valaient quatre, & qu'il eftimait » les trois dernières à quatre roupies & trois » quarts. Je voulus favoir ce qui caufait cette » différence. On me répondit que l'une n'avait » qu'un bézoar, & que les autres en avaient ou » deux, ou trois, ou quatre; ce qu'on me fit

Histoire naturelle des Indes.

» voir ſur le champ, en leur battant le ventre. » La première en avait un de belle groſſeur, & » les cinq autres en avaient entr'elles, dix-ſept, » & un demi qu'on aurait pris pour la moitié » d'une noiſette. Comme il n'était qu'à demi » formé, le dedans reſſemblait à une crotte » molle de chèvre ».

Les vaches & d'autres animaux de l'Orient, produiſent des bézoars, entre leſquels il s'en trouve qui pèſent quelquefois juſqu'à dix-ſept ou dix-huit onces : mais on en fait peu de cas; & ſix grains des chèvres de Golkonde ont plus d'effet pour les maladies auxquelles ils ſont employés, que trente de l'autre. Cependant il faut diſtinguer celui des ſinges, qu'on vante encore plus que celui des chèvres. Il eſt extrêmement rare. Il vient particulièrement d'une eſpèce de ſinge qui n'eſt connue que dans l'île Célèbes. Ce bézoar eſt rond, au lieu que l'autre eſt de diverſes figures. Les Portugais en donnent juſqu'à cent écus, lorſqu'il eſt de la groſſeur d'une noix. Ils le recherchent plus que toute autre nation, parce que le regardant comme un puiſſant antidote, il les raſſure contre la crainte du poiſon, dont ils ſe croient menacés de la part les uns des autres.

La pierre du porc-épic, qui ſe forme dans la tête de cet animal, eſt encore plus recherchée que

Histoire naturelle des Indes.

le bézoar. Elle se vend quatre & cinq cent écus. Qu'elle trempe dans l'eau un quart d'heure seulement, elle lui communique une amertume qui n'a rien d'égal au monde. Le même animal a quelquefois aussi dans le ventre une autre pierre qui n'a pas moins de vertu; avec cette différence que celle-ci ne perd rien de son poids, ni de sa grosseur, en trempant dans l'eau, & que l'autre souffre quelque déchet.

La pierre de serpent au chaperon passe aussi pour un antidote. On a parlé plusieurs fois de cette espèce de serpent qui a réellement une sorte de chaperon pendant derrière sa tête : c'est derrière ce chaperon qu'on trouve la pierre. On assure que la moindre est de la grosseur d'un œuf de poule. Mais on n'en trouve point aux serpens qui ont moins de deux pieds de long. Cette pierre, qui n'est pas dure, étant broyée contre une pierre commune, rend un limon qu'on fait détremper dans de l'eau, & qu'on avale pour chasser du corps toutes sortes de venins. Les serpens à chaperons sont plus rares aux Indes orientales qu'en Afrique.

La semencine, cette fameuse poudre à vers, dont les Anglais & les Hollandais font tant de cas, à l'exemple des Persans, qu'ils la mettent en dragées, vient d'une herbe qui croît dans les prés, & qui reçoit un nouveau prix de la diffi-

culté qu'il y a toujours à recueillir sa graine. Comme elle n'est bonne que dans sa maturité, & que le vent en fait tomber alors une grande partie entre les herbes, où elle devient inutile, parce qu'on ne peut la toucher de la main sans la corrompre, les Indiens ont besoin d'adresse pour cette moisson. Ils prennent deux paniers à anses, avec lesquels ils marchent dans les prés, en remuant l'un de la droite à la gauche, & l'autre de la gauche à la droite, comme s'ils voulaient faucher l'herbe par le haut, c'est-à-dire par l'épi; & ces deux mouvemens opposés font tomber la graine dans les paniers. Ils apportent tant de soin à n'y pas toucher, que pour en faire la montre aux marchands, ils la prennent dans de petites écuelles convenables à cet usage. C'est dans le pays de Boutan & de Kerman qu'on recueille particulièrement la semencine.

Histoire naturelle des Indes.

Il n'y a proprement que deux contrées dans l'Orient, d'où l'on tire en abondance diverses sortes de pierres précieuses; le royaume de Pégu & l'île de Ceylan. Le Pégu contient une montagne, nommée Capelan, à douze journées, au nord-est de Siren, qui passe pour la capitale de cet état. C'est la mine d'où se tire le plus grand nombre de rubis, d'épinelles, qu'on appelle autrement mères de rubis, de topases jau-

Pierres précieuses.

Histoire naturelle des Indes.

nes, de saphirs bleus & blancs, d'hyacinthes, d'amétistes, & d'autres pierres de différentes couleurs : on y en trouve une autre espèce, que les Indiens appellent *bacan*, de couleurs variées, mais si tendres qu'elles en sont beaucoup moins estimées. Dans les montagnes qui courent depuis le Pégu jusqu'à la Chine, il se trouve en quelques endroits des rubis, mais plus de rubis balais que d'autres, & beaucoup d'épinelles, de saphirs & de topases. Ces montagnes ont des mines d'or. Elles produisent aussi de la rhubarbe, dont on a fait beaucoup de cas, parce qu'elle ne s'altère pas si vîte que celle des autres endroits de l'Asie. Tavernier, qui s'était attaché particulièrement à la connaissance & au commerce des pierres précieuses, assure qu'il ne sort pas tous les ans du Pégu pour cent mille écus de rubis, & que dans le nombre de toutes ces pierres, à peine s'en trouve-t-il une de trois ou quatre carats qui soit belle; ce qu'il attribue à l'extrême jalousie du roi, qui n'en laisse sortir aucune sans l'avoir vue, & qui retient toutes celles qui lui plaisent. Tous les rubis se vendent au poids que les Indiens nomment ratis, qui est à trois grains & un deuxième ou sept huitièmes de carat. Un rubis qui passe six *ratis*, n'a plus de règle pour le prix. Le même voyageur observe qu'on appelle rubis, au Pégu,

toutes les pierres de couleur, & qu'on ne les diſtingue que par la couleur même. Ainſi, dans le langage des Pégouans, le ſaphir eſt un rubis bleu, l'amétiſte, un rubis violet, la topaſe, un rubis jaune.

Hiſtoire naturelle des Indes.

L'autre endroit de l'Orient, d'où l'on tire des rubis & d'autres pierres colorées, eſt l'île de Ceylan, ſur-tout une rivière de cette île, qui vient des hautes montagnes du centre. Comme les pluies la groſſiſſent beaucoup, & que trois ou quatre mois après leur chûte, elle devient, au contraire, fort baſſe, les inſulaires font de longues recherches dans le ſable, où ils trouvent des rubis, des ſaphirs & des topaſes. Toutes les pierres de cette rivière ſont ordinairement plus belles & plus nettes que celles du Pégu.

La turquoiſe ne ſe trouve que dans la Perſe, & ſe tire de deux mines, l'une qui ſe nomme la vieille roche, à trois journées de Meched, au nord-oueſt, près de Nichabourg; l'autre, qui n'en eſt qu'à cinq journées, & qui porte le nom de la nouvelle roche. Les turquoiſes de la ſeconde mine ſont d'un mauvais bleu, tirant ſur le blanc; auſſi ſe donnent-elles à un fort bas prix. Mais, dès la fin du dernier ſiècle, le roi de Perſe avait défendu de fouiller dans la vieille roche pour tout autre que lui, parce que

Histoire naturelle des Indes.

les orfèvres du pays ne travaillant qu'en fil, & n'entendant pas l'art d'émailler sur l'or, ils se servaient, pour les garnitures de sabres, de poignards & d'autres ouvrages, des turquoises de cette mine, au lieu d'émail, en les faisant tailler & appliquer dans des chatons, suivant les fleurs ou les autres figures qu'elles forment naturellement.

Il ne reste rien à joindre aux éclaircissemens qu'on a donnés dans plusieurs articles sur les mines de diamans & sur la pêche des perles. Cependant on doit observer que les principales pêcheries des perles dans l'Orient sont, 1°. celle de Baharem dans le golfe Persique : elle appartient au roi de Perse, qui entretient dans l'île de ce nom une garnison de trois cent hommes, pour le soutien de ses droits; 2°. celle de Catifa vis-à-vis de Baharem, sur la côte de l'Arabie heureuse. La plupart des perles qui se pêchent dans ces lieux, se vendent aux Indes; & les Indiens étant moins difficiles qu'on ne l'est en Europe, tout y passe aisément. Perles baroques ou rondes, chacune a son prix. On en porte aussi quelques-unes à Balsora. Celles qui vont en Perse & en Moscovie, se vendent à Bender-Abassi. Dans toute l'Asie, on aime autant l'eau qui tire sur le jaune, que l'eau blanche; parce qu'on y est persuadé

que les perles, dont l'eau eſt un peu dorée, conſervent toujours leur vivacité, au lieu que les blanches ne durent pas trente ans ſans la perdre, & que la chaleur du pays, ou la ſueur de ceux qui les portent, leur fait prendre un vilain jaune. On remarque à l'occaſion de ces deux pêcheries, que le prince Arabe, qui eſt demeuré en poſſeſſion de Maſcate, après l'avoir enlevé aux Portugais, compte entre ſes tréſors une des plus belles perles du monde. Elle eſt moins eſtimable pour ſa groſſeur, qui n'eſt que du poids d'un peu plus de douze carats, que pour ſa parfaite rondeur, & pour l'excellence de ſon eau qui la rend preſque tranſparente. Le Grand-Mogol lui en a fait offrir inutilement juſqu'à cent vingt mille livres.

Hiſtoire naturelle des Indes.

3°. La pêcherie de Manar, dans l'île de Ceylan : ſes perles ſont les plus belles qu'on connaiſſe, pour l'eau & la rondeur ; mais il eſt rare qu'elles paſſent trois ou quatre carats.

4°. Celle du cap de Comorin, qui ſe nomme ſimplement pêcherie comme par excellence, quoique moins célèbre aujourd'hui que celles du golfe Perſique & de Ceylan.

5°. Enfin celles du Japon, qui donnent des perles aſſez groſſes & de fort belle eau, mais ordinairement fort baroques.

Histoire naturelle des Indes.

Ceux qui pourraient s'étonner de ce que l'on porte des perles en Orient, d'où il en vient un grand nombre, doivent apprendre que dans les pêcheries d'Orient, il ne s'en trouve point d'aussi grands poids que dans celles d'Occident; sans compter que les monarques & les seigneurs de l'Asie, payent bien mieux que les Européens, non-seulement les perles, mais encore tous les joyaux qui ont quelque chose d'extraordinaire, à l'exception néanmoins du diamant.

Quoique les perles de Baharem & de Catifa, tirent un peu sur le jaune, on n'en fait pas moins de cas que de celles de Manar; parce que tous les Orientaux prétendent qu'elles sont mûres ou cuites, & que leur couleur ne change jamais. On a fait une remarque importante sur la différence de l'eau des perles, qui est fort blanche dans les unes, & jaunâtre, ou tirant sur le noir, ou plombeuse dans les autres. La couleur jaunâtre vient, dit-on, de ce que les pêcheurs vendant les huîtres par monceaux, & les marchands attendant quelquefois pendant quinze jours, qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes pour en tirer les perles, une partie de ces huîtres, qui perdent leur eau dans cet intervalle, s'altèrent jusqu'à devenir puantes, & la perle est jaunie par l'infection. Cette observation paraît d'autant

Histoire naturelle des Indes.

plus vraie, que dans toutes les huîtres, qui ont conservé leur eau, les perles sont toujours blanches. On attend qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes, parce qu'en y employant la force, comme on le fait pour celles qui se mangent, on pourrait endommager & fendre la perle. Les huîtres du détroit de Manar s'ouvrent naturellement, cinq ou six ou six jours plutôt que celles du golfe Persique; ce qu'il faut attribuer à la chaleur, qui est beaucoup plus grande à Manar, c'est-à-dire au dixième degré de latitude du nord, qu'à l'île Baharem, qui est presqu'au vingt-septième. Aussi se trouve-t-il peu de perles jaunes entre celles qui viennent de Manar. Il paraît au fond, par le témoignage de tous les voyageurs, que les Orientaux sont du goût de l'Europe pour la blancheur. Ils aiment, comme nous, les perles les plus blanches, les diamans les plus blancs, le pain le plus blanc, & les femmes les plus blanches.

On a donné, dans d'autres articles, une description de la pêche du golfe Persique & du cap de Comorin. Mais on y doit ajouter que dans les mers orientales, elle se fait deux fois l'année; la première aux mois de mars & d'avril, & la seconde dans ceux d'août & de septembre. La vente des perles se fait depuis le mois de juin

Histoire naturelle des Indes.

jusqu'au mois de novembre; mais il se passe des années sans aucune pêche. Ceux qui entreprennent de faire pêcher, veulent s'assurer auparavant du succès; ils envoient sur les bancs de la pêcherie, sept ou huit barques, dont chacune rapporte un millier d'huîtres. On les ouvre; & s'il ne se trouve pas dans chaque millier pour la valeur de cinq fanos de perles, on conclut que la pêche ne sera pas assez bonne pour compenser les frais, & l'on y renonce pour toute l'année.

Les marchands sont obligés d'acheter les huîtres au hasard, & de se contenter de ce qu'ils y trouvent. Les grosses perles sont rares surtout à la pêcherie de Ceylan. La plupart sont des perles à l'once & à piler. Il s'en trouve quelques-unes d'un demi-grain, & d'un grain; mais celles de deux ou trois carats, passent pour une rencontre extraordinaire. Dans les bonnes années, le millier d'huîtres vaut jusqu'à sept fanos, & la pêche de Manar monte à plus de cent mille piastres. Pendant que les Portugais y étaient les maîtres, ils prenaient un droit sur chaque barque. Les Hollandais qui leur ont succédé, tirent huit piastres de chaque plongeur, & quelquefois neuf. Cet impôt leur a quelquefois rapporté jusqu'à dix-sept mille deux cent

vent piastres, sans qu'ils puissent être accusés de concussion, parce qu'ils s'obligent à défendre les plongeurs contre les Malabares leurs ennemis, qui viennent pendant la pêche avec des barques armées, & qui cherchent à les enlever pour l'esclavage. Les Hollandais entretiennent dans cet intervalle quelques petits bâtimens pour la garde de la pêcherie. Les meilleures années pour la pêche des perles, sont les plus pluvieuses.

Histoire naturelle des Indes.

Elles ne se vendent point, comme en Europe, au poids du carat qui est de quatre grains, c'est-à-dire le même que celui des diamans. L'Asie a ses propres poids. Aux Indes, sur-tout dans l'Indoustan & dans les royaumes de Golkonde & de Visapour, elles se pèsent par katis, qui est un huitième moins que le carat. En Perse on les pèse par *abas*; & l'abas ne diffère du ratis que par le nom. C'était autrefois à Goa que se faisait le plus grand négoce des diamans, des rubis, des saphirs, des topases & des perles. Les mineurs & les marchands y apportaient de toutes parts ce qu'ils avaient de plus précieux, parce que la vente y était libre; au lieu que dans leurs pays, ils ne pouvaient rien montrer de beau sans s'exposer à l'avidité de leurs princes, qui employaient la violence pour se rendre maîtres du

Histoire naturelle des Indes.

prix. A la vérité, les Portugais des Indes ont pour les perles un poids particulier, qu'ils nomment *chegos*, & dont nulle autre nation ne fait usage, en Asie, en Amérique, ni même en Europe; mais quoiqu'ils vendent les perles à ce poids dans tous les lieux où ils commandent, ils ne laissent pas de les acheter par carats, par ratis, ou par abas, suivant les lieux d'où les marchands les apportent.

Soies & étoffes.

C'est dans l'étendue des états du Grand-Mogol que se font les plus belles étoffes de soie & de coton qui nous viennent des Indes; & quoiqu'on recueille de la soie & du coton dans presque toutes les parties de l'Orient, il semble que la perfection de ce travail soit sur-tout le partage des sujets de ce vaste empire. Le seul village de Kassimbazar, dans le Bengale, fournit tous les ans jusqu'à vingt-deux mille bales de soie, chacune du poids de cent livres. On compte que les Européens en achètent six ou sept mille. Ils en enleveraient davantage, s'ils n'y trouvaient beaucoup d'opposition de la part des marchands Mogols & Tartares, qui en prennent autant; & le reste demeure aux habitans mêmes du pays, pour la fabrique de leurs étoffes. On remarque à l'égard des soies crues, qu'il ne s'en trouve de naturellement blanches

que dans la Palestine, & que les marchands d'Alep & de Tripoli n'en tirent même qu'avec peine une petite quantité. La soie de Kassimbazar est jaunâtre, comme toutes les soies crues qui viennent de Perse & de Sicile. Mais les habitans de ce village ont l'art de la blanchir, avec une lessive composée des cendres de l'arbre qu'on nomme figuier d'Adam, & qui la rend aussi blanche que la soie de Palestine.

Histoire naturelle des Indes.

Il n'y a point de pays dans les Indes, où le travail des soies s'exerce avec plus de constance & d'habileté que dans le royaume de Guzarate, sur-tout dans les deux cantons de Surate & d'Amadabath. Il s'y fait non-seulement toutes sortes d'étoffes, mais diverses espèces de beaux tapis soie & or, ou soie, or & argent, ou tout de soie. Les chites ou toiles de coton peintes, qu'on nomme *calmandar*, c'est-à-dire faites au pinceau, se fabriquent particulièrement dans le royaume de Golkonde, sur-tout aux environs de Masulipatan. Entre les chites imprimées, on met une grande différence, qui vient autant du degré de finesse des toiles que de celle de l'impression. La plupart des toiles blanches s'apportent crues à Renonsari & à Baroche, deux cantons extrêmement favorables pour la blanchir, à cause des belles prairies & de la quantité de

Histoire naturelle des Indes.

limons qui se trouvent dans le voisinage ; car ces toiles ne sont jamais d'un beau blanc, si elles ne passent par l'eau de limon. Il y en a de si fines, que s'il en faut croire Tavernier, un ambassadeur Persan qui revenait de la cour du Grand-Mogol, présentant au roi son maître, une noix de cocos de la grosseur d'un œuf d'autruche, dont on tira un turban long de soixante aunes, & d'une toile si fine, qu'on avait peine à juger de ce qu'on tenait dans la main. Tavernier ajoute qu'il apporta lui-même en France une once de fil, dont la livre coûtait six cens *mamoudis* (1), & que toute la cour fut surprise de voir un fil si délié, qu'il échappait presqu'à la vue. Les cotons filés & non filés sortent de toutes les parties des Indes ; mais il n'en passe guères de non filés en Europe, parce que cette marchandise est de peu de valeur & cause trop d'embarras. Ils ne se transportent qu'à la mer rouge, à Ormus, à Balsora, & quelquefois aux îles de la Sonde & aux Philippines. Pour les cotons filés, la compagnie de Hollande & celle d'Angleterre en transportent beaucoup en Europe, mais ce n'est pas des plus fins. Elles ne prennent que les espèces qui servent à faire

(1) Un *mamoudi* valait alors douze sols de France.

des mèches de chandelle & des bas, ou qui peuvent être mêlées dans les fonds des étoffes de soie. Les fines ne sont d'aucun usage dans nos climats.

Histoire naturelle des Indes.

Bêtes de somme & Voitures.

On ne connaît point aux Indes l'usage des chevaux, des ânes, ni des mules, pour les voyages & pour les voitures. Tout se transporte sur des bœufs & des chameaux, ou dans des charrettes traînées par des bœufs. La charge ordinaire d'un bœuf est de trois cent ou trois cent cinquante livres. Tous les voyageurs parlent avec étonnement de la rencontre qu'on fait quelquefois de dix ou douze mille bœufs, pour le transport des riz, des bleds & des sels dans les lieux où se font les échanges de ces denrées, en portant du riz où il ne croît que du bled, du bled où il ne croît que du riz, & du sel où la nature en a refusé. Les chameaux sont particulièrement destinés à porter le bagage des grands. Dans les terres du Grand-Mogol, qui sont fort bien cultivées, tous les champs sont fermés de bons fossés, ou accompagnés d'un réservoir d'eau en forme d'étang, pour les arroser. Cet usage est très-incommode pour les voyageurs, qui ne peuvent rencontrer ces nombreuses caravanes dans des passages étroits, sans se voir obligés d'attendre quelquefois deux ou trois jours que le chemin devienne libre. Ceux qui

Histoire naturelle des Indes.

conduisent les bœufs n'ont pas d'autre profession. Ils n'habitent dans aucun lieu fixe. Ils mènent avec eux leurs femmes & leurs enfans. Les uns ont cent bœufs sous leurs ordres, & d'autres plus ou moins; mais ils reconnaissent tous un chef qui tranche du prince, & qui porte toujours une chaîne de perles pendue au cou. Si la caravane qui porte le bled & celle qui porte le riz viennent à se rencontrer, il s'élève souvent de sanglantes querelles pour le pas. Un voyageur raconte que le Grand-Mogol, considérant un jour combien ces querelles étaient nuisibles au commerce & au transport des vivres dans ses états, fit venir à la cour les chefs des deux caravanes, & qu'après les avoir exhortés à mieux vivre ensemble, il leur fit présent à chacun d'un lack de roupies & d'une chaîne de perles, pour établir l'égalité de leur rang par celle de ses faveurs.

On fera mieux comprendre cette manière de voiturer dans les Indes, si l'on observe qu'entre les tribus idolâtres, dont on donne le dénombrement, il y en a quatre distinguées par le nom de Mouris, chacune d'environ cent mille ames, qui n'habitent qu sous des tentes, & dont l'unique métier est de transporter les denrées d'un pays à l'autre. La première ne se mêle

Histoire naturelle des Indes.

que du bled; la seconde, du riz; la troisième, des légumes; & la quatrième, du sel qu'elle recueille depuis Surate jusqu'au cap de Comorin. Ces quatre tribus ont une autre distinction. Leurs prêtres marquent ceux de la première au milieu du front, d'une gomme rouge de la grandeur d'un écu, & leur font le long du nez une raie sur laquelle ils plaquent quelques grains de bled en forme de rose. Ceux de la seconde sont marqués aux mêmes endroits d'une gomme jaune, avec des grains de riz; & ceux de la troisième, d'une gomme grise, avec des grains de millet. Ceux de la quatrième portent, pendue au cou dans un sac, une masse de sel qui est quelquefois de huit ou dix livres, parce que la pesanteur en augmente la gloire, & dont ils se frappent l'estomac à l'heure de leur prière. Ils ont tous en écharpe un cordon, d'où pend une boîte d'argent de la grosseur d'une noisette, dans laquelle ils conservent un écrit superstitieux qu'ils ont reçu de leurs prêtres. Ils en mettent aussi à leurs bœufs, du moins à ceux pour qui ils ont une affection particulière. L'habit des femmes n'est qu'une simple toile, ou blanche, ou teinte, qui fait cinq ou six tours de la ceinture en bas; ce qui la ferait prendre pour trois ou quatre jupons l'un sur l'autre. De

Histoire naturelle des Indes.

la ceinture en haut, elles ont la peau découpée en fleurs, qu'elles peignent de différentes couleurs avec le jus de quelques racines, & qu'on prendrait ainsi pour une étoffe à ramage.

Pendant que les hommes chargent leurs animaux, les femmes plient leurs tentes. Ils sont suivis de leurs prêtres, qui élèvent dans la plaine où ils sont campés, une idole en forme de serpent, autour d'une perche de six ou sept pieds de haut. Le bœuf qui est destiné à la porter, passe aussi pour un objet de vénération.

Les caravanes de charrettes ne passent point d'ordinaire le nombre de deux cent. Chaque charrette est traînée par dix ou douze bœufs, & accompagnée de quatre soldats qui sont payés par le marchand; deux de chaque côté, pour tenir les bouts de deux cordes qui traversent la voiture, & qui étant tirées avec force dans les pas difficiles, empêchent qu'elles ne versent.

La manière commune de voyager est sur des bœufs qui tiennent lieu de chevaux. Leur allure est assez douce; mais lorsqu'on en achète un pour le monter, on prend garde que ses cornes n'aient pas plus d'un pied de hauteur, parce que si elles étaient plus longues, il ferait à craindre qu'en se débattant à la moindre piqûre des mouches, il n'en donnât dans l'estomac du cavalier,

Histoire naturelle des Indes.

Ces animaux ſe laiſſent manier avec autant de docilité qu'un cheval, quoiqu'ils n'aient pour mords qu'une corde paſſée par le tendon du mufle ou des narines. Dans les terres unies & ſans pierres, on ne les ferre point: mais la crainte des cailloux & de la chaleur qui pourraient gâter la corne, oblige de les ferrer dans les lieux rudes. La nature leur a donné dans les Indes une groſſe boſſe ſur le dos; elle arrête un collier de cuir de quatre doigts de largeur, qu'on leur jette ſur le cou pour les atteler.

Les Indiens ont auſſi pour leurs voyages de petits caroſſes fort légers qui peuvent contenir deux perſonnes; mais on s'y met ordinairement ſeul, pour y être plus à l'aiſe, & pour avoir ſes meilleures hardes avec ſoi. On y trouve une cave qui ſert à porter les proviſions de bouche. Ils ne ſont traînés que par des bœufs. Les couſſins, les rideaux & les autres commodités y ſont fournis abondamment; mais ces voitures ne ſont pas ſuſpendues. On ne ſera pas ſurpris que les bœufs qu'on y attèle, coûtent juſqu'à cinq cent roupies, ſi l'on conſidère qu'ils ſont capables de faire des voyages de ſoixante journées, à quinze lieues par jour & toujours au trot. Au milieu de la journée, on leur donne à chacun deux ou trois pelottes de farine de

Histoire naturelle des Indes.

froment, paîtrie avec du beurre & du sucre noir. Le soir, leur ordinaire est de pois chiches, concassés & trempés une demi-heure dans l'eau. Le loyer d'un carrosse est ordinairement d'une roupie par jour.

Ceux qui ne veulent rien épargner pour leur commodité, prennent un palankin, dans lequel on voyage fort à l'aise. C'est une sorte de lit, long de six ou sept pieds, & large de trois, avec un petit balustre qui règne à l'entour. Une canne de bambou qu'on plie de bonne heure pour lui faire prendre la forme d'un arc, soutient la couverture du palankin, qui est de satin ou de brocard; & lorsque le soleil donne d'un côté, un valet qui marche à pied, prend soin d'abaisser cette espèce de toit. Un autre valet porte au bout d'un bâton, une rondache d'osier couverte de quelque belle étoffe, pour seconde défense contre l'ardeur du soleil, sur-tout lorsque le voyageur se tourne & se trouve exposé à ses rayons. Les deux bouts de la canne sont attachés aux deux extrêmités du palankin, entre deux bâtons qui la traversent en sautoir. Trois hommes à chaque bout portent la voiture sur leurs épaules, & marchent plus vîte que nos porteurs de chaise. Si l'on veut faire diligence, on prend douze hommes qui se relaient, & qui font jusqu'à

treize ou quatorze lieues dans un jour. Leurs paies ne sont que de quatre roupies par mois.

Histoire naturelle des Indes.

Mais dans quelque voiture qu'on voyage aux Indes, l'usage des personnes au-dessus du commun, est de se faire escorter de vingt ou trente hommes armés, les uns d'arcs & de flèches, les autres de mousquets. On ne leur donne pas plus qu'aux porteurs; & leur office est non-seulement de faire honneur à ceux qui les emploient, mais de veiller aussi pour leur défense. Dans les villes où on les prend, ils ont un chef qui répond de leur fidélité.

Les villages mahométans sont assez bien pourvus de poules, de pigeonneaux & même de grosse viande; mais dans les lieux qui ne sont habités que par des banians, on ne trouve que de la farine, du riz, des herbes & du laitage. Les grandes chaleurs des Indes obligeant les voyageurs qui n'y sont pas accoutumés de marcher la nuit pour se reposer le jour, ils doivent sortir des bourgs fermés au coucher du soleil, s'ils ne veulent être exposés à de grandes difficultés de la part des commandans, qui refusent de faire ouvrir les portes plus tard, parce qu'ils répondent des vols qui se font dans l'étendue de leur gouvernement. Ceux qui craignent les obstacles, n'entrent dans ces lieux que pour y prendre des

Histoire naturelle des Indes.

vivres, & sortant de bonne heure, ils campent dehors sous quelque arbre, où ils attendent l'heure commode pour la marche.

Dans les Indes, un village est bien petit, s'il ne s'y trouve un de ces changeurs, qui se nomment *chérafs*, & qui servent de banquiers pour les remises d'argent ou pour les lettres de change. Mais le change est ordinairement fort haut, parce que ceux qui avancent leur argent sont exposés au risque de le perdre, lorsque les voyageurs sont volés. Ils ont d'ailleurs un usage fort incommode pour les paiemens. Leur maxime est toujours qu'une pièce ancienne d'or ou d'argent, vaut moins que celles qui sont nouvellement battues; parce que les vieilles ayant souvent passé par les mains, elles en sont devenues plus légères. Si l'on n'explique pas soigneusement qu'on veut être payé en argent neuf, on ne reçoit que d'anciennes pièces, sur lesquelles on perd en effet trois ou quatre pour cent. Il se trouve fort peu d'argent faux; & si le hazard en faisait découvrir une pièce dans le paiement qu'on a reçu, il vaudrait mieux la couper & la perdre que d'en porter ses plaintes, parce qu'il y a de fâcheux risques à courir. On serait obligé de rendre le sac à celui qui l'a donné; ce qui continuerait d'aller l'un à l'autre jusqu'à ce que le faux monnoyeur fût

découvert ; & son châtiment serait d'avoir le poing coupé. Si l'on ne parvenait point à le découvrir, ceux qui ont reçu & donné l'argent n'en seraient pas moins condamnés à quelque amende. Cette rigueur apporte de grands profits aux chérafs. Personne ne voulant faire ou recevoir un paiement sans leur avoir fait examiner les pièces, leur droit pour ce service est d'un seizième pour cent. Ils poussent l'avidité si loin, que pour ne rien perdre des plus légères parties d'or qui restent sur la pierre de touche où se fait l'essai, ils ont une méthode qui n'est point encore connue des Européens : c'est de les tirer avec une petite balle composée de poix noire & de cire molle, dont ils frottent la pierre ; & la brûlant au bout de quelques années, ils y trouvent l'or qu'ils y ont pu ramasser.

Histoire naturelle des Indes.

A l'égard de l'or ou de l'argent qui sortent du trésor des souverains, on y apporte tant de précautions que la fraude est impossible. Rhoé & Tavernier, qui s'étaient fait une étude particulière de ces observations, s'accordent à rapporter que tout l'argent qui entre dans le *sarquet*, qui est le trésor du Grand-Mogol, est jetté d'abord dans un grand feu de charbon. Lorsque les pièces sont rouges, on éteint le feu à force d'eau. S'il s'en trouve quelqu'une où l'on apperçoive la

Histoire naturelle des Indes.

moindre marque d'aloi, elle eſt auſſi-tôt coupée. Autant de fois qu'elles entrent au tréſor, on les frappe d'un poinçon qui y fait un petit trou ſans les percer. On en voit qui ont ſept ou huit de ces trous, c'eſt-à-dire, qui ſont entrés ſept ou huit fois au tréſor. Elles ſont renfermées par mille dans des ſacs, avec les ſceaux du grand tréſorier, auxquels on ajoute depuis quel tems elles ſont battues.

Fin du Tome ſixième.

TABLE

DES CHAPITRES

contenus dans ce Volume.

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table du Tome sixième.

ERRATA.

Page 21, *ligne* 4, en la veſſie : *liſez* dans la veſſie.
—— 25, —— 7, de la Cochinchine : *effacez* de.
—— 33, —— 16, tous les mots ſont monoſyllabes : *liſez* des monoſyllabes.
—— 39, —— 1, ſe hâta de conſumer : *liſez* de conſommer.
—— 48, —— 22, foibles : *liſez* faibles.
—— 49, —— *dernière*, on les a vû combattre : *liſez* vus.
—— 52, —— 24, japonois : *liſez* japonais.
—— 53, —— 14 & 16, au mois d'Avril & d'Octobre : *liſez* aux mois.
—— 75, —— 4, des longues guerres : *liſez* de longues guerres.
—— 92, —— 16, des grands édifices : *liſez* de grands édifices.
Ibid. —— 21, pour la garantir : *liſez* pour le garantir.
Ibid. —— *dernière*, ſemblables : *liſez* ſemblable.
—— 100, —— 7, peu de voyage : *liſez* voyages.
—— 129, —— 3, ont pût : *liſez* ont pu.
—— 100, —— 15 & 16, eſt quarante deux degrés & demi : *liſez* eſt de quarante degrés & demi.
—— 164, —— 5, envoyent : *liſez* envoyaient.
—— 165, —— 3, la peine qu'ils avaient eu : *liſez* eue.
—— 168, —— 6, ſes environs ſont pleines : *liſez* pleins.
—— 172, —— 15 & 16, ſupplié : *liſez* ſuppliés.
—— 177, —— 23, c'était : *liſez* c'étaient.
—— 183, —— 16 & 17, tant de difficulté : *liſez* tant de difficultés.
—— 187, —— 12, les denrées bon marché : *liſez* à bon marché.
—— 222, —— 17, revenans : *liſez* revenant.
—— 231, —— 5, éloigné : *liſez* éloignée.
—— 234, —— 19, le font : *liſez* le fond.
—— 262, —— 24, quitté : *liſez* quittée.
—— 264, —— *dernière*, ce qui avait achevé à nous déterminer : *liſez* de nous déterminer.
—— 270, —— 10, ſervait : *liſez* ſervaient.
—— 271, —— 15, quitté : *liſez* quittés.
Ibid. —— 24, invité : *liſez* invités.
—— 278, —— 7, prié : *liſez* priés.
—— 287, —— 21, & nom : *liſez* & non.
—— 295, —— 21, à nus : *liſez* à nu.
—— 296, —— 11, de vermeil doré : *effacez* doré.
—— 300, —— 1, de hangards : *liſez* d'angars.
—— 302, —— 23, placé : *liſez* placée.
Ibid. —— 27, il ne l'eſt pas moins : *liſez* pas plus.
—— 339, —— 4, ſi familiers : *liſez* familier.
—— 372, —— 1, de hangard : *liſez* d'angar.
—— 381, —— 2, ſous peine de feu : *liſez* ſous peine du feu.
—— 385, —— 10, ſérénité : *liſez* ſécurité.
—— 437, —— 7, le nom de ſaiſon ſéche & de ſaiſon humide : *liſez* le nom de ſaiſon ſéche à l'été & de ſaiſon humide, &c.
—— 448, —— 1, on fait ſouvent voiles : *liſez* voile.
—— 454, —— 27, accoutumé ; *liſez* accoutumés.
—— 496, —— 1, celle du Bengale : *liſez* la gomme laque du Bengale.

lisez des
fommer.
vus.
bre : *lisez*
es guerres.
s édifices.
ntir.
& demi :
emi.
eue.
eins.
nt de dif-
ez à bon
éterminer ;
us.
du feu.
humide :
été & de
laque du

